BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXXVIII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLÉRMONT-F^ND. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.
GRENOBLE. . . .	PRUD'HOMME, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^E, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M DCCC XXXVI.

VOYAGES
EN AMÉRIQUE.

VOYAGES ANTERIEURS AU XIXe SIÈCLE.

GÉNÉRALITÉS PRÉLIMINAIRES.

Avant de retracer les premières découvertes opérées sur le nouveau continent, il nous paraît indispensable, et pour nous conformer au plan que nous avons adopté dans cet ouvrage, d'offrir quelques considérations générales sur cette quatrième partie du monde où l'intrépide Génois, Christophe Colomb, posa le pied en 1492, après avoir touché aux îles de San-Salvador et de Saint-Domingue.

L'Amérique, dont le nom dérive d'Américc Vespuce, un des premiers navigateurs qui, après Colomb, découvrirent et décrivirent ce continent, est située entre le 74e degré de latitude boréale et le 54e de latitude australe, et entre le 36e et le 170e de longitude occidentale. Si l'on voulait comprendre aussi les îles que leur situation géographique doit rattacher à l'Amérique, la longitude serait entre 10 et 170 degrés occidentale, et la latitude pour

les parties connues serait entre 79 degrés boréale et 70 degrés australe.

Ce continent, fertilisé par les plus grands cours d'eau du globe, et si remarquable par ses forêts immenses, ses énormes plateaux disposés par étages, ses vastes plaines, ses lacs, ses plages marécageuses, ses chaînes de volcans, sa végétation, ses déserts et ses animaux particuliers, se développe donc du pôle nord au pôle austral sur une étendue d'environ 130 degrés en terre ferme, ce qui revient à trois mille deux cent cinquante lieues de vingt-cinq au degré. Ce nouvel hémisphère, aussi nommé hémisphère occidental par rapport à l'ancien hémisphère ou hémisphère oriental, se compose ainsi que le continent renfermé dans l'autre hémisphère, de deux masses solides unies entre elles par un isthme, avec cette différence que la direction de ces deux masses américaines court du nord au sud, et que dans l'autre hémisphère ou ancien continent elles vont de l'est à l'ouest, outre que l'isthme de Panama qui forme leur point de contact est beaucoup plus allongé que l'isthme de Suez.

L'isthme de Panama est une petite langue de terre sinueuse, large au plus de douze lieues[1], et qui, comme l'isthme de Suez entre l'Afrique et l'Asie, divise ainsi l'Amérique en deux longs massifs bien

[1] Dans l'endroit le plus étroit cette largeur n'est que de huit lieues.

distincts, celui du nord et celui du midi, formant, le premier l'Amérique septentrionale, et le second l'Amérique méridionale; mais avant de parler de chacun d'eux en particulier nous avons encore à donner quelques généralités sur leur ensemble.

Vers le pôle boréal la limite américaine n'est pas entièrement déterminée, à cause des glaces dont le littoral est hérissé, barrière jusqu'à ce jour insurmontable pour les navigateurs, excepté pour les célèbres capitaines anglais Franklin, Ross et Parry. Le capitaine Parry s'est avancé jusqu'au 82e degré de latitude boréale, et le capitaine Ross a démontré que le continent américain, par l'isthme de Boothia, se prolonge sans interruption jusque par 74 degrés de latitude. Au nord-ouest le point extrême est le cap du prince de Galles, 66 degrés de latitude nord et 170 degrés de longitude ouest. Si, comme il le paraît, le Groënland se rattache à l'Amérique, un des caps de cette terre ou île est l'un des points extrêmes du Nouveau-Monde au nord-est; tandis que sa limite vers le pôle austral est marquée par la Terre-de-Feu au cap Horn, à moins qu'on ne s'arrête au cap Froward au sud de la Patagonie. La limite orientale est formée par l'océan Atlantique, et la limite occidentale par l'océan Pacifique, lesquelles mers, en isolant l'Amérique de l'ancien continent, la baignent dans toute sa longueur du

nord au sud, longueur de plus de trois mille lieues, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

La superficie totale du nouveau continent est d'environ deux millions trois cent mille lieues carrées; celle de l'ancien continent dépassant quatre millions six cent mille lieues carrées, il en résulte que l'Amérique a environ la moitié du territoire de l'ancien monde; et cette moitié réunit une population d'à peu près quarante millions d'habitans, lorsque l'ancien continent en renferme presque vingt-quatre fois plus, c'est-à-dire environ neuf cent cinquante millions d'âmes.

Les deux massifs dont se compose le sol américain ont, celui du nord environ dix-sept cents lieues de longueur de la mer polaire boréale à l'isthme de Panama, et celui du midi environ seize cent cinquante lieues du même isthme à la Terre-de-Feu. La plus grande largeur du premier massif est de quinze cents lieues dans la partie septentrionale, qui va toujours en diminuant vers le sud, au point de se réduire à une douzaine de lieues à l'isthme qui lie ou divise les deux massifs; la plus grande largeur du massif du midi ou de l'Amérique méridionale, par 5 degrés de latitude sud, est de douze cent cinquante lieues, largeur qui diminue, de même que le massif du nord, à mesure que l'on avance vers le cap Horn.

Les deux grandes péninsules américaines sont

sillonnées dans toute leur étendue du midi au nord par une chaîne de hautes montagnes rapprochées de l'océan Pacifique et plus éloignées de l'océan Atlantique. Ces montagnes ont une pente raide à l'ouest, et plus inclinée ou plus douce à l'est, dans toute la longueur de la chaîne. Sur le massif du midi ces montagnes portent le nom général de *Cordillières des Andes*, mot péruvien dérivé du mot *antis*, qui veut dire *cuivre*, parce que les andes contiennent beaucoup de ce métal. Franchissant l'isthme de Panama, elles entrent sur le massif du nord sous le nom de *Cordillières* ou *Alpes de Californie*, pour prendre ensuite, plus au nord, celui de *Montagnes rocheuses* ou *pierreuses*, qui jettent à l'orient un rameau appelé les *monts Alleghany* et *Apalaches*, dépendans des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

Le pic le plus élevé des montagnes des Andes est le Chimboraço, près de Quito et de l'équateur, dans l'Amérique du sud; il a trois mille trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Le plus haut pic des monts Rocheux a deux mille neuf cent cinq toises au-dessus du niveau de la mer. On se rappelle que l'Himalaya en Asie a plus de quatre mille toises; que le Mont-Blanc en Europe a deux mille quatre cent cinquante toises, et le Geesh en Afrique deux mille trois cent cinquante-trois toises. Les *maxima* des lignes de faîte des Andes sont dans

le rapport suivant : Andes du Chili et du Haut-Pérou, deux mille cinq cents toises; andes de Popayan, deux mille huit cents toises; Andes de Santa-Martha, trois mille; Andes volcaniques de Guatemala, dix-sept à dix-huit cents; Andes du Nouveau-Mexique et de la Haute-Louisiane, parties des monts Rocheux, seize à dix-neuf cents; Andes du Brésil, mille toises; groupe des Antilles, mille cent quarante; chaîne des Alleghany, mille quarante toises. Nous donnerons plus loin les hauteurs des divers faîtes des Andes et des monts Rocheux, en traitant séparément de chacun des deux massifs.

Ces montagnes qui offrent les cimes les plus élevées près de l'équateur, où se trouvent également les plaines les plus étendues et les plus basses, donnent l'origine à de grands fleuves, dont cinq doivent figurer en première ligne, savoir : le Saint-Laurent et le Mississipi dans l'Amérique septentrionale; l'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata dans l'Amérique méridionale. Ces fleuves descendent du versant oriental des deux massifs américains, car le versant occidental n'a que des cours d'eau peu étendus, ainsi que nous le verrons plus tard, en présentant les généralités concernant les deux Amériques.

Les côtes du Nouveau-Monde sont découpées de manière à offrir plusieurs mers méditerranées et un grand nombre de golfes. L'océan Atlantique

forme deux grandes méditerranées qui ont plusieurs issues, et un golfe du même genre. Les deux méditerranées sont la méditerranée arctique et la méditerranée colombienne; le golfe est celui de Saint-Laurent. La méditerranée arctique, à laquelle M. Balbi propose de donner le nom de mer des Esquimaux, offre deux enfoncemens principaux, qui sont la mer d'Hudson et la mer de Baffin: celle-ci se développe au nord de la précédente, à l'ouest du Groënland. Le golfe de Saint-Laurent, où aboutit le grand fleuve de ce nom, a son contour formé par l'extrémité du Labrador et du Canada, et son entrée est resserrée à l'est par les îles de Terre-Neuve et du cap Breton, devant lesquelles s'étend le fameux banc de Terre-Neuve, où depuis le XVe siècle se fait la pêche de la morue. La méditerranée colombienne se développe entre la côte méridionale des États-Unis et la côte septentrionale de la Colombie. Elle présente deux mers secondaires, qui sont: 1° le golfe du Mexique, lequel reçoit le Mississipi et se trouve à l'est des États mexicains; 2° la mer des Antilles, au sud de ce golfe, et dont les principaux enfoncemens sont le golfe de Honduras et le golfe de Darien, avec le golfe de Maracaïbo.

L'océan Pacifique ou le Grand-Océan forme sur la côte occidentale de l'Amérique des enfoncemens beaucoup moins considérables et beaucoup moins

nombreux que ceux qui sont formés par l'océan Atlantique sur la côte opposée. Les principaux de ces enfoncemens sont : 1° la méditerranée de Behring, qui est commune à l'Asie et à l'Amérique, et qui elle-même a plusieurs enfoncemens; 2° la méditerranée ouverte de Cook, formée par la côte méridionale de l'Amérique russe et par la côte occidentale de l'Amérique anglaise du nord; 3° le golfe de Californie, vulgairement nommé mer *Vermeille* ou mer de *Cortès*, formé par la grande presqu'île dont il prend le nom, et par la côte mexicaine; 4° la méditerranée ouverte de Panama, qui a pour enfoncemens les golfes de Tehuantepec, Fonseca, Papagayo, Nicoya et Panama; 5° le golfe de Guayaquil, entre le Pérou et la Colombie; 6° le golfe de Chonos, vers la Patagonie et Chiloé, etc.

Dans l'océan arctique, les principaux enfoncemens sont le golfe de Kotzebue près le détroit de Behring, le golfe de Mackenzie à l'embouchure du grand fleuve de ce nom, le golfe de Georges IV à l'embouchure du Coppermine ou de la rivière de la Mine-de-Cuivre, le golfe de Boothia, découvert et reconnu en 1834 par le capitaine Ross.

Ces mers se lient par un grand nombre de détroits, entre lesquels nous ne signalerons que les principaux, savoir : le détroit de Lancaster, qui mène de la mer de Baffin dans la mer arctique; le détroit de la Furie et de l'Hécla, qui établit une

autre communication entre la méditerranée arctique et le même océan; les détroits de Cumberland, de Forbisher et d'Hudson, qui forment la communication entre la méditerranée arctique et la mer d'Hudson; le détroit de Davis, qui mène de la méditerranée arctique dans la mer de Baffin; le détroit de Belle-Ile, entre l'île de Terre-Neuve et la côte du Labrador, lequel, ainsi que le détroit de Canso, mène de l'Atlantique dans le golfe Saint-Laurent; le nouveau canal de Bahama et le canal de la Floride, qui font communiquer l'océan Atlantique avec le golfe du Mexique; le détroit appelé *Bouche-du-Dragon*, qui joint l'océan Atlantique au golfe colombien de Paria; le fameux détroit de Magellan, un des plus longs que l'on connaisse, et qui, entre la Patagonie et la Terre-de-Feu, joint l'océan Atlantique à l'océan Pacifique; le détroit de Le Maire, entre la Terre-de-Feu et la Terre-des-États, passage ordinaire pour aller de l'Atlantique au Grand-Océan et en revenir; le détroit de la Nouvelle-Géorgie sur la côte nord-ouest, entre le continent et la terre de Quadra et Vancouver, lequel détroit, comme celui de Messier dans l'archipel Campana en Patagonie, est un des plus longs du globe; enfin le détroit de Behring, qui sépare l'Amérique de l'Asie, et fait communiquer le Grand-Océan avec l'océan arctique.

L'Amérique offre un grand nombre de caps; nous

ne citerons que les plus remarquables. Sur l'océan Atlantique on trouve le cap Nord, en Islande, presque sous le cercle polaire; le cap Farewell, extrémité méridionale du Groënland; le cap Charles dans le Labrador; le cap Frio dans la province brésilienne de Rio-Janeiro; les caps Santa-Maria et San-Antonio, à l'embouchure du Rio de la Plata; les caps des Vierges et de Espiritu-Santo, à l'entrée orientale du détroit de Magellan; le cap Froward sur le même détroit, extrémité méridionale du même continent, tandis que sur l'océan austral le cap Horn est l'extrémité méridionale de la Terre-de-Feu. Sur le Grand-Océan, on remarque le cap Flattery à l'entrée du prétendu détroit de Jean de Fuca; le cap Mendocino, non loin de la frontière septentrionale de la confédération mexicaine; le cap San-Lucas, à l'extrémité de la peninsule de Californie; le cap Corrientes, dans l'état mexicain de Xalisco; le cap Blanco, dans la république du Pérou; le cap du prince de Galles, sur le détroit de Behring, le point le plus occidental du nouveau continent. Divers caps se présentent sur l'océan arctique, entre autres, le cap Glacé, le cap Turnagain et le cap Barrow.

Les presqu'îles de l'Amérique se trouvent généralement dans le massif du nord, entre autres la presqu'île Melleville, la plus septentrionale de cette partie du monde; la presqu'île de Californie, dans

la partie occidentale de la confédération mexicaine; les péninsules des Tchougaches, d'Alaska et des Tchouktchis, dans l'Amérique russe, vers le détroit de Behring. L'Amérique méridionale n'a que de petites péninsules, dont deux à l'entrée du golfe de Maracaïbo, et plusieurs vers le détroit de Magellan.

Pour ce qui est des lacs, l'Amérique en présente un très grand nombre, surtout dans la partie septentrionale. Le bassin du Saint-Laurent offre une série de lacs, savoir: le lac Supérieur, le Michigan, l'Érié, l'Ontario, le Champlain, que l'on pourrait appeler une mer d'eau douce, car c'est la plus vaste masse d'eau douce qui existe sur la surface du globe; aussi quelques géographes la nomment-ils la *mer du Canada*. Dans l'Amérique anglaise du nord il y a le lac Winnipeg, un des plus grands de ces contrées. Le bassin de Mackenzie offre les trois grands lacs Atapeskow ou des montagnes, de l'Esclave et du Grand-Ours. Le delta du Mississipi montre le lac Pontchartrain, le bassin du Rio-Grande, le grand lac de Chapala. Le territoire mexicain a beaucoup de lacs plus ou moins importans. L'Amérique centrale ou Guatemala compte le lac Nicaragua; et le Pérou, dans l'Amérique du sud, le lac Titicaca, plus élevé que le Pic de Ténériffe, et environné par des montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le vaste bassin du Rio de la Plata offre le long du Haut-Paraguay le grand lac Temporaire des

Xarayes, dont les bords, dans la saison des pluies, s'étendent sur les deux rives du fleuve, à quelques centaines de milles sur le territoire brésilien et bolivien; c'est une sorte de marais, mais un des plus considérables de l'Amérique.

Ainsi que nous l'avons dit, l'Amérique laisse entre ses montagnes des plaines immenses et basses, et des plateaux très étendus : c'est dans le vaste bassin du Mississipi que se montrent les terrains unis désignés sous le nom de *savanes* ou de prairies. L'espace énorme qui s'étend depuis l'embouchure du fleuve Mackenzie jusqu'au-delà du Delta du Mississipi, et entre la chaîne centrale du système missouri-mexicain et la chaîne principale du système alleghanien, forme la plus vaste plaine du globe; elle embrasse les bassins du Mississipi, du Saint-Laurent, du Nelson, du Curchill, presque tout le bassin du Missouri, la presque totalité des bassins du Saskatchawan et du Mackenzie, et tout celui du Coppermine. Dans l'Amérique du sud sont des plaines analogues nommées *llanos*, et traversées par l'Orénoque et l'Amazone, ou pampas, autres steppes entre Buénos-Ayres, la Patagonie et la chaîne des Andes. La plaine de l'Amazone comprend toute la partie centrale de l'Amérique du sud, étendant son domaine sur plus de la moitié de l'empire du Brésil et sur le sud-ouest de la Colombie, sur la partie orientale de la république du

Pérou et sur la partie septentrionale de la république de Bolivia. La plaine du Rio de la Plata s'étend entre les Andes et leurs branches principales; elle embrasse le sud-ouest du Brésil, le directorat du Paraguay et la plus grande partie de la confédération du Rio de la Plata. Les llanos comprennent proprement la Nouvelle-Grenade et le Vénézuela dans la Colombie. La plaine du Mississipi-Mackenzie nourrit à l'une de ses extrémités des bambousacées et des palmiers, tandis qu'à l'autre, pendant une grande partie de l'année, elle est couverte de glaces et de neiges. La plaine de l'Amazone, ayant un climat chaud et humide, présente dans ses immenses forêts une force de végétation prodigieuse. La plaine de l'Orénoque et celle du Rio de la Plata manquent d'arbres, mais offrent d'innombrables graminées; en d'autres termes, le sol brûlant des llanos est tantôt nu comme le désert de la Libye, tantôt couvert d'un tapis de verdure comme les steppes de la Haute-Asie; au sud une forêt immense se prolonge jusqu'au-delà du fleuve des Amazones.

L'Amérique a plusieurs déserts qu'on peut comparer à ceux de l'Afrique et de l'Asie pour l'aridité de leur sol et pour le sable qui les recouvre; mais ils sont loin d'avoir la même étendue. Les plus remarquables sont: le désert d'Atacama, renfermant la bande étroite du pays que la république de Bolivia possède sur le Grand-Océan; le désert de Pernam-

buço, qui s'étend sur une grande partie du plateau du nord-est du Brésil : c'est le plus grand désert américain.

La configuration de l'Amérique, la disposition de ses vastes chaînes de montagnes et de ses plaines immenses influent considérablement sur sa température : placé comme une longue langue de terre entre deux océans, et longeant à peu près à distance égale, d'un côté l'Afrique et l'Europe dont l'océan Atlantique le sépare, et de l'autre côté toute l'Asie et les îles de la mer Pacifique, le nouveau continent a une température de près de dix degrés plus basse qu'aux lieux situés sous les mêmes latitudes dans les autres parties du monde : cela vient, comme je l'ai déjà remarqué dans un autre de mes ouvrages [1], d'abord de ses nombreuses chaînes de montagnes, dont les Andes aux cimes couvertes de neiges perpétuelles, même sous la zone torride, forment la base; cela tient ensuite à son peu de largeur, car l'Amérique a sa surface principalement disposée en longueur; cela tient en outre à ses nombreuses rivières de même qu'à ses forêts impénétrables : toutes ces causes produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat qui contraste singulièrement par sa fraîcheur et son humidité avec celui de l'Afrique; c'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante,

[1] Voyage aux cinq parties du Monde, 6 vol. in-18.

si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent. La limite inférieure des neiges perpétuelles y est, sous l'équateur, à deux mille quatre cent soixante-deux toises au-dessus du niveau de la mer; par 20 degrés de latitude à deux mille trois cent soixante toises, par 45 degrés à mille trois cent huit toises, et par 65 degrés à sept cent dix-huit toises. La limite supérieure de la végétation y est près de l'équateur, pour les lichens, à deux mille huit cent quarante-neuf toises; pour les arbres, à mille sept cent trente-neuf toises; pour le quinquina, à mille quatre cent quatre-vingt-cinq toises; pour le palmier à cire, à mille quatre cent soixante-onze toises; pour les palmiers et pour les bananiers, à cinq cent treize toises.

Le Nouveau-Monde, plus favorisé à certains égards que l'Ancien, par la variété ou la richesse de ses montagnes, par l'amplitude ou l'étendue de ses cours d'eau, l'est moins sous d'autres aspects, et par exemple, à cause de ses volcans ou de ses tremblemens de terre, surtout dans les régions équatoriales. Ces tremblemens de terre renversent, détruisent de fond en comble les villes et les populations, en ne laissant plus que des débris ou des cendres dans les lieux où l'industrie humaine avait développé toute sa puissance. Presque tous les volcans américains aujourd'hui enflammés se trouvent

sur le flanc occidental de la chaîne des montagnes de l'Amérique du sud et de l'Amérique du nord. On n'en voit sur aucun point de la côte orientale, si ce n'est trois petites éruptions à l'est des Andes propres, et que le savant Humboldt attribue aux actions latérales des volcans de Popayan et de Pasto, vers les Provinces-Unies de l'Amérique centrale. Sur la côte nord-ouest on cite principalement le volcan du mont Saint-Élie; au Mexique, on remarque le volcan de la Puebla; en Guatemala, le groupe de Popayan; en Colombie, le groupe de Quito; au Pérou, l'Arequina; au Chili, seize volcans, et trois aux Antilles.

Ce n'est pas toutefois que ces tremblemens de terre rendent stériles les contrées où ils se manifestent; la nature semble vouloir aussitôt réparer d'une main le mal qu'elle vient de faire de l'autre; souvent même en ouvrant les entrailles de la terre, elle révèle de nouveaux trésors. Au surplus, les productions naturelles de l'Amérique sont assez renommées; aucune contrée ne possède d'aussi riches mines d'or et d'argent, si l'on excepte peut-être la Chine et le Japon. L'arbre du quinquina croît sur le flanc des Andes près de la ligne équinoxiale, à côté de ce précieux tubercule qui de l'Amérique est venu comme une autre manne consoler l'indigence des peuples de la vieille Europe. D'autres végétaux servent encore à nos besoins, comme l'ipé-

cacuanha, l'arowrout, la salsepareille, la vanille, le cacao, le bois de campêche, l'indigo, le tabac, le cotonnier, la canne à sucre et le café. On a dû admirer les pins superbes qui bordent le fleuve Colombia et qui atteignent jusqu'à trois cents pieds de hauteur; on a de même admiré les platanes de l'Ohio qui ont jusqu'à cinquante pieds de circonférence.

Dans le règne animal, le nouveau continent nous a offert d'innombrables troupeaux de chevaux ou de bœufs sauvages, des tapirs, des castors, des légions d'oiseaux parmi lesquels brillent l'oiseau-mouche et le colibri, le kamichi, le yals, curieux par sa voix retentissante et par ses armes redoutables; le jabiru, destructeur des reptiles; le condor, espèce d'aigle des Andes; l'aigle-chauve, qui habite les deux Amériques sous toutes les latitudes, pour vivre aux dépens des habitans des eaux comme de ceux de la terre; l'agami, le moqueur et quelques autres. Le serpent à sonnettes est commun dans les deux Amériques entre les deux tropiques, et les rivières sont remplies de caïmans et de crocodiles. On trouve aussi en Amérique, notamment dans l'Amérique centrale, la cochenille, insecte si précieux, à cause de la belle couleur qu'il donne pour la teinture.

Quand les Européens eurent mis le pied sur le sol du nouveau continent, et qu'ils en aperçurent les

habitans, ils leur donnèrent le nom général d'Indiens, parce qu'ils se croyaient aux extrémités orientales de l'Inde : ce nom est demeuré aux indigènes de ce continent, mais aujourd'hui les vrais Indiens ne se rencontrent plus guère que dans les forêts, qui leur ont servi de réfuge contre les atrocités des premiers Espagnols. Dans les régions équatoriales il s'est formé, de l'union des nègres d'Afrique avec les blancs, une race nouvelle qui a reçu le nom de *mulâtres*, pendant que l'union des indigènes américains et des Européens produisait les créoles.

En général les indigènes américains sont bien constitués, ont le teint d'un rouge cuivré, la chevelure noire, longue et peu fournie, la barbe rare et sémée par bouquets, le front court, les yeux allongés, les sourcils éminens, les pommettes saillantes, le nez un peu camus, les lèvres étendues, les dents serrées et aiguës, l'expression du visage généralement douce, la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton, la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu, avec l'os frontal très déprimé en arrière et le crâne ordinairement léger. Tels sont à peu près les traits physiques et généraux des indigènes américains. Il y a une exception à faire pour deux nations qui vivent aux deux extrémités opposées de ce continent, savoir : les Esquimaux et les Patagons. Les premiers, qui habitent au milieu des

glaces vers le pôle arctique, semblent offrir le plus bas degré de l'échelle humaine, pour la taille du moins, car elle est encore au-dessous des Lapons; au contraire, les Patagons, et leurs voisins les Puelches, se distinguent par une haute stature, sans qu'elle atteigne toutefois les gigantesques proportions que les premiers navigateurs avaient données aux habitans des côtes magellaniques.

Une autre distinction doit être faite encore, c'est celle de la couleur. Quelques indigènes, comme les Caraïbes, sont rouges; le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé; celui des Mexicains est plus basané que celui des habitans de la Colombie; les peuples du Rio-Negro sont plus basanés que ceux de l'Orénoque; ceux du Rio-Gila sont plus bruns que ceux du Guatemala; aux sources de l'Orénoque on aperçoit des tribus blanchâtres au milieu de peuplades noirâtres; les Indiens des plateaux les plus élevés de la Cordilière des Andes ont le teint aussi cuivré que ceux des plaines brûlantes de l'équateur. Partout on s'aperçoit que la couleur d'un Américain dépend très peu de la position locale dans laquelle il vit.

Malte-Brun établit les conclusions suivantes sur l'origine des Américains : 1° des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, péruviennes, caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique en suivant les bords de la

mer Glaciale, et en passant le détroit de Behring; cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili et jusqu'au Groënland; 2° des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japons, les Aïnos et les Kouriliens, ont passé en Amérique en longeant les rivages du grand Océan; cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au Mexique; 3° des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Tangouses, les Mantchoux, les Mongols et les Tartares, se sont répandues, en suivant les hauteurs des deux continens jusqu'au Mexique et aux Apalaches; 4° aucune de ces trois émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère originaire des nations indigènes d'Amérique. Les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe, indépendamment de toute influence étrangère.

Cependant les Européens, en étendant leurs conquêtes sur les deux Amériques, y ont en même temps apporté et étendu leurs langues; et comme les trois nations dont les conquêtes ont eu en Amérique le plus de développement sont les Espagnols, les Portugais et les Anglais, il en est résulté que les langues de ces trois nations sont devenues dominantes parmi les peuples du nouvel hémisphère: l'anglais et l'espagnol se parlent le plus généralement dans l'Amérique du nord, c'est-à-dire l'anglais aux

États-Unis, et l'espagnol au Mexique; l'espagnol et le portugais se partagent presque entièrement l'Amérique du sud, c'est-à-dire que l'espagnol est la langue dominante en Colombie, au Pérou, au Chili et dans la république Argentine, tandis que le Portugais est pour ainsi dire universel au Brésil.

Parmi les idiomes indigènes, il en est quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique méridionale, celui du Chili est commun à la Patagonie; celui des Guaranis est répandu depuis le Brésil jusqu'au Rio-Negro, où commence la Patagonie; la langue des Caraïbes paraît être la mère de vingt autres. Dans l'Amérique septentrionale, la langue des Aztèques, ancien peuple du Mexique, s'étend depuis le lac Nicaragua jusqu'au 37e degré de latitude nord, sur une longueur de quatre cents lieues; les Chérokés ont aussi une langue propre dans les États-Unis, et l'idiome des Esquimaux s'étend depuis le Groënland, au nord-est, jusqu'aux plages maritimes d'Ounalaschka, au nord-ouest.

Le célèbre Humboldt répartissait en 1823, de la manière suivante les peuples d'Amérique, sous le rapport de leurs idiomes; nous conservons le chiffre que ce savant donnait alors pour la population américaine, chiffre qui n'atteignait pas trente-cinq millions d'habitans, mais qui, aujourd'hui 1836, paraît devoir être porté à quarante millions d'âmes.

Langue anglaise, parlée par.....	11,647,000 individus.
espagnole.....	10,504,000
indienne.....	7,593,000
portugaise.....	3,740,000
française.....	1,242,000
hollandaise..... danoise..... suédoise..... russe.....	216,000
	34,942,000

Les totaux de chacune de ces langues sont basés sur les détails suivans :

Langue anglaise.

États-Unis.....	10,525,000
Haut-Canada, Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick.....	260,000
Antilles et Guiane anglaise.....	862,000
	11,647,000

Langue espagnole.

Amérique espagnole, savoir :	
Blancs.....	3,276,000
Indiens.....	1,000,000
Races mixtes et nègres.....	6,104,000
Partie espagnole d'Haïti.....	124,000
	10,504,000

Langues indiennes.

Amérique espagnole et portugaise, y compris les tribus indépendantes.....	7,593,000

Langue portugaise.

Brésil.....	3,740,000 indiv.

Langue française.

Haïti.....	696,000
Antilles dépendantes de la France, Louisiane et Guiane française.	256,000
Bas-Canada et quelques tribus d'Indiens indépendans.....	290,000
	1,242,000

Langue hollandaise, suédoise, danoise et russe.

Antilles.....	84,000
Guiane.....	117,000
Russes de la côte N.-O.....	15,000
	216,000
Dans le total général, les langues de l'Europe latine figurent pour.....	15,486,000
Celles du rameau germanique pour.....	11,863,000
Les langues indiennes pour.....	7,593,000
	34,942,000

On peut admettre qu'en général, dans l'Amérique continentale et insulaire, il y a sur six millions quatre cent trente-trois mille noirs, plus de $\frac{45}{110}$ qui parlent anglais, plus de $\frac{10}{100}$ qui parlent portugais, et plus de $\frac{14}{110}$ qui parlent la langue française.

Sous le rapport des religions, l'Amérique est généralement chrétienne; elle compte environ vingt-

cinq millions de catholiques romains, et quatorze millions de protestans; le reste de la population professe divers autres cultes qui se rapprochent plus ou moins du christianisme, car il n'existe plus qu'un très petit nombre d'idolâtres. L'illustre de Humboldt avait trouvé que l'Amérique espagnole, en 1823, tant au-delà qu'en-deçà de l'isthme de Panama, réunissait quinze millions neuf cent quatre-vingt-cinq mille catholiques romains, dont deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, sept millions cinq cent trente mille Indiens, cinq millions cinq cent dix-huit mille mixtes et nègres; que l'Amérique portugaise avait quatre millions de catholiques; les États-Unis, le Canada et la Guiane française environ cinq cent trente-sept mille; et les Antilles françaises, avec Haïti, Cuba et Porto-Rico, un million neuf cent soixante-quatre mille. Le même savant faisait concourir au protestantisme, savoir: 1° les États-Unis de l'Amérique du nord pour dix millions deux cent quatre-vingt-quinze mille, et il y en a aujourd'hui plus de douze millions; 2° le Canada anglais, la Nouvelle-Écosse et le Labrador pour deux cent soixante mille; 3° la Guiane anglaise et hollandaise pour deux cent vingt mille; 4° les Antilles anglaises pour sept cent soixante-dix-sept mille; 5° les Antilles hollandaises, danoises, etc., pour quatre-vingt-quatre mille.

Suivant les documens ou observations des voya-

geurs, le nombre des protestans dans toute l'Amérique continentale et insulaire, depuis l'extrémité méridionale du Chili jusqu'au Groënland, est à celui des catholiques romains comme un est à deux. Les Indiens indépendans, qui n'appartiennent directement ou immédiatement à aucune communauté chrétienne, sont à la population chrétienne comme un est à quarante-deux. La population protestante du nouveau continent paraît s'accroître plus rapidement que la population catholique, et il est présumable que, eu égard aux progrès de la civilisation, avant un demi-siècle le culte purement évangélique aura encore, par son extension, modifié considérablement ce terme de comparaison.

Les peuples américains sont gouvernés aujourd'hui par des institutions généralement démocratiques. Il y a soixante ans qu'une grande portion de l'Amérique septentrionale, alors depuis plus de deux siècles colonie britannique, secoua le joug de l'Angleterre et se constitua en république fédérative sous le titre d'*États-Unis*. Il y a vingt ans que le Mexique avec le Guatemala, qui dépendent de l'Amérique septentrionale, et toute l'Amérique méridionale, sont en jouissance également de leur indépendance la plus complète. Les Nord-Américains ayant fait les premiers pas dans un ordre politique mieux approprié à leurs besoins et à leurs goûts, et ayant empreint leur marche d'une sagesse et

d'une maturité qu'ils devaient à la vieille Europe, les Sud-Américains les ont généralement pris pour modèles, et leurs républiques se sont organisées d'après les mêmes bases. Aussi, à quelques différences de formes près, tous les nouveaux États ont adopté le principe de la souveraineté du peuple, la représentation nationale et la distinction des trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

Toutes les constitutions américaines attribuent l'exercice de la puissance législative à un congrès composé d'un sénat et d'une chambre des représentans; et si le Brésil a une monarchie impériale, elle renferme également les trois pouvoirs. Dans les républiques fédératives comme celles de l'Amérique du nord, c'est-à-dire aux États-Unis et au Mexique, indépendamment du congrès général, il existe pour chaque état confédéré un pouvoir législatif dont la forme et les attributions sont déterminées par la constitution particulière de l'État, calquée au reste sur la constitution générale. Aux États-Unis et au Mexique la chambre des représentans se renouvelle tous les deux ans, et pour être député il faut avoir vingt-cinq ans. Il y a en Colombie deux degrés d'élection, et pour y être député il faut posséder un certain revenu. Aux États-Unis et dans la Colombie, la chambre des représentans a le droit exclusif de mettre en accusation devant le sénat les principaux fonctionnaires de la répu-

blique; au Mexique les deux chambres connaissent, en qualité de grand jury, des accusations qui peuvent être portées devant elles contre ces fonctionnaires. Le sénat, dans les trois républiques, forme la seconde branche du pouvoir législatif: les sénateurs sont renouvelés tous les deux ans, aux États-Unis par tiers, au Mexique par moitié; ils le sont en Colombie tous les quatre ans par moitié, et la durée des fonctions est de huit années. Dans les trois républiques, l'âge de l'éligibilité des membres du sénat est de trente ans, et l'on écarte des fonctions de sénateur comme de député tous les individus qui occupent des emplois du gouvernement. Les sénateurs et les députés reçoivent partout une indemnité sur le trésor public, durant le temps de chaque session.

Les attributions des deux chambres en congrès ont pour objet général de défendre l'indépendance nationale, et de pourvoir à la conservation et à la sécurité de la nation dans ses relations extérieures; de conserver l'union des États de la fédération, de soutenir l'égale proportion d'obligations et de droits devant la loi. Dans ce but, le congrès a le pouvoir de créer les impôts, de contracter les emprunts, de régler le budget, de décider la guerre, de lever et d'entretenir les forces de terre et de mer. Les résolutions qu'il prend ont force de loi quand elles ont été discutées par les deux chambres, adoptées

à la majorité des suffrages, et approuvées par le président de la république, sauf les cas prévus par la constitution.

Toutes les constitutions républicaines de l'Amérique confient le pouvoir exécutif à un fonctionnaire suprême qui prend le titre de *président*, et qui, dans les trois grandes républiques de Colombie, du Mexique et des États-Unis, est renouvelé tous les quatre ans. Il est le chef des forces militaires, mais il ne peut en disposer sans l'aveu du congrès; il fait exécuter les lois, nomme aux emplois publics, a le droit de grâce, et est expressément chargé de prendre toutes les mesures que commande l'intérêt général.

Quant au pouvoir judiciaire, le principe de l'inamovibilité des juges et de la publicité des débats est généralement admis. Dans les trois grandes républiques précitées, de même que dans les républiques du Haut et du Bas-Pérou, dans la république Argentine, à Buénos-Ayres et dans la monarchie impériale du Brésil, il existe une cour suprême de justice ayant des attributions identiques et analogues à celles de notre cour de cassation. Il y a des tribunaux d'arrondissement et de district correspondans à nos cours d'appel et à nos tribunaux de première instance.

Toutes les institutions américaines renferment les garanties individuelles les mieux fixées; la liberté

de la presse ne peut nulle part être suspendue, la liberté personnelle ne laisse aucune prise à l'arbitraire; les citoyens ont le droit de s'assembler, spontanément et sans autorisation préalable, en public, pour discuter sur les intérêts du pays; ils ont le droit de port d'armes; ils sont exempts de la gêne des passe-ports, et ne sont jugés que par leurs pairs. Partout, excepté au Brésil, les distinctions nobiliaires sont abolies; partout les cultes sont libres, sauf au Mexique, où le catholicisme est seul permis. En Colombie et au Mexique, tout homme libre, quelles que soient sa couleur et son origine, est citoyen. Aux États-Unis et au Brésil, les noirs sont encore esclaves, et par conséquent exclus de l'exercice des droits politiques.

A ces généralités qui s'appliquent à l'ensemble du continent américain ou qui sont communes à plusieurs de ses parties à la fois, nous allons ajouter les généralités relatives à chacun des deux massifs américains, en commençant par celui de l'Amérique septentrionale.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'Amérique septentrionale, dont les côtes furent explorées pour la première fois par l'Anglais Sébastien Cabot en 1497, d'après les ordres du roi d'Angleterre Henri VIII, qui fit prendre possession de

ces contrées pour les unir à l'empire britannique, s'étend depuis l'isthme de Panama, par 9 degrés de latitude nord, jusqu'à la mer Glaciale, par 74 degrés de latitude nord, pendant qu'elle est comprise entre le 15e et le 17e degré de longitude occidentale. Si l'on y joint le Groënland, la longitude s'étend jusque vers le 26e degré occidental.

Elle est bornée au nord par l'océan Glacial arctique, à l'est par l'océan Atlantique boréal et équatorial, au sud par la mer des Antilles et l'isthme de Panama, et à l'ouest par le grand Océan équinoxial, boréal, la mer et le détroit de Behring. Les grandes divisions politiques et géographiques sont, au nord-ouest les possessions russes; au centre les pays des Indiens; au nord-est les possessions anglaises; à l'est, au centre et à l'ouest les États-Unis; au sud-ouest et au sud le Mexique et Guatemala.

Elle renferme en terre continentale une superficie de six millions sept mille trois cent trente-sept lieues marines carrées de 20 au degré, avec une population de vingt-cinq millions d'individus, non compris les Antilles, qui, sur un développement de sept cent à sept cent cinquante lieues, avec une surface de huit mille trois cents lieues marines carrées, contiennent plus de trois millions d'habitans.

Dans les considérations générales sur l'ensemble de l'Amérique, nous avons eu occasion d'indiquer les principaux accidens naturels de l'Amérique du

nord. Nous répéterons donc surabondamment que ses trois principales mers ou baies sont celles de Baffin, d'Hudson et du Mexique. Le golfe ou la mer de Baffin, qui reçut ce nom de son découvreur, l'Anglais Guillaume Baffin, lorsque celui-ci, en 1616, cherchait un passage par le nord-ouest, se trouve dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique du nord, entre les 10° et 78° degrés de latitude, et entre les 80° et 60° degrés de longitude occidentale. Ce golfe sépare l'Amérique propre du Groënland; de hautes montagnes règnent le long de ses côtes qui sont continuellement bordées de glace, et ne laissent qu'un étroit passage entre elles et les bancs de glace qui couvrent le milieu du golfe; la navigation s'y borne à quelques semaines. Les oiseaux aquatiques s'en éloignent avant la fin de juillet. Il abonde en phoques, narvals, baleines et autres grands animaux marins. Ils communiquent avec l'océan Atlantique boréal par le détroit de Davis, et avec la mer Glaciale arctique par les détroits de Lancaster et de Barrow. Il paraît aussi qu'il communique avec la baie d'Hudson qui pénètre dans le littoral oriental des possessions anglaises.

La baie ou mer d'Hudson est située entre les 75° et 96° degrés de longitude occidentale, et 51° et 63° degrés de latitude nord. Elle fut découverte en 1610 par le navigateur anglais Henri Hudson, qui y perdit la vie. Ses côtes sont stériles et hérissées de ro-

chers escarpés; le soleil ne réchauffe jamais ce sol que rendent inabordable des glaces et des amas de neiges pour ainsi dire perpétuelles; la navigation n'y est libre que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, encore y rencontre-t-on alors bien souvent des glaçons très dangereux. La baie ou mer d'Hudson communique avec le détroit de Davis par ceux de Forbisher, de Cumberland et d'Hudson.

Le golfe du Mexique est la partie de l'océan Atlantique avancée dans les terres méridionales de l'Amérique du nord; il est situé par 84 et 110 degrés de longitude occidentale, et par 20 et 30 degrés de latitude nord; il se trouve donc sous le tropique du Cancer; il baigne la côte sud des États-Unis, et la côte est du Mexique; il reçoit les eaux de plusieurs fleuves, notamment du Mississipi et du Rio-del-Norte.

L'Amérique septentrionale offre encore le golfe de Californie et plusieurs autres que nous avons eu occasion de nommer, tant sur le grand Océan que sur la mer Glaciale arctique. Le golfe de Californie reçoit le Rio-Colorado, un des fleuves du versant occidental des Cordilières du Mexique. Dans le golfe de Makenzie, au nord, débouche le fleuve Makenzie, et dans le golfe de Georges IV, débouche le fleuve de Coppermine. Le golfe de Boothia, découvert par le capitaine Ross, communique avec la

mer de Baffin par le canal du Prince-Régent et le détroit de Lancaster.

Nous venons de nommer plusieurs détroits qui se trouvent dans les parages de l'Amérique du nord; les principaux sont, 1° le détroit de Davis, appelé ainsi du nom de John Davis, navigateur anglais, qui l'explora en 1595, lorsqu'il allait à la recherche d'un passage pour pénétrer par le nord de l'océan Atlantique dans le Grand-Océan; 2° le détroit de Lancaster situé au nord-ouest de la mer de Baffin; 3° le détroit ou canal de Barrow à l'ouest du détroit de Lancaster; le détroit d'Hudson situé sous le 61e degré de latitude nord, et qui lie la baie d'Hudson au détroit de Davis; 4° le détroit des Florides, ou canal de Bahama, qui, par 24 degrés de latitude nord sous 82 degrés de longitude ouest, communique du golfe du Mexique dans l'océan Atlantique, et sépare des îles Lucayes la côte méridionale des Etats-Unis. Le courant perpétuel qu'on éprouve dans ce détroit vient du courant formé par la marée qui se répand entre Cuba et Yucatan, et de la masse des eaux du Mississipi avec celles des autres grands fleuves qui débouchent dans le golfe du Mexique. L'arrivée de la marée du sud au nord force les eaux du fleuve à se répandre le long des côtes de l'est de l'Amérique septentrionale.

Sur l'océan Pacifique nous avons eu occasion de citer le détroit de Behring, que le navigateur danois

Behring, au service de la Russie sous Pierre-le-Grand, découvrit au commencement du XVIIIe siècle, en voulant s'assurer si les terres à l'opposé du Kamtschatka faisaient partie ou non de l'Amérique; on sait que ce navigateur échoua sur une île déserte où il périt misérablement.

Quant au canal de Géorgie, situé sur l'océan Pacifique, sous le 50e degré de latitude nord, et par 125 et 130 degrés de longitude ouest, ce détroit baigne une partie des côtes des possessions anglaises et une partie de celles des États-Unis.

Le système des montagnes de l'Amérique septentrionale forme deux longs versans, l'un occidental et l'autre oriental, et qui sont parallèles aux deux océans Atlantique et Pacifique. Le versant de l'ouest, qui s'étend le long des côtes baignées par le Grand-Océan, et à une distance qui varie d'un petit nombre de lieues jusqu'à quatre-vingts ou cent, présente une longue chaîne de montagnes qui, partant des bords de la mer Glaciale arctique, se dirige vers le sud, jusqu'à l'isthme de Panama où elle vient s'unir aux monts de l'Amérique méridionale. Le nom de cette chaîne dans les possessions russes et anglaises, et dans celles de l'Union ou des États-Unis, est celui de *monts Rocheux;* elle prend celui de *Cordillières* dans les possessions mexicaines. Le versant de l'est, infiniment plus éloigné de l'Atlantique, a plusieurs rameaux dont la chaîne s'étend par le nord-est entre

les 23° et 48° degrés de latitude nord, jusqu'au golfe de Saint-Laurent, sous les noms de *monts Alleghany*, de *montagnes Bleues* sur la côte, et de *monts de Cumberland* à l'ouest. Voici au reste les hauteurs absolues des principales montagnes de l'Amérique septentrionale.

Montagnes.	Hauteurs.
Le plus haut pic des monts Rocheux.....	2905 toises.
Mont Saint-Élie, côte N. O.....	2828
Le Popocatepetl (volcan du Mexique).....	2771
Pic d'Oribaza (Mexique).....	2717
Sierra Nevada (*id.*).....	2451
Nevado de Toluca.....	2372
Mont du Beautemps, côte N. O.....	2334
James Peak (monts Rocheux).....	1873
Mexico.....	1160
Le Washington (États-Unis).....	1037
Valladolid.....	1001
Xalapa.....	677
Pic d'Otta (États-Unis).....	666
Montagnes Bleues (Jamaïque).....	1137
La Soufrière (Guadeloupe).....	778
Montagne Pelée (Martinique).....	665
Saint-Vincent (volcan).....	500
Lac Supérieur (États-Unis).....	100
Lac Érié.....	88
Lac Ontario.....	34

La chaîne qui unit les monts Rocheux aux Alleghany forme par 55 degrés latitude nord les lignes de partage des eaux, 1° entre la mer polaire et la baie d'Hudson; 2° entre la même baie, le golfe du Mexique, les lacs au nord et le cours du Saint-Laurent;

3° entre les lacs au midi et le même golfe du Mexique. A l'ouest de la chaîne principale se détachent d'autres rameaux qui s'étendent, les uns vers le rivage de la mer et du détroit de Behring, les autres vers la Californie. De ces différentes lignes de faîte, il résulte pour l'écoulement des eaux cinq bassins principaux : le premier à l'ouest, compris entre la chaîne des monts Rocheux et le Grand-Océan; le deuxième à l'est, resserré entre les Alleghany et l'océan Atlantique; le troisième, formé au nord par la ligne de faîte qui sépare le golfe d'Hudson des grands lacs canadiens du golfe du Mexique, de la mer polaire et du golfe de Baffin, et reçoit les eaux qui viennent de cette enceinte; le quatrième, situé au nord, entre les monts Rocheux et la ligne de faîte que nous venons de décrire, en y comprenant le golfe de Baffin, les détroits de Lancaster et de Barrow, et la partie de la mer polaire où ces détroits communiquent; le cinquième au sud, qui, compris entre les Alleghany, la ligne de faîte transversale, les monts Rocheux, les montagnes qui y font suite jusqu'à l'isthme de Panama, verse ses eaux dans le golfe du Mexique et la mer des Antilles. Voici les principaux fleuves qui s'écoulent dans ces divers bassins.

BASSIN DU GRAND-OCÉAN.

Columbia (États-Unis).....	Cours 400 lieues.
San-Phelipe ou Carmela (Mexique)...	300
Colorado (Mexique).....	260

BASSIN DE LA MER POLAIRE.

Mackenzie avec l'Ounjigah ou rivière de la Paix.....	625

BASSIN DE LA BAIE D'HUDSON.

Sakatchawan avec le Nelson (Amérique anglaise).....	460
Churchill (*id.*).....	400
Albany (*id.*).....	230

BASSIN DE L'ATLANTIQUE.

Fleuve Saint-Laurent.....	670
Affluent : Uttawas.....	170
Connecticut (États-Unis).....	100

BASSIN DU GOLFE DU MEXIQUE.

Mississipi avec le Missouri (États-Unis).....	1100
Affluens : Missouri seul.....	750
Rivière plate.....	270
Ohio.....	220
Arkansas.....	410
Rivière Rouge.....	350
Rio-del-Norte (Mexique).....	500

Décrivons quelques-uns de ces grands cours d'eau dont plusieurs ont déjà été nommés dans notre tableau d'ensemble.

Vers le même point des monts Rocheux, par 55

degrés de latitude nord et 130 degrés de longitude ouest, naissent deux fleuves qui coulent, l'un du flanc nord-est vers le pôle boréal, l'autre du flanc sud-est vers l'océan Pacifique : ce sont le Mackenzie et la Columbia.

Le Mackenzie, ainsi nommé du voyageur anglais qui le découvrit en 1789, se forme de trois bras dont le plus septentrional sort du lac Hum; le plus méridional est nommé *bras de l'Est;* celui du centre, qui est le principal, conserve le nom d'*Ounjigah* ou de *rivière de la Paix*. Après un cours assez considérable dans la direction de l'ouest au nord-ouest, ce fleuve, parvenu au lac Athapeskow, change sa direction pour prendre celle du sud au nord-est, et son nom pour celui de *rivière de l'Esclave*, parce qu'il se rend dans le lac de l'Esclave; il en sort sous le nouveau nom de *Mackenzie,* qu'il garde jusqu'à la mer boréale où il va se jeter par 135 degrés de longitude ouest et 69 degrés de latitude nord. Il est navigable jusque dans le voisinage des Monts-Rocheux, où il a de nombreuses cascades qui interrompent son cours. On lui donne déjà environ un mille de largeur à l'endroit où il reçoit le nom de *rivière de l'Esclave;* le pays situé entre le lac de l'Esclave et celui d'Athapeskow est si peu élevé que le fleuve, pour peu qu'il sorte de ses rives, couvre une étendue immense de terrain. Ce fleuve formait naguère la limite entre les possessions

russes et les possessions anglaises dans l'Amérique du nord, les premières à l'ouest et les secondes à l'est.

La Columbia, qui débouche dans la mer Pacifique par 46 degrés 19 minutes de latitude nord, 126 degrés 14 minutes 15 secondes de longitude ouest, prend sa source par 118 degrés 50 minutes de longitude ouest; elle reçoit de nombreuses et importantes rivières, notamment le Flat-Bow ou Mac-Gillivray's river, le Clark ou Flatkead, le Lewis ou Saptim, et la Multnomah; quelques géographes y rattachent encore le Tachoutchi-Tessé, ou rivière Fraser, qui pourtant se jette dans le golfe de Géorgie, trois degrés plus au nord. La Columbia, à cent lieues de son embouchure, après avoir reçu la rivière de Lewis, a déjà près de trois mille pieds de large; ses eaux sont tellement claires qu'on y aperçoit le poisson à quinze pieds de profondeur; des bâtimens de trois cents tonneaux remontent le fleuve jusqu'à la jonction de la Multnomah, à trente-huit lieues de l'Océan, et la marée se fait sentir vingt-deux lieues au-delà. Les sinuosités de ce fleuve sont cause qu'il a un cours de près de quatre cents lieues.

Le fleuve Saint-Laurent, qui est à proprement parler le canal par où s'écoule dans l'océan Atlantique les lacs formant la mer d'eau douce du Canada, sépare les possessions anglaises de celles des

États-Unis. Il reçoit différens noms : depuis son embouchure, sous le 48e degré de latitude nord et le 72e degré, jusqu'au 76e de longitude ouest, c'est le fleuve Saint-Laurent; de ce point jusqu'au lac Ontario, c'est le Cataraqui ou l'Iroquois; entre le lac Ontario et le lac Érié, c'est la rivière de Niagara; entre le lac Érié et le lac Saint-Clair, c'est le Détroit; entre le lac Saint-Clair et le lac Huron, auquel se joint le lac Michigan, c'est la rivière Saint-Clair; entre le lac Huron et le lac Supérieur, ce sont les chutes ou sauts de Sainte-Marie. Vers le 76e degré de longitude ouest la rivière Utawas vient du pays des Iroquois s'unir au Saint-Laurent. Le lac Champlain, sous le 46e degré de latitude nord et le 76e de longitude ouest, s'écoule aussi dans le Saint-Laurent par un canal qui porte le nom de *Chambly* ou de *Sorelle*. Ce qu'on nomme le *Cataraqui* peut avoir cinquante lieues de cours; la rivière de Niagara en a douze; celle du Détroit quatorze; le Saint-Clair vingt; celle des chutes dix à douze; et tout le fleuve Saint-Laurent six cent soixante-dix lieues.

La rivière de Niagara varie d'une lieue à une lieue et demie de largeur; à un des points de son rétrécissement, elle se précipite de cent soixante-trois pieds de haut par deux cataractes dont l'île des Chèvres marque la séparation, et pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La cataracte ou

le saut de l'ouest, qui est le plus considérable, se nomme le *Grand-Saut* ou le *saut du Fer-à-cheval*, à cause de sa forme, et a mille huit cents pieds de large; le saut de l'est en a mille. Ce double saut s'annonce par un bruit effroyable; c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre.

La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en ciel, pour nous servir des expressions de Chateaubriand, se courbent et se croisent sur l'abîme; l'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Le Mississipi, roi des fleuves de l'Amérique du nord, et qui tout entier coule sur le territoire des États-Unis, auquel il appartient exclusivement, mé-

riterait plutôt le nom de Missouri, son principal affluent, plus étendu que le Mississipi propre. Le Missouri naît au versant oriental des monts Rocheux, entre les 112e et 113e degrés de longitude ouest, par 44 degrés de latitude nord, peu loin des sources de Lewis, un des affluens de la Columbia. Formé de trois cours d'eau principaux, nommés le *Gallatin*, le *Madison* et le *Jefferson*, il coule d'abord au nord l'espace de cinquante-cinq lieues, puis au nord-est pendant vingt-cinq lieues, puis au sud-est pendant deux cents lieues, durant lesquelles il reçoit plusieurs affluens notables comme le Yellow-Storie ou Pierre-Jaune et le Petit-Missouri; alors il se reploie brusquement au sud pour couler dans cette direction pendant cent quarante lieues dans le pays de Sioux, et y recevoir d'autres affluens, tels que la Chayenne et la rivière Blanche ou White-River; sous le 43e parallèle par 103 degrés de longitude ouest, il fait un détour à l'est pendant soixante lieues, reçoit encore plusieurs affluens, comme le Quircourre, la Jaegue et la Sioux; enfin il court au sud-est pendant deux cent quarante lieues, pour s'unir au *Mississipi*.

Celui-ci vient du lac du Cèdre-Rouge, par 97 degrés 15 minutes de longitude ouest, sous le 47e degré 35 minutes de latitude nord, à deux lieues des lacs du versant nord-est qui envoient leurs eaux à la baie d'Hudson; il coule au sud pendant 2 degrés.

puis au sud-est pour former les célèbres cataractes de Saint-Antoine, reçoit divers affluens, comme les rivières Sainte-Croix, de Saint-Pierre, des Moines, de Chippaoua et des Illinois, et joint le Missouri par 34 degrés 54 minutes de latitude nord, 87 degrés 40 minutes de longitude ouest, après un cours de trois cents lieues. A son confluent avec le Missouri, il devient comme lui trouble et jaunâtre; les eaux des fleuves ne s'unissent complétement que trente milles plus bas. Le Mississipi continue à couler jusqu'au golfe du Mexique, en donnant son nom aux deux bras réunis, trajet de quatre cent cinquante lieues, pendant lequel viennent encore le joindre, par sa gauche, l'Ohio et le Tenessé, et par sa droite, la rivière Blanche, l'Arkanzas et la rivière Rouge. Le cours entier du Missouri, avec le Bas-Mississipi est de plus de onze cents lieues; d'autres le font de douze cents lieues, y compris toutes les sinuosités. La largeur du fleuve est en général de huit cents à seize cents toises; celle de chacun des deux bras, au point de jonction, est d'une demi-lieue; celle des deux bras réunis est de plus d'une lieue à la Nouvelle-Orléans, et va toujours en augmentant jusqu'à leurs embouchures. Le courant du fleuve est de trois milles et demi à quatre milles par heure; mais sa rapidité est telle à la Nouvelle-Orléans, qu'il faut un vent fort pour qu'on puisse le remonter à la voile. Le fleuve est navigable pour les bâtimens

de trois cents tonneaux jusqu'à Natchez, qui est à cent soixante-dix lieues de la mer, où il se jette par plusieurs bras en formant un delta, sous le 29e degré 6 minutes de latitude nord; les embarcations remontent jusqu'aux chutes Saint-Antoine, par 44 degrés 5 minutes de latitude nord, navigation de près de huit cents lieues avec les circuits. Le Mississipi et le Missouri, avec leurs affluens, arrosent un pays égal en surface aux deux tiers de l'Europe. Le delta du fleuve est surtout remarquable par le grand nombre de marais, de lacs, de lagunes et d'anses qu'il présente.

C'est ici le cas de rapporter un passage de la belle description que Buffon a laissée du Mississipi.

« Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des États-Unis appellent le *Nouvel Éden*, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacébé [1], le Missouri, l'Illinois, l'Arkanzas, l'Ohio, le Wabache, le Tenazé l'engraissent de leurs limons et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés de tous les déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des points entiers de forêts, le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et

[1] Ce mot indien signifie *Père des eaux*.

lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacébé. Le vieux fleuve s'en empare et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix en passant sous les monts, il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature, et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

« Les deux rives du Meschacébé présentent le tableau le plus extraordinaire sur le bord occidental : des savanes se déroulent à perte de vue, leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison, chargé d'années, fendant les

flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île du Meschacébé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

« Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans des vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent aux pieds de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquelles elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile : surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

« Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité de l'avenue on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de cariboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts, à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens oiseleurs sifflent, suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

« Si tout est silence et repos dans les prairies, de l'autre côté du fleuve, tout ici au contraire est mouvement et murmure; des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissemens d'ondes, de faibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, il se

passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature. »

Cette belle description nous conduit tout naturellement au milieu des productions de l'Amérique du nord, qui, s'approchant d'un côté du cercle polaire, et de l'autre de l'équateur, a un climat très varié, et généralement plus froid à des latitudes semblables que celui de l'ancien continent, surtout dans les parties occidentales et au nord, où, dès le 59e degré la terre nue, stérile et enveloppée de brouillards, conserve pendant toute l'année l'aspect hideux de l'hiver; les glaces d'ailleurs y semblent éternelles.

L'Amérique septentrionale est riche en métaux de toute espèce; l'or et l'argent abondent au Mexique; on trouve plus au nord du cuivre, et, dans le centre, du fer en grande quantité, des mines de houille très productives. Le sel est très commun, et se rencontre à la surface du sol, dans des mines et dans des sources. Diverses contrées fournissent du soufre et plusieurs sortes de marbres. Le chêne, le hêtre, le noyer, le bouleau, le charme, l'orme, le mélèse, le micocoulier sont rassemblés en immenses forêts, sous les mêmes noms qu'en Europe, bien que leurs espèces soient différentes. Le magnolia, le tulipier, l'acacia, le gordonia, comme beaucoup d'arbrisseaux qui portent de jolies fleurs, sont par-

ticuliers à l'Amérique du nord, ainsi que le sassafras, le mûrier rouge, le myrte à cire. La zone tempérée du nouveau continent s'est enrichie des plantes céréales, des légumes et des arbres fruitiers de l'ancien hémisphère. Dans la zone la plus chaude s'élèvent le palmier de plusieurs espèces, l'hematoxilon, le cacaoyer, le cotonnier, l'acajou, le cocotier et le vanillier. Les Européens ont transporté en Amérique l'oranger, l'indigotier, le citronnier, le caféier et la canne à sucre. On y cultive l'agave, le piment, le bananier, l'igname, la patate, le cactus et autres plantes. Quant au maïs, au tabac et à la pomme de terre, ce sont des présens que l'Amérique a faits à notre vieille Europe.

Les principaux animaux de l'Amérique septentrionale sont le bison, l'élan, le chevreuil, l'antilope, répandus par troupeaux dans les prairies ou bien dans les savanes qui bordent le cours des fleuves. Dans les régions du nord se voient le renne et le bœuf musqué; dans les contrées sauvages, l'ours, le loup, le renard, le carcajou; partout, le castor, l'hermine, la martre, la loutre, le porc-épic, l'écureuil et toutes sortes d'animaux à fourrures. Les animaux domestiques de l'ancien continent sont tellement multipliés dans le nouveau, qu'il n'est point rare de les y rencontrer à l'état sauvage. Malheureusement on y rencontre aussi des reptiles venimeux, surtout des serpens à sonnettes qui in-

festent les forêts, où sont répandus de nombreux essaims d'abeilles. L'aigle, le hibou, le cygne, le canard, le goëland s'y présentent quelquefois, mais par espèces différentes des nôtres. Le colibri, l'oiseau-mouche qui habite la région du sud, le moqueur, le tangaras et autres, sont autant d'oiseaux particuliers qui appartiennent à l'Amérique septentrionale, où se trouve encore dans l'état sauvage le dindon, envoyé pour la première fois en Europe en 1523. Les rivières et les lacs sont peuplés de brochets, d'esturgeons, de truites, d'anguilles et surtout de saumons, pendant que les côtes vers l'île de Terre-Neuve fournissent annuellement une prodigieuse quantité de morue.

L'Amérique septentrionale, sous le double rapport des religions et des langues principales de ses habitans, montre que ceux-ci les doivent à l'Europe. L'universalité des Nord-Américains professent la religion chrétienne, savoir : le protestantisme aux États-Unis et dans les possessions anglaises, et le catholicisme au Mexique et dans le Guatémala. Les deux langues dominantes sont l'anglais aux États-Unis, et l'espagnol au Mexique. Aujourd'hui, sur vingt-cinq millions de Nord-Américains douze millions parlent anglais, neuf millions l'espagnol, comme aussi douze millions suivent le culte réformé, et neuf millions le culte romain; le reste est encore idolâtre.

A l'égard du gouvernement, nous avons vu dans les considérations générales sur l'ensemble de l'Amérique, la nature de ceux de l'Amérique septentrionale : ils sont entièrement démocratiques, du moins dans les trois républiques des États-Unis, du Mexique et de Guatémala. Nous passons sous silence l'Amérique russe, au nord-ouest, et l'Amérique anglaise, au Canada et aux contrées voisines.

Présentons maintenant les généralités qui s'appliquent à l'Amérique méridionale.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique méridionale, sur la côte nord-est de laquelle, dans son premier voyage, Christophe Colomb débarqua en 1498, c'est-à-dire six années après la découverte de Saint-Domingue aux Antilles, une année avant Américc Vespuce, qui publia sa relation, et vingt-cinq ans avant Pizarre, qui découvrit le Pérou, s'étend par 13 degrés de latitude nord et 56 degrés de latitude sud, 42 et 86 degrés de longitude ouest. Elle a pour confins, au nord, l'isthme de Panama, où commence l'Amérique septentrionale, puis la mer des Antilles, où elle s'avance jusqu'au 13e degré de latitude nord, vers le cap de Gallinas, gisant par 74 degrés de longitude ouest. Elle est bornée à l'est par l'océan Atlantique, au sud par l'océan austral, et à l'ouest par l'océan Pacifique. La limite la plus orientale est le cap Saint-

Roch, sur la côte de Brésil, par 50 degrés de latitude nord et 74 degrés de longitude ouest; la plus occidentale est le cap Blanc sur la côte du Pérou, par 5 degrés de latitude sud et 86 degrés de longitude ouest.

La superficie de l'Amérique du sud est évaluée à cinq cent soixante-onze mille trois cents lieues marines carrées de vingt au degré, dont cent quatorze mille quatre cents lieues en partie montueuses, et quatre cent cinquante-six mille neuf cents lieues en plaines. Sa population est d'environ quinze millions d'âmes, dont trois millions de blancs foncés, deux millions d'Indiens, et sept à huit millions d'individus mixtes.

Les principaux accidens naturels de cette moitié du nouvel hémisphère sont les montagnes et les fleuves.

Une chaîne immense de montagnes traverse l'Amérique méridionale dans toute son étendue du sud au nord, le long des côtes baignées par le Grand-Océan, à partir du cap Froward, situé sur le détroit de Magellan au sud, jusqu'à l'isthme de Panama au nord, longueur d'environ dix-sept cents lieues. Dans toute cette longueur ladite chaîne s'éloigne rarement de la mer Pacifique de plus de quarante lieues; sa largeur varie de vingt lieues à soixante, et sa hauteur moyenne sous l'équateur est de deux mille quatre cents toises.

Cette même chaîne reçoit différens noms, suivant les contrées qu'elle traverse : dans la Patagonie, depuis le cap Froward jusqu'au 41° degré de latitude sud, c'est la Sierra-Neva de los Andes, ou plus généralement la chaîne des Andes du Chili; au Pérou, c'est la Cordilière royale des Andes ou grande Cordilière du Pérou, et vers la partie méridionale de la république colombienne, c'est la chaîne de Quito, nom d'une ville située dans ces contrées élevées. Nous avons eu déjà occasion de faire remarquer qu'en général le versant occidental des Andes est à pentes raides, au lieu que le versant oriental a des inclinaisons plus ménagées.

La Cordilière des Andes offre dans toute son étendue des neiges éternelles et un grand nombre de volcans. Les sommets les plus élevés appartiennent à la partie qui couvre la Colombie. C'est là que se trouve le Chimboraço, dont la hauteur est de trois mille trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Le faîte des Andes n'a point d'arêtes étroites comme celui des chaînes européennes; il présente au contraire des plateaux immenses, couverts de villages et où règne une culture opulente. Les vallées, plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées, offrent aussi des scènes plus sauvages; elles sont d'ordinaire entrecoupées de ruisseaux qui avec le temps se sont creusé des lits de vingt à vingt-cinq pieds de pro-

fondeur, et d'un pied à un pied et demi de largeur. On marche en frémissant à travers ces crevasses, cachées souvent par une épaisse végétation; il faut suivre des sentiers pleins de trous de trois à quatre pieds de profondeur, et traverser les torrens à la nage ou sur des ponts chancelans formés par des câbles et roseaux jetés d'une rive à l'autre, ou dans un hamac de cuir qui parfois vous entraîne jusqu'au fond de l'abîme.

La Cordillière des Andes jette à l'ouest et à l'est un grand nombre de rameaux, dont le plus important est celui qui se détache à l'est dans la partie méridionale du Pérou, sous 19 degrés de latitude sud, court dans la direction de l'est et va rejoindre les monts du Brésil. Voici au surplus les hauteurs des principaux sommets des Andes.

Montagnes.	Hauteurs.
Le Chimboraço	3350 toises.
Le Cayambe	3120
L'Antisana	2992
Le Cotopaxi	2950
Alta de los Collanes	2730
Hinisa	2717
Le Sanguay	2678
Le Sinchulahuya	2570
Le Catocachy	2570
Le Tungarahua	2543
Rucu Pichincha	2490
Le Corazon	2469
Le Carquairazo	2450
Métairie d'Autisana	2104

Montagnes.	Hauteurs.
Ville de Micuicampa (Pérou).....	1856 toises.
Tusa (village de Quito).....	1517
Quito (ville).....	1491
Caxamarça (ville du Pérou).....	1467
Aréquipa (volcan du Pérou).....	1371
Santa-Fé-de-Bogota (Colombie).....	1365
Cuença.....	1351
Pic de Duida, près des sources de l'Orénoque.....	1309
Papayan.....	910
Caracas.....	480
Chaînon de l'isthme.....	50 à 150

Les Andes n'offrent l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, soit des côtes du Grand-Océan, soit des savanes qui s'étendent jusqu'aux pieds de leur versant oriental; les quebrados ou fentes immenses, sous les noms de *gorges* ou *vallées*, partagent ces masses granitiques et en interrompent l'apparente continuité; c'est à travers ses portes naturelles que les fleuves descendent vers l'Océan.

La position géographique de l'Amérique méridionale, dont presque tout le territoire est sous la zone torride, pourrait faire croire que cette moitié du Nouveau-Monde éprouve sous la même zone des chaleurs excessives; mais l'étendue des cours d'eau et le voisinage des deux cours de l'Océan, balayés par les vents alisés ou agités par des courans, modifient le climat, et permettent de distinguer

trois zones de température, la zone chaude, la zone tempérée et la zone froide.

Dans la zone froide ce n'est pas l'intensité, mais la continuité du froid, l'absence de toute chaleur un peu vive, la constante humidité d'un air brumeux, qui arrête la croissance des grands végétaux, et qui chez l'homme, ainsi que le remarque le savant Malte-Brun, perpétue les maladies nées de la transpiration interceptée et de l'épaississement des humeurs. La zone chaude n'éprouve pas des ardeurs excessives; mais c'est ici la perpétuité de la chaleur qui, jointe aux exhalaisons d'un sol marécageux, aux miasmes d'un immense amas de pourriture végétale, et aux effets d'une extrême humidité, fait naître des fièvres plus ou moins pernicieuses, et répand dans tout le règne animal et végétal l'agitation d'une vie surabondante et désordonnée. La zone tempérée, en offrant une chaleur modérée et constante comme celle d'une serre chaude, exclut de ses limites et les animaux et les végétaux qui aiment les extrêmes, soit du froid, soit du chaud; elle nourrit ses plantes particulières, qui ne peuvent ni s'élever au-dessus de ses bornes, ni descendre au-dessous. Sa température, qui ne saurait pas endurcir la constitution de ses habitans constans, agit comme le printemps sur les maladies de la région chaude, et comme l'été sur celles de la zone froide. Ainsi, un simple voyage du sommet des Andes jus-

qu'au niveau de la mer ou dans le sens inverse, est une véritable cure médicale qui suffit pour opérer les changemens les plus étonnans dans le corps humain. Mais l'habitation constante dans l'une ou l'autre de ces zones doit énerver les sens et l'âme par l'effet d'une tranquillité monotone. L'été, le printemps et l'hiver sont ici, pour continuer à nous servir des expressions de Malte-Brun, assis sur trois trônes distinctifs qu'ils ne quittent jamais, et qui restent constamment environnés des attributs de leur puissance.

Les productions de la chaîne des Andes semblent plus riches, à certains égards, que celles de la Cordilière mexicaine. On connaît l'abondance des mines du Chili, du Pérou et de la Colombie, qui toutefois sont moins exploitées que celles du Mexique, parce que ces dernières sont moins élevées dans la région des neiges que les premières. Les végétaux croissent à peu près dans l'ordre suivant: depuis les bords de l'Océan, près de la ligne équinoxiale, jusqu'à la hauteur de mille mètres, se balancent les palmiers et les liliacées, le jasmin à large fleur et le datura en arbre, le cocotier et l'amandier. Au-dessus de la région des palmiers commence la région des fougères arborescentes qui cessent à huit cents toises, et du quinquina qui pousse jusqu'à quatorze cent cinquante toises. La substance fébrifuge qui rend si précieuse l'écorce

du quinquina ou chinchona se rencontre dans plusieurs arbres d'espèces différentes, et dont quelques-uns croissent à un niveau très bas, même sur les bords de la mer; mais le vrai quinquina ne croît pas au-dessous de trois cent cinquante-trois toises. Passé huit cents toises on trouve le porlieria qui marque l'état hygrométrique de l'air, et le citrosma à feuilles et à fruits odoriférans; les chênes commencent à étendre leurs rameaux, qui seuls sous l'équateur offrent le réveil de la nature au printemps, car ils perdent leurs feuilles et en prennent d'autres dont la jeune verdure se marie à celle des épidendrum qui croissent sur leurs branches. A onze cents toises les mimoses ne ferment déjà plus leur feuillage au contact. De treize cents à quinze cents toises croît un épais gazon d'hydrocotyles, et le mutisia grimpe sur les arbres les plus élevés. Ceux de ces arbres dont le tronc excède dix à quinze toises ne croissent pas au-delà du niveau de deux mille sept cents mètres ou treize cent quatre-vingt-cinq toises, et depuis le niveau de la ville de Quito tous sont moins grands. A dix-huit cents toises il cède la place aux arbustes. Une large zone de mille à deux mille cent toises est la région des plantes alpines, qui à deux mille cent toises font aussi place aux graminées, dont la région s'étend de trois à quatre cents toises plus haut. A deux mille trois cent soixante toises disparaissent les plantes phanérogames, et

depuis cette limite jusqu'à la neige perpétuelle les lichens seuls couvrent les rochers.

Les plantes cultivées sont moins restreintes dans leurs régions de croissance. Le bananier, le maïs et le cacaoyer naissent auprès des palmiers, ainsi que le caféier et la canne à sucre; passé le niveau de cinq cents toises ces plantes deviennent rares; de huit cents à mille toises vient le froment; au-dessus de mille toises poussent les divers blés de l'Europe, sur les plateaux des Andes; à seize cents ou dix-sept cents toises, ils commencent à se geler; le maïs ne réussit guère au-delà de douze cents toises; mais de quinze cents toises à deux mille cent croissent les pommes de terre; à dix-sept cents toises le froment ne vient plus, mais il naît de l'orge; enfin au-dessus de dix-huit cent quarante toises toute culture a fini, et le sol nourrit les troupeaux de brebis, de bœufs et de lamas qui paissent jusqu'aux limites des neiges.

Les animaux de l'Amérique méridionale peuvent être également classés d'après les régions qui viennent d'être établies pour les plantes. Depuis le niveau de la mer jusqu'à mille mètres ou cinq cent treize toises, dans la région des palmiers on découvre le paresseux, le boa, le crocodile, les perroquets, le jaguar, le hoco, le tangara et le charançon; dans les forêts de cette région brûlante retentissent les hurlemens des alouates et autres

singes sapajous; on entend aussi le jaguar, et le tigre noir de l'Orénoque, plus sanguinaire encore que le jaguar, animaux qui tous deux chassent le petit cerf; l'air de ces vastes régions, surtout dans les bois et sur les rives du fleuve, est rempli d'une innombrable quantité de maringouins ou mosquites qui rendent le pays presque inhabitable. Aux mosquites se joignent les araignées venimeuses, les fourmis, les termes, et ces gros lézards que l'on est tout surpris de voir décorer le sommet des arbres et partager la demeure des habitans ailés. De cinq cents à mille toises, plus de boa, plus de crocodile ni de lamantin; peu de singes, mais beaucoup de tapirs et de chiques. De mille à quinze cents toises, dans la région supérieure des quinquinas, plus de singes, plus de cerf mexicain, mais le chat-tigre, les ours et le grand-cerf des Andes. Les poux abondent à cette hauteur, qui est celle de la cime du Canigou. De quinze cents à deux mille toises vient la petite espèce de lion, que l'on désigne par le nom de *pouma,* le petit ours à fer blanc, quelques viverres et le colibri, si commun dans l'Amérique du nord. De deux mille à deux mille cinq cents toises habitent les vigognes, qui aiment les endroits où la neige tombe de temps en temps, et les guanacos avec les alpacas, qui suivent la chaîne des Andes, depuis le Chili jusqu'au 9e degré de latitude sud. Dans les plus hautes

régions plane le condor, comme l'aigle dans les Alpes.

Quant aux fleuves de l'Amérique du sud, nous avons eu déjà, dans les généralités sur l'ensemble des deux massifs, occasion de citer l'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata; il convient à présent de faire connaître ces trois grands cours d'eau, les seuls que nous voulions ici décrire, car les autres sont davantage du ressort des traités de géographie.

L'Orénoque prend sa source au petit lac Ipava, par 5 degrés de latitude nord et 68 degrés de longitude ouest. Il coule à l'est, puis au sud, ensuite à l'ouest, puis au nord, et de nouveau à l'est, en formant ainsi une spirale dont le développement est de près de cinq cents lieues, pour aller traverser le lac Parime, formé par les débordemens du fleuve. Sorti de ce lac, il reçoit par sa gauche de nombreux affluens, dont les plus considérables sont le Guaviare, le Rio Meta et l'Apure, qui descendent des Andes orientales et coulent droit à l'est, ainsi que leurs propres tributaires. Les affluens principaux de la droite sont le Padamo, le Ventuari, le Caura, l'Arui et le Caroni. A trente ou quarante lieues l'Orénoque se divise en deux bras, dont le principal continue de couler à l'est, pendant que l'autre tourne au nord; tous deux se subdivisent plus bas en canaux secondaires dont les cinquante embou-

chures occupent sur la côte atlantique un espace de soixante-dix lieues. Sept de ces embouchures sont seulement navigables. Le fleuve lui-même avec un cours de six cents lieues est d'une navigation difficile en certains endroits. Il traverse au surplus de superbes forêts ainsi que des plaines immenses, et dans la saison des pluies il inonde de chaque côté ses bords à la distance de vingt-cinq à trente lieues : il abonde en poisson et en animaux amphibies, surtout en caïmans ou alligators qui sont très dangereux.

L'Amazone ou le fleuve des Amazones, autrement nommé le *Maranon* ou l'*Oreillana*, est à peu près le plus grand fleuve du monde. Il prend le nom de *Maranon* (prononcez *Maragnon*) dans la partie supérieure de son cours. L'Espagnol François Orellana fut le premier voyageur qui le remonta, en 1539; et comme il avait vu des femmes armées sur ses bords, il le nomma *rivière des Amazones*. Il n'est pas rare encore aujourd'hui de voir de ces femmes ainsi armées pour se défendre contre les attaques des jaguars ou tigres américains, lorsqu'elles descendent ou traversent sur de légers canots ce fleuve qui naît au flanc oriental des Andes du Pérou, formé de la réunion de plusieurs branches, lesquelles sont elles-mêmes des rivières considérables, dont les deux principales se nomment l'*Ucayal* ou *ancien Maranon*, et le *Tunguragua* ou *haut* ou *nouveau Maranon*.

L'Ucayal, qui paraît être le bras le plus important de l'Amazone, est lui-même formé de deux rivières principales, l'Apurimac et le Beni, qui prennent naissance, l'une dans le Pérou propre, sous 16 degrés de latitude sud, et l'autre dans le Haut-Pérou, par 18 degrés de latitude sud. L'Ucayal court du sud au nord à travers des forêts épaisses, jusqu'au point où il atteint la limite du Pérou et de la Colombie, pour recevoir le Tunguragua, qui, venant du lac Lauricocha dans le Pérou propre, sous 10 degrés de latitude sud, court d'abord du sud au nord pour ensuite tourner de l'ouest à l'est, en formant la même limite du Pérou et de la Colombie, après avoir franchi une quebrada (grande gorge), où, réduit à une largeur de soixante-dix à soixante-quinze pieds, son cours est extrêmement rapide. Les deux bras réunis, l'Amazone coule de l'ouest à l'est encore entre la Colombie et le Pérou, puis traversant le Brésil dans sa partie septentrionale, va déboucher dans l'océan Atlantique sous l'équateur, et par 52 degrés de longitude ouest.

En partant de la jonction de l'Ucayal et du Tunguragua, ses principaux affluens sont : à gauche, le Napo, l'Ica ou le Putumayo, le Japure ou Yapura et le Rio-Negro ; à droite, le Javari, l'Yutay, le Tamaïquiba, le Tefte, le Careri, le Purus ou Paros, le Rio-Madeira (le plus grand de tous les affluens

de l'Amazone, et venant d'aussi loin que l'Ucayal) le Topayos et le Xingu.

Par le Rio-Negro et le Cassiquiaro, cours d'eau sous 70 degrés de longitude ouest, et exactement sous la ligne équinoxiale, l'Amazone communique avec l'Orénoque, le plateau sur lequel coulent ce dernier fleuve et le Rio-Negro n'ayant aucune pente décidée. On peut prévoir de quelle importance serait une pareille communication dans un état de civilisation plus avancé que ne l'est maintenant la Colombie ou le Brésil.

A partir du confluent de l'Ucayal et du haut Maranon, le cours de l'Amazone est d'environ sept cents lieues, et à partir de la source du Tunguragua, de mille quarante-trois lieues; quelques géographes portent même le cours entier de l'Amazone à douze cents lieues, y compris les sinuosités. La largeur de son lit varie d'une demi-lieue à une lieue dans sa partie supérieure, et va toujours en augmentant jusqu'à son embouchure, où il a soixante-cinq lieues d'une rive à l'autre, le milieu étant occupé par une grande île, à l'orient de laquelle débouche aussi la rivière des Tocantins, qui par un canal est en communication avec l'Amazone. Le courant du fleuve est si rapide, et le volume d'eau qu'il roule est si considérable que dans la baie de trente-deux lieues qu'il forme au nord de la grande île Joannès, il refoule l'Océan, y trace son cours

l'espace de trente lieues, et n'y confond même ses eaux qu'à plus de quatre-vingts lieues du rivage. La profondeur ordinaire du lit est de plus de cent brasses. Les pluies périodiques font déborder l'Amazone à plus de cinquante lieues.

Dans la partie de l'embouchure du fleuve la plus resserrée par les îles, on remarque pendant les trois jours qui précèdent les nouvelles et pleines lunes, c'est-à-dire lors des plus hautes marées, un phénomène que les Indiens nomment le *prororoca*, par imitation sans doute du bruit terrible qu'occasione ce singulier phénomène. Un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur s'élève sur toute la largeur du fleuve; il est suivi d'un second, d'un troisième et quelquefois d'un quatrième aussi considérable, que l'on voit s'avancer à peu d'intervalles l'un de l'autre avec une prodigieuse rapidité, en renversant tout ce qui s'oppose à leur passage; et la marée, au lieu de mettre six heures à monter, parvient de la sorte en deux ou trois minutes à sa plus grande hauteur avec un bruit que l'on peut entendre à deux lieues de distance. Les canots se garantissent du choc en mouillant dans un enfoncement.

Les eaux de l'Amazone nourrissent une grande quantité de poissons, dont quelques espèces sont presque particulières à ce fleuve; les tortues, notamment, y sont d'un goût exquis et extrêmement

abondantes. Pendant l'inondation annuelle, les lacs et les marais voisins se remplissent de poissons, et deviennent à l'époque où les eaux rentrent dans leur lit autant de viviers dont la pêche est très facile. L'Amazone est peuplée encore de crocodiles, dont quelques-uns ont jusqu'à vingt et trente pieds de longueur; une quantité innombrable de moustiques et d'autres incommodes insectes infeste ses rives couvertes en général d'herbes touffues, de roseaux, de broussailles et de forêts immenses. Quittons ces mêmes rives et allons chercher celles du Rio de la Plata au sud.

Le Rio de la Plata ou Rivière d'Argent est proprement l'embouchure ou l'æstuaire [1] de deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay, qui se réunissent par 34 degrés de latitude sud et 62 degrés de longitude ouest pour déboucher dans l'océan Atlantique austral par 35 degrés de latitude sud et 58 degrés de longitude ouest. L'Uruguay sort du versant occidental des montagnes du Brésil, par 23 degrés de latitude sud et 50 degrés de longitude ouest, coule de l'est à l'ouest jusqu'à sa sortie du Brésil, entre dans les Provinces-Unies pour prendre une direction nord-sud et se mêler au Parana. Celui-ci, formé de plusieurs rivières secondaires qui naissent au versant occidental des montagnes

[1] *Æstuarium*, barre, espace couvert d'eau, canal, bras de mer.

du Brésil par 16 à 30 degrés de latitude sud, sous 46 degrés de longitude ouest, court de l'est à l'ouest-sud jusqu'au 27e degré de latitude sud, où il reçoit le *Paraguay*, né par 13 degrés de latitude sud et 56 de longitude ouest, sur le plateau dit *Campos Parexis*, et qui, dans la saison pluvieuse, forme dans ses débordemens le lac Xarayes, long alors de cent lieues et large de quarante, sous 18 degrés de latitude sud. Le Parana continue à courir du nord au sud, pour aller par un coude au sud-est prendre les eaux de l'Uruguay. L'embouchure du Rio de la Plata, dont le courant se fait sentir en mer à cinquante lieues du rivage, a une largeur d'environ dix lieues; et quoique ses deux rives soient fort élevées, l'œil parvient rarement à franchir l'espace qui les sépare; si on le comptait à l'extrémité, entre le cap Sainte-Marie et le cap Saint-Antoine, cet espace serait de soixante lieues. L'entrée de ce vaste canal est difficile et périlleuse, soit à cause des rochers et des bancs de sable qui l'encombrent, soit à cause des trombes et des coups de vent qui, sous le nom de *pamperos*, arrivent des pampas ou plaines du voisinage. Autrefois de gros vaisseaux pouvaient remonter le fleuve jusqu'à la ville de l'Assomption sur le bras du Paraguay; mais l'accumulation des sables a restreint cette navigation, qui n'est plus praticable que pour les petits navires. Le cours entier du fleuve, en le prenant

sur son bras principal, est de sept cent cinquante lieues.

Les époques des inondations des trois grands fleuves de l'Amérique méridionale ont lieu, les plus considérables en décembre, janvier et février; les plus petites en juin et juillet. Nous allons présenter dans un tableau ces fleuves avec leurs affluens et quelques autres rivières principales.

BASSIN DE LA MER DES ANTILLES.

Magdalena (Colombie).....	Cours 300 lieues.
Atrato (Colombie).....	60

BASSIN DE L'ATLANTIQUE, ÉQUATORIAL ET AUSTRAL.

Orénoque (Colombie).....	600
Essequibo (Guiane).....	125
Amazone.....	1200
Affluens : Ucayal.....	450
Tunguragua.....	400
Yutay.....	250
Iurna.....	250
Madeira.....	570
Topayos.....	310
Xingu.....	360
Napo.....	220
Putumayo.....	200
Yapure.....	200
Rio-Negro.....	325
Tocantin ou Para (Brésil).....	500
Parnaïba (Brésil).....	180
San-Francisco (Brésil).....	425
Rio de la Plata (république Argentine).....	750

Affluent : Parana seul.....	Cours 500 lieues.
Paraguay.....	400
Pilcomayo (affluent du Paraguay)..	340
Vermejo (*id.*).....	220
Salado.....	250
Uruguay.....	220
Colorado ou Leuvu (république Argentine).....	360
Rio de los Camarones (Patagonie)..	70

BASSIN DE L'OCÉAN PACIFIQUE, ÉQUATORIAL ET AUSTRAL.

San-Juan (Colombie).....	40
Patia (*id.*).....	60
Guayaquil (*id.*).....	60
Patamaya (Pérou).....	40
Rio Salado (Chili).....	30
Riobio (*id.*).....	30

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans notre *Voyage aux cinq parties du monde,* ouvrage auquel nous empruntons plusieurs de ces détails, toutes les rivières de l'Amérique méridionale, si l'on excepte celles du bassin de l'océan Pacifique, lesquelles vont à l'est se jeter dans l'océan Atlantique, coulent presque de niveau, soit sur les plateaux des Andes, soit dans les plaines qui commencent au pied de la chaîne. Ces plaines se nomment *llanos* dans le territoire de la Colombie et du Brésil, et *pampas* dans la république Argentine. Ces diverses plaines et autres de l'Amérique du sud ont les surfaces carrées suivantes :

Llanos du bas Orénoque de Méta et du Guaviare.	29,000	l. marines.
Plaines de l'Amazone.	260,400	
Pampas du Rio de la Plata et de la Patagonie.	135,200	
Plaines entre le chaînon oriental des Andes de Cundinamarca et le chaînon du Choco.	12,300	
Plaines du littoral, à l'ouest des Andes.	20,000	
	456,900	

Les habitans de l'Amérique méridionale, si l'on excepte les Indiens, dont nous avons parlé dans le tableau d'ensemble, sont presque tous Espagnols ou Portugais; ils le sont du moins par les mœurs, la religion et le langage. La religion dominante est le catholicisme romain qui règne dans toute cette moitié du nouvel hémisphère, où la langue générale est l'espagnole, excepté au Brésil qui est entièrement Portugais. Nous avons eu déjà occasion de parler des gouvernemens : celui du Brésil est une monarchie impériale; tous les autres États de l'Amérique du sud ont adopté la forme républicaine. Il existe encore une sorte de dictature au Paraguay, où le voyageur Bonpland a été si long-temps détenu. Tous ces divers États réunis forment une population d'environ quinze millions d'habitans qui, avec les vingt-cinq millions d'individus qui se trouvent dans l'Amérique du nord, composent les quarante

millions d'âmes que nous avons assignés au Nouveau-Monde, page 21 de ces considérations générales.

Tel est le coup d'œil sommaire que nous désirions présenter tant sur l'ensemble que sur les deux parties du nouveau continent. Nous allons maintenant exposer le résultat des premières découvertes, et passer en revue les principaux voyages qui ont été effectués, en commençant, comme nous le devons naturellement, par Christophe Colomb.

PREMIERS VOYAGES.

CHRISTOPHE COLOMB.

Tandis que le Portugais Vasco de Gama doublait le cap de Bonne-Espérance et franchissait la mer des Indes pour conquérir de nouvelles terres à la puissance lusitanienne, le Génois Christophe Colomb, qui avait découvert le Nouveau-Monde quelques années auparavant, s'efforçait d'en consolider la conquête et de l'assurer à la puissance castillane. Les deux noms de Colomb et de Gama seront à jamais vénérés dans la mémoire des hommes; jamais rien de plus grand, de plus audacieux ne fut tenté et accompli; jamais le génie en aucun genre n'a exercé plus d'influence sur l'univers et sur l'avenir.

En retraçant les découvertes du navigateur ligurien, nous ferons connaître quelques-unes des particularités de sa carrière aventureuse, rappelées dans la vie que Washington Irving a récemment donnée de ce grand homme de mer.

Christophe Colomb naquit dans le voisinage de Gênes vers 1435 ou 1436. Sa famille était pauvre, mais honnête, son père était cardeur et avait quatre enfans dont Christophe était l'aîné. Celui-ci apprit

de bonne heure à lire et à écrire, à chiffrer, dessiner et à peindre. Il fut envoyé à l'université de Pavie, où il étudia la grammaire et le latin, puis la géographie, l'astronomie et la navigation. Il montra une grande ardeur pour la science géographique, et un penchant irrésistible pour les entreprises maritimes: malheureusement les études que l'on pouvait faire alors ne permettaient guère de satisfaire une telle passion, car ces études se réduisaient aux élémens des sciences. Colomb ne fit qu'un très court séjour à Pavie, et revenu dans la maison de son père à Gênes, il commença à naviguer dans le golfe ligurien vers l'âge de quatorze ans. Il fit plusieurs fois la traversée de Gênes à Naples et de Gênes à Marseille. Il prit part à l'expédition dirigée par Jean d'Anjou, duc de Calabre, pour reconquérir le royaume de Naples. Il commanda en 1474 plusieurs vaisseaux génois au service du roi de France Louis XI, alors en guerre avec l'Espagne qui avait fait une irruption dans le Roussillon. Il se distingua dans les luttes maritimes qui eurent lieu de son jeune temps entre Gênes et Venise. Dans une de ces rencontres navales, le bâtiment qu'il commandait étant aux prises avec un vaisseau vénitien beaucoup plus gros, le feu des boulets et des grenades mit en conflagration les deux navires, dont les équipages se jetèrent à la mer. Colomb saisit une rame qui flottait près de là, et étant bon nageur, il atteignit

le rivage, quoiqu'il en fût éloigné d'au moins deux lieues.

Rétabli de ses fatigues et de retour à Gênes, il partit pour Lisbonne, où vivaient bon nombre de ses compatriotes, et y fixa sa résidence : c'était en 1470. La forte impulsion que le prince Henri de Portugal avait imprimée aux découvertes sur mer ne fit qu'augmenter la passion de Colomb, alors plein de vigueur et déjà éprouvé aux combats. Ses habitudes religieuses le mirent en rapport avec les dames d'un couvent, et il rencontra parmi elles la fille d'un Italien, Bartolomeo de Palestrello, un des plus fameux marins engagés au service du prince Henri. Cette connaissance devint bientôt un attachement et finit par le mariage. Le beau-père mourut; Colomb hérita des papiers de ce navigateur célèbre et y puisa de nouveaux renseignemens géographiques. La sœur de sa femme avait épousé un autre navigateur dont les talens le servirent encore. Il visita fréquemment les capitaines qui revenaient des côtes de Guinée, et les informations qu'il en obtenait le confirmaient dans son opinion sur l'existence d'autres terres à l'ouest.

Sa réputation s'étendait de plus en plus, et la cour de Lisbonne nomma des commissaires pour examiner ses plans. Mais il devint la dupe de leur mauvaise foi, et il résolut de quitter le Portugal, où il n'était plus attaché par sa femme que la mort

lui avait enlevée depuis peu. Il partit furtivement avec son fils et son frère, et arriva sans obstacle à Palos, port d'Andalousie. La cour d'Espagne était alors à Cordoue; il n'y parut qu'après s'être lié avec des moines, ainsi qu'on va le voir.

A une demi-lieue de la ville de Palos se trouvait l'ancien couvent des moines franciscains, dédié à Santa-Maria de Rabida, qui subsiste encore aujourd'hui : selon le récit de Washington Irving, un étranger à pied, accompagné d'un garçon, vint un matin frapper à la porte du couvent, et demanda au portier un morceau de pain et un peu d'eau pour son enfant. Pendant qu'on lui donnait cette humble pitance, le moine Juan Perez de Marchenna, prieur du couvent, vint par hasard à passer devant la porte; il fut frappé de l'air distingué du voyageur, et ayant reconnu à son accent qu'il était étranger, il entra en conversation avec lui. Cet étranger était Colomb, accompagné de son jeune fils Diégo. On ne sait pas d'où il venait alors, mais il est assez évident, à en juger d'après sa manière de voyager, qu'il ne se trouvait pas dans l'aisance. Il se rendait à la ville voisine de Huelva, où il allait voir un beau-frère, qui avait épousé la sœur de sa femme; cette dernière était morte depuis quelque temps, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Le prieur possédait des connaissances assez étendues : il avait particulièrement porté son attention

sur tout ce qui concernait la géographie, l'art nautique et les découvertes nouvelles. Le désir de s'en instruire lui avait probablement été inspiré par le voisinage du port de Palos, dont les habitans étaient renommés parmi les marins de l'Espagne comme les plus hardis dans leurs entreprises, et qui faisaient de fréquens voyages aux îles nouvellement découvertes sur la côte d'Afrique. La conversation de Colomb intéressa vivement le moine; il fut frappé de la grandeur des vues et de l'importance des projets de l'étranger. C'était déjà un événement remarquable dans la vie monotone du religieux que cette rencontre d'un homme qui, tout en demandant un peu d'eau et de pain à la porte du couvent, annonçait un caractère si distingué et allait tenter l'entreprise la plus extraordinaire. Le prieur retint Colomb, qui pendant quelque temps devint son hôte; mais se défiant de ses propres lumières, il envoya chercher un savant de ses amis pour conférer ensemble avec l'étranger. Cet ami était Garcia Fernandez, médecin de Palos.

Fernandez fut à son tour frappé de l'air noble et de la conversation animée du voyageur. Plusieurs conférences eurent lieu dans l'enceinte de l'antique monastère, et les projets de Colomb furent examinés dans les tranquilles cellules de la Rabida avec une attention et une déférence qu'il avait été bien loin d'obtenir au milieu de l'agitation des

cours, et que les grands, les philosophes et de prétendus sages lui refusèrent encore long-temps. Quelques navigateurs vétérans de Palos furent aussi consultés, et leurs avis parurent être favorables à la nouvelle théorie. Un vieux pilote expérimenté, nommé Pedro de Velasco, affirma qu'environ trente ans auparavant, il avait, pendant un de ses voyages, été jété par les tempêtes si loin dans la direction du nord-ouest, que le cap Cléar lui était resté à l'est, et que tout à coup il y trouva une mer très peu agitée, quoique le vent soufflât avec impétuosité de l'ouest, ce qui ne pouvait, selon lui, qu'indiquer une terre dans cette direction. Mais la saison étant avancée, Velasco, craignant les approches de l'hiver, n'osa pas s'aventurer plus loin pour aller à la recherche de cette terre inconnue.

Le bon Juan Perez était un de ces hommes dont l'amitié ardente et cordiale ne se bornait pas à former des vœux stériles, mais qui passait soudain du désir de servir à l'action même. Dès qu'il fut convaincu que l'entreprise projetée pouvait devenir d'une haute importance pour sa patrie, il offrit à Colomb de lui procurer un accueil favorable à la cour, où il l'engagea fortement de se rendre, afin de faire directement ses propositions aux souverains de l'Espagne. Perez avait des relations intimes avec Fernando de Talavera, prieur du monastère de Prado, et confesseur de la reine Isabelle de Cas-

tille; il jouissait de toute la confiance du monarque et de son épouse; ce fut à cet autre moine, dont le crédit était d'un grand poids dans les affaires publiques, que Perez adressa notre aventurier, en le munissant de lettres par lesquelles la protection de Talavera et son appui auprès du roi et de la reine en faveur de ses projets étaient vivement sollicités. L'influence du clergé, la plus puissante de toutes à la cour d'Espagne, le poste de confesseur, qui donnait un double accès auprès de la reine, tout faisait présager un heureux succès de cette médiation. En attendant, le prieur Juan Perez se chargea du jeune fils de Colomb, qu'il entretint et éleva soigneusement dans son couvent. Le zèle et l'amitié de ce digne homme ne se refroidirent jamais, et plusieurs années après, lorsque la gloire de l'heureux navigateur jetait le plus d'éclat, Colomb, entouré de la foule des courtisans, des prélats et des savans, qui tous prétendaient avoir appuyé son entreprise, portait ses regards reconnaissans vers l'humble religieux qui l'avait le plus efficacement servi. Il était resté dans le couvent jusqu'au printemps de l'année 1476, époque à laquelle la cour se rendit à l'ancienne cité de Cordoue, où Ferdinand et Isabelle comptaient réunir leurs troupes et tout préparer pour une campagne décisive contre les Maures du royaume de Grenade. Plein d'espérance, et presque certain d'obtenir une prompte

audience, grâce à la protection de Talavera, Colomb embrassa tendrement le respectable prieur de la Rabida, auquel il confia son enfant, et partit joyeux pour la cour de Cordoue.

Mais il lui était réservé de fournir une nouvelle preuve à l'assertion d'un poëte, que « la vie du malheureux solliciteur est un enfer anticipé. » Pendant plus de six mortelles années il subit toute l'infortune qui accompagne des espérances trahies, voyant toujours surgir quelque événement imprévu qui l'éloignait du but, au moment même où il se croyait plus près de l'atteindre.

Ferdinand et Isabelle, lorsque Colomb vint à leur cour, étaient occupés de vastes projets, et se disposaient à terminer l'entreprise la plus remarquable de leur règne. Ils allaient recommencer la lutte qui amena plus tard la chute du pouvoir des Maures en Espagne. Cependant, dès que la guerre de Grenade fut terminée, Isabelle prêta l'oreille aux représentations des amis de Colomb, car celui-ci était enfin parvenu à se faire quelques amis à la cour, en petit nombre il est vrai, mais qui partageaient toutes ses espérances et appuyaient chaudement son plan. Il était temps, sa patience était presque épuisée, et il venait de quitter la cour d'Espagne, résolu de porter ailleurs ses projets; mais il fut bientôt atteint en route par la joyeuse nouvelle que la reine les approuvait, et il revint à Cordoue.

Colomb fit les stipulations suivantes, qui furent acceptées : il devait, pour sa vie durant (et après lui ses héritiers et successeurs) être investi de la dignité d'amiral pour toutes les contrées qu'il découvrirait dans l'Océan, avec les mêmes prérogatives que le grand-amiral de Castille dans son district; il serait nommé vice-roi et gouverneur général des pays découverts; il aurait droit à un dixième de l'or, des joyaux, des marchandises et profits de toute espèce, acquis dans les territoires composant son amirauté; il serait, lui, ou à sa place son lieutenant, seul juge des procès qui pourraient naître entre les pays découverts et l'Espagne, relativement au commerce; il aurait, par la suite, le droit de contribuer pour un huitième aux frais des expéditions, et recevoir également pour sa part un huitième des profits.

Ces articles convenus, tous les documens exigeant la signature royale furent revêtus de celles des deux souverains; mais Isabelle, en sa qualité de reine de Castille, se chargea seule de tous les frais de la première expédition, et stipula que nul étranger ne pourrait s'établir dans les pays découverts, qu'elle réservait pour ses sujets Castillans. Pendant toute sa vie elle veilla à la stricte exécution de cet article, et, sauf un petit nombre d'exceptions, à l'exclusion même des sujets du royaume de son époux.

Après de longs délais et d'innombrables difficultés, provenant en grande partie des terreurs de presque tous les hommes de mer destinés à s'embarquer pour une aussi hasardeuse entreprise, trois bâtimens furent aussi équipés dans le port de Palos, de Moguer en Andalousie. Les ordres péremptoires de la cour ne seraient peut-être pas parvenus à vaincre ces obstacles sans l'activité et les efforts personnels de Martin Alonzo Pinzon, un riche et expérimenté navigateur de Palos, qui, ainsi que son frère, fit partie de l'expédition, et qui usèrent de toute leur influence sur les marins de Palos. Le premier avança même des sommes assez considérables à Colomb pour compléter les frais de l'armement. Mais le tout ne se composait que de trois petits navires, si petits en effet qu'il est inconcevable comment ils résistèrent aux violentes tempêtes dont ils furent assaillis lors de leur retour en Espagne.

On ne peut voir qu'avec surprise, d'après toutes les difficultés opposées par les diverses cours administratives de l'Espagne aux demandes de fournitures pour cette expédition, combien il avait été exigé de médiocres secours, et combien l'armement était peu considérable. Mais il est évident que Colomb avait restreint ses réquisitions au plus strict nécessaire, afin que la crainte d'une trop grande dépense ne fît tout avorter. Il se borna donc à de-

mander trois petits bâtimens. Deux de ceux qui lui furent accordés n'étaient que des embarcations légères du genre appelé alors *caravelles,* et qui n'étaient en rien supérieures aux grandes barques qui, en des temps plus récens, faisaient le cabotage sur les côtes ou à l'entrée des rivières. On trouve la représentation exacte de ces caravelles dans quelques anciens tableaux. Ces bâtimens n'étaient point pontés ou couverts dans le milieu, mais les constructeurs leur donnaient une forte élévation à la poupe et à la proue. Pierre-le-Martyr, savant contemporain de Colomb, dit aussi que deux de ces navires n'étaient pas pontés. Au reste, la petitesse des bâtimens était considérée, par Colomb même, comme avantageuse pour un voyage de découvertes, par la facilité qu'elle devait lui donner de naviguer près des côtes, ou d'entrer dans des baies et des rivières peu profondes. Pendant son troisième voyage, en côtoyant les bords du golfe de Paria, il se plaignit de la grandeur de son vaisseau, qui n'était cependant que de cent tonneaux environ.

Mais il n'en est pas moins remarquable, parmi toutes les circonstances singulières qui accompagnèrent ces premières expéditions, que des voyages d'aussi long cours, à travers tant de périls et dans des mers inconnues, fussent entrepris avec de petits bâtimens non pontés, et que ceux-ci aient pu échap-

per aux dangers dont les menaçaient à la fois les vents et les flots.

Ce fut le vendredi, 3 août 1492, que Colomb mit enfin à la voile pour ce premier voyage. Sa petite escadre se composait du vaisseau amiral *la Santa-Maria,* qui était un peu plus grand que les deux autres, et ponté, de *la Pinta,* commandée par Martin Alonzo Pinzon, et de *la Nina,* commandée par le frère de celui-ci, Vincente Yanez Pinzon. On se dirigea d'abord sur les îles Canaries, où l'escadre aborda et fut retenue pendant trois semaines pour les réparations urgentes qu'exigeait *la Pinta,* qui avait souffert en route. Ce ne fut que le 6 septembre qu'on put sortir du port de Gomera pour se lancer aventureusement dans une carrière toute nouvelle. Les terreurs des matelots, les objets fantastiques dont ils prétendaient être frappés pour justifier leurs craintes, les illusions qu'ils provoquaient mutuellement et qui ajoutaient encore à ces terreurs, sont rapportées tout au long par Washington Irving; mais nous passerons rapidement sur ces tristes détails pour nous hâter d'aborder avec notre héros sur les côtes du Nouveau-Monde.

La position de Colomb devenait de jour en jour plus critique : à mesure qu'il approchait des régions où il devait trouver la terre, l'inquiétude de ses équipages croissait. Les indices favorables qui ajou-

taient sans cesse à la confiance de l'amiral étaient traités de déceptions funestes par ses matelots, et sans cesse prêts à passer du murmure à la révolte ouverte; ils voulaient forcer leur chef à rebrousser chemin, au moment même où ses espérances allaient se réaliser, et où il devait recueillir le premier fruit de ses travaux. Ils se voyaient avec désespoir lancés toujours plus avant dans cet immense Océan qu'ils appelaient un désert d'eau sans bornes, et qui, selon eux, entourait de toutes parts le monde habité. Que deviendraient-ils quand leurs provisions seraient épuisées? Leurs frêles navires, d'une construction défectueuse, n'étaient pas même propres à une navigation aussi longue que celle qu'ils avaient déjà faite; cependant on s'avançait encore, ajoutant ainsi à l'espace immense qui les séparait de la terre; comment reviendraient-ils, ne pouvant plus trouver de port pour se ravitailler?... C'est ainsi que se communiquant entre eux leurs alarmes, ils s'apprêtaient à la résistance... Leur amiral n'était qu'un ambitieux à fortune désespérée, qui, pour se rendre célèbre, avait conçu le projet le plus extravagant. Que lui importait à lui les souffrances et les dangers des autres, puisqu'il était évident qu'il avait fait le sacrifice de sa propre vie pour courir les chances d'une gloire incertaine? Mais pour eux, persister dans une aussi folle entreprise, c'était s'immoler eux-mêmes. Quelle obligation d'ailleurs

les forçait à persister ? et quel serait le terme de cet engagement ? Ils avaient déjà passé de bien loin des limites que nul homme avant eux n'avait franchies, et pénétré dans des mers où jamais voile n'avait paru. Qui les blâmerait enfin, si, pour ne point compromettre leur existence, ils tournaient leur proue vers la patrie avant qu'il ne fût trop tard? Quant aux plaintes que leur amiral ferait d'avoir été forcé de revenir, elles ne seraient pas écoutées. C'était un étranger sans crédit, sans amis; ses plans avaient été condamnés par tous les sages et les savans, personne ne se prononçait en sa faveur, et tous ceux qui s'étaient déclarés contre lui se réjouiraient de sa mésaventure... Il ne manquait même pas d'hommes portés aux mesures les plus atroces. Ceux-ci proposaient de jeter l'amiral à la mer, et de dire, à leur retour en Espagne, qu'il était tombé la nuit par-dessus le bord du bâtiment en examinant les étoiles avec ses instrumens astronomiques. Colomb était instruit de ces machinations, mais il n'en conserva pas moins un air calme et serein, cherchant à gagner les uns par des paroles bienveillantes, stimulant l'orgueil ou l'avarice des autres, et menaçant enfin les plus audacieux d'un châtiment exemplaire, s'ils osaient faire la moindre démarche pour empêcher la continuation du voyage.

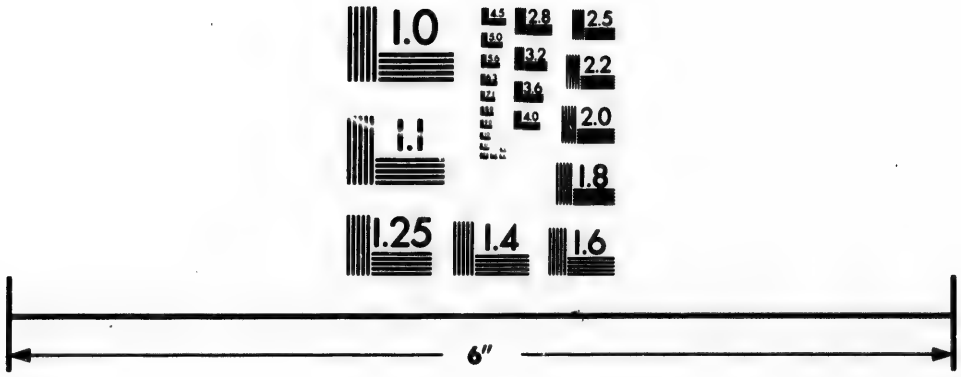
Dans la matinée du 7 octobre, vers le lever du

soleil, plusieurs matelots du vaisseau de l'amiral crurent apercevoir la terre à l'ouest, mais trop indistinctement encore pour proclamer leur découverte, chacun craignant de se tromper et de manquer ainsi la récompense promise à celui qui le premier découvrirait réellement cette terre si impatiemment attendue. Le vaisseau *la Nina*, bon voilier, fut cependant envoyé en avant pour s'assurer du fait. Bientôt un pavillon blanc parut au haut de son mât, et un coup de canon fut tiré à son bord. C'était le signal convenu pour annoncer la terre. La joie la plus vive éclata alors parmi les équipages de la petite escadre, tous les regards étaient dirigés vers l'ouest. Mais en s'avançant davantage, ces espérances, fondées sur des nuages, s'évanouirent, et avant le soir la terre promise avait disparu dans les airs. Les équipages retombèrent alors dans un découragement aussi grand que leur joie avait été vive. Quelques circonstances nouvelles vinrent cependant sinon ranimer leur espoir, au moins empêcher les mutins d'éclater. Colomb ayant observé le vol de nombreuses bandes de petits oiseaux des champs qui se dirigeaient vers le sud-ouest, soutint que la terre où ils devaient trouver leur nourriture ne pouvait être éloignée. Il était parfaitement instruit de l'importance que les voyageurs portugais attachaient au vol des oiseaux, et que c'était en suivant une direction ainsi

indiquée que les navigateurs de cette nation avaient découvert plusieurs îles ; il résolut donc, dans la soirée du 7 octobre, de changer sa marche et de faire gouverner vers le sud-ouest. Pendant trois jours on s'avança dans cette direction, et les indices du voisinage de la terre devenaient de plus en plus fréquens. De nouvelles bandes de petits oiseaux de diverses couleurs voltigeaient autour des navires, et continuaient ensuite leur vol vers le sud-ouest ; on en entendait distinctem[illegible] l'autres bandes qui passaient au-dessus des [illegible] la nuit. Des thons se jouaient le jour à l[illegible]face d'une mer tranquille ; un héron, un pélican et un canard furent vus, tous se dirigeant dans le même sens que les autres oiseaux. Les herbages qui flottaient autour des navires étaient frais et verts et paraissaient nouvellement détachés du sol ; la température était douce, il semblait même à Colomb qu'il respirait un air plus suave, et sentait déjà ces brises parfumées dont on jouit en avril sur les côtes d'Espagne.

Tous ces indices favorables étaient cependant considérés par les matelots séditieux comme autant de piéges trompeurs qui ne s'accumulaient autour d'eux que pour mieux assurer leur perte ; et quand, à la fin du troisième jour (car, suivant quelques historiens, il leur avait, dans une première sédition, promis la terre au bout de trois jours), ils

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

virent le soleil disparaître du vaste horizon, où l'on n'apercevait nul vestige de terre, ils poussèrent des cris de rage. Entourant l'amiral, ils lui reprochèrent son obstination à braver le ciel et à les lancer toujours plus avant dans l'immensité de mers sans bornes; ils exigèrent tumultueusement qu'on revirât de bord sur-le-champ pour retourner en Espagne, et qu'on abandonnât une entreprise désespérée.

Colomb chercha à calmer les mutins par des paroles bienveillantes ou par des promesses de récompenses magnifiques; mais voyant que ces moyens ne produisaient point d'effet, que leurs clameurs allaient toujours en augmentant, il prit un ton plus décidé. Il leur déclara « qu'ils murmuraient en vain, que l'expédition avait été ordonnée par leurs souverains pour aller à la recherche de nouvelles Indes, et qu'il était fermement résolu, quelque chose qui pût arriver, à persévérer jusqu'à ce qu'il pût, avec la protection de Dieu, terminer son entreprise. » Seul contre tous et exposé à la fureur d'un équipage révolté, la position de Colomb, pendant toute cette nuit, semblait être désespérée. Heureusement le lendemain les indices du voisinage de la terre devinrent de plus en plus certains. Outre la qualité d'herbages, tels qu'il en croît sur le bord des rivières, on prit un petit poisson d'une espèce connue pour vivre dans les baies ou dans

les fentes des rochers; une branche couverte de fruits et qui paraissait nouvellement séparée de sa tige, flottait près du vaisseau amiral; on ramassa des roseaux, une petite planche, et enfin un bâton curieusement taillé. La sédition fut apaisée, et au découragement général succéda l'espoir le plus flatteur. Pendant toute cette journée, chacun était attentif à son poste, et c'était à qui aurait le bonheur de découvrir le premier cette terre si ardemment désirée.

Le soir, lorsque, selon l'ordre invariablement établi sur le vaisseau amiral, on eut chanté le *Salve Regina* ou l'hymne de la Vierge, Colomb adressa un discours énergique à son équipage, exhortant ses gens à reconnaître la bonté de Dieu qui les avait conduits jusque-là avec les brises légères à travers un Océan peu agité, qui avait constamment ranimé leurs espérances et multiplié les signes favorables à mesure que leurs craintes prenaient le dessus, et qui enfin les ferait aborder bientôt à la terre promise. Il leur rappela ensuite l'ordre qu'il avait déjà donné lors du départ des îles Canaries, qu'après avoir navigué à l'ouest pendant sept cents lieues, il ne fallait plus forcer de voiles après minuit. Cette précaution devenait maintenant nécessaire, car il lui paraissait très probable qu'on pourrait toucher à terre cette nuit même. Il recommanda en outre de faire une garde attentive

à l'avant du vaisseau, et promit de donner à quiconque ferait la première découverte un pourpoint de velours, en sus de la pension promise par les souverains. Il avait venté frais pendant cette journée, la mer était plus haute qu'à l'ordinaire et l'on avait fait beaucoup de chemin. Au coucher du soleil, on remit le cap à l'ouest, les navires fendaient l'onde avec rapidité, *la Pinta* en tête comme la meilleure voilière. La plus grande exaltation régnait parmi les équipages, et aucun œil ne fut fermé pendant cette nuit mémorable.

Quand le jour commença à baisser, Colomb alla se poster, au-dessus de la cabine, sur la poupe élevée de son vaisseau, et y resta quelque temps dans une pénible anxiété. Il avait montré pendant tout le jour de l'assurance et du calme; mais n'apercevant plus de signes favorables, il cherchait encore, en portant ses regards inquiets sur tous les points de l'horizon, à percer les sombres voiles dont la nuit commençait à l'envelopper. Tout à coup, vers les dix heures, il crut voir une lumière briller au loin; craignant de se tromper et que ses ardens désirs mêmes ne lui fissent illusion, il appela Pedro Gutierez, gentilhomme de la chambre du roi, et lui demanda si, dans la direction qu'il lui indiquait, il n'apercevait pas aussi de la lumière. Celui-ci répondit affirmativement. Colomb, se défiant toujours des prestiges de l'imagination, appela

encore Rodrigo Sanchez de Ségovie pour lui faire la même demande; mais avant que ce dernier pût arriver sur le tillac, la lumière avait disparu. Ils la revirent cependant une ou deux fois jeter quelques rayons vacillans, comme une torche de pêcheur qui tantôt est élevée, tantôt est cachée par les vagues, ou comme un flambeau porté sur le rivage par une personne qui tour à tour se montrait ou disparaissait derrière les habitations. Ces clartés étaient cependant si incertaines qu'on n'y attacha pas une grande importance; mais Colomb les considérait non-seulement comme des indices certains du voisinage d'une terre, mais de plus, d'une terre habitée.

On continua de s'avancer avec précaution jusqu'à deux heures du matin, quand enfin le canon de *la Pinta* donna le joyeux signal de la terre. Elle fut bientôt aperçue très distinctement à une distance de dix lieues environ. On cargua alors les voiles, les vaisseaux mirent en panne, et l'on attendit avec impatience le lever du soleil.

Que de pensées et de sentimens divers durent agiter l'âme de Colomb pendant ce court espace de temps! il venait enfin, à travers tant d'obstacles et de dangers, d'accomplir ses desseins; par lui le grand mystère de l'Océan était dévoilé; sa théorie, qui avait été un sujet de railleries pour tant de savans, était maintenant triomphante; il avait

conquis une gloire qui ne périrait qu'avec l'univers. Cette terre qu'il avait devant lui, encore couverte des ombres de la nuit, était sans doute féconde, les végétaux détachés de ses rives le prouvaient évidemment; il croyait même respirer le parfum de bosquets odorans et de plantes aromatiques. La lumière mouvante qu'il avait vue prouvait aussi que cette terre servait de résidence à l'homme. Mais quels étaient ces habitans? étaient-ils semblables à ceux qui existaient dans les autres contrées du globe? ou trouverait-on là quelqu'une de ces races hétérogènes et monstrueuses dont l'imagination se plaisait de son temps à peupler toutes les régions lointaines ou inconnues? était-il arrivé à quelque île sauvage de la mer des Indes, ou avait-il retrouvé la fameuse Cipango[1], objet de ses ardens désirs et de ses rêves les plus séduisans? Les premiers rayons du soleil tomberaient-ils enfin sur des déserts sans culture, ou doreraient-ils de hautes tours, de riches cités ornées avec la splendeur de la civilisation orientale?

Ce fut encore un vendredi, le 12 octobre 1492, que Colomb découvrit le Nouveau-Monde. Une île fraîche et verdoyante de plusieurs lieues d'étendue, couverte de beaux arbres et semblable à un parc immense, se développa, dès l'aurore, à ses yeux

[1] L'existence de la fabuleuse Cipango avait été annoncée par d'anciens voyageurs.

ravis. Quoique tout y parût d'une nature riche, mais encore inculte, l'île était évidemment très peuplée; on voyait les habitans sortir en foule des bois, et accourir au rivage pour examiner de plus près les vaisseaux. Ils étaient complétement nus; on pouvait juger par leurs attitudes et leurs gestes, qu'ils étaient frappés d'étonnement et de crainte.

Colomb donna le signal à l'escadre de jeter l'ancre, de mettre les chaloupes en mer, et d'y faire monter des hommes armés. Lui-même entra dans la sienne, richement vêtu en velours écarlate, et tenant à la main le pavillon royal. Martin Pinzon et Vincent Yanez, son frère, le suivirent, chacun dans son canot, avec les bannières de l'expédition, ornées de croix vertes, entourées des lettres F et I (initiales des noms Ferdinand et Isabelle, souverains de l'Espagne), et surmontées de couronnes. A mesure qu'ils approchaient des bords de l'île, ils jouirent de plus en plus de la vue des vastes forêts dont la végétation est si colossale en ces climats; ils admirèrent des fruits de couleurs séduisantes et d'espèces inconnues, qui garnissaient les branches de plusieurs arbres, suspendues au-dessus des rivages. La douceur et la pureté de l'atmosphère, la transparence du cristal des eaux qui baignaient les côtes, donnaient à l'île un charme inexprimable : une vive émotion s'empara de l'âme sensible de Colomb. Dès qu'il fut débarqué, il se jeta à ge-

noux, baisa la terre et rendit grâce à Dieu en versant des larmes de joie. Son exemple fut suivi par ceux qui l'accompagnaient; tous les sentimens étaient alors à l'unisson, tous les cœurs étaient pleins de joie et de gratitude. Colomb, en se relevant, tira son épée, déploya l'étendard royal, et les deux autres capitaines, ainsi que Rodrigo Sanchez et tous les débarqués, l'entourant, il prit solennellement possession de l'île au nom des souverains de l'Espagne, et lui donna le nom de *San-Salvador*. Cette cérémonie achevée, il somma tous les assistans de lui prêter serment d'obéissance en sa qualité d'amiral et de vice-roi, représentant les monarques.

Les équipages des trois bâtimens se livrèrent aux transports de la joie la plus exaltée; ces hommes, qui naguère se regardaient comme voués à une mort certaine, se vantaient alors d'être les favoris de la fortune. On se pressait autour de l'amiral, c'était à qui pourrait l'embrasser ou lui serrer les mains. Ceux qui s'étaient montrés les plus turbulens et les plus factieux pendant le voyage étaient maintenant les plus empressés à faire éclater leur zèle et leur enthousiasme; plusieurs sollicitaient déjà des faveurs particulières de leur chef, comme d'un homme qui aurait des trésors à répandre ou des places et des dignités à conférer; tandis que ces êtres vils, qui l'avaient si souvent outragé, se pros-

ternaient devant lui, rampaient à ses pieds en lui demandant pardon de leurs méfaits, et qu'à l'avenir ils obéiraient aveuglément à ses ordres.

Les natifs de l'île qui, au point du jour, aperçurent les premiers les vaisseaux, qui les virent ensuite manœuvrer et se balancer majestueusement sur l'onde, croyaient que c'étaient autant de monstres sortis pendant la nuit des abîmes de la mer; la foule se pressait sur le rivage, et épiait avec anxiété tous les mouvemens de ces êtres nouveaux. Les câbles et cordages, les voiles tour à tour tendues ou carguées, semblables à des ailes énormes, toutes les manœuvres enfin exécutées sans apparence d'efforts, frappaient d'étonnement les spectateurs. Mais quand ils virent les bateaux s'approcher de la côte, et des figures étranges couvertes d'armures brillantes ou de vêtemens de toutes couleurs descendre à terre, leur terreur fut au comble, et ils s'enfuirent tous dans les bois.

Voyant cependant qu'on ne les poursuivait point et qu'on ne tentait rien qui pût leur nuire, ils revinrent peu à peu de leurs craintes et se rapprochèrent des Espagnols avec vénération en se prosternant fréquemment à terre pour les adorer. Pendant toute la cérémonie de prise de possession, les insulaires restèrent dans cette adoration muette; ils s'enhardirent ensuite davantage, et avec la plus grande surprise examinèrent la couleur de la peau,

les barbes touffues, les armures éclatantes et les riches costumes des Espagnols. L'amiral attirait surtout leur attention; son vêtement écarlate, sa taille élevée, son air de dignité, le respect que ses compagnons lui témoignaient en le désignant comme leur chef, ajoutaient à l'admiration des insulaires. Ils demandèrent à toucher ses mains et son visage, dont la blancheur les étonnait. Colomb qui se plaisait à voir la douceur, la simplicité et surtout la confiance de ces sauvages en des hommes qui devaient leur sembler si extraordinaires et si formidables, se prêta avec une grande condescendance à leurs désirs, et sa bonté les captiva à leur tour. Ils se dirent alors entre eux que les vaisseaux sortaient de ce firmament de cristal qui bornait l'horizon de leur île, qu'ils s'en étaient élancés sur leurs ailes immenses, et que ces êtres merveilleux qu'ils voyaient pour la première fois étaient sans doute les habitans des nuages ou du ciel.

Les natifs de l'île excitèrent aussi bien vivement la curiosité des Espagnols; ces sauvages ne ressemblaient à aucune race d'hommes connues jusqu'alors. Leur extérieur ne donnait point une haute idée de leur richesse ou de leur civilisation; ils étaient entièrement nus; leurs corps étaient peints de diverses couleurs; chez les uns ces bigarrures se bornaient à certaines parties de la face, ou au nez et autour des yeux; chez les autres, le corps entier

en était couvert, mais tous avaient une apparence sauvage et fantastique. Leur teint était d'une couleur de cuivre foncé, et ils étaient entièrement dépourvus de barbe. Leurs cheveux n'étaient point crépus comme ceux des tribus nouvellement découvertes sous la même latitude sur la côte d'Afrique, mais droits et raides, en partie coupés au-dessus des oreilles et avec quelques longues mèches pendantes sur les épaules. Leurs traits, quoique défigurés par des peintures bizarres, n'étaient point désagréables. Ils avaient le front haut et les yeux d'une remarquable beauté. Leur taille était de moyenne grandeur; ils étaient bien faits; la plupart de ceux qui se présentèrent paraissaient âgés de trente ans environ. Il n'y avait qu'une seule femme parmi eux; elle était jeune, bien constituée et complétement nue comme ses compagnons.

Tandis que les Castillans admiraient la figure de ces sauvages, ceux-ci n'étaient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus et avec une longue barbe. Ils connaissaient si peu le fer que, voyant pour la première fois des armes de ce métal, ils prenaient un sabre par le tranchant et se faisaient des blessures dont ils paraissaient surpris. Leurs javelines étaient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aiguë, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs barques ou leurs canots n'étaient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pou-

vaient porter qu'un homme, et d'autres en contenaient près de cinquante. Ils les conduisaient avec une seule rame en forme de pelle; et les plus grandes étaient si légères, que lorsqu'elles se renversaient, ils les redressaient dans un instant, ils les vidaient en nageant près du bord; et, s'y replaçant avec une extrême agilité, ils recommençaient à voguer sans aucune marque de crainte. Les moindres présens leur paraissaient précieux. Enfin l'île avait de l'eau, des arbres et des plantes; mais on n'y aperçut point d'autres animaux que des perroquets.

Dès le même jour l'amiral fit rembarquer tout ses gens, et quantité de sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir, par des signes qu'ils entendaient facilement, on apprit d'eux que leur île se nommait *Guanahani*, qu'elle était environnée de plusieurs autres, et que tous les insulaires dont elles étaient habitées prenaient le nom de *Lucayos* [1]. Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre avec des perroquets et du coton, qu'ils donnèrent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachait aux jambes et au cou, et pour des fragmens de vases de terre ou de faïence.

[1] De là le nom de *Lucayes*, qu'on a donné à toutes les îles qui sont au nord et à l'ouest des grandes Antilles, et qui se terminent au canal de Bahama. L'île dont il est ici question est celle de San-Salvador; Colomb découvrit ensuite la grande île de Cuba et celle de Saint-Domingue, autrement appelée *Haïti*, mot qui veut dire *terre élevée*.

Vingt-cinq livres de coton ne leur paraissaient pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avaient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes qu'ils portaient comme collées au bout du nez, et qu'on ne fut pas longtemps à reconnaître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiraient cet ornement. Ils montrèrent le côté du sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvait plusieurs grandes îles. L'amiral ne balança point à prendre cette route; mais il voulut connaître auparavant le reste de l'île.

En rangeant la côte au nord-ouest, il trouva une espèce de port dont l'accès lui parut facile aux plus grands vaisseaux. Les insulaires continuaient de le suivre par terre et dans leurs canots; ils appelaient leurs compagnons pour admirer avec eux une race d'hommes extraordinaires, et levant les mains, ils montraient qu'ils les croyaient descendus du ciel. Dans le même lieu, les trois caravelles découvrirent une presqu'île, qu'on pouvait environner d'eau avec un peu de travail et dont on aurait pu faire une place très forte. On y voyait six maisons et quantité d'arbres qui semblaient servir d'ornement à quelques jardins. Mais l'amiral pensant à chercher quelque lieu d'où il pût tirer des rafraîchissemens, renvoya les sauvages qui l'avaient suivi, à l'exception de sept qu'il emmena pour leur apprendre la langue castillane; et le 15, après avoir aperçu quan-

tité d'îles vertes et peuplées, il s'approcha d'une autre qu'il nomma *la Conception,* à sept lieues de la première. Elle lui parut si mal pourvue de vivres qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à l'ancre; mais le 17 il alla faire de l'eau dans une troisième, dont les habitans avaient l'air plus civilisés: les femmes y étaient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pièces de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de *Fernandine.* Les Castillans virent plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différens de ceux d'Europe; des poissons de couleurs différentes et fort vives; des lézards d'une grosseur démesurée qui leur causèrent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regrettèrent de n'avoir pas mieux connus lorsque le temps leur eut appris que la chair de cette espèce de serpens est une excellente nourriture; des lapins de la grosseur des rats, et quantité de perroquets; mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'île offrait plus de maisons qu'ils n'en avaient encore vues; elles étaient en forme de tentes, avec une sorte de portail couvert de branches qui les garantissaient de la pluie et des vents, et plusieurs tuyaux pour le passage de la fumée. Il n'y avait point d'autres meubles que des ustensiles grossiers et quelques pièces de coton. Les lits qui servaient au repos de la nuit étaient une sorte de rets que les Indiens

nommaient *hamacs*, suspendus à des poteaux, On y vit quelques petits chiens muets. Entre les insulaires on en distingua un qui portait au nez une petite pièce d'or marquée de quelques caractères, que l'amiral prit d'abord pour des lettres; mais il apprit ensuite que l'usage de l'écriture n'était pas connu dans ces îles.

Il passa de là dans une quatrième île, que les habitans appelaient *Saamoto*, et qu'il nomma *Isabelle*; mais se reprochant le temps qu'il perdait, il prit la route à l'est-sud-est. Les deux jours suivans lui firent apercevoir du nord au sud huit nouvelles îles, qui furent nommées *îles d'Arena*, parce que les caravelles y trouvèrent peu de fond. Le 27, avant la nuit, il découvrit une grande terre, à laquelle il entendit donner le nom de *Cuba* par les Indiens qui l'accompagnaient. Le 28 il entra dans un grand fleuve. Les bois y étaient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres, et les oiseaux en fort grand nombre; deux maisons qu'on y aperçut et qu'il fit visiter, se trouvèrent sans habitans; il s'avança vers un autre fleuve, auquel il donna le nom de *Luna*; et plus loin il entra dans un autre, qui fut nommé *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées; mais la vue des trois caravelles fit prendre aussitôt la fuite aux Indiens; ceux que l'amiral avait à bord lui firent entendre qu'il trouverait de l'or dans cette île, et

plusieurs apparences semblaient confirmer leur témoignage; il ne permit point à ses gens de descendre dans la crainte d'alarmer trop les insulaires; mais ayant choisi deux hommes intelligens, dont l'un avait été juif et savait les langues anciennes, il les envoya dans un canot avec deux de ces Indiens pour visiter le pays; il leur donna six jours pour cette expédition, et dans l'intervalle il fit radouber son navire. On remarqua que tout le bois qui fut brûlé rendait une sorte de gomme ou de mastic, et que les feuilles ressemblaient à celles du lentisque.

Au retour des deux Castillans qui amenaient trois Indiens de l'île, on apprit d'eux qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étaient arrivés à l'entrée d'un village composé de cinquante maisons, qui contenaient environ mille habitans nus, hommes et femmes, mais d'un caractère si doux, qu'ils s'étaient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds et de les porter sur leurs bras; qu'on les avait fait asseoir sur des siéges d'une forme bizarre et garnis d'or; que pour alimens, on leur avait donné des racines cuites dont le goût ressemblait à celui des châtaignes; qu'on les avait pressés de passer quelques jours dans l'habitation pour se reposer, et que n'ayant pu les arrêter par leurs prières et leurs caresses, ces bons insulaires avaient permis à trois d'entre eux de les accom-

pagner jusqu'au rivage. Ils ajoutèrent que, dans le voyage, ils avaient rencontré plusieurs hameaux dont les habitans leur avaient fait le même accueil; que le long du chemin, ils avaient vu quantité d'autres Indiens, la plupart avec un tison à la main pour faire cuire leurs racines ou certaines herbes dont ils se parfumaient, et que leur méthode pour allumer du feu était de frotter un morceau de bois avec un autre, ce qui servait facilement à l'enflammer; qu'ils avaient remarqué une infinité d'arbres fort différens de ceux qu'on voyait sur la côte, et diverses espèces d'oiseaux, entre lesquels ils n'avaient reconnu que des perdrix et des rossignols; mais qu'ils n'avaient aperçu d'autres animaux terrestres que plusieurs de ces chiens qui ne jappent point; que les terres étaient couvertes d'une sorte de grains qu'ils avaient entendu nommer maïs, et dont ils avaient trouvé le goût fort agréable; qu'ayant demandé s'il y avait de l'or dans l'île, on leur avait fait comprendre qu'ils en trouveraient beaucoup dans Bohio, qu'on leur avait montré à l'est, et dans un pays qui se nommait *Cubannacan*.

L'amiral sut bientôt que Cubannacan était une province située au milieu de l'île, parce qu'il ne fut pas long-temps à reconnaître que *nacan*, dans la langue du pays, signifiait le milieu; mais il n'apprit que dans la suite la signification de *bohio*, qui était moins le nom d'un lieu particulier que celui de

toute terre où les maisons et les habitans sont en grand nombre; cependant l'espérance de découvrir une région dans laquelle on lui promettait qu'il trouverait beaucoup d'or, l'obligea de partir avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui servir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres que, dans la multitude de ceux qui consentaient à le suivre, il pouvait s'en trouver un qui apprît la langue castillane avec plus de facilité que les autres, et chaque instant lui faisait sentir l'importance de ce secours; sans compter que, dans le dessein qu'il avait d'en transporter plusieurs en Espagne, il voulait qu'ils fussent de divers pays pour rendre un témoignage plus certain du nombre et de la variété de ses découvertes.

Cette mer reçut le nom de *Nuestra-Senora*. Tous les canaux qu'elle forme entre les îles se trouvèrent fort profonds, et les rivages étaient couverts d'une verdure charmante qui formait un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique ces petites îles ne fussent pas peuplées, on y voyait de toutes parts des feux de pêcheurs. Les matelots des caravelles y passèrent dans leurs barques, et leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes araignées, des vers engendrés dans du bois pourri, et des poissons à demi cuits dont ils avalaient les yeux crus; mais ne pouvant se persuader que ce qui paraissait de bon goût à des

créatures de leur espèce fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasardèrent à suivre l'exemple des sauvages, et personne ne s'en trouva plus mal : les nacres de perle s'offraient de toutes parts. L'amiral observa que l'eau croissait et diminuait beaucoup dans cette mer, ce qu'il attribuait à la quantité d'îles; mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui était directement contraire à celle de Castille; il jugea que la mer devait être basse dans cette partie du monde.

Le 19 novembre, après avoir fait élever une fort grande croix à l'entrée du port *del Principe*, il remit à la voile pour découvrir l'île qu'il cherchait encore sous le nom de *Bohio;* mais il eut les vents à combattre, et la fortune lui préparait un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre le 21 que *la Pinta* s'était séparée volontairement de lui. Martin-Alphonse Pinzon qui la commandait, excité par la passion de l'or, avait voulu profiter des avantages de sa caravelle qui était très légère à la voile pour arriver le premier dans cette île si riche que l'on avait annoncée. On fit inutilement quantité de signes pour le rappeler à la soumission. L'amiral pénétra le fond de ses desseins; mais, pour ne rien donner au hasard des conjectures, il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisième port de Cuba, également sûr et spacieux, qu'il nomma *Sainte-*

Catherine, parce qu'on était à la veille de cette fête.

En faisant de l'eau et du bois, il vit à peu de distance du rivage des pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Américains qu'il rencontra dans ce port, et qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'île qu'il cherchait sous le nom de *Bohio* était leur patrie, et qu'elle se nommait *Haïti*. Ils lui confirmèrent qu'il y trouverait beaucoup de ce métal, surtout dans une contrée qu'ils appelèrent *Cibao*. Il se hâta de remonter vers le sud-est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons ports.

Continuant de ranger la côte de Cuba, il se trouva, le 3 de décembre, à la pointe orientale de cette île. Il prit à l'est vers l'île de Haïti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues; mais les courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un port auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas* dont on célébrait la fête. Le mouillage y était sûr et commode. Une rivière qui s'y déchargeait tranquillement offrait quantité de grands canots qui bordaient ses rives. Mais une juste inquiétude pour *la Pinta*, et le conseil des Américains, qui voulaient qu'on allât plus loin pour s'approcher des mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le nord, jusqu'à un petit port qu'il nomma *la Conception*, au sud d'une petite île éloi-

gnée d'environ dix lieues, qui fut nommée *la Tortue.*

L'île de Haïti parut si grande à l'amiral, le terrain et les arbres y avaient tant de ressemblance avec ceux de Castille, qu'il lui donna le nom de *Hispagnola*, ou île Espagnole.

Les insulaires marquaient d'abord peu de disposition à s'approcher des caravelles. Ceux qui les avaient aperçues les premiers avaient pris la fuite, et leur récit avait déjà répandu l'alarme dans toutes les parties de l'île. Ceux même qui étaient venus avec l'amiral s'étaient échappés à la nage. Ils avaient excité les autres à la défiance; et de toutes parts on ne voyait que des côtes et des campagnes désertes. Quelques matelots qui pénétrèrent dans un bois y découvrirent une troupe de ces Américains, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, que la crainte y avait rassemblés. Ils prirent une femme qu'ils menèrent à l'amiral. On lui fit toutes sortes de caresses. Elle fut habillée proprement et reconduite à sa troupe par les mêmes matelots, avec trois sauvages de San-Salvador qui entendaient sa langue. Le lendemain, l'amiral envoya du même côté neuf autres Castillans, qui trouvèrent cette femme dans une bourgade éloignée de quatre lieues au sud-est, et composée d'environ mille maisons. Leur vue mit tous les habitans en fuite; mais un insulaire de San-Salvador par lequel ils s'étaient

fait conduire inspira d'autres sentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il rendit un témoignage si favorable aux étrangers que les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple et revinrent avant la nuit. On se fit des présens mutuels; et les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'habitation.

Le lendemain on vit un grand nombre d'insulaires qui prenaient volontairement le chemin du port; quelques-uns portaient sur leurs épaules la femme qu'on leur avait renvoyée, et son mari l'accompagnait pour en faire ses remercîmens à l'amiral. Ils étaient plus blancs que ceux des autres îles, de taille moins haute et moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractère doux et traitable. Ils avaient la tête toujours découverte, et le crâne si dur, que dans un temps moins paisible les Castillans le trouvèrent quelquefois à l'épreuve du sabre.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un seigneur du canton, accompagné d'environ deux cents personnes qui le portaient sur leurs épaules, et qui lui donnaient le titre de *Cacique*. Il était fort jeune, et la curiosité l'amenait pour voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'amiral alla au-devant de lui, et lui déclara que les étrangers étaient descendus du ciel. Il monta d'un air grave dans la caravelle suivi de ses deux principaux officiers; et

lorsqu'il fut sur le pont, il fit signe au reste de ses gens de demeurer à terre. L'amiral lui présenta quelques rafraîchissemens dont il ne fit pas difficulté de goûter; mais il ne toucha point aux liqueurs, et ne fit que les approcher de sa bouche. Un habitant de San-Salvador, qui commençait à servir d'interprète, lui dit que l'amiral était capitaine des rois de Castille et de Léon, les plus grands monarques du monde. Il refusa de le croire, toujours persuadé, d'après le témoignage du premier, que les étrangers étaient des habitans du ciel. Le lendemain il revint avec la même suite, et l'on vit paraître en même temps un canot qui venait de *la Tortue*, chargé d'environ quarante hommes. Le cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de se retirer, et leur jeta même de l'eau et des pierres. Ils obéirent avec de grandes marques de soumission; les Castillans s'employèrent librement pendant tout le jour à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or. Leur passion, ou plutôt celle de l'amiral, était de porter de l'or en Castille.

Le 21 décembre, l'amiral reçut une députation du roi Guacanagari qui le faisait prier de se rendre à sa cour, et qui lui envoyait un présent assez riche : c'était un masque dont les oreilles, la langue et le nez étaient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de poisson fort menus et travaillés en forme de perle. L'amiral

promit aux députés d'aller voir incessamment leur maître; mais il se crut obligé par prudence d'y envoyer d'abord quelques-uns de ses officiers. Ceux qu'il chargea de cette mission revinrent si satisfaits de l'accueil et des présens du roi qu'il ne balança point à faire le même voyage. Guacanagari faisait son séjour ordinaire à quatre ou cinq lieues du port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevue fut un traité de commerce, qui parut établir la confiance. On vit aussitôt un concours surprenant de personnes de tout âge et de tout sexe autour des deux caravelles. Les grains d'or, le coton et les perroquets furent prodigués aux Castillans. Ceux qui visitèrent les bourgades y furent traités comme des hommes célestes. Cette heureuse prévention ne diminuait point dans l'esprit des insulaires. Ils baisaient la terre où les Castillans avaient passé, et tous les biens de l'île étaient comme abandonnés à leur discrétion.

La mer fut extrêmement agitée pendant deux jours; mais au retour du beau temps, l'amiral résolut de s'approcher d'un lieu qu'il avait nommé *Punta-Santa*. Il fut secondé par un petit vent. Comme il avait passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jeter sur son lit, après avoir recommandé aux pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confièrent leur of-

fice à un jeune homme sans expérience, qui fut entraîné par les courans sur un banc de sable où le navire échoua. L'amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jeter au milieu du péril; mais il était trop tard, et les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés, que n'ayant pu tirer aucun secours de ses propres gens qui pensèrent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa caravelle à ses yeux. *La Nina*, commandée par Yanez Pinzon, était éloignée d'une lieue. Elle refusa de prendre à bord ceux qui avaient quitté l'amiral, et ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne et ceux qui avaient couru le même danger.

Guacanagari ne fut pas plutôt informé du malheur de ses nouveaux alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider par ses sujets à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'amiral, il le conjurait, les larmes aux yeux, suivant les termes de tous les historiens, d'oublier une perte dont il se reprochait d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possédait pour la réparer. Tous les habitans de cette partie de l'île entrèrent dans les sentimens de leur souverain; et, voyant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils leur apportèrent tout ce qu'ils avaient de ce pré-

cieux métal. A la vérité leur passion n'était pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevaient en échange, mais surtout pour les sonnettes. Ils approchaient comme à l'envi de la caravelle en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paraissaient craindre que leurs offres ne fussent refusées. Un d'entre eux, qui en tenait à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre pour recevoir une sonnette, donna son or, et se mit à fuir de toutes ses forces dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé.

Des marques si constantes de simplicité et d'amitié, jointes à l'espoir de parvenir sans violence à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'amiral le dessein de former un établissement dans les terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, comme au seul moyen d'acquérir une parfaite connaissance du pays et d'en apprendre la langue. Il n'était question que de faire goûter ce dessein au roi. L'amiral s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance par des caresses et des présens. Mais comme il n'était pas moins nécessaire de lui inspirer du respect, il fit faire quelques décharges de son artillerie. La foudre descendue sur les insulaires ne leur aurait pas causé plus de frayeur. Ils tombaient à terre, en se couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'amiral se hâta de le

rassurer. Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos ennemis [1]; et pour le persuader par des effets, il fit tirer un coup contre le navire échoué. Le boulet ayant percé le navire, alla tomber dans la mer. Ce spectacle causa tant d'étonnement au roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, et persuadé que les étrangers étaient les maîtres du tonnerre.

Dans cette disposition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un fort, qui fut composé en dix jours des débris du vaisseau, et dans lequel on mit quelques pièces de canon. Un fossé assez profond dont il fut environné, et la seûle vue de l'artillerie, devant suffire pour tenir en respect des gens nus et déjà subjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'amiral descendait chaque jour à terre où il passait toutes les nuits. Guacanagari prit cette occasion pour le surprendre par divers honneurs auxquels il ne s'attendait point. Un jour, en descendant de sa chaloupe, il rencontra un des frères de ce prince qui le conduisit par la main dans une maison fort ornée, où le roi vint le trouver aussitôt et lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq caciques, sujets du roi, l'étant venus voir avec des cou-

[1] Ces ennemis, dont il faisait souvent des plaintes et qu'il nommait *Caraïbes*, étaient des habitans de plusieurs îles voisines avec lesquels il était sans cesse en guerre, et qu'il représentait comme les plus cruels de tous les hommes.

ronnes d'or sur la tête, ce prince observa le moment où l'amiral descendait au rivage, pour se présenter avec ses vassaux, la tête couverte aussi d'une couronne, et l'ayant conduit dans le même lieu, il le fit asseoir avec beaucoup de vénération, et lui mit sa couronne sur la tête. L'amiral portait un collier de grains fort menus; il se l'ôta sur-le-champ pour le mettre au cou de Guacanagari; il se dépouilla d'un fort bel habit qu'il avait ce jour-là, et l'en couvrit de ses propres mains; il se fit apporter des bottines rouges qu'il lui fit chausser; enfin il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau traité, qui parut augmenter l'affection des insulaires pour les Castillans. Deux caciques accompagnèrent l'amiral jusqu'à sa chaloupe, et lui présentèrent, en le quittant, chacun leur lame d'or. Ces lames n'étaient pas fondues, elles étaient composées de plusieurs grains. Les Américains n'ayant pas l'industrie de les mettre en œuvre, prenaient les parties d'or telles qu'ils les tiraient des mines, et n'employaient que des pierres pour les allonger.

Dans cet intervalle, les insulaires avertirent l'amiral qu'ils avaient découvert un navire qui rôdait à l'est autour de la côte; il ne douta point que ce fût *la Pinta*, dont la désertion lui causait beaucoup plus de chagrin depuis la perte de sa caravelle. Il dépêcha une chaloupe, avec ordre de la chercher;

mais il remit à l'officier qu'il chargea de se soin une lettre pour Alfonse Pinzon, par laquelle, dissimulant son ressentiment, il l'exhortait à rejoindre son chef. La chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinzon n'eût fait voile en Espagne pour y porter la première nouvelle des découvertes, et pour s'en attribuer peut-être toute la gloire. Ce soupçon détermina l'amiral à presser son départ, et lui fit remettre à d'autres temps la visite des mines.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes des plus forts et des plus résolus : il leur donna pour commandant un gentilhomme de Cordoue, nommé Diego d'Arana, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu, tel qu'il l'avait reçu lui-même de Leurs Majestés catholiques. Il nomma Pedro Guttierez et Rodrigue d'Escobedo pour le remplacer successivement, si la mort ou quelque autre accident l'enlevait à la colonie. Un cordonnier, un tailleur d'habits et un charpentier furent les seuls ouvriers qu'il crut nécessaires dans un établissement où tout autre art était inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuits et d'autres provisions avec diverses sortes de grains pour semer, et quantité de marchandises qui devaient servir à l'entretien du commerce avec les insulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avait choisis était volontaire, il n'eut à leur repré-

senter que l'importance dont il était pour eux et pour leur patrie de vivre dans l'union, de ménager les insulaires et d'apprendre la langue de ces peuples. Les provisions qu'il leur laissait dans le fort suffisaient pour une année, et son absence ne devait pas durer si long-temps : il ne lui restait qu'à prendre congé de Guacanagari ; il l'assura qu'il leur avait ordonné de le servir contre les Caraïbes, et que ces machines terribles qu'il leur laissait pour sa défense étaient capables seules de le délivrer de tous ses ennemis. Ce prince s'engagea solennellement à traiter les chrétiens comme ses enfans, et pour gage de ses promesses, non-seulement il consentit que plusieurs de ses sujets fissent le voyage de l'Europe, mais il confia un de ses parens à l'amiral.

L'ancre fut levée le 4 de janvier 1493 : on prit d'abord la route de l'est dans le dessein de reconnaître toute la côte de l'île. Après avoir doublé le premier cap, que l'amiral avait nommé *Punta-Santa,* et qui est aujourd'hui le cap Français, on aperçut une montagne fort haute et sans arbres, qui en est à dix-huit lieues, et qui reçut le nom de *Monte-Christo.* Un grand fleuve, qui sort à côté de ce mont, reçut celui de *Rio-del-Oro,* parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable.

Le dimanche 6, en sortant de Rio-del-Oro, il découvrit *la Pinta,* qui faisait voile avec le même

vent. Pinzon l'ayant abordé, rejeta la longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'amiral de recevoir ses soumissions. Il raconta qu'étant allé de port en port, il avait troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avait pris la moitié pour lui et distribué l'autre à son équipage. L'amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité; et, continuant de ranger la côte, il rencontra plusieurs autres caps, auxquels il donna des noms que Herréra nous a conservés, sans expliquer leur situation. Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement de trouver l'île si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande baie, formée par une presqu'île que les insulaires mommaient *Samana*, et qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques matelots qu'il envoya dans une chaloupe observèrent sur le rivage un grand nombre de sauvages, armés d'arcs et de flèches.

Ce spectacle, qui était jusqu'alors sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent si bien reçus, qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Américains, ils en engagèrent un à les accompagner jusqu'à bord. L'amiral lui fit diverses questions sur les mines d'or et sur les Caraïbes, auxquelles il satisfit avec beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il eut été renvoyé avec quelques présens, les matelots qui

le conduisaient furent surpris, en descendant à terre, de se voir environnés d'une troupe de sauvages armés qui s'étaient tenus cachés derrière les arbres. Ils se crurent en danger. L'Américain qu'ils avaient ramené s'aperçut de leur défiance, et s'efforça de les rassurer. Mais quelque nouveau tumulte ayant fait renaître leurs soupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de se sauver, et pour se faire redouter de ces barbares, ils en blessèrent deux de quelques coups de sabre. Tous les autres prirent la fuite, en jetant leurs arcs et leurs flèches. Ce fut la première fois que les Castillans firent couler le sang dans le Nouveau-Monde.

Cependant l'ennui d'une si longue navigation, autant que le mauvais état des caravelles qui faisaient beaucoup d'eau, déterminèrent l'amiral à prendre directement la route de l'Europe. Les voiles furent tournées au nord-est, le 16 de janvier; et l'on découvrit plusieurs petites îles, que personne ne fut tenté de reconnaître. La route fut heureuse jusqu'au mardi 12 février, quoique assez incertaine, par la variété des observations et du jugement des pilotes. Mais après avoir fait environ cinq cents lieues, les deux caravelles essuyèrent une si furieuse tempête que le naufrage leur parut inévitable. On fit diverses sortes de vœux pour obtenir la protection du ciel. Enfin l'amiral

croyant toucher au dernier moment de sa vie, et s'affligeant moins d'un malheur dont il ne pouvait se garantir que de la perte de ses Mémoires, qui allait rendre son voyage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes sur un parchemin qu'il renferma soigneusement dans un baril, et sans communiquer son secret à ses gens, il jeta le baril dans les flots. Ils s'imaginèrent que c'était quelque nouvelle ressource de religion, et le vent s'étant apaisé tout d'un coup, Herréra fait entendre qu'ils attribuèrent cet heureux changement à la piété de l'amiral. Cependant l'autre caravelle avait disparu dès le commencement de la tempête, et n'étant point ramenée par le beau temps, on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15, on aperçut la terre à l'est-nord-est, mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnaître. Les uns la prenaient pour l'île de Madère, et d'autres pour la roche de Cintra qui est proche de Lisbonne. Colomb seul jugea par ses observations que c'était une des Açores, qu'on reconnut bientôt, en effet, pour Sainte-Marie.

Il aborda, le 18, au nord de cette île. Don Juan de Castaneda, qui y commandait pour le Portugal, l'envoya complimenter aussitôt, et lui fit porter quelques rafraîchissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance, que ne pensant qu'à rendre grâce au ciel par l'exécution du vœu public,

il fit descendre le lendemain une partie de ses gens pour se rendre, en procession, dans une chapelle voisine, où il se proposait d'aller lui-même le jour d'après avec le reste de l'équipage. Les Castillans étaient non-seulement sans armes, mais nus en chemises, suivant la promesse qu'ils avaient faite au ciel. A peine eurent-ils perdu de vue le rivage, qu'une troupe de Portugais fondit sur eux et les fit prisonniers; l'amiral, surpris de ne pas les revoir à la fin du jour, fit avancer son vaisseau vers une pointe d'où l'on pouvait découvrir la chapelle. Il vit sa barque; mais au lieu de ses gens, qu'il se disposait à recevoir, il aperçut un grand nombre de cavaliers armés qui descendaient de cheval, et qui entrèrent dans la barque apparemment pour le venir attaquer. Il se mit aussitôt sous les armes, dans la résolution néanmoins de ne pas commencer les hostilités. Ces Portugais s'étant avancés à la portée de la voix demandèrent un signe de sûreté. Il ne balança point à le leur donner: mais voyant qu'ils ne s'en tenaient pas moins éloignés, il leur dit qu'il avait quelque étonnement de ne voir aucun de ses gens dans la barque; qu'il ne s'était pas imaginé qu'on ne l'eût fait saluer que pour le trahir; qu'il avait l'honneur d'être amiral de l'Océan et vice-roi des Indes pour l'Espagne, et qu'il était prêt à montrer ses provisions. Un officier portugais lui répondit qu'on ne connaissait dans

l'île ni le roi d'Espagne, ni ses lettres, et qu'il serait traité comme ses gens s'il avait l'audace d'entrer dans le port. Un langage si offensant fit douter à l'amiral si, depuis son départ, les deux couronnes n'avaient pas rompu la paix. Il prit tous ses gens à témoin de ce qu'ils avaient entendu ; et s'armant de fierté à son tour, il jura qu'il ne partirait point sans une vengeance éclatante. Le temps devint si mauvais qu'après avoir perdu quelques ancres, il fut contraint de chercher un abri dans l'île de Saint-Michel ; mais l'orage qui continua toute la nuit ne lui ayant pas permis d'y aborder, il revint le jour suivant à Sainte-Marie, dans la résolution d'attaquer cette île, et d'employer toutes ses forces pour tirer vengeance des Portugais.

Pendant qu'il se disposait à cette entreprise, un officier de l'île et deux prêtres, avec cinq matelots, s'approchèrent de la caravelle dans une barque et demandèrent la permission de monter à bord. Ils venaient, dirent-ils, de la part de leur commandant, pour s'informer s'il était vrai que le vaisseau portât un amiral d'Espagne, avec ordre, dans cette supposition, de lui rendre tous les honneurs qui étaient dus à sa dignité. L'amiral feignit de croire ce compliment sincère, et leur montra non-seulement ses provisions, mais les lettres du roi son maître, qui le recommandaient à toutes les puissances du monde. Alors on lui rendit sa barque et

ses gens, avec des excuses dont il affecta de paraître satisfait. Mais il apprit, des prisonniers qu'on lui ramena, que tous les sujets du roi de Portugal avaient ordre de l'arrêter, dans quelque lieu du monde qu'il pût tomber entre leurs mains, et qu'il n'aurait pas évité cette disgrâce s'il était descendu avec la première partie de ses gens, comme les Portugais se l'étaient persuadé.

Le temps étant devenu favorable, il fit prendre la route de l'est, qu'il suivit heureusement jusqu'au second jour de mars. Un oiseau fort gros, qu'il prit pour un aigle, et qui vint se percher sur un mât, fut comme l'avant-coureur d'une seconde tempête aussi terrible que la première. Elle fit recommencer les vœux pour un pèlerinage; et l'historien observe, avec admiration, que le ciel fit tomber encore une fois le sort sur l'amiral. On s'abandonna aux vents pendant deux jours, sans règle et sans espérance. Enfin le 4, après avoir vu la terre de près dans une nuit fort obscure, on reconnut à la pointe du jour la roche de Cintra; et quoique le vent parût fort bon pour s'avancer vers l'Espagne, la mer continuait d'être si grosse qu'on se crut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne.

Le roi de Portugal se trouvait alors à Valparaiso. L'amiral, après avoir commencé par dépêcher un courrier à la cour d'Espagne, écrivit à ce

prince pour lui demander la permission de mouiller dans le port de sa capitale, avec la précaution de l'avertir qu'il ne venait pas de Guinée, mais des Indes occidentales. Cette déclaration n'empêcha point que son vaisseau ne fût visité par un officier portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre avec lui pour rendre compte de son voyage au commandant du port. Il répondit qu'il était amiral d'Espagne, et que cette qualité le dispensait d'une soumission que ses pareils n'avaient jamais rendue. On lui proposa d'y envoyer du moins son pilote, ce qu'il ne refusa pas avec moins de fermeté, mais il consentit à montrer ses lettres; et l'officier n'eut pas plutôt fait son rapport, que le capitaine d'un galion qui attendait cet éclaircissement s'approcha de la caravelle au bruit des timbales et des trompettes, et vint lui offrir à bord toutes sortes de secours et de rafraîchissemens.

Le bruit de son arrivée s'étant répandue dans Lisbonne, tous les habitans s'empressèrent de venir admirer des hommes qui avaient découvert un nouveau monde, et la rivière fut bientôt couverte de barques. L'amiral reçut le lendemain une lettre du roi de Portugal qui l'invitait à se rendre à sa cour, avec parole de lui faire un accueil distingué, et qui lui conseillait de prendre d'abord quelques jours de repos à *Sacaben*. L'ordre était déjà donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Il ne

fit pas de difficulté de se fier aux promesses d'un monarque ami de ses maîtres; il fallait donc que les dispositions de ce prince fussent changées, ou que les ordres de l'arrêter n'eussent été donnés qu'au cas où il aurait approché des nouvelles possessions du Portugal. Quoi qu'il en soit, il se rendit à Valparaiso. Tous les seigneurs de la cour vinrent au-devant de lui et l'accompagnèrent jusqu'au palais. Le roi le reçut avec beaucoup d'honneurs, le fit asseoir et couvrir devant lui, et prit long-temps plaisir à lui entendre raconter toutes les circonstances de son voyage. Cependant, après l'avoir félicité de sa gloire, il ajouta que, suivant les conventions entre les couronnes de Castille et de Portugal, toutes les nouvelles découvertes devaient lui appartenir.

Colomb répondit qu'il ignorait les traités; mais que, suivant les ordres qu'il avait reçus de Leurs Majestés catholiques, il s'était bien gardé de passer en Guinée ni vers les mines de Portugal. « Je suis persuadé, lui dit le roi, que nous n'aurons pas besoin d'un tiers pour juger ce différend. » L'audience finit avec les mêmes égards pour un homme que l'envie même ne voyait pas sans admiration; car tous les historiens observent qu'on sentit alors en Portugal le tort qu'on avait eu de négliger ses offres. Le roi donna ordre aux premiers seigneurs de sa cour de loger et de traiter l'amiral. Il le revit

deux fois avec la même satisfaction, et l'ayant comblé d'honneurs et de présens, il le fit conduire jusqu'à Lisbonne par don Martin-Norogna. Colomb vit la reine en passant à Villa-Franca et n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la capitale qu'on lui offrit, au nom du roi, la liberté de faire le reste du voyage par terre, avec une escorte et toutes les commodités qu'il pouvait désirer jusqu'à la frontière. Il marqua beaucoup de reconnaissance pour cette nouvelle faveur; mais n'ayant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Espagne, le 13, avec un vent si favorable, que le vendredi 15 il entra vers midi dans le port de Palos. On remarque qu'il en était parti le même jour de la semaine, le 3 d'août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois et demi, il avait achevé une entreprise qu'il avait peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie; et, dans la première surprise d'un événement si merveilleux, on avait peine à ne le pas prendre pour un prestige. Sans attendre les ordres de la cour, les boutiques furent fermées à Palos, toutes les cloches sonnèrent, et l'amiral, en sortant de la caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'aux têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce

de triomphe. Son premier soin fut d'écrire à Leurs Majestés catholiques, et de leur envoyer une exacte relation de son voyage. *La Pinta*, qui avait été séparée de lui par la tempête, avait pris terre à Bayonne ; et quelques historiens racontent que Pinzon s'était rendu par le plus court chemin à Barcelone où la cour était alors, dans l'espérance de paraître le premier aux yeux du roi, et d'y recueillir peut-être le prix du courage et de l'habileté d'autrui; mais que ce prince, à qui il fit demander audience, refusa de l'écouter, et que le chagrin qu'il en eut le mit en peu de temps au tombeau. D'autres ont écrit que de Bayonne il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'amiral; que cette rencontre à laquelle il ne s'était pas attendu l'affligea d'autant plus, que Colomb avait déjà fait des plaintes de sa désertion, et l'accusait d'avoir empêché par ce contre-temps qu'il n'eût visité les mines de Cibao, d'où il pouvait apporter beaucoup d'or en Espagne, et que la crainte d'être arrêté le fit sortir sur-le-champ de la ville, où il ne laissa point de revenir après le départ de son chef, mais si malade de fatigue et de chagrin qu'il y mourut peu de jours après. L'envie n'est pas toujours punie de même, mais heureusement on peut se fier à elle du soin de son supplice.

Colomb ne différa point à partir pour Séville, avec toutes les richesses qu'il avait apportées du

Nouveau-Monde, et sept Américains qu'il avait embarqués. Il lui en était mort un sur mer, et deux restèrent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la cour que celle qu'il avait lui-même de se présenter à Leurs Majestés catholiques, il en reçut une lettre à Séville, avec cette inscription : « A don Christophe Colomb, notre amiral sur l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les Indes occidentales. » Ferdinand et Isabelle l'assuraient dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur estime et de leur reconnaissance; le pressaient de se rendre auprès d'eux, et le consultaient d'avance sur les ordres qu'ils avaient à donner pour achever son ouvrage. Il fit une réponse modeste, à laquelle il joignit un état des vaisseaux, des troupes et des munitions qu'il croyait nécessaires à ses grandes vues.

La renommée ayant déjà publié son retour et sa marche lorsqu'il sortit de Séville, son voyage jusqu'à Barcelone fut un véritable triomphe. Les chemins et les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empressait dans tous les lieux habités d'aller au-devant de lui pour contempler cet homme extraordinaire qui s'était ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'entrée d'un Nouveau-Monde. Les Américains dont il était accompagné, les perroquets rouges et verts, et quantité d'autres nouveautés qu'il ne manquait pas d'étaler aux yeux des

spectateurs, attiraient la curiosité du vulgaire; mais l'admiration des hommes éclairés ne s'adressait qu'à lui. Il arriva vers le milieu d'avril à Barcelone. On lui fit une réception digne du service qu'il avait rendu à l'Espagne. Tous les courtisans, suivis d'un peuple innombrable, allèrent fort loin au-devant de lui; et, lorsqu'il eut reçu les premiers complimens de la part du roi et de la reine, il marcha jusqu'au palais, précédé de ses Américains. Les acclamations redoublaient à chaque instant, et jamais homme n'eut peut-être un jour plus glorieux et plus flatteur, surtout s'il rapprochait, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'était vu quelques mois auparavant. Il fut conduit avec cette pompe au travers d'une grande partie de la ville, à l'audience des rois catholiques qui l'attendaient hors du palais sous un dais magnifique, revêtus des habits royaux, le prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante cour qu'ils eussent rassemblée depuis long-temps.

Aussitôt qu'il aperçut Leurs Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds pour leur baiser la main; mais Ferdinand le fit relever, et lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avait été préparée: après quoi il reçut ordre de raconter à haute voix ce qui lui était arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble que son récit parut charmer toute l'assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à

l'exemple du roi et de la reine qui rendirent grâces au ciel les larmes aux yeux; et les hymnes de joie furent chantés par la musique de la chapelle: hymnes de funeste augure, qui servaient comme de prélude aux gémissemens funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel et malheureux hémisphère, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil et souillé de carnage.

Depuis ce grand jour, le roi ne parut point dans la ville sans avoir à sa droite le prince son fils et Colomb à sa gauche. Tous les grands, à l'exemple du souverain, s'accordèrent à combler d'honneurs l'amiral vice-roi des Indes. Le cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, aussi distingué par son mérite que par son rang et sa naissance, fut le premier qui le traita dans un festin, où non-seulement il lui fit prendre la première place, mais il le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai; ce que tous les seigneurs observèrent en le traitant à leur tour. Barthélemi et Diégo Colomb, ses deux frères, eurent part aux libéralités du roi, quoique absens tous deux de ses États. Le titre de *don* leur fut accordé, avec de magnifiques armoiries pour toute la famille.

C'est alors que le pape Alexandre VI, qui a laissé une mémoire si odieuse, donna cette fameuse *Bulle de Démarcation*, sollicitée par Ferdinand et

Isabelle; bulle qui leur accordait l'investiture de tout ce qu'ils pourraient découvrir et acquérir à l'occident des îles Açores, et qui laissait au roi de Portugal toutes les découvertes et conquêtes faites à l'orient des mêmes îles; comme si le père commun de tous les hommes, le Dieu qui les a placés sur ce globe, ouvrage de ses mains, avait pu permettre à un pontife d'Italie de leur ôter la propriété du sol où ce Dieu les avait fait naître, et de la transporter à d'heureux usurpateurs, à qui un homme de génie avait appris qu'il y avait un monde au-delà de l'Océan.

Colomb obtint un brevet particulier, qui lui donnait le commandement de la flotte jusqu'à l'île Espagnole[1], d'où elle devait revenir sous les ordres d'Antoine de Torrez, et de nouvelles patentes qui confirmaient celles dont il avait déjà fait un glorieux usage.

Leurs Majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Évangile, firent choix de douze prêtres séculiers et religieux, et leur donnèrent pour supérieur un bénédictin catalan d'un mérite distingué, avec un bref du pape qui contenait des pouvoirs fort étendus, et l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, et d'empêcher qu'ils ne fussent maltraités. Jamais ordre ne fut plus mal exécuté.

[1] Saint-Domingue ou Haïti.

L'amiral, en prenant congé de Leurs Majestés, obtint la permission de laisser ses deux fils à la cour, en qualité de pages, pour y recevoir une éducation digne de leur père et convenable à leurs espérances. Il se rendit à Séville, où il trouva la flotte qu'il devait commander, presque en état de mettre à la voile. L'ardeur des commissaires avait répondu à l'impatience de la cour. Dix-sept vaisseaux dont cet armement était composé se trouvaient déjà bien pourvus d'artillerie et de munitions, non-seulement pour le voyage, mais encore pour les colonies qu'on se proposait d'établir. On y avait embarqué un grand nombre de chevaux, des ferremens de toute espèce, des instrumens pour travailler aux mines et pour purifier l'or, des marchandises pour le commerce et pour les présens, du froment, du riz, des graines de toutes sortes de légumes, enfin tout ce qui peut servir aux progrès d'un nouvel établissement. Quinze cents volontaires, entre lesquels on comptait beaucoup de jeune noblesse, attendaient l'amiral avec une égale passion pour l'or et pour la gloire.

Enfin, le 25 de septembre 1493, la flotte espagnole sortit de la baie de Cadix, et le 2 d'octobre elle eut la vue de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le port de Gomère pour y faire de nouvelles provisions, surtout de veaux, de chèvres, de brebis, de porcs et

de poules, dont sortaient, remarque Herréra, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'amiral donna au commandant de chaque vaisseau un écrit soigneusement cacheté, qui contenait des instructions sur la route qu'on devait tenir, si l'on était séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité. Il souhaitait que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés.

On remit à la voile le 7 d'octobre, et l'amiral fit prendre un peu plus au sud que l'année précédente. C'est dans ce second voyage qu'il découvrit la Dominique, Marie-Galande, la Guadeloupe, Antigoa, les îles de Saint-Christophe et de Saint-Jean-Baptiste.

Le 27, après midi, on jeta l'ancre à l'entrée du Puerto-Réal. Quelques Américains s'approchèrent dans un canot, en criant *almiranté*. On les pressa de monter à bord. Ils demandèrent à voir auparavant l'amiral, et, lorsqu'il se fut montré, ils abordèrent sans crainte. Après l'avoir salué de la part de Guacanagari, ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voyait aucun de ses gens? Ils répondirent que les uns étaient morts de maladie, et que les autres étaient entrés dans le pays avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devait concevoir de ce

discours, il prit le parti de la dissimulation, et les Américains furent renvoyés avec des présens.

Le lendemain, en s'avançant dans le port, le premier spectacle qui frappa ses yeux, fut la ruine entière de la forteresse qui paraissait avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris. Non-seulement il ne s'y trouvait aucun Espagnol, mais la terreur semblait répandue parmi les Américains, et l'on n'en découvrit pas un seul aux environs. L'amiral fit nettoyer un puits dans lequel il avait recommandé aux officiers de la garnison de jeter leur or et ce qu'ils avaient de plus précieux, s'ils étaient pressés de quelques dangers : on n'y trouva rien. Il s'approcha des habitations les plus voisines ; elles étaient désertes. Enfin la vue d'un endroit où la terre avait été fraîchement remuée, lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps, qui paraissaient enterrés depuis un mois, et que leurs habits seuls, dont ils étaient encore revêtus, firent reconnaître pour des Espagnols.

Pendant qu'on poussait les recherches, et qu'on délibérait sur ces étranges conjectures, un prince de l'île, frère de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, et fit demander audience à l'amiral. Les historiens remarquent qu'il avait déjà fait quelques progrès dans la langue castillane. Il raconta qu'après le départ de l'amiral, la discorde

avait bientôt commencé à régner dans la colonie; que les ordres du commandant n'étaient plus respectés, chacun était sorti du fort, et s'était livré aux plus odieux emportemens; que les insulaires avaient vu ravir leurs femmes, enlever leur or, et commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages et de dissolutions; que le roi, son frère, n'avait pas laissé de contenir ses sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'amiral mettrait fin à cet affreux désordre : mais que Guttierez et d'Escovédo, après avoir tué un habitant du pays, étaient passés, avec neuf de leurs compagnons et les femmes qu'ils avaient enlevées, dans les États d'un cacique, nommé *Caonabo,* qui les avait massacrés jusqu'au dernier ; que ce prince, dont les mines de Cibao dépendaient, alarmé apparemment pour ses richesses, avait pris la résolution d'exterminer tous les étrangers ; qu'il était venu assiéger la forteresse avec une puissante armée, et que n'ayant pu l'emporter d'assaut, quoique la garnison fût réduite à dix hommes qui étaient demeurés fidèles à Diégo d'Arana, il y avait mis le feu pendant la nuit avec tant de fureur, et dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avait été impossible de l'éteindre ; que les assiégés avaient tenté de se sauver par la mer, mais qu'ils s'étaient noyés tous, avec leur commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du port; qu'à la

première nouvelle du siége, le roi Guacanagari s'était hâté de rassembler des troupes pour la défense de ses amis et de ses alliés; qu'il était arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avait entrepris de les venger; qu'il avait livré bataille au cacique et qu'il l'avait défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques blessures qui lui avaient dérobé les fruits de sa victoire, et dont il n'était pas encore guéri; que le reste des Castillans était dispersé dans l'île, et que jusqu'alors il avait eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces : enfin, qu'à de si justes douleurs, il joignait celle d'être encore trop faible pour aller témoigner lui-même à l'amiral combien il était sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandait une visite, dans laquelle il promettait de serrer leur alliance et leur amitié par de nouveaux nœuds.

Il paraît que ce discours ne persuada point entièrement Colomb. Tout le portait à la défiance; et dans ses recherches mêmes, il avait trouvé des circonstances qui lui faisaient soupçonner son allié coupable de tout le mal qu'il rejetait sur Caonabo. Cependant, loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitaient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvait s'établir dans l'île sans le consentement de ses principaux princes; qu'autrement il fallait s'attendre à des guerres sanglantes, dont le succès n'était pas

assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse; que si Guacanagari était un traître, il paraissait du moins disposé à garder les apparences de la bonne foi; qu'il n'était question que de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris; que, lorsqu'une fois on serait bien fortifié, il serait temps de punir les coupables, et que l'avenir apprendrait infailliblement à les distinguer. Cette sage politique emporta tous les suffrages. L'amiral ne fit pas difficulté de se rendre à la cour du roi, qui lui fit, d'un air triste, le récit du malheur des Castillans, et qui lui montra ses blessures. La confiance et l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit présent à l'amiral de huit cents petites coquilles, fort estimées dans le pays sous le nom de *cibas,* de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, et de trois petites calebasses remplies de grains d'or, dont le poids montait ensemble à deux cents livres. De son côté, l'amiral lui donna quantité de petits vases de verre, des couteaux, des ciseaux, des épingles, et de petits miroirs, qui furent reçus comme des richesses inestimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou. La vue des chevaux d'Espagne, auxquels on fit faire le manége en présence du cacique, lui causa beaucoup d'admiration.

Après ce nouveau traité, l'amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son établissement. Son

inclination le portait à rebâtir le fort sur ses premiers fondemens; mais, jugeant du pays par la connaissance qu'il en avait prise en rangeant la côte, il craignait que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort malsain. Il avait remarqué aussi qu'on y manquait de pierres pour les édifices, et d'ailleurs il voulait s'approcher des mines de Cibao. La résolution à laquelle il s'arrêta, fut de s'avancer plus à l'est; et, le 7 décembre, il partit de Puerto-Réal avec toute sa flotte, pour aller former une nouvelle colonie à Puerto-di-Plata, où le pays lui avait paru plus agréable et le terroir plus fertile. Dans une route si courte, il fut surpris par une tempête affreuse. Tous les vaisseaux n'auraient pu se garantir d'être jetés à la côte, si quelques instans de lumière ne leur eussent fait apercevoir, deux lieues au-dessous de Monte-Christo, une rivière qui leur offrit une retraite.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formait un port assez commode, mais un peu découvert au nord-est. L'amiral descendit près d'un village qui bordait le rivage, et remontant la rivière d'où l'on découvrit une plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvait détourner les eaux, et leur faire traverser le village pour les employer à des moulins, et les rendre utiles à tous les besoins d'une colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir et pour faire de la

chaux. Tant de commodités le déterminèrent à ne pas chercher d'autre lieu pour y jeter les fondemens d'une ville. Il fit bâtir d'abord une église et un magasin; ensuite il dressa le plan des quartiers et des rues. Les édifices publics furent bâtis de pierres; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille et de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle ville, la première apparemment qu'on eût jamais vue dans le Nouveau-Monde, reçut le nom d'*Isabelle*, à l'honneur de la reine de Castille, que l'amiral regardait comme la source de sa fortune et de sa gloire.

Mais, soit que les provisions n'eussent pas été ménagées ou qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas long-temps sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs la continuité d'un travail dont personne n'était dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat et l'extrême chaleur, causèrent de fâcheuses maladies. L'amiral, qui ne s'épargnait pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres et d'en presser l'exécution. Il avait observé que l'idée des trésors, dont tous ses gens avaient l'imagination remplie, servait à les soutenir contre la faim et la misère. Non-seulement il profitait de cette disposition pour

les animer continuellement par les plus hautes espérances; mais, craignant qu'à la fin ils ne fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus longtemps la découverte des mines, et dans l'impuissance où il était d'y marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alphonse d'Ojéda, vanté par son courage, sa force et son adresse.

Ojéda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au midi, l'espace de huit ou dix lieues, par un pays désert qui se terminait au pied d'une montagne, où, trouvant une gorge fort étroite, il ne fit pas difficulté de s'y engager. Elle le conduisit dans une grande et belle plaine qu'il fut surpris de voir entourée d'habitations, et coupée d'un grand nombre de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la rivière Yaqui. Il ne lui restait pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao; mais l'agréable accueil qu'on lui faisait dans chaque bourgade, et la quantité de ruisseaux qu'il avait à traverser retardèrent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisait découvrir des apparences de richesse. Les Américains qui lui servaient de guides ramassaient à ses yeux des pailles et des grains d'or dans le sable. Il estima par cet heureux essai quelle devait être l'abondance de ce métal dans les montagnes; et jugeant, avec prudence, qu'il n'avait rien de plus pressant que de

porter à la colonie de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabelle avec une assez grosse quantité d'or qu'il avait recueillie. Son récit et les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans ranimèrent ceux que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojéda avec tous les présens qu'il avait reçus de Guacanagari ; et des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés, il en retint deux de moyenne grandeur et trois caravelles. Le reste avait déjà mis à la voile lorsqu'il fut informé qu'une troupe de mécontens, ayant choisi Bernard de Pise pour leur chef, avaient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq bâtimens qu'il s'était réservés et de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi et renvoyé en Espagne dans un des cinq navires, avec les informations et les preuves de son crime; mais ses principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la colonie. Un historien remarque qu'il ne fut pas aussi sévère que semblait le demander une première sédition dont il était important de faire un exemple signalé. Cependant les ennemis de l'amiral commencèrent à lui reprocher de la cruauté; et cette fausse opinion qu'on prit de son

caractère, sur un acte de justice où toutes les formalités avaient été gardées, produisit dans un autre temps des effets funestes pour lui et pour toute sa famille.

Après avoir rétabli le calme dans la colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les mines de Cibao, et d'y faire transporter des matériaux pour la construction d'un fort. Il se fit accompagner de ses meilleurs soldats et d'un grand nombre de volontaires tous à cheval; et laissant Diégo, son frère, pour commander dans Isabelle, il se mit en marche le 12 de mars, enseignes déployées, au son des tambours et des trompettes. Le premier jour il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques hidalgos, des pionniers à la même gorge par laquelle Ojéda s'était ouvert un passage; et montant au sommet de la montagne, il découvrit avec admiration cette belle et vaste plaine de vingt lieues de longueur, nommée *Vega-Real*, c'est-à-dire campagne royale. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit; et tous les Américains d'un grand nombre d'habitations dont elle est remplie lui firent un bon accueil.

On passa tranquillement la nuit sur la rive de l'Yaqui. Les Américains que l'amiral avait amenés d'Isabelle entraient dans les maisons qui se trou-

vaient sur la route, et prenaient librement ce qui tombait sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs, sans que les habitans donnassent la moindre marque de surprise ou de mécontentement. Ils en usaient de même dans les logemens des Espagnols, et l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude qui prouvait leur simplicité et leur innocence, et les premières idées de propriété leur furent données par ceux qui leur apportaient les exemples du brigandage.

Une haute montagne sépare le pays qu'on avait traversé de la province de Cibao. Il fallut employer les pionniers pour s'ouvrir l'accès de cette montagne. L'amiral ayant eu la curiosité de monter au sommet, découvrit de là l'île presque entière.

Le nom de *Cibao*, que les insulaires donnent à cette province, vient de la nature du terroir qui n'est composé que de montagnes pierreuses, et de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *ciba* dans leur langue. Quoique l'entrée du pays soit affreuse, on s'aperçoit bientôt que l'air y est doux et fort sain. Il y coule de toutes parts des rivières et des ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les montagnes; mais les lieux bas et le bord des eaux sont couverts de pins d'une extrême hauteur qui, sans être fort près les uns des autres, paraissent former dans l'éloignement de grandes et belles forêts.

La vue d'un pays si riche les fit penser sérieuse-

ment à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabelle, ils avaient déjà trouvé quantité de mines d'or, une mine de cuivre et deux carrières d'ambre et d'azur. Il était si difficile de revenir souvent à cheval, ou de conduire des voitures dans un pays rempli de pierres et de montagnes, que cet obstacle seul aurait suffi pour les obliger d'y former un établissement; mais l'amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un fort pour mettre les habitans sous le joug. Il en traça lui-même le plan sur une montagne, dont la rivière de *Xanique* faisait une presqu'île. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette rivière, le canton qu'elle arrose était rempli de mines. La forteresse fut bâtie de pierres et de bois, et ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la rivière laissait un passage par terre. On lui donna le nom de *Saint-Thomas*, pour railler les incrédules qui n'avaient pas voulu croire ce qu'on publiait des mines de Cibao sans les avoir vues de leurs propres yeux. Il se trouva, dit-on, dans les fondemens des nids de paille qui parurent assez anciens, et qui contenaient des œufs pétrifiés aussi ronds et aussi gros que des oranges.

L'amiral confia le gouvernement de cette importante place au commandeur don Pédro de Margarita, et lui laissa cinquante-six hommes, qui étaient un mélange de soldats et d'ouvriers. Ensuite, craignant pour Isabelle dans une si longue absence, il

se hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avait pas cessé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficultés au passage des rivières qu'il fut obligé de camper plusieurs fois entre les habitations des Américains. C'était autant d'occasions de se les attacher par ses caresses et ses bienfaits. En approchant de sa colonie, il fut surpris du progrès de tout ce qu'il avait fait semer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellens melons. Les concombres étaient venus en vingt jours. Le blé, qui n'avait été mis en terre qu'à la fin de janvier, était en épis. Tout germait en trois jours, et la plupart des fruits étaient mûrs dans l'espace de trois semaines. Cette extrême fertilité du terroir venait de l'admirable température de l'air et des eaux qui pénétraient aussitôt les germes, et qui fournissaient une nourriture continuelle aux racines.

Cependant ces secours ne suffisant point à la subsistance de la colonie, on y était menacé de toutes les extrémités du besoin. Les provisions qu'on y avait apportées touchaient à leur fin. La chaleur et l'humidité, qui servaient si promptement à la végétation des plantes, corrompaient les vivres de l'Europe, que d'ailleurs on n'avait pas assez ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dresser des moulins pour moudre le blé. Ce travail demandait de la vigueur. Les sol-

dats et les ouvriers qu'on avait occupés sans relâche à bâtir la ville étaient faibles ou malades. L'amiral se vit obligé d'employer les bras de la noblesse, humiliation insupportable pour des volontaires qui ne s'étaient embarqués que par des motifs de fortune et d'honneur. Les mécontentemens éclatèrent, et la violence qui parut nécessaire pour les apaiser ne servit qu'à les aigrir. Boyl, chef des missionnaires, fut un des plus emportés. Il traita l'amiral de cruel. La principale cause de sa haine, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, paraît avoir été le chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres; mais la sévérité nécessaire de Colomb à punir les plus légères fautes lui servait de prétexte spécieux; et, après lui en avoir fait des reproches, il avait allé plusieurs fois jusqu'à mettre l'église en interdit. Ainsi ces hommes envoyés pour établir la religion et la paix, n'étaient que des instrumens de scandale et de discorde.

Dans ces circonstances, on reçut avis du fort de Saint-Thomas que les Américains abandonnaient les habitations voisines, et que le redoutable Caonabo se disposait à chasser les Castillans de ses États. Mais la nouvelle qu'on reçut en même temps, qu'un seul cavalier du fort de Saint-Thomas avait mis plus de quatre cents naturels en fuite, par la vue et les mouvemens de son cheval, fit juger que

les révoltes d'une nation si simple et si timide ne seraient jamais fort dangereuses.

Il lui tardait de pouvoir exécuter les ordres de Leurs Majestés catholiques, qui lui avaient recommandé particulièrement d'étendre leur domaine et leur gloire par de nouvelles découvertes. Cette entreprise demandant une longue absence, il commença par établir dans la colonie un conseil ou un tribunal, composé de Boyl, de Pédro Fernandez Corroel, d'Alphonse Sanchez de Carvajal et de Jean de Luxan, auxquels il donna pour président don Diègue son frère, qui n'avait pas cessé de commander dans la ville. Ensuite, ayant donné ses ordres et ses instructions, il partit le 24 d'avril, avec un navire et deux caravelles. Il découvrit d'abord la Jamaïque (*Jamaica*); c'est le nom que les Américains lui donnaient. La résistance qu'on lui opposa ne lui permit pas d'y aborder. Il suivit la côte à l'ouest. Mais ayant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba dans la résolution d'approfondir si c'était une île ou la terre ferme.

Il arriva sous le cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*. Ensuite, continuant de ranger la côte, il rencontra quantité de petites îles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes et plus ver[illegible] proportion qu'elles étaient moins éloignées de Cuba, et la plupart à deux,

trois ou quatre lieues de distance entre elles. Leur nombre paraissant croître, le troisième jour l'amiral perdit l'espérance de les compter, et leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par des canaux où les navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges et de la forme des grues, qui ne se trouvent que dans ces îles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à les nourrir. On y prit des *rêves*, espèces de poissons de la grosseur des harengs. L'expérience, ou le témoignage des Américains, y fit reconnaître une propriété singulière. Avec une corde déliée, d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, et dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux, vers les tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance; et, lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde on attire quelquefois une tortue qui pèse plus de cent livres.

L'amiral, apprenant des pêcheurs du pays qu'il trouverait plus loin beaucoup d'autres îles, continua sa route à l'ouest, sans être arrêté par le danger continuel d'échouer sur les sables ou de se briser contre les côtes. Une île plus grande que les autres reçut le nom de *Sainte-Marthe*. On y trouva quantité de poissons, des chiens muets, de grandes troupes de grues rouges, des perroquets

et d'autres oiseaux; mais la crainte fit fuir les habitans du seul village qu'on y découvrit. L'eau commençait à manquer sur les trois bords castillans. On avait des ressources présentes dans l'île de Cuba, on s'en rapprocha, et l'on prit la route de l'est, avec des vents fort variables et par des canaux remplis de sable. L'amiral y échoua fort dangereusement, et ne fut redevable de la conservation de son vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer sans dessein et sans ordre, en suivant les bancs et les canaux dans une mer fort blanche, exposée chaque jour à la violence des marées et des courans. Enfin les trois vaisseaux se retrouvèrent près de Cuba, sur la même côte d'où ils avaient pris leur route.

Le 7 de juin, pendant que l'amiral faisait célébrer les saints mystères sur le rivage, on y vit arriver un vieux cacique qui s'approcha de l'amiral pour lui présenter modestement quelques fruits de l'île; ensuite s'étant assis à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, il lui tint ce discours, que Colomb se fit expliquer aussitôt par ses interprètes: « Tu es venu dans ces terres que tu n'avais jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprends néanmoins que nous reconnaissons dans l'autre vie deux lieux où doivent aller les âmes: l'un redoutable et rempli de ténèbres, qui est le partage des méchans; l'autre bon

et délectable, où reposent ceux qui aiment la paix et le bonheur des hommes. Si tu crois mourir, si tu crois que le bien ou le mal que tu auras fait te sera rendu, j'espère que tu ne feras point de mal à ceux qui ne t'en font point. Tout ce que tu as fait jusqu'à présent est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins ne tendent qu'à rendre graces à Dieu. »

L'amiral lui répondit : « qu'il se réjouissait beaucoup de voir l'immortalité de l'âme au nombre de ses connaissances; qu'il lui apprenait, et à tous les habitans de sa terre, que les rois de Castille, leurs seigneurs, l'avaient envoyé pour savoir s'il y avait dans leur pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disait des Caraïbes; qu'il avait ordre de les corriger de cet usage inhumain, et de faire régner la paix entre tous les habitans des îles. » Le cacique, à qui on expliqua cette réponse, versa quelques larmes après l'avoir entendue. Il demanda plusieurs fois si c'était du ciel que ces hommes étaient descendus. Les Américains eurent bientôt lieu de demander si ces hommes étaient sortis de l'enfer.

De retour dans sa colonie, l'amiral trouva que le besoin s'y faisait sentir de plus en plus. Une autre source de désordre fut la licence des gens de guerre que l'amiral avait laissés sous la conduite d'un hidalgo nommé Margarita. Cet officier avait

reçu ordre de visiter toutes les provinces de l'île, en faisant observer une exacte discipline : c'était trop exiger d'un corps de troupes qui manquait du nécessaire. Aussi les soldats castillans, qui trouvèrent les habitans peu disposés à leur fournir des vivres, employèrent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les puissances de l'île se réunirent contre eux, à la réserve de Guacanagari, dont les États portaient le nom de *Marien*. Don Diègue, gouverneur d'Isabelle, fit faire à Margarita des remontrances de la part du conseil. Elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colomb, il se retira dans le fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voies pour remédier à la faim qui les pressait. Il y était exposé lui-même; et les historiens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériterait plus d'éloges s'il y avait su joindre un peu de modération dans sa conduite. Un jour que les habitans lui avaient apporté deux tourterelles, il les reçut et les paya libéralement. Elles étaient vivantes entre ses mains. Il pria ses officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du fort, et, donnant la liberté aux deux oiseaux, il dit à ceux qui l'avaient suivi qu'il ne pouvait se résoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les voyait mourir de faim.

Ce n'était pas le seul mal qui le tourmentait. Depuis quelque temps il souffrait de vives douleurs qui troublaient jusqu'à son sommeil. On a cru qu'elles venaient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'île. Mais les attribuant au climat, ou à la mauvaise qualité des subsistances, il prit enfin la résolution de retourner en Espagne. Ce dessein le conduisit à Isabelle, où son mécontentement et le mépris qu'il avait pour la nouvelle noblesse du gouverneur lui firent éviter de le voir. Il ne garda plus de ménagement dans ses discours, et cette conduite lui fit un grand nombre de partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Ce missionnaire publia qu'il allait détromper les rois catholiques des fausses idées qu'on leur faisait concevoir de l'amiral et de ses entreprises, et joignant l'effet aux menaces, il partit avec Margarita sur des navires qui venaient d'apporter don Barthélemi, frère de Colomb. En arrivant à la cour d'Espagne leur haine se déchaîna contre les Colomb. Ils publièrent qu'à la vérité l'île Espagnole avait un peu d'or, mais qu'on en verrait bientôt la fin, et qu'un avantage si léger ne valait pas tant de dépenses ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens. Sans doute les motifs qui le faisaient parler n'étaient pas très purs; mais il serait difficile de nier qu'il n'y eût beaucoup de vérité dans ce qu'il disait.

L'amiral résolut de porter la guerre aux caciques ennemis de sa colonie; mais avant son départ il revêtit son frère d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter : ce fut celui d'*adelantade* ou lieutenant général dans toutes les Indes occidentales. La cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un emploi de cette importance eût été donné sans sa participation; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond, don Barthélemi en était digne. Il entendait parfaitement la navigation; il avait de la prudence et du courage. Tous les historiens conviennent qu'il aurait pu rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies et des haines qui firent manquer plusieurs fois ses plus sages mesures.

Cependant quelques jours de réflexion firent juger à l'amiral que le petit nombre de troupes avec lequel il se proposait de tenir la campagne pourrait être accablé par les Américains réunis. Il crut devoir tenter la surprise et la ruse avant que de faire éclater ses desseins. Caonabo lui paraissant le plus redoutable des caciques, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses États. Il savait que ce prince, qui prenait le titre de *Maguana,* faisait beaucoup plus de cas du cuivre et du laiton que de l'or, et qu'il avait souvent marqué une vive passion d'obtenir la cloche de l'église d'Isabelle, parce qu'il s'était imaginé qu'elle parlait

Il se servit de cette connaissance pour le faire donner dans un piége, dont Ojéda qui commandait le fort de Cibao prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitaient une paix constante, et que par des sentimens particuliers d'estime pour Caonabo ils pensaient à lui faire des présens considérables.

Ojéda partit du fort avec neuf cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présens de l'amiral. Une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui était la résidence ordinaire du cacique. Après quelques explications il fit voir à Caonabo les présens qu'il avait à lui offrir : c'étaient des fers, tels qu'on les met aux pieds et aux mains des forçats, mais de laiton si poli qu'ils paraissaient d'argent. Il lui dit que ces instrumens étaient des marques d'honneur dont l'usage était réservé aux rois de Castille, et que dans le dessein où l'amiral était de le traiter avec la plus haute distinction il ne faisait pas difficulté de lui envoyer ce qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'à ses maîtres; qu'il lui conseillait de se retirer à l'écart pour se parer de ce précieux ornement, et que se présentant ensuite aux yeux de ses sujets il paraîtrait avec autant de majesté que les rois de Castille. Caonabo donna dans le piége, et ne se défiant pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa

cour, il fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojéda lui mirent les fers, se saisirent brusquement de lui, après l'avoir intimidé par la vue de leurs armes, et le placèrent en croupe derrière leur chef, qui se l'étant fait lier au milieu du corps, reprit au galop le chemin d'Isabelle avec sa proie.

La joie de l'amiral fut extrême en se voyant maître du destructeur de son premier établissement et du seul ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans sa maison ; mais loin d'en tirer quelque marque de respect et de soumission, il remarqua qu'il affectait de ne pas le saluer lorsqu'il le voyait paraître, tandis qu'il en usait plus civilement à l'égard d'Ojéda. Colomb voulut savoir de lui-même la raison de cette différence : c'est, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me venir prendre dans ma maison, et que ton officier a plus de cœur que toi. Un homme si fier parut dangereux jusque dans ses chaînes. On prit le parti de l'envoyer en Espagne et de l'embarquer malgré lui sur un navire qui était prêt à faire voile; mais une tempête qui ensevelit dans les flots ce bâtiment et plusieurs autres fit périr le malheureux cacique avec tous ceux qui l'accompagnaient.

On vit bientôt arriver au port d'Isabelle Antoine de Torrez, qui était renvoyé avec quatre grands vaisseaux bien fournis de vivres et de munitions, et qui remit à l'amiral des lettres du 16 d'août, par

lesquelles le roi et la reine lui témoignaient une extrême satisfaction de ses services; ils lui demandaient le récit de ses observations, les noms et les distances des îles, et toutes les espèces d'oiseaux qui n'étaient pas connus en Espagne; et, pour établir un commerce régulier entre le Nouveau-Monde et l'Ancien, ils réglaient que des deux côtés on ferait partir tous les mois une caravelle qui n'aurait pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étaient terminés avec le Portugal.

L'année touchait à sa fin lorsqu'il apprit que l'enlèvement de Caonabo avait soulevé l'île entière, et que les trois frères de ce prince assemblaient une nombreuse armée dans la Véga-Réal; il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein où il était de se mettre à la tête de ses troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves sujets. Les Castillans capables de service ne montaient pas à plus de deux cents hommes d'infanterie et vingt cavaliers; mais l'amiral y joignit vingt chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morsures et leurs aboiemens contribueraient autant que le sabre et la mousqueterie à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nus et sans ordre.

Il partit d'Isabelle le 24 de mars avec l'adelantade et Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Véga-Réal qu'il découvrit l'armée ennemie, forte de cent

mille hommes, et commandée par Manicate, un des frères de Caonabo. L'adelantade entreprit sur-le-champ de l'attaquer; il trouva peu de résistance. Ces malheureux insulaires, dont la plupart n'avaient que leurs bras pour défense, ou qui n'étaient pas accoutumés du moins à des combats fort sanglans, furent étrangement surpris de voir tomber parmi eux des files entières par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Espagnols, d'être foulés aux pieds des chevaux et saisis par de gros mâtins, qui leur sautant à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étranglaient d'abord ou les renversaient, et mettaient facilement en pièce des corps nus, dont aucune partie ne résistait à leurs dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de morts; les autres prirent la fuite; on les poursuivit et les prisonniers furent en grand nombre. L'amiral employa neuf ou dix mois à faire des courses, qui achevèrent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'île. Il rencontra plusieurs fois les trois caciques avec le reste de leurs forces, et chaque rencontre fut une nouvelle victoire; car c'est de ce nom que les historiens appellent cet exécrable abus de la force destructive contre la faiblesse désarmée.

Après les avoir assujettis, l'amiral leur imposa un tribut, qui consistait, pour les voisins des

mines, à payer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or; et pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. Guarinoex, roi de la Véga-Réal, offrit de faire labourer la terre, et semer par ses sujets le blé que les Castillans voudraient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avait déjà rendu cet important service. Sa proposition fut rejetée, sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus dans un temps où la difficulté de faire venir des vivres d'Espagne avait réduit plusieurs fois la colonie aux dernières extrémités; mais comme ce prince ne cherchait qu'à se dispenser de fournir de l'or, sous prétexte que ses peuples ignoraient le moyen d'en recueillir, un historien juge, avec assez de vraisemblance, que l'amiral faisant peu de fonds sur la faveur des Espagnols, et se voyant exposé à de grandes révolutions par sa qualité d'étranger, rapportait toutes ses vues à s'enrichir, et préférait l'or à tout autre soin. Il obligea Manicate, principal auteur de la révolte, de lui en fournir chaque mois une mesure qui montait à cent cinquante écus : en même temps il fit fabriquer des médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnait à ceux qui apportaient le tribut, et qu'ils étaient obligés de porter au cou pour faire foi qu'ils avaient payé, avec ordre de les changer à chaque paiement. Boechio, puissant cacique, dont les États

étaient les plus éloignés d'Isabelle, fut le seul qui continua de résister aux vainqueurs, animé par Anacaona, sa sœur, veuve de Caonabo, dont il avait embrassé la vengeance.

Tous les autres sentirent bientôt le poids du joug; mais dans la simplicité qu'ils conservaient encore, ils demandaient sans cesse à leurs nouveaux maîtres s'ils ne retourneraient pas bientôt en Espagne; cependant, lorsqu'ils eurent perdu l'espérance d'en être délivrés par un départ volontaire, ils résolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres; c'est-à-dire de renoncer à la culture du maïs, et de se retirer dans les montagnes; ils se flattaient que les productions naturelles de la terre y suffiraient pour leur nourriture, pendant que les étrangers périraient de faim ou seraient forcés de quitter l'île. Guacanagari même, qu'on ne cessa de ménager, et qui se vit forcé aux travaux les plus humilians pour satisfaire l'avarice de ses alliés, ou pour fournir à leur subsistance, suivit l'exemple des fugitifs : cette résolution désespérée produisit, en partie, l'effet qu'ils en avaient attendu. Les conquérans de l'île Espagnole retombèrent bientôt dans le même excès de misère qui les avait déjà réduits à se nourrir de ce que la nature offre de plus dégoûtant ; mais les Américains n'en tirèrent pas d'autre fruit pour eux-mêmes, que de se voir poursuivis par des ennemis affamés qui ne leur

firent aucun quartier, ou qui les forcèrent de se tenir cachés dans des cavernes, sans oser faire un pas pour chercher leur nourriture. On assure que la faim, les maladies et les armes des Castillans firent périr, en peu de mois, la troisième partie des habitans de l'île; Guacanagari eut le même sort; et, pour récompense de tant de services qu'il avait rendus à l'Espagne, les historiens ont noirci sa mémoire par les plus odieuses accusations : il n'y avait pas d'autres moyens de justifier les destructeurs.

Cependant Boyl et Margarita étaient arrivés à la cour d'Espagne, et faisaient retentir leurs plaintes contre l'amiral et ses deux frères. Ils traitaient de chimère tout ce qu'on avait publié de la découverte des mines d'or; ils accusaient l'amiral d'imprudence, d'orgueil et de cruauté; ils lui reprochaient de compter pour rien la vie des Castillans, qu'il avait employés aux plus vils travaux, et qu'il avait ensuite abandonnés pendant quatre mois, pour aller découvrir de nouvelles terres ou des trésors qui étaient demeurés apparemment dans ses coffres. On avait reçu d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des lettres particulières de quelques mécontens, qui n'avaient pas fait une peinture avantageuse de la conduite des Colomb. Leurs Majestés prirent le parti d'envoyer à l'île Espagnole un commissaire, chargé de l'ordre vague d'appro-

fendir la vérité, et d'une simple lettre de créance pour le faire respecter. Cette voie pouvait être prudente et sûre, si la cour d'Espagne eût fait un meilleur choix.

Mais Jean d'*Aguado*, honoré de cette commission, était un esprit vain, qui s'enfla d'une faveur à laquelle il ne s'était point attendu. Il arriva au port d'Isabelle vers la fin du mois d'octobre, lorsque l'amiral était occupé à apaiser quelques nouveaux mouvemens dans la province de Maguana. L'adelantade commandait en l'absence de son frère. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il employa même des menaces; et sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avait à faire contre le gouvernement, il prit une autorité qui excédait beaucoup ses pouvoirs. Ensuite, étant parti pour chercher l'amiral, il publia dans sa route qu'il était venu pour faire le procès aux Colomb et pour en délivrer la colonie. Ses gens le représentaient aux Américains comme un nouvel amiral qui devait faire périr l'autre; et ce bruit fut répandu avec tant d'affectation, que plusieurs caciques en prirent occasion de s'assembler pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'amiral, rappelé par un courrier de son frère, était rentré dans Isabelle; il y retourna aussitôt; et sa suite ayant été grossie par tous les mécontens, il y entra comme en triom-

phe. Sa commission fut proclamée au son des trompettes. L'amiral aida lui-même à la solennité de cette publication; et, se présentant au commissaire, il l'assura d'une soumission absolue aux ordres de Leurs Majestés. Aussitôt les informations furent commencées dans les plus rigoureuses formes. Américains et Castillans, la plupart saisirent ardemment l'occasion de perdre des étrangers qu'ils n'aimaient pas et que la cour semblait abandonner. D'ailleurs les plaintes étaient reçues, et la faveur du commissaire se déclarait ouvertement pour les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'amiral se conduisit avec une extrême modération : il déféra tous les honneurs à son adversaire; il souffrit patiemment l'insolence de ses reproches; il affecta même de la tristesse et de l'embarras dans son extérieur, jusqu'à négliger ses cheveux et sa barbe, et se revêtit d'un habit de deuil, qu'un historien nomme un habit gris de moine. Enfin, loin de relever les fausses démarches d'Aguado, il ne considéra que l'autorité dont il tenait ses pouvoirs, quoiqu'ils ne fussent pas clairement expliqués dans les lettres.

Après les informations, lorsque le commissaire se disposait à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa dans le port les navires qui l'avaient apporté. Il n'en restait pas d'autres, au Nouveau-Monde, que deux caravelles que l'amiral avait

construites depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire; mais il déclara qu'il monterait l'autre, pour aller plaider au tribunal incorruptible la cause de ses maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes, et leur donner les avis qu'ils lui avaient demandés sur la ligne de partage entre les couronnes de Castille et de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme. L'amiral, continuant de lui laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence le gouvernement général à ses deux frères. Roland, dont il connaissait l'habileté, fut nommé chef de la justice. Plusieurs forteresses qu'il avait bâties en différens lieux pour contenir les caciques reçurent des commandans de sa main, surtout celle de la Conception, dans la plaine de la Véga, qui devint ensuite une ville considérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonstances, qu'on avait découvert au sud de l'île des mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya Garay et Diaz, avec une escorte et des guides, qui leur firent traverser la Véga-Réal, d'où, passant entre des montagnes, ils entrèrent dans une autre plaine qui les conduisit au bord de la Hayna, rivière fort poissonneuse, où quantité de ruisseaux apportaient un mélange d'or et de sable. La terre qu'ils

firent ouvrir en divers endroits leur offrit une abondance de grains d'or. L'amiral n'en fut pas plutôt informé qu'il fit construire dans le lieu une forteresse qu'il nomma *Saint-Christophe;* et ces mines auxquelles il donna le même nom, fournirent long-temps d'immenses richesses. Il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour lui dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffisait pour faire tomber la principale accusation de ses ennemis; et quand leurs autres reproches auraient été mieux fondés, il n'ignorait pas qu'on obtient grâce aisément de ses maîtres lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance et leurs trésors. Il faut convenir que pendant cette persécution suscitée par ses ennemis, l'amiral montra, dans toute sa conduite, la même supériorité de lumières et de courage qu'il avait signalée dans tout le cours de son expédition. On ne peut lui reprocher que les cruautés odieuses exercées contre les Américains: l'humanité, il est vrai, répugne à croire que les cruautés fussent absolument gratuites. Il était bien difficile, et peut-être impossible, que les Espagnols ne fissent pas un peu trop sentir leur ascendant; et les naturels du pays étant une fois portés à la défiance et à la haine, une poignée d'étrangers, environnée d'ennemis, ne se crut en sûreté que par leur mort. Qu'en faut-il conclure? Que l'esprit de conquête et d'avidité, principe de ces expéditions

hasardeuses et brillantes, ne pouvait avoir que des effets funestes. On ne connaissait pas alors d'autre héroïsme : on n'était point encore assez éclairé pour sentir qu'il était à la fois et plus glorieux et plus utile de s'attacher les Américains par de bons traitemens, que de les disperser par la terreur ou de les détruire par le fer; et les conquérans trouvèrent plus court et plus facile de faire des esclaves et des victimes, que d'acquérir des alliés et des amis.

Les deux caravelles mirent à la voile le 10 de mars 1496. L'amiral fit embarquer dans la sienne environ deux cent vingt Espagnols, les plus pauvres et les plus infirmes de la colonie, que leurs femmes et leurs parens avaient redemandés à la cour, et que ses bons traitemens, dans le cours de la navigation, disposèrent à prendre parti pour lui contre Aguado : il se fit accompagner de l'adelantade jusqu'à Puerto de Plata, qu'il voulait visiter avec lui, dans le dessein d'y bâtir une ville; ensuite, prenant congé de son frère, qui retourna par terre à la colonie, il fit gouverner à l'est, vers le cap d'Engano, et l'ayant doublé le 22, il aborda le 9 à Marie-Galante [1]; mais la difficulté de faire de l'eau et du bois l'obligea d'aller mouiller le jour suivant à la Guadeloupe [2]. Sa surprise fut extrême

[1] Du nom du vaisseau amiral de Colomb.

[2] Colomb nomma ainsi cette île d'après un couvent de l'Estra-

d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes, armées d'arcs et de flèches, qui s'opposèrent à l'approche de ses barques. Deux Américains, de ceux qu'il avait amenés d'Hispaniola[1], se jetèrent à la nage pour avertir cette troupe d'Amazones qu'on ne pensait point à leur nuire, et qu'on ne leur demandait que des vivres; elles répondirent que leurs maris étaient de l'autre côté de l'île, et que c'était à eux qu'il fallait s'adresser; et voyant que les barques n'avançaient pas moins, elles tirèrent une nuée de flèches dont personne ne fut blessé. Mais bientôt le bruit des arquebuses les mit en fuite; les Castillans entrèrent dans l'île, sans être sûrs que ce ne fût pas la terre ferme. Ils y trouvèrent de très gros perroquets, du miel, de la cire, et quantité de ces plantes dont les insulaires faisaient du pain, et qu'ils nommaient *cazabi*, d'où les Français ont fait *cassave*. Un détachement, qui fut envoyé dans les terres, amena quarante femmes, entre lesquelles était l'épouse du cacique, qu'on n'avait pas eu peu de peine à joindre dans sa fuite. Lorsqu'elle s'était vue pressée par celui qui la poursuivait, elle s'était tournée tout d'un coup; et, l'ayant saisi de ses deux bras, elle l'avait renversé avec tant de force que, sans le

madure, aux moines duquel il avait promis de les faire servir de parrains à une de ses premières découvertes.

[1] L'île Espagnole ou Saint-Domingue.

secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'aurait étouffé. Cependant les caresses et les présens que l'amiral fit à toutes les femmes, établirent bientôt la confiance et l'amitié; elles procurèrent toutes sortes de rafraîchissemens aux deux caravelles, pendant neuf jours que les Castillans passèrent dans l'île; et lorsqu'on remit à la voile, l'épouse du cacique offrit de s'embarquer avec sa fille pour suivre l'amiral en Espagne.

On ne découvrit point la terre avant le 11 de juin. En entrant le lendemain dans le port de Cadix, Colomb trouva trois vaisseaux prêts à faire voile, avec des vivres et des munitions, pour l'île Espagnole; et n'osant les arrêter après avoir eu les ordres du roi, il eut du moins le temps de saisir cette occasion pour animer, par ses lettres, le courage et la constance de ses frères.

Il se rendit à Burgos où Leurs Majestés catholiques tenaient ordinairement leur cour. Il parut à l'audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un criminel dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations de Boyl et de Margarita. Il ne reçut que des éloges et des remercîmens pour ses nouveaux services.

Dans la joie d'un accueil qui couvrait ses ennemis de honte, il fit le récit de ses découvertes; et proposant de les continuer, il demanda huit vais-

seaux, dont il en destinait deux à porter des vivres et des munitions à la colonie d'Isabelle, et les six autres à demeurer sous ses ordres: cette demande lui fut accordée. Ensuite, ayant représenté qu'il était question de former un établissement solide qui pût servir de modèle à l'avenir pour d'autres colonies, il obtint que Leurs Majestés feraient passer dans l'île Espagnole un corps de recrues de trois cents hommes, composé de quarante cavaliers, cent fantassins, soixante matelots, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, et vingt artisans de différentes professions auxquels on adjoindrait trente femmes; que le fond de leur solde serait, par mois, de 60 maravedis et d'un *hanega* de blé, qui revient à six boisseaux de France, et que, par jour, on leur donnerait 14 maravedis pour vivre; qu'on enverrait des religieux pour le service divin et pour l'instruction des Américains; des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, pour connaître la nature des maladies qui avaient emporté tant de monde, et pour en chercher le remède; enfin, jusqu'à des musiciens et des joueurs d'instrumens, pour bannir la tristesse, fléau ordinaire des colonies lointaines. Outre les trois cents personnes qui devaient être entretenues aux dépens de Leurs Majestés, l'amiral eut la permission d'en mener cinq cents à ses propres frais. Il fut permis aussi à tous ceux qui voudraient passer en Amérique,

sans aucune solde, de s'embarquer sur sa flotte, avec cet avantage séduisant qu'ils auraient le tiers de tout l'or qu'ils pourraient découvrir dans d'autres mines que dans celles dont on avait déjà pris possession, et qu'ils ne paieraient à Leurs Majestés que le dixième de tous les autres profits du commerce.

Toutes ces mesures étaient sages; mais comme on ne pouvait se promettre de trouver beaucoup de volontaires qui fussent disposés à se transporter au Nouveau-Monde pour y passer toute leur vie, surtout depuis le retour de ceux qui n'en avaient rapporté qu'une couleur livide et diverses sortes de maladies, l'amiral commit une grande faute en proposant de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs, dans un exil perpétuel aux nouvelles colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que ceux des criminels qui avaient mérité la mort serviraient deux ans sans gages, et les autres une année seulement; après quoi ils seraient à couvert de toutes les poursuites de la justice, sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les tribunaux d'Espagne de condamner désormais au travail des mines ceux qui avaient mérité quelque punition équivalente. Ces deux règlemens, qui reçurent le sceau de l'autorité souveraine le 22 de juin, à Médina del Campo, dé-

mentaient la sagesse qu'avait jusque-là montrée l'amiral. Il fut égaré par l'ambition de hâter, à quelque prix que ce fût, les progrès de sa colonie; mais que pouvait-il attendre de pareils habitans? Les nouveaux États doivent être établis sur de meilleurs fondemens. Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des terres à ceux qui seraient en état de les cultiver et d'y bâtir, avec réserve des droits du souverain sur l'or, l'argent et les autres métaux. Enfin la reine, qui s'attribuait justement l'honneur des premières entreprises qui avaient conduit son amiral à la découverte du Nouveau-Monde, fit publier un édit qui défendait le passage aux Indes à tous ceux qui n'étaient pas nés sujets de sa couronne de Castille. Cependant il paraît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire satisfaction à l'amiral sur la conduite et les discours de Boyl et de Margarita, dont le premier était Catalan, et l'autre sujet de la couronne d'Aragon. Les historiens qui lui attribuent ce dessein ajoutent que l'amiral demanda cette satisfaction comme une récompense de ses services; mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

Les vaisseaux qu'il avait rencontrés à Cadix ayant achevé leur voyage au commencement de juillet, l'adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avait reçue de l'arrivée de son frère en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux

trésors. Dans le compte qu'il rendait de ses opérations à l'amiral, il lui faisait sentir que le choix du terrain n'avait pas été heureux pour sa ville d'Isabelle, et que, s'il voulait former une colonie durable, il fallait songer à d'autres établissemens. La cour, à qui l'amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumières, il se rappela que dans son dernier voyage, en rangeant la côte du sud, il avait remarqué de bons ports, d'excellens pâturage, et des terres qui lui avaient paru fertiles, sans compter que cette partie de l'île ne devait pas être fort éloignée des mines auxquelles il avait donné le nom de *Saint-Christophe*. Il fit partir aussitôt une caravelle pour communiquer ses idées à son frère, avec ordre de travailler incessamment au transport de la colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque, par d'autres informations, don Barthélemi était à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviédo fait le récit de cet événement.

Un jeune Aragonais, nommé *Michel Diaz*, le même qui avait reconnu les nouvelles mines, s'était battu contre un Espagnol et l'avait grièvement blessé. Quoiqu'il fût au service particulier de l'adelantade, la crainte du châtiment l'avait fait fuir. Il avait pris sa route, avec cinq ou six de ses amis, vers la partie orientale de l'île, d'où côtoyant le rivage au sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un

fleuve sur la rive duquel il trouva une bourgade. Les habitans, qui n'avaient point encore été maltraités par les Espagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une femme, que les historiens ont nommée *Catalina*, conçut de l'inclination pour lui; elle lui découvrit des mines, qui n'étaient qu'à sept lieues de sa demeure; et dans la crainte de perdre un homme qui lui était devenu cher, elle lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses terres. Le pays était agréable et fertile. Diaz ne balança point à saisir cette occasion pour se réconcilier avec la colonie. Catalina lui donna pour guides quelques habitans dont elle lui garantit la fidélité. Isabelle était éloignée d'environ cinquante lieues. Il y arriva secrètement. Quelques amis lui apprirent que son adversaire était guéri de sa blessure. Rien ne l'empêcha plus de se montrer; il se présenta devant don Barthélemi, qui le revit avec joie, parce qu'il avait regretté sa perte et qu'il ne fut pas moins satisfait de ses offres.

Elles l'avaient déjà déterminé à faire un établissement du côté du sud, lorsque étant confirmé dans cette résolution par les lettres de son frère, il partit aussitôt avec Diaz et les plus robustes de ses gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la rivière que les Américains nommaient *Ozama* et dont il trouva les rives fort peuplées. Le port était sûr et propre à recevoir des vaisseaux

de plus de trois cents tonneaux. Les terres paraissaient excellentes et tous les habitans fort prévenus en faveur des Espagnols. L'adelantade ne balança point à tracer le plan d'une nouvelle ville à l'embouchure du port, sur la rive orientale. Il y fit venir, en peu de temps, la plus grande partie des habitans d'Isabelle, où il ne laissa qu'un petit nombre d'ouvriers. Elle prit le nom de *San-Domingo ;* les uns disent, du nom du père des Colomb, qui s'appelait *Dominique*, les autres, du jour où l'adelantade y était arrivé, qui était la fête de ce saint et un dimanche. Nous avons cru devoir ces détails à la fondation d'une ville devenue dans la suite, sous le nom de *Saint-Domingue*, une des plus florissantes colonies françaises.

Après s'être assuré par un traité du cacique Boechio qui commandait dans cette province, l'adelantade se rendit par terre à Isabelle, où il trouva que la misère et les maladies avaient emporté presque tout le reste des habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire pour y envoyer chercher des vivres, et dans l'intervalle il dispersa les Espagnols, faibles ou malades, dans les villages les plus voisins des forteresses; mais les habitans se lassèrent bientôt d'entretenir des hôtes qu'ils ne pouvaient rassasier, et dont ils ne recevaient que de mauvais traitemens pour récompense. Les sujets

de Guarinoex, qui se ressentaient le plus de cette vexation, furent les premiers qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur cacique était ami de la paix; mais ils le forcèrent à se mettre à leur tête par la menace de se donner un autre maître. L'adelantade, informé de ce soulèvement à San-Domingo, dont il avait fait sa principale résidence, se hâta de marcher contre ce prince, et l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après avoir mis en pièces une partie de ses gens, il le fit lui-même prisonnier.

Vers le même temps, il reçut avis de Boechio et d'Anacoana que leur tribut était prêt, et qu'ils étaient disposés à le livrer. Il chargea don Diègue, son frère, qui commandait toujours dans Isabelle, de faire passer une caravelle à la côte de Xaragua; mais il voulut s'y rendre lui-même par terre et recevoir le premier hommage que ces caciques rendaient à l'Espagne. L'accueil qu'ils lui firent le confirma dans l'opinion qu'il avait prise de leur bonne foi. Ils allèrent au-devant de lui avec un cortége de trente-deux seigneurs, tandis qu'un grand nombre de leurs sujets apportaient à leur suite quantité de coton cru et filé et toutes sortes de provisions. La caravelle ayant abordé au port de Xaragua, qui n'était éloigné du palais de Boechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté

de se rendre à bord avec son frère. Elle avait fait préparer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornemens, des siéges de bois travaillés avec beaucoup d'art. C'était la première fois qu'on voyait un bâtiment de l'Europe sur cette côte. Les Castillans firent une décharge de l'artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Américains; mais Anacoana, remarquant que l'adelantade ne faisait qu'en rire, fut la première à les rassurer et monta gaiement sur le tillac.

Les historiens s'accordent à relever le mérite de cette femme, que nous verrons bientôt indignement traitée par ceux qui croyaient ne lui devoir alors que de la reconnaissance et de l'admiration. Ces mêmes historiens ont la bonne foi de rapporter un trait qui fait voir combien il eût été facile de gagner par la douceur un peuple sensible et généreux. Dans un des combats, qui commençaient à devenir fréquens entre les Espagnols et les Américains, on avait enlevé la femme d'un des principaux seigneurs du pays. Son mari fut si désespéré de sa perte que, sans redouter le péril qui le menaçait lui-même, il vint se jeter aux genoux de Barthélemi, et il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une femme qui lui était plus chère que la vie. L'adelantade fut touché de cette tendresse. Il lui rendit sa femme sans exiger aucune rançon.

Ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans. Ils furent surpris de revoir bientôt ce bon Américain avec quatre ou cinq cents de ses sujets, dont chacun portait un *coas*, espèce de bâton brûlé qui leur servait à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; et le travail de ses gens, animés par la reconnaissance, eut bientôt défriché de vastes champs où l'adelantade fit semer du blé. Ainsi, cette terre pouvait devenir fertile sous les mains de ses habitans, et l'on préféra de l'ensanglanter!

Le troisième voyage de Colomb est remarquable en ce qu'il découvrit, pour la première fois, le continent de l'Amérique, dont il n'avait encore aperçu que quelques îles, nommées aujourd'hui *les Antilles* ou *Iles du Vent.*

Il faisait voile vers l'Ourse, et cherchant à se dégager des canaux voisins des côtes qu'il prenait encore pour des îles, il prit à l'est, dans l'espérance de sortir entre la pointe du golfe de Paria et la côte opposée. Il traversa le golfe, et le 13 il entra dans un très beau port, qu'il nomma *Il Puerto de Gatos*, trompé par la vue d'un grand nombre de très gros singes, qu'il prit d'abord pour des chats. Ce port est proche de la bouche de l'Orénoque, qu'Herréra nomma *Yuyapari*, et qui contient deux petites îles, *del Caracol* et *del Delsin*. A peu de distance, on visita un autre port, ensuite on doubla le cap de Lapa

pour sortir du golfe au nord. Entre ce cap, qui fait la pointe de la côte de Paria, et le cap Boto, qui est au nord-ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues; mais un peu au-dessus, le canal en a cinq de largeur. Les trois vaisseaux y étant entrés avant midi, trouvèrent les flots dans un mouvement terrible, et si couverts d'écumes par le combat du courant avec la marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcèrent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avaient trouvé la mer aussi fougueuse en entrant dans le golfe par le canal, mais ils y avaient eu la faveur du vent; au lieu que, dans le passage où ils se voyaient engagés, le vent avec lequel ils espéraient sortir s'étant calmé tout d'un coup, ils demeuraient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le golfe. L'amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que, s'il en était délivré par le ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du dragon, et cette idée fit donner au détroit le nom de *Boca del Drago* qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, et le courant des eaux douces du fleuve jeta les trois vaisseaux en haute mer.

De la première terre de la Trinité jusqu'au golfe, qui fut nommé *golfe des Perles,* on n'avait pas compté moins de cinquante lieues. L'amiral suivait

la terre qu'il prenait pour celle qu'il avait nommée *île de Gracia,* et tourna nord et sud autour du golfe, dans la vue d'approfondir si cette grande abondance d'eau venait des rivières, suivant l'opinion des pilotes, mais non pas suivant la sienne; car il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un fleuve au monde qui produisît tant d'eau, ni que les terres qu'il voyait en pussent fournir autant, à moins qu'elles ne fussent la terre ferme. Il trouva sur cette côte quantité d'excellens ports et plusieurs caps, auxquels il donna successivement des noms. Il avait découvert, à vingt-six lieues au nord, une île qu'il avait nommée *l'Assomption,* une autre qui fut nommée *la Conception.* Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà de Boca-del-Drago, que voyant la longueur de la côte qui continuait toujours de descendre à l'ouest, il crut pouvoir juger avec une véritable certitude qu'une si vaste étendue de terre ne pouvait être une île, et que c'était le continent. Il fit cette déclaration le mercredi, 1er août 1498; mais précisément dans le même temps, on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait par tant de dangers.

L'évêque de Badajoz, qu'on pouvait alors nommer le ministre des Indes, parce qu'il était chargé de tous les ordres qui regardaient les nouveaux établissemens, recevait familièrement Alfonse d'Ojéda, adroit aventurier qui, s'étant aperçu de son

aversion pour les Colomb, en profita pour partager avec eux s'il était possible la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des plans et des mémoires de l'amiral, il sollicita la permission d'armer pour continuer une entreprise devenue moins difficile, puisque la route était tracée. Il obtint cette permission de l'évêque, qui la signa de son nom; mais elle ne fut point signée, et peut-être fut-elle ignorée des rois catholiques.

Cette commission d'un ministre à qui Leurs Majestés avaient confié toutes les affaires des Indes, eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols et d'étrangers qui brûlaient de tenter la fortune ou de se signaler par des aventures extraordinaires. Ojéda trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux. Il prit pour premier pilote Jean de la Cosa, natif de Biscaye, homme d'expérience et de résolution; et Américc Vespuce, riche négociant florentin, versé dans la cosmographie et la navigation, voulut avoir part à l'armement et courir tous les dangers du voyage. La flotte se trouva prête le 20 de mai 1499, et mit le même jour à la voile. On prit la route de l'ouest, et tournant ensuite au sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une terre qu'on reconnut bientôt pour le continent. On rangea la côte pendant l'espace de quatre-vingts lieues, jusqu'à celle de Paria que l'amiral avait découverte. Ojéda n'eut pas de peine à la reconnaître

sur les mémoires qu'il avait reçus de l'évêque de Badajoz. Les noms de l'île de la Trinité et de Boca-del-Drago donnés par Colomb, et conservés depuis, attestaient qu'il avait vu le continent, et semblait réfuter d'avance l'injuste prétention de Vespuce, qui se vanta dès ce moment d'avoir découvert l'Amérique. Mais l'envie, toujours jalouse des grandes choses, aima mieux accorder la gloire à celui qui avait fait moins, et la terre vue par Colomb n'en eut pas moins le nom d'Amérique.

Mais le sort lui réservait bien d'autres traverses, et Colomb devait éprouver cette révolution si commune dans les grandes destinées, et qui souvent a placé le comble de l'humiliation si près du comble de la gloire. Dès l'année précédente un grand nombre de mécontens, qui étaient sortis de l'île Espagnole, avaient entrepris comme de concert de soulever toute l'Espagne contre les Colomb. Ils s'étaient rendus à Grenade où la cour était alors, et répandant les plus noires calomnies contre l'amiral, ils avaient également réussi à le rendre odieux au peuple et suspect au roi. Un jour quelques-uns de ces séditieux ayant acheté une grande quantité de raisins, s'étaient assis à terre pour les manger au milieu d'une place publique, et s'étaient mis à crier que le roi et les Colomb les avaient réduits à cette misère en leur refusant de leur payer le salaire qu'ils avaient mérité dans les pénibles travaux des mines.

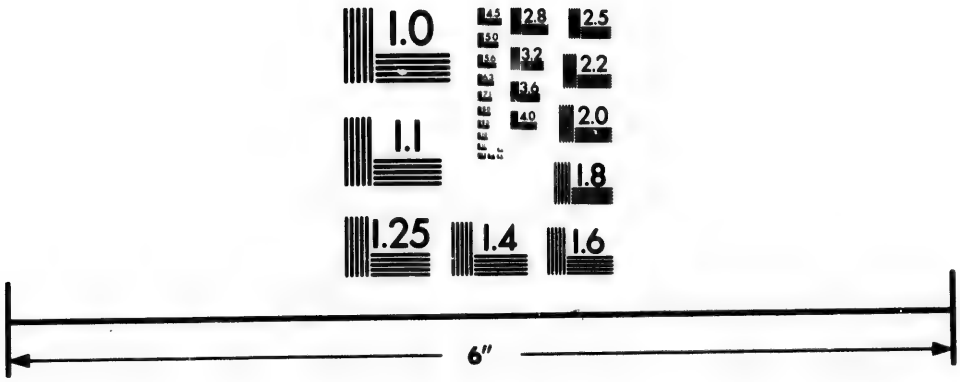
Si le roi paraissait dans les rues de Grenade, ils le poursuivaient pour lui demander leur paye avec de grands cris; et s'ils voyaient passer les deux fils de l'amiral, qui étaient encore pages de la reine: « Voilà, s'écriaient-ils, les enfans de ce traître qui a découvert de nouvelles terres pour y faire périr toute la noblesse de Castille. » Le roi, qui n'avait pas pour l'amiral autant d'affection que la reine, ne se défendit pas long-temps contre le soulèvement général; et la reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle que de voir arriver trois cents esclaves américains qui avaient été embarqués contre les ordres de l'amiral, et probablement par la connivence des officiers subalternes.

La reine, qui n'avait rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Américains, ne put apprendre sans une vive colère que ses ordres eussent été si peu respectés. Non-seulement elle en fit un crime à l'amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvait être innocent sur tout le reste; et commençant par ordonner sous peine de mort, que tous les esclaves fussent remis en liberté, elle prit en même temps la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait revêtu. Si elle eût agi avec moins de précipitation, elle se serait épargné le reproche trop fondé d'ingratitude et d'injustice. Les

éclaircissemens qu'elle eût dû attendre lui auraient appris que dans les embarras et les détresses où s'était trouvé l'amiral, sa conduite toujours difficile avait toujours été irrépréhensible, et ne pouvait être accusée tout au plus que d'un excès de sévérité peut-être indispensable dans une colonie lointaine, où la désobéissance et la mauvaise volonté sont enhardies par l'éloignement du pouvoir suprême. Elle aurait appris que c'était cette sévérité [illegible] qui avait fait tant de mécontens, comme sa gl[illegible] fait tant de jaloux; mais qu'enfin il touchai[illegible] but de ses travaux; qu'il avait extirpé jusqu'aux moindres semences de révolte; qu'il gouvernait avec une autorité absolue; qu'il voyait les Castillans soumis, les insulaires disposés à recevoir le joug de l'Évangile et celui de la domination de Castille, et qu'il ne demandait pas plus de trois ans pour augmenter de 60,000,000 les revenus de la couronne, en y comprenant, à la vérité, la pêche des perles, dont il pensait à s'assurer par une bonne forteresse.

On publia, pour colorer sa déposition, qu'il avait demandé lui-même un premier administrateur de la justice dans l'île Espagnole, et qu'il avait prié Leurs Majestés de faire juger ses différends personnels avec l'alcade major par des commissaires désintéressés; que ces deux propositions paraissaient raisonnables, mais qu'on ne jugeait point à propos de mettre en concurrence deux pouvoirs dont cha-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

cun devait être absolu; que d'ailleurs on ne pouvait revêtir de cette commission qu'un homme de qualité, près duquel il ne convenait pas de laisser un étranger qui exerçait deux grandes charges, telles que celles d'amiral et de vice-roi perpétuels. Le roi et la reine crurent trouver tout ce qui convenait à leurs vues dans François de Bovadilla, commandeur de Calatrave. Avec le titre de gouverneur général, ils lui donnèrent celui d'intendant de justice, et l'ordre de tenir ses provisions secrètes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo, d'où les historiens croient pouvoir conclure que les rois catholiques avaient prêté l'oreille au bruit que les ennemis de l'amiral avaient répandu qu'il pensait à se rendre souverain du Nouveau-Monde. Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de juin 1500, avec deux caravelles, et le 23 d'août on aperçut de San-Domingo ces deux bâtimens qui s'efforçaient d'entrer dans le port, d'où ils étaient repoussés par le vent de terre. L'amiral était alors occupé à bâtir un fort, et l'adelantade à contenir des révoltés dans le canton de Xaragua.

A la vue des deux caravelles, don Diègue Colomb, qui commandait en l'absence de ses deux frères, les envoya reconnaître. Ce fut Bovadilla même qui se présenta sur le bord de sa caravelle pour répondre aux questions. Il déclara non-seulement son nom, mais la commission d'intendant de

justice qu'il venait exercer contre les rebelles de l'île; et s'informant à son tour des affaires, il apprit l'exécution de quelques chefs, l'ardeur des Colomb dans la recherche des coupables, et la résolution où ils étaient de faire des exemples. Ces informations irritèrent le gouverneur; il était ambitieux, violent, intéressé. Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colomb ou que la jalousie de l'autorité lui fît déjà regarder tout ce qui ne venait pas de lui comme une usurpation de la sienne, il ne put entendre sans indignation qu'on lui parlât de supplices pour des criminels dont il devait être l'unique juge. Cette disposition ne fit qu'augmenter à la vue de deux gibets et de quelques Castillans qu'il y vit attachés. En arrivant dans le port, il passa la nuit dans son vaisseau.

Le lendemain, 24 d'août, étant descendu dans la ville, il se rendit d'abord à l'église où il entendit la messe avec une grande ostentation de piété. Don Diègue Colomb, et Pérez, major de l'île, y assistèrent, accompagnés de la plupart des habitans de San-Domingo. En sortant, il tira des lettres qui portaient le sceau royal d'Espagne, et les remit à un notaire de sa suite, avec ordre de les lire devant l'assemblée. C'étaient celles qui le créaient intendant de justice. Ensuite, s'adressant à don Diègue, il demanda, au nom de Leurs Majestés, qu'on lui livrât tous les prisonniers qui étaient ar-

rêtés pour la révolte. Don Diègue lui répondit qu'ils lui avaient été confiés par l'amiral, dont l'autorité, sans doute, était supérieure à la sienne, et qu'il n'en pouvait disposer sans son ordre. Je vous ferai connaître, reprit Bovadilla, que vous et lui devez m'obéir. Le reste du jour se passa dans une extrême agitation. Mais le lendemain, après la messe, à la vue de toute la colonie, que la curiosité n'avait pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres patentes qui le constituaient gouverneur général des îles et de la terre ferme du Nouveau-Monde avec un pouvoir sans bornes. Ensuite, ayant prêté le serment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission; et, pour la mettre à l'épreuve, il renouvela la demande des prisonniers. On lui fit la même réponse, et cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres mandemens des rois catholiques, par l'un desquels il était ordonné à l'amiral et à tous les commandans des forteresses et des navires, aux trésoriers et aux gardes-magasins, de le reconnaître pour supérieur. L'autre regardait la solde militaire et la paye des artisans et des engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma pour la troisième fois don Diègue de lui remettre les clefs de la prison. Sur son refus, il se rendit à la citadelle, où Michel Diaz commandait en qualité d'alcade; et lui ayant fait signifier ses pouvoirs.

il ordonna que sur-le-champ tous les prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'amiral dont il tenait sa commission. Mais Bovadilla fit mettre à l'instant sous les armes les troupes qu'il avait amenées, et celles même de la ville, qui reconnaissaient déjà ses ordres. La citadelle était encore sans défense; et quoique Diaz se montrât l'épée à la main sur les créneaux, avec Alvarado son lieutenant, il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la prison, où il trouva les coupables chargés de chaînes. Un léger interrogatoire parut le satisfaire; et, leur ayant fait espérer leur grâce, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

L'amiral, bientôt informé de cette révolution, se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans qu'il croyait dans ses intérêts, et l'ordre à plusieurs caciques de l'y venir joindre, avec toutes les troupes qu'ils seraient capables de rassembler. En y arrivant, il y trouva un huissier à verge, qui lui remit des copies de chaque provision du nouveau gouverneur. Après les avoir lues, il déclara que la première ne contenait rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre, ne s'accordant point avec les patentes irrévocables de vice-roi et d'amiral qu'il avait reçues de Leurs Majestés, il ne pouvait se persuader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposait point à l'admi-

nistration de la justice dont Bovadilla était chargé; mais qu'il allait écrire en Espagne, et qu'en attendant les explications de la cour sur des événemens qui lui paraissaient obscurs, il sommait tous les sujets des rois catholiques de demeurer dans la soumission qu'ils lui devaient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le commandeur eût affecté de ne pas répondre à une lettre qu'il reçut de l'amiral. Mais tout fut éclairci quelques jours après par l'arrivée de Vélasquez, trésorier royal, et d'un religieux franciscain, qui remirent à Colomb une lettre signée de la main du roi et de la reine. Elle était dans ces termes : « Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan : Nous avons ordonné au commandeur don François Bovadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter foi, et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. Moi, *le roi*, moi, *la reine.* » Les réflexions que l'amiral fit sur cette lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnait pas le titre de vice-roi, le déterminèrent à reconnaître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuait. Il partit aussitôt pour la capitale.

A son exemple, tout ce qu'il avait de Castillans à Bonao, dans la Véga et dans tous les nouveaux établissemens, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avait déjà

fait publier que, pendant vingt ans, ceux qui travailleraient à chercher de l'or n'en paieraient au roi que le vingtième; qu'il allait acquitter les arrérages de la solde militaire, et contraindre l'amiral de satisfaire tous ceux auxquels il avait donné quelque sujet de plainte. Les mécontens s'empressèrent de venir déposer contre les trois Colomb, et toutes leurs accusations furent reçues. La plus maligne de toutes, celle d'avoir voulu se rendre indépendant, la seule qui eût armé ses souverains contre lui, était certainement la plus mal fondée et la plus démentie par les faits. Jamais sujet ne fut ni plus soumis ni plus zélé. Mais en matière politique le seul soupçon tient souvent lieu du crime, et Colomb étant le seul homme que l'on pût craindre dans le Nouveau-Monde, on ne voulait plus qu'il y commandât. On remarque que, parmi tant d'imputations et de plaintes, il ne se trouva pas une seule déposition favorable à l'amiral, tant on est généralement disposé à accabler les malheureux.

Christophe Colomb fut extrêmement surpris en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le commandeur s'était logé dans sa maison, qu'il avait saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, et tout ce qu'il avait d'or et d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignaient de ne l'avoir pas été; qu'il avait fait arrêter don Diègue, son frère, sans aucune formalité de justice, et qu'il

l'avait fait transférer dans une des caravelles qu'il avait amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avait-il eu le temps de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé lui-même et conduit dans la citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds. *Herréra*, quoique fort prévenu en faveur de la nation contre un étranger, donne ici le nom de *tyran* au nouveau gouverneur. Il traite de cruel et de détestable un emportement de cette nature, contre un homme que les rois catholiques avaient élevé aux premiers degrés d'honneur, et qui avait acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connaître que le commandeur avait outrepassé ses pouvoirs, et que s'il était chargé d'informer, c'était avec respect pour la personne des Colomb. Mais sa cruauté ne dut pas les affliger plus que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'île. Ceux même qui devaient leur fortune à l'amiral, et qui ne subsistaient que par sa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager; et, pendant que ses ennemis se contentaient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut un de ses valets qui s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, tandis que les satellites de Bovadilla rejetaient eux-mêmes avec horreur cet indigne ministère.

Il souffrit la disgrace et toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui

fut peut-être le plus glorieux trait de son caractère. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut alors avec éclat. Il y avait toute apparence que l'adelantade, qui était encore en liberté, ne ménagerait rien pour arracher ses frères des mains d'un homme dont il devait tout appréhender. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoya ordre à l'amiral de lui écrire, pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'amiral écrivit. Il faisait les plus vives instances pour engager son frère à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. « Notre ressource, lui disait-il, est dans notre innocence. Nous serons menés en Espagne. Qu'avons-nous à désirer de plus heureux que de pouvoir nous justifier ? » Cette proposition dut révolter un homme du caractère de l'adelantade. Mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son frère. Il vint à San-Domingo. A peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de chaînes et conduit dans la caravelle qui servait de prison à don Diègue. Bovadilla mit le comble à ses injustices en accordant toutes sortes de faveurs à un chef des révoltés. Après avoir donné ses premiers soins à sauver une troupe de séditieux, qui étaient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'était attendu qu'il ferait du moins des informations sur leur conduite; mais il leur rendit la liberté, sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Des emportemens si peu ménagés firent craindre

pour la vie des trois frères. Leur procès fut instruit: Bovadilla semblait avoir été trop loin pour s'imposer des bornes, ou si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'était un motif de plus pour se défaire de trois ennemis dont la justification entraînait infailliblement sa perte. Cependant il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand officier de la couronne; et se contentant de rendre un arrêt de mort contre lui et ses frères, il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre et l'uniformité des dépositions, l'importance des articles et la qualité des accusateurs, dont la plupart avaient eu d'étroites liaisons avec les accusés, feraient confirmer sa sentence. Les prisonniers n'étaient pas sans inquiétude pour la décision de leur sort. Un historien raconte qu'Alfonse de Vallejo, capitaine de la caravelle qui devait les conduire, étant allé prendre l'amiral pour le faire embarquer, cet illustre vieillard lui dit tristement : « Vallejo, ou me mènes-tu? — En Espagne, monseigneur, répondit le capitaine. — Est-il bien vrai? reprit l'amiral. — Par votre vie! repartit Vallejo, j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Espagne. » Ces assurances calmèrent son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à

son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son départ, un pardon général pour ceux qui avaient eu le plus de part aux révoltes passées, et remplit plusieurs brevets qu'il avait apportés en blanc, des noms de Roldan, de Gueverre, et des mutins les plus décriés par le mal qu'ils avaient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix, et de remettre les prisonniers avec toutes les procédures entre les mains de l'évêque de Badajoz et de Gonçalo Gomez de Cervantes, parens du commandeur, tous deux ennemis déclarés de Colomb.

En sortant du port, Vallejo voulut ôter les chaînes aux trois frères : mais l'amiral protesta qu'il ne les quitterait que par l'ordre du roi et de la reine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ces fers, et qu'il ordonna même par son testament qu'après sa mort on les mît avec lui dans son tombeau, comme un monument de la reconnaissance dont le monde paie les services. Il est difficile, sans doute, de refuser quelques larmes à l'intérêt qu'inspire une âme fière et sensible, si profondément blessée; à cet ordre d'un grand homme, qui veut emporter ses injures et ses maux jusque dans sa sépulture; qui veut que les outrages de la haine soient placés à côté de sa cendre, et qu'on ne puisse approcher de sa tombe sans plaindre le sort du génie et sans abhorrer l'ingratitude; et quel

spectacle pourrait mieux rappeler l'un et l'autre, que Colomb sortant en cheveux blancs, et les fers aux pieds de ces mêmes vaisseaux, à qui seul il avait enseigné la route d'un nouveau monde? Vallejo mouilla devant Cadix le 25 de novembre. Un pilote, nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'amiral, sortit secrètement du vaisseau, et se hâta de porter ses lettres à la cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Le roi et la reine n'apprirent point sans étonnement et sans indignation qu'on eût abusé de leur autorité pour s'emporter à des violences par lesquelles ils se croyaient déshonorés. Ils envoyèrent sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois frères, et de leur compter mille écus pour se rendre à Grenade où la cour était alors. Ils les y reçurent avec des témoignages extraordinaires de compassion et de faveur. La reine consola particulièrement l'amiral. Comme il avait plus de confiance à sa bonté qu'à celle du roi, il lui demanda une audience secrète, dans laquelle s'étant jeté à ses pieds, il y demeura quelque temps les larmes aux yeux, et la voix étouffée par ses sanglots. Cette princesse le fit relever. Il lui dit les choses les plus touchantes sur l'innocence de ses intentions, sur le zèle qu'il avait toujours eu pour le service de Leurs Majestés, sur le témoignage qu'il se rendait au fond du cœur, que s'il avait manqué dans quelque point, c'était

faute de connaissance; enfin sur la malignité de ses ennemis, que la seule jalousie de son élévation portait à lui chercher des crimes, peu contens de lui nuire s'ils ne le déshonoraient. La reine en fut attendrie au point d'être quelque temps sans pouvoir lui parler. Elle se remit enfin, et lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous voyez combien je suis touchée du traitement qu'on vous a fait. Je n'omettrai rien pour vous le faire oublier; je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus, et je continuerai de les récompenser. Je connais vos ennemis, et j'ai pénétré les artifices qu'ils emploient pour vous détruire; mais comptez sur moi. Tout le monde se plaignait de vous, et personne ne parlait en votre faveur. Je n'ai donc pu me dispenser d'envoyer un commissaire en Amérique, que j'ai chargé de prendre des informations et de me les communiquer, avec ordre de modérer une autorité qu'on vous accusait de porter trop loin. Dans la supposition que vous fussiez coupable de tous les crimes dont vous étiez accusé, il devait succéder au gouvernement général, et vous envoyer en Espagne pour y rendre compte de votre conduite; mais ses instructions ne portaient rien de plus. Je reconnais que j'ai fait un mauvais choix; j'y mettrai ordre, et je ferai de Bovadilla un exemple, qui apprendra aux autres à ne point passer leurs pouvoirs; cependant je ne puis vous promettre de vous rétablir si-

tôt dans votre gouvernement; les esprits y sont trop aigris contre vous; il faut leur donner le temps de revenir. A l'égard de votre charge d'amiral, mon intention n'a jamais été de vous en ôter la possession ni l'exercice; laissez faire le reste au temps, et fiez-vous à moi. »

Colomb comprit par ce discours plus que la reine n'avait eu dessein de lui faire entendre; il jugea que son rétablissement aurait blessé les règles de la politique espagnole, que le roi était vraisemblablement sa partie secrète; en un mot, qu'on se repentait de l'avoir tant élevé, et qu'il ne devait pas se flatter de faire changer la cour en sa faveur; aussi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la reine de sa bonté, il la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service, et qu'il continuât la découverte du Nouveau-Monde pour chercher, par cette voie, quelque passage qui pût conduire les vaisseaux de l'Espagne aux Moluques: ces îles étaient alors extrêmement célèbres par le trafic que les Portugais y faisaient des épiceries, et les Espagnols souhaitaient ardemment de partager avec eux un commerce si lucratif. Le projet de l'amiral fut approuvé avec de grands éloges; la reine lui promit de faire équiper autant de vaisseaux qu'il en demanderait, et l'assura que si la mort le surprenait dans le cours de cette expédition, son fils aîné serait rétabli dans toutes ses charges.

Rien ne servit tant à justifier l'amiral dans l'esprit de ceux qui jugeaient de lui sans passion, que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portait dans l'Amérique aux Colomb : à la réserve de quelques officiers, le reste n'était qu'un assemblage de la plus vile canaille, ou d'un grand nombre de criminels sortis des prisons de Castille, sans mœurs, sans religion, et qui, n'étant venus si loin que pour s'enrichir, se persuadaient que les lois n'étaient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la reine, il s'en trouvait de toutes les provinces d'Espagne, entre lesquelles on sait qu'il y a des antipathies insurmontables, source de querelles et de divisions d'autant plus funestes dans un nouvel établissement, qu'il s'y trouve toujours des mécontens, et que les lois y sont moins en vigueur. En affectant une conduite toute contraire à celle de l'amiral, le nouveau gouverneur commit de grandes fautes : il n'y avait au fond de répréhensible dans l'ancien gouvernement, qu'un peu trop de sévérité pour les Espagnols : prendre une méthode entièrement opposée, c'était se déclarer pour des brigands. Bovadilla donna tellement dans cet excès, qu'on entendait les plus honnêtes gens se dire entre eux tous les jours, qu'ils étaient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'était un titre pour être exclus des grâces.

Le commandeur ne traita pas les insulaires avec plus de prudence et d'équité. Après avoir réduit les droits du prince au onzième, et donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait, pour ne rien faire perdre au domaine, que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or : aussi les caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs sujets, qui faisaient l'office d'autant de bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces malheureux sous le joug, on fit un dénombrement de tous les insulaires, qui furent rédigés par classes et distribués suivant le degré de faveur dont on jouissait dans l'esprit du gouverneur; ainsi, l'île entière se trouva réduite au plus dur esclavage; ce n'était pas le moyen d'inspirer de l'affection pour le christianisme et pour la domination des rois catholiques; mais Bovadilla ne pensait qu'à s'attacher les Castillans qui étaient sous ses ordres, et qu'à faire en même temps de gros envois d'or en Espagne pour se rendre nécessaire, et pour confirmer les soupçons qu'il avait répandus contre la fidélité de l'amiral. Il en coûta la vie à un si grand nombre d'Américains, qu'en peu d'années l'île Espagnole parut déserte. On ne lit point sans horreur, dans le récit même des Espagnols, les traitemens barbares auxquels ces infortunés furent assujettis : cette inhumanité pouvait être d'autant moins justifiée qu'elle était bien inutile; jamais on n'avait

trouvé des mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Un esclave, qui était à déjeuner sur le bord de la rivière de Hayna, s'avisa de frapper la terre d'un bâton, et sentit quelque chose de fort dur : il le découvrit entièrement, c'était de l'or; un grand cri qu'il jeta dans l'étonnement de voir un si gros grain, fit accourir aussitôt ses maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration, et transportés de joie, ils firent tuer un porc, le firent servir à leurs amis sur ce grain, qui se trouva assez grand pour le tenir tout entier, et se vantèrent d'être plus magnifiques en vaisselle que les rois catholiques. Bovadilla l'acheta pour Leurs Majestés; il pesait trois mille six cents écus d'or, et les orfévres, après l'avoir examiné, jugèrent qu'il n'y en aurait que trois cents de diminution dans la fonte. On y voyait encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étaient guère que des taches, et qui avaient peu de profondeur. Cette découverte étant sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

Cependant on apprit à la cour la manière dont les habitans de l'île Espagnole étaient traités, et le roi et la reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla était déjà résolu comme une satisfaction que Leurs Majestés croyaient devoir à l'amiral; elles nommèrent pour succéder au gouvernement de l'île, don Nicolas Ovando, com-

mandeur de Larex, de l'ordre d'Alcantara; ses provisions ne furent que pour deux ans; on lui fit équiper en diligence une flotte de trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cents hommes, sans y comprendre les équipages, pour remplacer dans l'île Espagnole quantité de personnes dont la reine voulait purger la colonie. Entre les nouveaux habitans, on comptait plusieurs gentilshommes, tous sujets de la couronne de Castille. Isabelle se confirmait de plus en plus dans la résolution d'exclure du Nouveau-Monde tous ceux qui n'étaient pas nés Castillans. Cependant, après sa mort, on ne mit plus de distinction entre les Castillans et les Aragonais, et sous Charles-Quint, tous les sujets des différens états qui composaient la monarchie espagnole obtinrent la même liberté. Comme la cour était résolue de rappeler particulièrement l'alcade major Roldan Ximenès, et que l'administration de la justice convenait mal à un homme de guerre, chargé d'ailleurs du gouvernement général, elle nomma pour cette importante fonction, Alphonse Maldonat, habile jurisconsulte. Les instructions de ces deux officiers suprêmes furent dressées avec des soins qui répondaient aux vues de Leurs Majestés; celles d'Ovando portaient particulièrement d'examiner la conduite et les comptes du commandeur Bovadilla, de le renvoyer en Espagne par la même flotte, et d'apporter

toute son attention à faire dédommager l'amiral et ses frères de tous les torts qu'ils avaient souffert.

Ovando s'embarqua le 13 de février 1502; une tempête qu'il essuya près des Canaries dissipa sa flotte, et fit périr un de ses plus grands navires, avec cent cinquante hommes. Tous les autres se rejoignirent à la Gomera, qui était le rendez-vous général, où l'on acheta un navire pour remplacer celui qui avait été submergé. Quantité d'Espagnols, habitans des Canaries, en formèrent l'équipage : ensuite Ovando partagea sa flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, et laissa le reste sous ceux d'Antoine de Torrez, qui devait tout commander au retour. Il arriva le 15 d'avril au port de San-Domingo.

Bovadilla s'attendait peu à recevoir sitôt un successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, et le conduisit à la forteresse, où les nouvelles provisions furent lues devant tous les officiers de la colonie. Ovando fut aussitôt reconnu et salué sous tous les titres, tandis que Bovadilla se vit en un moment abandonné. Cependant il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé : le nouveau gouverneur, après avoir informé contre lui et contre ses principaux complices, les fit tous arrêter, et les distribua sur la flotte pour être conduits en Espagne, avec l'instruction de leur

procès. Aussitôt les Américains furent déclarés libres, par la publication d'une ordonnance du roi et de la reine, qui portait aussi qu'on paierait au domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines, et que, pour le passé on s'en tiendrait au tiers, suivant les règlemens de l'amiral. A la vérité, cette ordonnance ne fut pas plutôt en exécution, que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail. Ils préférèrent une vie tranquille, dans leur première simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisaient aucun cas : d'ailleurs tout le monde fut révolté qu'on obligeât de payer au souverain la moitié de ce qui coûtait tant de peine et de dépense. Une partie des Castillans qui étaient arrivés sur la flotte s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étaient retirés ; mais ils ne furent pas long-temps à s'en repentir : l'ouvrage le plus facile était fait. Il fallait déjà creuser bien loin pour trouver de l'or. Les nouveaux ouvriers manquaient d'expérience : et les maladies dont ils furent attaqués en emportèrent un grand nombre ; ils se dégoûtèrent d'une entreprise qui les accablait sans les enrichir. Le mauvais succès des ordonnances fit juger au gouverneur qu'elles demandaient quelque modération. Il écrivit à la cour pour engager Leurs Majestés à

se contenter du tiers; et cette espérance rendit le courage à quelques ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais dans la suite il fallut se relâcher encore. On se borna au cinquième des métaux, et des perles et des pierres précieuses; règlement qui a toujours subsisté depuis.

Ovando continuait de faire régner le bon ordre et la tranquillité dans l'île, lorsqu'on y vit arriver une chaloupe envoyée par l'amiral, qui demandait la permission d'entrer dans le port de San-Domingo, pour y changer un de ses navires qui ne pouvait plus tenir la mer. Après le départ de la flotte, Ferdinand avait goûté le projet que les Colomb avaient formé, dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; et quoique la lenteur des ministres à leur fournir des vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avaient été soutenus par une lettre de ce prince, qui, reconnaissant enfin le mérite de leurs services, s'était expliqué dans des termes qui ne pouvaient leur laisser aucun doute de ses intentions. Cette lettre avait été suivie des ordres les plus pressans; et les préparatifs n'avaient pas langui pour le départ de quatre vaisseaux qu'on avait accordés à l'amiral. Il était parti du port de Cadix, le 9 de mai 1500, avec don Barthélemi son frère, et don Fernand, le second de ses fils, âgé d'environ treize ans. Il était arrivé le 13 de juin à la vue de l'île Martinico, qui a pris depuis le nom

de *la Martinique*. Il y avait passé trois jours, après lesquels s'étant aperçu que son plus grand navire, qui était de soixante-dix tonneaux, ne soutenait plus la voile, il avait pris le parti de se rendre à l'île Espagnole.

Le nouveau gouverneur, qui n'avait point encore fait partir Bovadilla ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignait que sa présence ne causât quelque désordre dans la colonie. Cette réponse à laquelle il devait s'attendre, ne laissa point de le mortifier : mais apprenant que la flotte était sur le point de mettre à la voile pour l'Espagne, il fut assez généreux pour avertir Ovando que, si l'on voulait s'en rapporter à son expérience, on était menacé d'une tempête prochaine, qui devait engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, et la flotte leva l'ancre. Elle était encore à la vue de la pointe orientale de l'île, lorsqu'un des plus forts ouragans qu'on eût vus dans ces mers, fit périr vingt-un navires chargés d'or sans qu'on pût sauver un seul homme. Ce beau grain d'or dont on a raconté la découverte, périt dans ce désastre. Jamais l'Océan n'avait englouti tant de richesses. Mais ces richesses étaient le fruit de l'injustice et de la cruauté. Il semblait que le ciel voulût venger, par la perte de tant de trésors, le sang d'une infinité de malheureux qu'on avait sacrifiés pour les acquérir. Le capitaine général

Antoine de Torrez, le commandeur, François de Bovadilla, Roldan Ximenès, tous ceux qui avaient fait profession de haine pour les Colomb, furent ensevelis dans les flots. Les onze navires qui furent épargnés étaient les plus faibles de la flotte; et celui dont on se promettait le moins, sur lequel on avait chargé tous les débris de la fortune des Colomb, fut le premier qui toucha aux rivages d'Espagne. La perte fut évaluée à dix millions.

On doit juger de la consternation qu'un si funeste événement répandit dans les deux mondes. Il fut regardé comme un châtiment de l'injustice qu'on avait faite à l'amiral; et, lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avait donné au gouverneur de l'île Espagnole, il est impossible de représenter les regrets de la cour et de toute l'Espagne. Ainsi périt en un moment le fruit de tant de tyrannie et de violence. L'or fut englouti, et il ne resta que le souvenir des crimes qu'il avait coûtés.

La seule personne de distinction qu'on vit arriver en Espagne fut Rodrigue de Bastidas, homme d'esprit et d'honneur, qui, s'étant associé avec Jean de la Cosa pour tenter de nouvelles découvertes, avait armé deux navires à Cadix, et s'était mis en mer dès le commencement de l'année précédente, avec commission du roi. Il avait cherché la terre ferme par la même route que l'amiral avait suivie dans son troisième voyage; et, du golfe de Vené-

zuéla où il était arrivé heureusement, il avait poussé sa navigation jusqu'au golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé. Il avait nommé *Carthagène* le port où l'on a vu naître depuis une fameuse ville du même nom; et, continuant de suivre la côte à l'ouest, il avait découvert un autre port qu'il avait appelé port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux vaisseaux n'étant plus en état de tenir la mer, il était venu pour les radouber dans l'île Espagnole, où ils avaient échoué sur la côte de Xaragua. De là, s'étant rendu par terre à *San-Domingo*, il y avait été fait prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avait traité avec les insulaires sans la participation du gouvernement. Mais la cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; et, dans son retour, il fut vengé d'une odieuse persécution.

Christophe Colomb, engagé dans son quatrième voyage, reconnut la côte de Véragua et le port qu'il nomma *Portobello;* il souffrit des travaux et essuya des dangers infinis. Herréra nous a conservé la substance d'une lettre très intéressante, où il se plaint du triste salaire qu'il recevait pour tant de services. « Je n'ai eu jusqu'à présent, disait-il, que des sujets de larmes, et je n'ai pas cessé d'en répandre. Que le ciel me fasse miséricorde, et que

la terre pleure sur moi ! » Il faisait observer au roi et à la reine qu'après vingt ans de service, après des fatigues sans exemple, il ne savait pas s'il possédait un sou, qu'il n'avait pas une maison à lui, et que, dans toute l'étendue de leurs États, sa seule ressource pour la nourriture et le sommeil, c'est-à-dire pour les besoins les plus communs de la nature, étaient les hôtelleries publiques. Accablé comme il l'était d'années et de maladies, il protestait que, dans cette langueur, ce n'était pas le désir de la fortune et de la gloire qui lui avait fait entreprendre son dernier voyage, mais le pur zèle pour le service de Leurs Majestés, jusqu'au dernier épuisement de ses forces : s'il lui en restait assez pour retourner en Castille, il leur demandait d'avance la permission de faire le pèlerinage de Rome. Ce projet, assez singulier dans nos mœurs actuelles, paraîtra moins étrange si l'on songe que les idées religieuses entrent facilement dans une imagination ébranlée par les secousses de tant d'événemens extraordinaires, et qu'un homme échappé à tant de dangers est porté volontiers à croire une protection surnaturelle qui l'a accompagné dans tous les momens de sa vie.

Tandis que l'infatigable Colomb, tourmenté d'une goutte cruelle, abattu et presque mourant, conservait cette activité inquiète qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses ; tandis qu'il

était le jouet des tempêtes, à quelque distance des rives du Mexique qu'il ne lui fut pas donné d'apercevoir, on dévastait, par les barbaries les plus exécrables, la colonie qu'il avait fondée. Ovando ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir suprême que, pour contenir les Américains, il n'imagina pas de meilleurs moyens que de dépeupler une de leurs plus grandes provinces. La perfidie fut jointe à la cruauté : la sœur du cacique Bocchio, mort depuis peu sans enfans, la princesse Anacoana, avait succédé au gouvernement de Xaragua. Portée d'inclination pour les Castillans, elle s'était d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis, mais elle n'en avait été payée que d'ingratitude, et peut-être la haine avait-elle succédé à son affection : ils se le persuadaient du moins, parce qu'ils devaient s'y attendre, et de part et d'autre ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans mandèrent au gouverneur général que la reine de Xaragua méditait quelque dessein, et qu'il était important de la prévenir.

Ovando connaissait le caractère de ceux qui lui donnaient cet avis : cependant il prit ce prétexte pour se rendre dans la province, à la tête de trois cents hommes de pied et soixante-dix chevaux, après avoir publié que le sujet de son voyage était de recevoir le tribut que la reine devait à la cou-

ronne de Castille, et de voir une princesse qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur de la nation espagnole; la confiance d'Anacoana semble prouver qu'elle n'avait rien à se reprocher; elle ne parut occupée qu'à faire au gouverneur une réception honorable; elle assemble tous ses vassaux pour grossir sa cour, et donner une haute idée de sa puissance; les écrivains espagnols en comptent jusqu'à trois cents auxquels ils donnent le titre de caciques. A l'approche du gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette noblesse et d'un peuple innombrable, tous dansant à la manière du pays et faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, et l'on se donna mutuellement des marques de confiance et d'amitié. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au palais de la reine, où il trouva dans une salle très spacieuse un festin qui l'attendait. Tous ses gens furent traités avec profusion, et le repas fut suivi de danses et de jeux. Cette fête dura plusieurs jours avec autant de variété que de magnificence; et les Castillans admiraient, suivant le rapport de leurs historiens, le bon goût qui régnait dans une cour barbare.

Ovando proposa de son côté, à la reine de Xaragua, une fête à la manière d'Espagne pour le

dimanche suivant, et lui fit entendre que, pour y paraître avec plus de grandeur, elle y devait avoir toute sa noblesse autour d'elle. Cet avis semblait plus fait pour flatter son ambition que pour lui inspirer de la défiance. Elle retint ses trois cents vassaux, et leur donna le même jour un grand repas, à la vue d'un peuple infini que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler. Toute sa cour se trouva réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers, et bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'infanterie, qui marchait la première, occupa sans affectation toutes les avenues de la place. La cavalerie vint ensuite avec le gouverneur général à sa tête, et s'avança jusqu'à la salle du festin qu'elle investit. Tous les cavaliers castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit frémir la reine et tous ses convives; mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes. Aussitôt l'infanterie fit main-basse sur le peuple dont la place était remplie, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre entrèrent brusquement dans la salle. Les caciques furent attachés aux colonnes, et sans autre forme de justice, on mit le feu à la salle. Tous ces infortu-

nés furent réduits en cendre. La reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes et présentée au gouverneur, qui la fit conduire dans cet état à San-Domingo, où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, et condamnée au plus ignominieux supplice, celui de la potence.

On fit périr dans la fatale journée de Xaragua un nombre infini d'Américains, sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers avaient sauvé par pitié plusieurs jeunes enfans qu'ils menaient en croupe, et qu'ils réservaient pour l'esclavage ; d'autres venaient ensuite percer derrière eux ces malheureux enfans, ou leur coupaient les jambes et les abandonnaient dans cet état. De ceux qui échappèrent à la fureur du soldat, quelques-uns se jetèrent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, et passèrent dans une île nommée *Guanabo*, à huit lieues de l'Espagnole; mais ils y furent poursuivis, et s'ils obtinrent la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un parent de la reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les montagnes de Barruto, les plus hautes et les plus inaccessibles de l'île, qui s'étendent par l'intérieur des terres depuis Xaragua jusqu'à la côte du sud, et dont les habitans étaient encore sauvages. Plusieurs pénétrèrent

dans celles qui forment le milieu de l'île. Ovando fit marcher des troupes vers ces deux retraites. Les Américains s'y défendirent quelque temps; mais Guarocuya et les autres chefs ayant été pris et condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé que, dans l'espace de six mois, on ne connut plus un insulaire qui ne fût soumis au joug espagnol.

Cependant Colomb et son frère, sans cesse contrariés par les vents et battus par la mer, avaient été obligés de faire échouer leurs navires à la Jamaïque; île encore sauvage, et qui offrait à peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré, et depuis long-temps assiégé par les besoins et les maladies; ses vaisseaux faisaient eau de tout côté, et il manquait d'ouvriers pour les rétablir. Tout ce qu'il avait pu faire, c'était de les amarrer au port avec de bons câbles, et de faire construire deux baraques aux deux bouts pour le logement des équipages. La traversée jusqu'à l'île Espagnole n'était que de trente lieues; mais ne pouvant faire ce voyage qu'avec des canots achetés à la Jamaïque, il fallait suivre les côtes, et alors il y avait deux cents lieues de route. Cependant deux Castillans, Mendez et Fieschi, risquèrent ce périlleux voyage. Il n'y avait pas d'autre moyen, pour se tirer d'embarras, que d'obtenir des vaisseaux et des secours de San-Domingo. Les deux aventuriers castillans y arrivèrent après des fatigues inexprimables. Ovando

retint long-temps Mendez sans prendre aucune résolution; et ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la capitale. Mendez y acheta un navire, et, suivant les ordres qu'ils avaient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque [1]; mais on lui fit naître des difficultés qui retardèrent encore son départ; et dans l'intervalle, Ovando fit partir secrètement Diégo d'Escobar, avec une barque pour aller prendre des informations certaines sur l'état de l'amiral et de son escadre.

On peut s'imaginer à quelle extrémité les Colomb et leurs gens étaient réduits par le délai du secours qu'ils attendaient depuis plus de six mois. La mauvaise qualité des nourritures et les fatigues d'une si rude navigation avaient réduit l'équipage à un état déplorable. S'ils avaient reçu quelque soulagement des habitans de la Jamaïque, il ne leur

[1] Colomb avait été frappé d'admiration la première fois qu'il aperçut la Jamaïque avec ses montagnes majestueuses, ses vastes forêts, ses fertiles vallées et ses nombreux villages. Les habitans, plus belliqueux que leurs voisins, ne l'avaient point toutefois laissé aborder sans résistance. C'est dans cette île que les Espagnols lancèrent, pour la première fois, un de leurs dogues contre les Indiens, méthode de guerroyer qui fut depuis employée sur une si grande échelle et avec un si odieux succès.

Ne trouvant point d'or à la Jamaïque, Colomb était retourné à Cuba, île alors également couverte d'habitations et d'une population heureuse, qui à la longue a disparu sous le fer espagnol, en récompense de l'accueil si joyeux qu'elle avait fait aux étrangers. De Cuba Colomb était revenu à Hispaniola le 4 septembre 1494.

avait pas ôté la crainte de se voir abandonnés dans une île sauvage, et condamnés à ne jamais revoir leur patrie. Cette idée, qui n'avait agi que faiblement sur les Castillans, tandis qu'ils avaient espéré quelque chose du voyage de Mendez et de Fieschi, produisit des mouvemens séditieux lorsqu'ils eurent commencé à perdre cette espérance. Ils soupçonnèrent l'amiral de n'oser retourner à l'île Espagnole, dont on lui avait refusé l'entrée; de n'avoir envoyé Mendez et Fieschi que pour faire sa paix à la cour, où l'on ne voulait plus entendre parler de lui, et de s'embarrasser si peu du sort de tous ses gens, qu'il n'avait peut-être fait échouer ses navires que pour faire servir cet accident au rétablissement de sa fortune. Ils en conclurent qu'une juste prudence obligeait chacun de penser à soi, et de ne pas attendre que le mal fût sans remède. Les plus violens ajoutèrent qu'Ovando, qui n'était pas bien avec les Colomb, ne ferait un crime à personne de les avoir quittés; que le ministre des Indes occidentales, leur ennemi, n'en recevrait pas plus mal ceux qu'il verrait arriver sans eux; et que la cour, persuadée enfin que personne ne pouvait vivre avec ces étrangers, prendrait une fois le parti d'en délivrer l'Espagne.

Ces discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur que les mécontens, ne gardant plus de mesures, s'assemblèrent

le 2 janvier 1504, et prirent les armes sous la conduite des Porras, deux frères, dont l'un avait commandé un des quatre vaisseaux de l'escadre, et l'autre était trésorier militaire. L'amiral était retenu au lit par la goutte. L'aîné des Porras vint le trouver, et lui dit insolemment qu'on voyait bien que son dessein n'était pas de retourner sitôt en Castille, et que sans doute il avait résolu de faire périr tous les équipages. L'amiral répondit qu'il ne comprenait pas d'où pouvait lui venir cette idée; que tout le monde savait, comme lui, que si l'on avait relâché dans cette île, et si l'on y était encore c'était parce qu'on n'avait pas eu d'autre choix; qu'il avait envoyé demander des navires au gouverneur de l'île Espagnole, et qu'il ne pouvait rien faire de plus; qu'il n'était pas moins intéressé que tous les autres à repasser en Castille; que d'ailleurs il n'avait rien fait sans avoir demandé l'avis du conseil, et que si l'on avait quelque chose d'utile à proposer, il était toujours disposé à l'embrasser avec joie. Ce discours aurait satisfait des gens moins emportés; mais l'esprit de révolte ne connaissant point la raison, Porras reprit encore plus brusquement qu'il n'était plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même; qu'il voulait retourner en Castille, et que ceux qui ne voulaient pas le suivre pouvaient rester à la garde du ciel. Il s'éleva aussitôt un bruit confus des gens de guerre qui criaient,

les uns : « Nous vous suivrons ! » d'autres : « Castille ! Castille ! » et d'autres : « Capitaine, que ferons-nous ? » Quelques-uns même firent entendre, en parlant sans doute des Colomb, ces mots : « Qu'ils meurent ! » L'amiral voulut se lever ; mais il ne put se soutenir, et l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'adelantade parut une hallebarde à la main, et se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre, et prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui représentèrent qu'il devait lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira, mais ce fut pour se saisir des dix canots que l'amiral avait achetés des Américains, et pour s'y embarquer aussitôt, lui et tous les mutins, avec autant d'empressement et de joie que s'ils eussent été prêts de débarquer à Séville. Il ne resta guère avec les Colomb que leurs amis particuliers et les malades. L'amiral les ayant fait assembler autour de lui, les excita, par un discours fort touchant, à prendre confiance au ciel, et leur promit de se jeter aux pieds de la reine pour faire récompenser leur fidélité.

Dès le même jour les séditieux prirent le chemin de la pointe orientale de l'île. Ils s'y arrêtèrent pour commettre les dernières violences contre les Américains, auxquels ils enlevèrent tout ce qui se trou-

vait dans leurs habitations, en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'amiral, ou le tuer s'il refusait de les satisfaire. Ils ajoutèrent qu'il était résolu de les exterminer, qu'il en avait usé de même avec les peuples de Veragua, et que le seul moyen de se défendre contre un homme si cruel était de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrémité de l'île, ils entreprirent d'abord de traverser le golfe, sans faire réflexion que la mer était fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues que leurs canots s'étant remplis d'eau, ils crurent les soulager en jetant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embarqués pour la rame. Ces malheureux, voyant des épées nues et quelques-uns de leurs compagnons déjà étendus morts, sautèrent dans l'eau; mais, après avoir nagé quelque temps, ils demandèrent en grâce qu'on leur permît de se délasser par intervalles en tenant le bord des canots. On ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupait les mains, et plusieurs se noyèrent. Le vent augmentait, et la mer devint si grosse, que cette troupe de furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir délibéré sur leur situation, et proposé plusieurs partis qui ne pouvaient venir que d'un excès d'aveuglement et de désespoir, ils tentèrent encore une fois le passage; mais la mer

ne devenant pas calme, ils se répandirent dans les bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tentèrent de passer pour la troisième fois, et leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, et ne doutant plus que Mendez et Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'île, et causèrent mille maux aux insulaires pour en tirer des vivres.

L'amiral était réduit à vivre aussi par le secours des Américains; mais sa conduite était fort différente; il faisait régner parmi ses gens une exacte discipline, qu'il adoucissait par des attentions continuelles sur leurs besoins, et par des exhortations paternelles. D'ailleurs, il ne prenait jamais rien qu'en payant, et jusqu'alors il n'avait rien reçu d'eux qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, comme ils n'étaient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire Les discours des mutins pouvaient avoir fait aussi quelque impression sur eux. Ils commencèrent à s'éloigner, et les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité, l'amiral s'avisa d'un stratagème qui lui réussit.

Ses lumières astronomiques lui avaient fait pré-

voir qu'on aurait bientôt une éclipse de lune. Il fit dire à tous les caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eut bientôt assemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement et de leur dureté, il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis, et qu'il était sous la protection d'un Dieu qui se préparait à le venger. N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes soldats qui ont refusé de m'obéir? Quels dangers n'ont-ils pas courus en voulant passer à l'île d'Haïti, pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine? Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols; et, pour vous faire connaître les maux qui vous menacent, vous verrez dès ce soir la lune rougir, s'obscurcir et vous refuser la lumière; mais ce n'est que le prélude de vos malheurs si vous vous obstinez à me refuser des vivres.

En effet, l'éclipse commença quelques heures après, et les barbares épouvantés poussèrent d'effroyables cris. Ils allèrent aussitôt se jeter aux pieds de l'amiral, et le conjurer de demander grâce pour eux et pour leur île. Il se fit un peu presser pour donner plus de force à son artifice; et, feignant de se rendre, il leur dit qu'il allait se

renfermer, et prier son Dieu dont il espérait apaiser la colère. Il s'enferma pendant toute la durée de l'éclipse, et les Américains recommencèrent à jeter de grands cris. Enfin lorsqu'il vit reparaître la lune, il sortit d'un air joyeux pour les assurer que ses prières étaient exaucées, et que Dieu leur pardonnait cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux, il l'avait assuré qu'ils seraient désormais bons et dociles, et qu'ils fourniraient des vivres aux chrétiens. Depuis ce jour, non-seulement ils ne refusèrent rien aux Espagnols, mais ils évitèrent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

Ce secours était d'autant plus nécessaire à l'amiral, qu'il se formait sous ses yeux un nouveau parti qui l'aurait jeté dans de mortels embarras. Un apothicaire, nommé Bernardi, et deux de ses compagnons, Villatora et Zamora, avaient entrepris de soulever tous les malades par d'anciens ressentimens qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater et qui ne menaçaient pas moins que la vie des Colomb. L'effet n'aurait pu manquer d'en être funeste, si l'arrivée de la barque d'observation qu'Ovando avait fait partir de l'Espagnole, n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misère avait engagés dans cette conspiration. Le capitaine, nommé Diégo d'Escobar, était un de ceux qui s'étaient révoltés avec Roldan Ximenès, et que

l'amiral avait destinés au supplice. Ovando l'avait choisi pour cette commission, parce que, avec la haine qu'il lui connaissait pour les Colomb, il l'avait jugé plus propre que personne à remplir exactement ses vues. Les ordres qu'il lui avait donnés portaient de ne point approcher des vaisseaux de l'amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colomb ni avec ceux qui les accompagnaient; de ne donner aucune autre lettre que la sienne, et de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'amiral; enfin de concevoir qu'il n'était envoyé que pour reconnaître l'état de l'escadre.

Escobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués, il alla seul à terre dans un canot; il fit débarquer un baril de vin et un porc; il fit appeler l'amiral pour lui remettre la lettre d'Ovando; et s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le gouverneur général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible; et qu'en attendant il le priait d'accepter cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira pour aller attendre que l'amiral eût écrit sa réponse, et il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un envoyé de ce caractère, qui d'ailleurs, suivant les ordres de la cour, ne devait plus être en Amérique, et la modicité du présent ne fut pas moins blâmée pour un homme de ce rang, dont on pouvait juger que la situation n'était pas abondante. L'amiral s'aperçut aussitôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens. Il les assembla pour les assurer qu'ils recevraient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyans qui, jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencèrent à craindre que le dessein du gouverneur ne fût de laisser périr les Colomb et tous ceux qui leur marquaient de l'attachement. Cependant les promesses de l'amiral calmèrent la multitude. Il se flatta même de pouvoir engager par la même voie les déserteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venait de recevoir, et leur fit porter un quartier de la bête dont on lui avait fait présent. Mais cette honnêteté fut mal reçue; Porras jura que de sa vie il ne se fierait aux Colomb, et que jusqu'à l'arrivée du secours il continuerait de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoyait deux vaisseaux, il en prendrait un pour lui et pour sa troupe, et que s'il n'en arrivait qu'un, il se contenterait de la moitié; et qu'au reste ses gens ayant été

forcés de jeter à la mer toutes leurs hardes et leurs marchandises, il convenait que l'amiral partageât avec eux ce qui lui en restait. Les envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvaient faire des propositions de cette nature à leur chef commun, la fureur des rebelles augmenta jusqu'à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grâce ils l'enlèveraient par force; et Porras se tournant vers eux, leur dit que l'amiral était un cruel dont ils avaient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignait le sortilége à la cruauté; que cette barque, qui n'avait paru qu'un instant, était l'effet de quelque prestige; qu'il excellait dans ces inventions, et que si la barque eût été réelle, il n'aurait pas manqué, dans l'extrémité à laquelle il était réduit, de s'y embarquer avec son fils et son frère; que le plus sûr était de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne, et d'enlever tout ce qu'il avait sur ses vaisseaux. Il faut convenir que s'il n'est pas très extraordinaire que l'on prît Colomb pour un sorcier, il n'était guère conséquent d'attaquer un homme que l'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel; mais cette contradiction se trouve à tout moment dans l'histoire de l'esprit humain.

Porras s'avança bientôt jusqu'à la vue des navires; et s'étant arrêté dans un village nommé *Mayma*, où quelques années après on vit naître une bourgade castillane sous le nom de *Séville*,

il parut se disposer à forcer les Colomb dans leur retraite. L'amiral était encore retenu au lit par les douleurs de la goutte. Il frémit d'indignation, en apprenant que les rebelles étaient prêts à l'attaquer ; cependant la prudence l'emportant sur la colère, il chargea don Barthélemi, qu'il envoya contre eux avec cinquante hommes, de les exhorter encore à la soumission, et d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter. Mais ils ne lui donnèrent pas le temps de faire cette proposition. A peine eurent-ils aperçu sa troupe, qu'ils s'avancèrent les armes à la main en criant : « Tue, tue ! » L'adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur, et ne leur demanda rien dont il ne montrât l'exemple. Le combat fut engagé. Une décharge, qui se fit à propos, renversa d'abord six des conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers l'adelantade, et fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main. Mais don Barthélemi, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps, et le fit son prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuaient de résister, il en tua plusieurs, et le reste se sauva par la fuite. Ainsi, l'amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frère ; car les rebelles avaient juré de ne pas ménager sa vie, si la victoire s'était déclarée pour eux.

Elle ne coûta qu'un seul homme à l'adelantade;

mais quelques-uns furent dangereusement blessés. Lédesma, pilote connu par son courage et par la force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que la cervelle était à découvert ; un autre coup faillit de lui abattre le bras, et d'un troisième il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville du pied. Comme on l'avait cru mort, et qu'il était demeuré sur le champ de bataille, les Américains du village de Mayma, surpris de voir étendus par terre, et sans mouvement, des hommes qu'ils avaient crus immortels, s'approchèrent de lui, et voulurent toucher ses blessures pour observer quelles plaies faisaient les épées. Ce mouvement ayant rappelé ses esprits : « Si je me lève ! » s'écria-t-il d'une voix terrible ; et de ces seuls mots il causa tant d'épouvante aux Américains, qu'ils se mirent à fuir sans oser tourner les yeux.

Le lendemain du combat tous les rebelles qui étaient échappés par la fuite prirent le parti d'aller se jeter aux pieds de l'amiral, et de s'engager par de nouveaux sermens. Il les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur chef, demeurerait dans les chaînes, et qu'ils recevraient eux-mêmes, jusqu'au départ pour l'île Espagnole, un capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auraient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudraient choisir, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur ferait délivrer.

Il se passa une année entière avant l'arrivée du navire que Mendez et Fieschi avaient acheté à San-Domingo. Diègue de Salcedo, que l'amiral y avait envoyé dans l'intervalle pour presser le gouverneur, parut en même temps avec deux caravelles qu'il avait équipées, comme le navire, aux frais des Colomb. Enfin tous les Castillans s'étant rassemblés, le 28 de juin 1504 on mit à la voile pour l'île Espagnole. Les vents contraires rendirent le passage si difficile qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'île Beata, à vingt lieues du port d'Yaquimo. L'amiral ne voulut pas aller plus loin sans en avoir fait demander la liberté au gouverneur général; et non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 d'août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie et d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les habitans, le recevoir à sa descente; il lui donna un logement dans sa maison, et ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colomb, qui ne s'y étaient pas attendus; mais ils devaient s'attendre encore moins à quelques actions du gouverneur, qui semblaient démentir de si belles apparences: il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avaient laissé à bord, et qu'ils se proposaient de mener en Espagne : c'était à lui, leur dit-il, qu'appartenait la connaissance des affaires criminelles; mais il n'eut pas plutôt le prisonnier entre les mains

qu'il lui rendit la liberté; ensuite il déclara qu'il voulait informer sur tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, et juger quels étaient les coupables, de ceux qui s'étaient soulevés ou de ceux qui étaient demeurés fidèles à l'amiral, insulte aussi vive que l'injustice était criante, mais que les Colomb dissimulèrent parce qu'ils n'étaient point en état de s'y opposer. L'amiral se contenta de dire avec assez de modération, que les droits de son amirauté avaient des bornes étroites, s'il ne pouvait pas juger un de ses officiers qui s'était révolté contre lui sur son propre bord; et pour sortir promptement d'une île qui était devenue le théâtre de ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire, il fréta deux navires, dont il partagea le commandement avec son frère.

Il mit à la voile pour l'Espagne, le 12 de septembre, avec son fils et tous ceux qui lui étaient attachés. En sortant du port le navire qu'il montait perdit son grand mât. Mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu où il venait d'essuyer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoyer le bâtiment à San-Domingo et passer dans celui de son frère. Le 19 octobre, après avoir essuyé une furieuse tempête, et lorsqu'on se croyait délivré du danger, le mât de son second vaisseau se fendit en quatre, et ne laissa point d'autre ressource que l'antenne dont on fut obligé de faire un petit mât, en la fortifiant avec des perches et d'au-

tres pièces de bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-misaine. Il continua sa navigation l'espace de sept cents lieues dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucar avant la fin de l'année.

Mais il y était attendu par une nouvelle disgrâce qui devait mettre le comble à tous ses malheurs. C'était la mort d'Isabelle, reine de Castille, arrivée à Médina del Campo le 9 de novembre. Toute l'Espagne pleurait encore une princesse qui avait égalé les plus grands rois par ses qualités personnelles, et que la ruine des Maures, la conquête de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde élevaient au-dessus de tous les souverains de son siècle. Il paraît qu'il ne faut pas lui attribuer les cruautés commises en Amérique. Elle recommandait avec instance à ceux qu'elle envoyait pour gouverner de traiter ces peuples comme les Castillans mêmes; et jamais elle ne fit éclater plus de sévérité que contre ceux qui contrevenaient à cette partie de ses ordres. On a vu ce qu'il en coûta aux Colomb pour avoir souffert qu'on ôtât la liberté à quelques Américains. Cependant elle aimait les Colomb. Elle connaissait tout leur mérite. Elle attachait un juste prix à leurs services. On ne douta point en Espagne que sa mort n'eût sauvé le gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire pour le massacre de Xaragua, dont elle avait appris la nouvelle avec

beaucoup de chagrin; et, dans les articles de son testament, elle insista encore sur les bons traitemens dont il fallait user envers les Américains.

Personne ne perdit plus que les Colomb à la mort de cette grande reine. L'amiral comprit d'abord qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de vice-roi. Cependant pour ne se pas manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Séville, il partit avec son frère pour Ségovie, où la cour était alors; et dans une audience particulière du roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs et pénibles services. Ferdinand lui donna de belles espérances; mais il s'aperçut bientôt qu'elles étaient peu sincères. Ce prince, s'il faut s'en rapporter à l'histoire, lui portait une haine secrète, qu'il déguisait à la vérité sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur et d'amitié. Il fit proposer à Colomb de renoncer à tous ses priviléges, en lui offrant pour récompense des terres en échange dans la Castille. Il détacha effectivement du domaine une petite ville nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques pensions; et tel devait être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'amiral avait essuyés pour la gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut devoir conclure

que la cour n'observerait pas mieux les promesses qu'elle avait faites à sa famille.

Cette ingratitude de Ferdinand porta le coup mortel à l'amiral. Le dernier jour de sa vie fut le 20 de mai 1506, fête de l'Ascension; il se trouvait alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au monastère des Chartreux de Séville, et dans la suite à l'île Espagnole, pour être inhumé dans la grande chapelle de l'église cathédrale de San-Domingo.

Il avait eu d'un premier mariage don Diègue, qui lui succéda dans ses dignités; et de Béatrix Henriquez, qu'il avait épousée en Espagne, il eut don Fernand, l'écrivain de sa vie, et qui eut autant d'inclination pour le repos que son père en avait eu pour les voyages.

Christophe Colomb mourut dans sa soixante-dixième année. Tous les traits de sa figure et de son caractère ont été recueillis par divers historiens de son temps. Il était d'une taille haute et bien proportionnée. Son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans sa jeunesse ses cheveux avaient été d'un blond ardent; mais la fatigue et les chagrins les firent blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien constitué, et autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile et prévenant; ses mœurs douces

et aisées. Il était affable pour les étrangers, humain à l'égard de ses domestiques, enjoué avec ses amis et d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnaître dans les événemens que nous avons rapportés, qu'il avait l'âme grande et forte, l'esprit fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune médiocre, il n'eut pas plutôt changé de condition qu'il prit naturellement des manières nobles, et qu'il parut né pour sa grandeur. Personne ne possédait mieux que lui le ton et l'éloquence du commandement. Il parlait peu, mais avec grâce; il était sobre, modeste dans son habillement, plein de zèle pour le bien public et pour la religion; il avait une piété solide, une probité sans reproche, et l'esprit orné par les sciences, qu'il avait étudiées dans l'université de Padoue. Il faisait même des vers.

Tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb, passé tout d'un coup de l'état de simple pilote à des dignités qui ne lui laissaient voir au-dessus de lui que le sceptre, conserva de sa première condition une défiance qui le rendit trop jaloux de son autorité. Il était naturellement porté à la colère, quoiqu'il trouvât en lui assez de force pour en réprimer les saillies. Peut-être ne considéra-t-il point assez qu'il avait à conduire une nation fière, et qui ne recevait pas

volontiers la loi d'un étranger. On lui reproche de la dureté pour les Américains, et d'avoir paru trop persuadé qu'ils étaient nés pour être esclaves. Ces légères taches n'ont point empêché les historiens espagnols de rendre à son caractère toute la justice qui lui était due. Oviédo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint, qu'on n'aurait pas porté trop loin la reconnaissance et l'estime, en lui élevant une statue d'or. Herréra le compare aux héros des premiers temps, dont l'antiquité profane a fait des demi-dieux. Le roi Ferdinand, revenu de l'injuste prévention par laquelle il s'était laissé trop longtemps gouverner, ordonna non-seulement qu'on rendît des honneurs distingués à sa mémoire, mais que ses enfans se ressentissent des glorieux services de leur illustre père.

M. Washington Irving présente sur le caractère de Christophe Colomb un nouvel aperçu, dont nous offrirons comme il suit la substance.

Colomb était doué d'un génie élevé et inventif. Les opérations de son esprit étaient énergiques mais irrégulières, jaillissant par intervalles, avec cette force irrésistible qui est le partage des intelligences d'un tel ordre. Son esprit avait embrassé tous les genres de connaissances, et avait su les réunir en un même faisceau; et si la portée de ses recherches paraît moins étendue aujourd'hui, elle l'était beaucoup sans doute pour le temps où il vivait. Ses

propres découvertes éclairèrent l'ignorance de cette époque, elles conduisirent de la conjecture à la certitude, et dissipèrent bien des erreurs qu'il avait été obligé lui-même de combattre.

Colomb avait une ambition noble et grande; il était plein de hautes pensées et désireux de se distinguer par de grandes actions. On a prétendu qu'un intérêt mercenaire s'était mêlé à ses entreprises, témoins ses stipulations avec la cour d'Espagne, avant d'aller à la recherche de nouvelles terres : cette accusation est injuste. Il aspirait aux dignités et à la fortune avec une ardeur aussi noble qu'il cherchait la renommée; mais il ne demandait rien qu'après avoir atteint l'objet de ses recherches, et cet objet était d'une importance incalculable. Il ne pouvait y avoir ici de conditions plus légitimes. Il ne demandait aux souverains espagnols qu'un commandement dans les contrées qu'il espérait leur donner, et il ne voulait non plus qu'un partage des bénéfices, afin de pouvoir soutenir la dignité de son commandement. S'il ne faisait nulle découverte, sa vice-royauté stipulée tombait d'elle-même, et s'il ne procurait aucun revenu à la couronne, il n'obtenait rien pour lui-même. Enfin, si son commandement et les revenus qui devaient en faire partie annonçaient de la magnificence, elle était en rapport avec la magnificence des régions qu'il allait attacher au sceptre

castillan. Quel monarque ne se fût réjoui de gagner un empire à de telles conditions!

D'un autre côté, les avantages qu'il espérait retirer de ses découvertes devaient, d'après ses intentions, servir à des fondations pieuses : il voulait établir des hospices pour les pauvres de sa ville natale, des églises pour les nouveaux convertis, et lever des armées pour aller conquérir le Saint-Sépulcre en Palestine.

Il soutint la dignité du cérémonial d'un vice-roi avec tous les priviléges de son rang, non par un vulgaire amour des titres, mais par le prix qu'il y attachait comme témoignage et trophée de ses conquêtes: il chérissait ses titres comme autant de preuves de ce qu'il avait fait de grand. Voilà pourquoi dans sa disgrâce il insistait si fortement auprès du roi d'Espagne, pour qu'on lui rendît les honneurs et le rang dont il avait été si injustement dépouillé. Dans son testament, il enjoignit à son fils Diégo, quelques biens après lui qu'il obtînt, quelques dignités et quelques titres qu'on lui accordât par la suite, de toujours signer simplement de ce mot, *l'amiral,* afin de perpétuer dans sa famille le souvenir de sa grandeur réelle.

Sa conduite fut empreinte de l'étendue de ses desseins et de la magnanimité de son âme. Au lieu de traverser des pays nouvellement découverts, comme un aventurier avide d'un gain immédiat et

abondant, ainsi que se montraient alors tous ses rivaux de gloire, il cherchait à bien connaître ces contrées, leur sol, leurs productions, leurs rivières et leurs ports; il désirait coloniser et cultiver ces terres, se concilier et civiliser les naturels, bâtir des villes, y introduire les arts utiles, tout soumettre au contrôle de la loi publique et de la religion, et fonder ainsi des empires réguliers et prospères. Dans ce plan glorieux, il fut sans cesse entravé par une multitude dissolue qu'il avait le malheur de commander, et avec laquelle toute loi était de la tyrannie, et tout ordre une gêne. Des séditions continuelles empêchaient l'accomplissement des ouvrages utiles, cette foule mercenaire provoquait sans cesse les paisibles Indiens, et après qu'elle avait amassé sur eux la misère et la guerre, et accablé Colomb sous les ruines de l'édifice qu'il élevait, elle l'accusait encore d'être la cause de ce désordre. Si tous les Espagnols qui l'accompagnèrent ou le suivirent avaient eu le sentiment de sa politique large et de ses vues libérales, le Nouveau-Monde aurait eu bientôt des établissemens paisibles et des législateurs éclairés, au lieu d'avides aventuriers et de rapaces conquérans.

Colomb était doué d'une extrême sensibilité, susceptible d'un grand entraînement, de fortes impressions, et qu'il pouvait communiquer d'une manière très puissante; il était naturellement d'une

humeur impétueuse, ressentant vivement l'injustice; cependant la vivacité de son caractère était tempérée par la bienveillance et la générosité de son cœur. Sa magnanimité se montra dans toutes les crises de sa vie orageuse. Quoique sans cesse outragé dans sa dignité, bravé dans l'exercice de son commandement, contrarié dans ses plans, et souvent en danger pour sa personne par les séditions d'hommes indignes et turbulens, et dans un temps où le poids des anxiétés de l'esprit et du corps eût pu exaspérer l'homme le plus patient, il sut contenir son indignation, oublier les outrages, et ramener par le raisonnement et même par la prière une tourbe égarée et séditieuse. On ne se figure pas combien il était éloigné de tout sentiment de vengeance, combien il était prêt à pardonner au moindre signe de repentir ou de regret.

Sa bonté naturelle le rendait accessible à tous les genres de sensations agréables produites par les objets extérieurs. Dans ses lettres et ses journaux, au lieu de détailler les circonstances du voyage avec toute la précision d'un navigateur ordinaire, il retrace les beautés de la nature avec l'enthousiasme d'un poëte et d'un peintre. Au moment où Colomb touche aux rivages du Nouveau-Monde, le lecteur participe à la joie qu'éprouve le grand homme à les décrire. A chaque découverte nouvelle il prend plaisir à la vanter, à la repré

senter comme plus belle encore que les précédentes. Dans toutes les occasions, il exprime ses émotions de plaisir ou de peine, de satisfaction ou de ressentiment, d'une manière spontanée et jamais affectée. Lorsque entouré par une foule mutinée et accablé par l'ingratitude et la violence d'hommes indignes, il avait à soulager son âme, il se retirait dans sa cabine et s'abandonnait à l'amertume de ses chagrins, en versant un torrent de larmes, et en exhalant ses soupirs et ses gémissemens. Ramené en Espagne chargé de chaînes, et paraissant devant la reine Isabelle, au lieu de continuer à montrer cette fierté stoïque avec laquelle il avait supporté les outrages, il fut touché de la tendre sympathie d'une reine, et fondit avec elle en pleurs.

Il était sincèrement pieux : la religion se mêlait à toutes ses pensées et à toutes ses actions, et se montrait dans tous ses écrits. Dès qu'il faisait quelque découverte importante, il la célébrait par des actions de grâces à Dieu. La voix de la prière et la mélodie des cantiques s'élevaient de ses vaisseaux lorsqu'ils aperçurent pour la première fois le Nouveau-Monde, et sa première action en touchant le rivage fut de se prosterner la face contre terre et de remercier la divine Providence. Tous les soirs le *Salve Regina* et autres hymnes étaient chantés par ses équipages, et l'on disait la messe dans les rians bosquets qui bordaient les rivages de cette terre

païenne. Ainsi la religion était profondément gravée dans le cœur de Colomb; elle répandait une dignité modeste et un mélange de bienveillance et de bonté sur toute sa conduite. Son langage était pur et décent, libre de tout jurement et de toute expression irrévérente. Toutes ses grandes entreprises furent commencées au nom de la sainte Trinité, et il reçut le Saint-Sacrement avant de s'embarquer. Il observait exactement le dimanche, et n'eût point mis à la voile ce jour-là sans une extrême nécessité. Il croyait fermement à l'efficacité des vœux et des pèlerinages, et y avait recours dans les momens critiques. Mais il poussait sa piété encore plus loin, et elle était souvent ternie par la bigoterie de son siècle; car il pensait avec tout le monde, que quiconque n'était pas chrétien était déchu de tout droit naturel, et qu'il fallait employer les moyens les plus énergiques pour convertir les infidèles ou les païens. Voilà pourquoi il fit des captifs parmi les Indiens, et en transporta en Espagne pour être instruits dans les doctrines du christianisme. Il vendit même comme esclaves ceux qui avaient résisté à la voix des convertisseurs, et en cela il pécha contre la bonté naturelle de son caractère et contre les sentimens qu'il avait d'abord exprimés envers le peuple hospitalier qui l'avait si bien accueilli à son débarquement. Hâtons-nous d'ajouter qu'il était vivement excité à en agir ainsi

par l'impatience insatiable de la couronne, et par les moqueries de ses ennemis, qui niaient qu'on pût rien tirer de profitable de ses entreprises. Ajoutons encore que les premiers esclaves indiens furent faits dans un combat, et qu'enfin Christophe Colomb se conformait aux idées erronées de son temps.

Il reste à indiquer un dernier trait de son caractère si varié et si brillant, c'est une imagination enthousiaste qui jetait de la grandeur sur toutes ses pensées. Il avait un talent réel pour la poésie, et il le prouve par la richesse des descriptions qu'il a laissées. Il crut avoir retrouvé sur la côte de Paria le paradis terrestre, dans les mines de Saint-Domingue celles d'Ophir, et la Chersonèse d'or sur la côte de Veragua. Au milieu de ses conquêtes pacifiques, il rêvait encore les croisades et la délivrance du Saint-Sépulcre. Sans doute il y avait là les attributs d'un visionnaire, mais ce n'était pas un visionnaire de la commune espèce; son imagination ardente était contenue par un jugement ferme et une sagacité exquise; c'était toujours vers de grandes choses qu'il aimait à se porter, jamais aucune frivolité n'aurait pu le captiver. En un mot, il avait un esprit supérieur à l'époque où il vivait, et il lui appartenait d'accomplir des merveilles. Cependant il mourut dans l'ignorance la plus complète de l'importance incalculable de ses découvertes.

Jusqu'au dernier moment de sa vie, il entretint son idée favorite qu'il avait uniquement ouvert une voie nouvelle au commerce, et qu'il avait découvert quelques-unes des régions sauvages de l'Orient. Il supposait qu'Hispaniola était l'ancienne Ophir visitée par les vaisseaux de Salomon, et que l'île de Cuba et la terre ferme de Véragua ou Vénézuéla n'étaient que des régions lointaines de l'Asie. Quelles visions de gloire n'eût-il pas eues s'il avait pu penser qu'il venait de découvrir un Nouveau-Monde, presque égal en grandeur à l'ancien dont il était séparé par deux Océans! Combien son âme eût été consolée, au milieu de ses tribulations et de ses souffrances, s'il avait eu l'idée anticipée de ces États florissans qui allaient s'élever sur ce continent, des nations et des langues qui rempliraient de sa renommée ces terres magnifiques, et y feraient bénir son nom jusqu'à la postérité la plus reculée!

Résumons en quelques mots les découvertes de Christophe Colomb et de ses compagnons, avant de passer à un autre voyageur qui mérite ici de prendre rang séparément par l'importance des découvertes que lui-même aura faites.

On a vu que voguant toujours à l'occident, Colomb avait d'abord rencontré les grandes Antilles, c'est-à-dire la partie la plus considérable de l'archipel américain dans la mer du Nord. Cuba, aujourd'hui la Havane, Hispaniola, aujourd'hui Saint-

Domingue ou Haïti, Porto-Rico, la Jamaïque, les principales des grandes Antilles, furent aussi les premiers établissemens qui se formèrent dans son second voyage. En gouvernant un peu plus au sud, il avait aperçu les petites Antilles ou îles Caraïbes, la Guadeloupe, la Dominique, Marie-Galante, aujourd'hui possessions françaises, mais alors négligées par les Espagnols. Ce n'est qu'à son troisième voyage, qu'en s'avançant toujours vers le sud, il trouva le continent. Il aborda dans l'île de la Trinité à la pointe du golfe Paria. Il pénétra dans ce golfe jusqu'à la pointe d'Uraba ; et ce ne fut qu'après lui qu'Ojéda et Vespuce parcoururent ces côtes qui forment les provinces de terre ferme, Cumana, Vénézuéla, Maracaïbo, Sainte-Marthe, jusqu'au golfe de Darien. C'est dans ce golfe que s'est élevée Carthagène, devenue si fameuse par son commerce. Entre le golfe de Darien dans la mer du Nord, et celui de Panama dans la mer du Sud, est situé l'isthme de Panama, et sur la rive septentrionale de cet isthme fut bâtie Porto-Bello, la rivale de Carthagène. En pénétrant à l'extrémité opposée de cet isthme, le hardi et malheureux Vasco Nugnez avait, comme nous le verrons plus loin, découvert le premier la mer du Sud, qui conduisit dans la suite au Pérou : cependant les Espagnols, remontant d'un autre côté dans le golfe du Mexique vers le nord, avaient reconnu la Floride et le canal de

Bahama vis-à-vis cette contrée, qu'ils parcoururent jusqu'à la Caroline. Ainsi, le golfe du Mexique avait été visité dans toutes ses parties, sans qu'on eût encore songé à pénétrer dans l'empire qui porte ce nom, lorsque la découverte d'Yucatan, la partie du Mexique la plus septentrionale et qui s'avance en pointe à l'entrée du golfe, conduisit enfin les Espagnols dans un pays plus policé et plus riche que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors.

Précisons encore davantage, surtout à cause des dates, les travaux de Colomb, en nous servant à cet effet de la notice chronologique du savant espagnol Navarette, annexée aux relations originales récemment publiées des quatre voyages entrepris par le célèbre navigateur génois. On ne saurait indiquer trop nettement ces premiers pas de la science géographique sur l'hémisphère occidental, ni trop faire ressortir le mérite du grand homme dont le génie sut accomplir de si grandes choses.

Christophe Colomb était parti de Palos le 3 août 1492, avec trois caravelles; il touche aux Canaries, îles riantes, connues des anciens sous le nom d'*Iles Fortunées*, et dont le Français Jean de Bethencourt avait fait la conquête pour le Portugal en 1402. Il poursuit sa navigation et découvre l'île de San-Salvador, l'une des Lucayes ou des îles Turques, et plusieurs autres îles de cet archipel. Il aborde ensuite à la grande île de Cuba, dont il reconnaît

toute la côte septentrionale; puis il va toucher à l'île d'Haïti qu'il nomme *Hispaniola*, et dont il examine un grand nombre de ports. A son retour en Europe, ainsi qu'on l'a vu, il aborde à Lisbonne, après avoir reconnu les îles Tercère ou Açores, et arrive le 15 mars 1493, dans le même port de Palos sept mois après l'avoir quitté.

Le 20 septembre 1493, le même Colomb, après avoir été comblé d'honneurs par Ferdinand et Isabelle, et en avoir reçu des titres de noblesse et des priviléges à perpétuité, équipe une flotte de dix-huit bâtimens, part de Cadix, découvre la plus grande partie des Antilles, et spécialement la Dominique, le 3 novembre; puis la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Martin, Sainte-Croix, la Jamaïque, Porto-Rico, Antigoa, et autres appelées *Iles-sous-le-Vent;* il reconnaît de nouveau la côte septentrionale de l'île Hispaniola, et une grande partie de la côte méridionale de Cuba. Il était de retour à Cadix le 11 juin 1494, après neuf mois environ d'absence. C'est dans ce second retour, en 1501, que l'illustre Génois put confondre quelques-uns de ses ennemis par une plaisanterie devenue célèbre. Ils lui contestaient le mérite de ses découvertes, en disant que rien n'était plus facile avec un peu de hardiesse et beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe : aucun n'ayant pu réussir, il casse la pointe de l'œuf. « Beau moyen!

s'écria-t-on. — Sans doute, reprit Colomb; mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert un nouveau monde. » Sa présence et ses discours ayant produit l'effet qu'il en attendait, et le roi lui ayant rendu toute sa confiance, Colomb se disposa à sa troisième expédition, pendant laquelle il eut connaissance du continent, dont l'honneur de la découverte lui a été ravie par Américc Vespuce qui lui a imposé son nom.

Le 30 mai 1498, Colomb fit voile de San-Lucas pour ce troisième voyage, et après avoir touché aux îles Canaries et à celles du Cap-Vert, il s'éleva jusqu'à la hauteur de l'île de la Trinité, puis s'engagea dans le golfe de Paria qui le sépare de la terre ferme, et après avoir traversé une des bouches de l'Orénoque, qu'il appela *bouche du Dragon* (Boca del Drago), il s'avança à l'ouest, découvrit l'île de la Marguerite, et parvenu jusqu'aux lieux où a été bâtie depuis la ville de Caracas, capitale du Vénézuéla, il revint sur Saint-Domingue. De nouveaux embarras, de nouvelles intrigues l'attendaient dans cette île. Les calomnies de ses ennemis furent accueillies une seconde fois par le roi d'Espagne. Bovadilla, chargé, comme nous l'avons dit plus haut, de remplacer Colomb et d'examiner sa conduite, fit arrêter d'abord les deux frères de ce grand homme, et bientôt le fit arrêter lui-même et jeter dans un cachot où on lui mit les

fers aux pieds. Transporté en Espagne, Colomb parvint à se justifier, mais ne fut point réintégré dans son gouvernement de Saint-Domingue, île dont l'abord lui fut même défendu lorsqu'il entreprit son quatrième voyage.

Avant ce quatrième voyage, plusieurs émules de Colomb eurent des missions particulières pour le Nouveau-Monde. En 1499, Ojéda équipa dans le port de Sainte-Marie, près de Cadix, quatre navires avec lesquels il mit à la voile. Il toucha aux Canaries, parvint au nouveau continent près de l'équateur, suivit en vue des côtes près de deux cents lieues jusqu'au golfe Paria, vit l'embouchure du fleuve Esséquibo, dans la Guyane hollandaise, puis l'Orénoque dont il a déjà été question. Il passa ensuite à la Trinité, où il trouva des traces du séjour de Colomb; il reconnut le golfe des Perles, l'île Marguerite, le cap Codéra, et continua sa navigation de port en port. Il découvrit enfin les îles de Curaçao, et toute la côte de Vénézuéla, jusqu'au cap de la Vela, d'où il revint à Saint-Domingue.

Peu de jours après le départ d'Ojéda, les deux Espagnols Alonzo Nigno et Cristobal Guerra partent de Saltas avec une caravelle, et s'élèvent au vent de la province de Paria où ils débarquent. Ils suivent la côte au nord, s'arrêtent à l'île de la Marguerite, sur la côte de Cumana, et continuant leur route jusqu'au-delà du port Chirivichi, situé

par 10 degrés 54 minutes de latitude nord, 70 degrés 42 minutes de longitude ouest, à peu de distance de Porto-Cabello, à l'extrémité du golfe Triste, ils reviennent à Bayonna de Galice chargés de perles qu'ils avaient acquises par des échanges. La même année encore 1499, un autre Espagnol, Vincent Yanez Pinzon, part de Palos avec quatre caravelles, dépasse les Canaries et les îles du Cap-Vert, navigue au sud-ouest, et devient le premier Européen qui, à cette époque, traversa l'équateur par cette partie occidentale voisine des côtes de l'Amérique. Le 26 janvier 1500, il découvre la terre par 8 degrés de latitude sud jusqu'au cap Saint-Augustin, et prend possession du pays, c'est-à-dire du Brésil, au nom du roi de Castille : c'était trois mois avant Cabral, qui toucha au même rivage et s'en empara au nom du roi de Portugal. Pinzon retourne, en suivant les côtes, jusqu'à la ligne équinoxiale, découvre le grand fleuve des Amazones, continue sa route jusqu'au golfe Paria, sort par les bouches du Dragon, se rend à San-Domingo, et de là aux Lucayes, d'où il retourne en Europe.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1500, Rodrigo de Bastidas, parti de Cadix avec deux navires, va reconnaître le golfe de Vénézuéla; puis à l'ouest, les côtes de Santa-Marta, et l'embouchure du grand fleuve de la Magdalena, pour entrer ensuite dans le golfe de Darien et au port de Nombre de Dios,

d'où il revient par la Jamaïque et Saint-Domingue, et reparaît à Cadix après vingt-trois mois d'absence. C'était vers le même temps que Gaspard de Cortéréal, gentilhomme portugais, pénétrait vers l'Amérique du nord, jusque dans la baie appelée depuis baie d'Hudson, où il crut qu'il existait un détroit auquel il donna le nom de *détroit d'Anian*. L'année suivante, Cristobal, que nous venons de citer, fait un second voyage, touche à la côte de Cumana et à Carthagène pour revenir en Europe, avec une riche cargaison de perles et de bois de teinture.

C'est alors, c'est-à-dire en 1502, que l'amiral Christophe Colomb entreprend son quatrième et dernier voyage avec quatre navires. Il part de Cadix le 11 mai, et, passant par les Canaries, il s'élève à la hauteur de la Martinique. Ayant vu plusieurs autres îles des Antilles et celle de Porto-Rico, il se dirige sur l'île Hispaniola, reconnaît ensuite les cayes de Morante, les bas-fonds de la Vipère, la côte méridionale de Cuba, et l'île Guanaja près du continent, qu'il côtoie depuis les environs de Trujillo jusqu'auprès de l'entrée du golfe de Darien, d'où il passe au sud de Cuba, et visite la Jamaïque, pour de là toucher au port de San-Domingo avant de revenir en Espagne, où il était de retour au port de San-Lucas, le 7 novembre 1504. Il venait de faire de nouvelles découvertes, et cependant

il essuya de nouvelles traverses. Le roi Ferdinand le reçut avec une grande froideur, tenta même de le faire renoncer à toutes ses charges, mais Colomb ne voulut point y consentir. Le chagrin augmenta ses infirmités, et il mourut à Valladolid en 1506. Ses restes, déposés d'abord à Séville, furent, ainsi que nous l'avons déjà dit, transférés ensuite dans l'île de Saint-Domingue.

Venons maintenant à ce qui concerne les autres navigateurs, compagnons ou contemporains de Christophe Colomb.

L'île Hispaniola n'avait pas cessé d'être en proie à des guerres, qui s'étaient terminées par le massacre d'une infinité d'insulaires et par le supplice de Cotubama, le dernier de leurs souverains. Ces sujets, pressés de toutes parts et réduits aux dernières extrémités, s'enfonçaient de rage leurs flèches dans le corps, puis les mettaient en pièces pour en jeter les débris aux chrétiens. La nouvelle de la mort d'Isabelle, cette reine dont l'humanité protégeait les Indiens, étant arrivée à la colonie, le sort de ces malheureux Indiens fut encore aggravé. Le gouverneur espagnol Ovando amassait des sommes immenses et les expédiait à la métropole. Bientôt la dépopulation de l'île força les Espagnols à faire venir des femmes castillanes; car en 1507 il ne restait plus dans la colonie qu'environ soixante mille indigènes, c'est-à-dire la

vingtième partie de ce qu'on y avait trouvé dans l'origine de l'établissement.

Pour combler le vide énorme causé par les massacres d'Indiens, Ovando résolut de faire transporter à Saint-Domingue les habitans des îles Lucayes, qui avaient été découvertes dans le premier voyage de Christophe Colomb. Il en arriva plus de quarante mille; mais les infortunés, trompés dans leur attente, moururent la plupart de chagrin, et un grand nombre périrent sous les coups de leurs tyrans. La violence employée après la ruse rendit les îles Lucayes entièrement désertes.

Jean Ponce de Léon, qui commandait dans une des nouvelles villes d'Hispaniola, ayant appris de quelques Américains qu'il y avait beaucoup d'or dans l'île que Christophe Colomb avait nommée *Saint-Jean,* et qui avait pris ensuite le nom de *Porto-Rico*, obtint du gouverneur général Ovando la permission de la visiter. Il partit sur une caravelle, et fut bien accueilli des habitans de cette île éloignée, située à vingt-cinq lieues est de Saint-Domingue. Il y reconnut plusieurs ports, entre autres celui qui fut nommé *Puerto-Rico*, d'où s'est formé Porto-Rico, île de cinquante-sept lieues de long sur quatorze de large, sous un climat très tempéré et avec un territoire très fertile. Ponce y trouva de riches mines d'or et d'argent, qui furent bientôt livrées à une exploitation suivie.

Vers le même temps, la gloire des Colomb, qui semblait avoir perdu tout son éclat depuis la mort d'Isabelle, se releva sous don Diégo, l'aîné des deux fils de l'amiral. Il avait devant le conseil de Castille gagné son procès, à la majorité d'une seule voix, et immédiatement après il s'était marié à la fille d'un grand d'Espagne, alors très puissant à la cour. Le cruel Ovando fut révoqué, et don Diégo envoyé à sa place à Saint-Domingue. C'était en l'année 1508, et vers le même temps que Solis et Pinzon atteignaient le 40e degré de latitude méridionale et les côtes du Brésil. Quatre ans après, Jean Ponce de Léon déjà cité, découvrait la Floride et sa côte orientale, jusque par 30 degrés 8 minutes de latitude nord. Une année plus tard, c'est-à-dire en 1513, Vasco Nugnez de Balboa, arrivé dans le golfe de Darien, traversait les chaînes escarpées de la Cordillière, et parvenu à leur sommet il découvrait l'océan Pacifique. Cette découverte si importante mérite que nous en occupions un instant le lecteur: voici comment elle est rapportée dans l'ouvrage anglais de Washington Irving, sur les compagnons de Christophe Colomb.

VASCO NUGNEZ.

Le jour était à peine levé quand Vasco Nugnez et ses compagnons partaient du village indien, et

ils commencèrent à grimper la montagne. Ce fut une entreprise pénible à cause des rochers escarpés qu'il fallait franchir ; mais les voyageurs étaient remplis d'une ardeur nouvelle à l'idée du spectacle merveilleux qui allait s'offrir à leurs regards.

Vers dix heures du matin ils sortirent des épaisses forêts à travers lesquelles ils avaient péniblement cheminé jusqu'alors, et se trouvèrent dans une région ouverte de toutes parts. Il ne restait plus à atteindre que le faîte de la montagne, et les guides leur montrèrent du doigt une éminence d'où ils dirent que l'on apercevait la mer du Sud.

Alors Vasco Nugnez commanda à ses compagnons de faire halte, et défendit à chacun de bouger de la place qu'il occupait. Le cœur tout palpitant, lui seul monta la cime nue et stérile. En atteignant le faîte, que depuis si long-temps il désirait fouler sous ses pas, une scène immense s'ouvrit à ses regards : c'était comme si un nouveau monde se fût développé devant lui, séparé de tout ce qui était connu jusqu'alors par une haute barrière de montagnes. Sous lui s'étendait un vaste chaos de rochers et de bois, de vertes savanes et de ruisseaux sinueux, tandis que dans le lointain les eaux de l'Océan promis brillaient aux rayons dorés du soleil levant.

A ce merveilleux spectacle, Vasco Nugnez tomba à genoux, et rendit mille actions de grâces à Dieu d'être le premier Européen auquel il fût donné de

faire cette grande découverte. Il dit alors à son escorte de monter : « Venez, mes amis, leur cria-t-il, venez contempler avec moi ce magnifique tableau que nous avons tant désiré. Remerciez la Providence pour nous avoir accordé un si grand honneur. Prions Dieu de nous aider à conquérir l'Océan et la terre que nous avons découverte, et où nul chrétien n'a encore prêché la sainte doctrine de l'Évangile. Quant à vous, soyez ce que vous avez toujours été jusqu'à présent, fidèles et dévoués à votre chef, et par l'aide du Christ, vous deviendrez les plus riches Espagnols qui soient jamais venus dans les Indes ; vous rendrez à votre roi les plus grands services que jamais vassal ait rendus à son seigneur, et vous aurez la gloire ineffaçable de tout ce qui a été ici découvert, conquis, et converti à la foi catholique. »

A ce discours, les Espagnols embrassèrent Nugnez et promirent de le suivre jusqu'à la mort. Parmi eux se trouvait un prêtre qui, élevant la voix, entonna le *Te Deum laudamus*, hymne habituelle des premiers explorateurs espagnols. Le reste de la troupe, posant les genoux en terre, tenant les mains jointes et partageant les chants sacrés, répandit des torrens de pleurs joyeux : jamais oblation plus sincère ne fut offerte à la divinité d'un autel sanctifié, que du sommet de cette montagne sauvage. C'était d'ailleurs une des plus sublimes

découvertes qui jusqu'alors eussent été effectuées dans le Nouveau-Monde, et qui devait ouvrir un champ illimité aux conjectures des Espagnols émerveillés. L'imagination se repose avec délices à l'idée de cette splendide confusion de leurs pensées. Était-ce le grand océan Indien qui s'offrait à leur vue, parsemé d'îles précieuses abondant en mines d'or, en joyaux, en épices, bordées de villes opulentes et de riches marchés de l'Orient? ou bien était-ce une mer solitaire, resserrée par des continens incultes, que jamais nulle barque n'avait traversée, hormis la pirogue légère des sauvages? Cette dernière supposition pouvait être fondée, car les naturels n'avaient point parlé aux Espagnols de magnifiques empires, de cités populeuses et de nations puissantes comme existant sur ces rivages.

Peut-être était-il bordé cet océan par divers peuples civilisés en effet, quoique différens de ceux de l'Europe dans leur civilisation; peuples qui pouvaient avoir des lois particulières, des coutumes, des arts, des sciences à eux propres; qui pouvaient former, comme cela était effectivement, un monde de leur propre monde, communiquant entre eux par cette vaste mer, et entretenant un commerce entre leurs îles et les continens, mais pouvant ces mêmes peuples ignorer qu'il existât un autre hémisphère.

Telles peuvent avoir été les idées de nos Espa-

gnols à l'aspect de cette mer inconnue. Dans la pensée qu'ils étaient les premiers chrétiens qui eussent fait cette découverte, Vasco Nugnez prit à témoin tous les assistans de la déclaration écrite par laquelle il s'emparait de cette mer, de ces îles et de toutes les terres environnantes, au nom des souverains de l'Espagne, et tous ses compagnons, au nombre de soixante-dix, apposèrent leur nom sur cette déclaration. Il fit abattre un grand arbre pour l'ériger en une croix, sur le lieu même d'où il avait le premier découvert l'océan Pacifique. Un grand monceau de pierres fut également improvisé pour servir de monument, et les noms des souverains castillans furent gravés sur l'écorce des arbres du voisinage. Les Indiens contemplaient en silence et dans un joyeux étonnement toutes ces cérémonies, en aidant à les accomplir. Ils étaient bien loin de se douter qu'ils marquassent ainsi l'asservissement de leur pays.

Ce mémorable événement eut lieu le 26 septembre 1513. Les Espagnols avaient employé vingt jours à faire le voyage, depuis la province de Caréta jusqu'au sommet de la montagne, trajet qui aujourd'hui, dit-on, n'exige pas plus de six jours de voyage. L'isthme dans ce voisinage n'a pas en effet plus de dix-huit lieues de largeur à sa partie la plus sauvage, et en quelques endroits il n'en a pas même plus de sept; mais il consiste en une

chaîne de montagnes extrêmement escarpées. Lorsque Nugnez essaya de la traverser, il ne put suivre que le sentier des Indiens, et souvent il eut à se frayer un passage à travers mille obstacles, qui provenaient non-seulement du terrain, mais de ses sauvages habitans : ce qui a fait dire que des hommes de fer pouvaient seuls accomplir une telle entreprise, hérissée de tant de difficultés et de périls.

Nous passons sous silence les dissensions qui s'élevèrent parmi les chefs espagnols en possession du continent méridional des îles d'Amérique ; ces dissensions passagères, comme leurs auteurs, sont d'un trop médiocre intérêt pour que l'on s'en occupe dans un résumé général comme celui-ci, qui ne doit enregistrer que les événemens dignes d'être conservés. C'est dans cette dernière catégorie que vient se ranger naturellement la vie d'un homme vertueux, qui, au milieu des atrocités de cette époque, osa élever la voix en faveur des Indiens : c'est d'avance nommer Las Casas.

LAS CASAS.

Ce fut vers l'an 1518 que commença à se faire connaître ce célèbre défenseur des malheureux Américans, un de ces hommes dont la mémoire ne saurait être trop chérie, dont le nom ne saurait

être trop honoré, parce qu'il est dans l'intérêt de tous les humains qu'il se trouve de temps en temps de ces âmes élevées et courageuses, pour qui la défense de l'opprimé soit le devoir le plus cher, la première gloire et le premier bonheur. Las Casas, depuis évêque de Chiapa au Mexique, était passé fort jeune aux Indes occidentales, avant même d'avoir reçu le sacerdoce. Il était prêtre et missionnaire lorsqu'il se rendit à Cuba. Son unique motif était de convertir les peuples à la foi de l'Évangile, qu'ils auraient peut-être embrassée facilement si leurs nouveaux dominateurs en avaient suivi les préceptes, qui sont en même temps ceux de l'humanité. Las Casas rend témoignage de la docilité des Américains. *Il m'est bien plus aisé*, disait-il aux Espagnols, *de les faire croire au christianisme que de vous le faire observer.* Il a laissé à la postérité un plaidoyer pour les habitans de l'Amérique, adressé au souverain, portant à la fois tous les caractères de la vérité et de la vertu. C'est la peinture la plus touchante de la plus horrible oppression, en même temps que l'histoire de la destruction et des crimes. C'est une tache éternelle pour le peuple qui mérita cette leçon, et qui même en profita peu.

Les ordonnances royales étaient mal exécutées dans des pays où ceux qui devaient les faire observer étaient les premiers contrevenans, où la complicité des crimes et le partage du butin étaient

l'intérêt le plus général : la cour d'Espagne fermait les yeux pourvu qu'on lui envoyât beaucoup d'or; mais à quel prix l'avait-on ? Il faut entendre Las Casas dans l'histoire de Saint-Domingue. « Les Espagnols, dit-il en parlant des Américains, les accouplaient pour le travail comme des bêtes de somme; et les ayant excessivement chargés, ils les forçaient de marcher à grands coups de fouet. S'ils tombaient sous la pesanteur du fardeau, on redoublait les coups, et l'on ne cessait point de frapper qu'ils ne se fussent relevés. On séparait les femmes de leurs maris. La plupart des hommes étaient confinés dans les mines, d'où ils ne sortaient point, et les femmes étaient employées à la culture des terres. Dans leurs pénibles travaux, les uns et les autres n'étaient nourris que d'herbes et de racines. Rien n'était plus ordinaire que de les voir expirer sous les coups ou de pure fatigue. Les mères, dont le lait avait tari ou s'était corrompu faute de nourriture, tombaient mortes de faiblesse ou de désespoir sur le corps de leurs enfans morts ou mourans. Quelques insulaires s'étant réfugiés dans les montagnes pour se dérober à la tyrannie, on créa un officier sous le titre d'*alguasil del Campo,* pour donner la chasse à ces transfuges; et cet exécuteur de la vengeance publique se mit en campagne avec une meute de chiens qui déchirèrent en pièces un très grand nombre de ces misérables. Quantité d'autres, pour

prévenir une mort si cruelle, avalèrent du jus de manioc, qui est un poison très violent, ou se pendirent à des arbres, après avoir pendu leurs femmes et leurs enfans. »

Las Casas osa déclarer la guerre aux fauteurs de ces atrocités. Les services qu'il avait rendus dans l'île de Cuba lui avaient acquis de la considération; il avait applaudi aux efforts des pères dominicains. Il entreprit de faire revivre la même cause, et ce zèle qui lui fit obtenir dans la suite le titre de *Protecteur de l'Amérique,* ne se ralentit point jusqu'à sa mort. Ne pouvant se persuader que le roi catholique eût été bien informé, il prit la résolution de passer en Espagne pour y porter la vérité.

Il se rendit à la cour avec des lettres de recommandation de l'archevêque; et dans la première audience qu'elles lui firent obtenir, il déclara librement au roi qu'il n'était venu de l'île Espagnole que pour lui donner avis qu'on tenait dans les Indes une conduite également nuisible aux intérêts de sa conscience et de sa couronne. Il ajouta qu'il s'expliquerait davantage quand il plairait à Sa Majesté de l'écouter. Le roi, surpris d'un langage si ferme, lui dit de faire son mémoire, et lui promit de le lire. Après cette courte audience, s'adressant au père Matienco, dominicain, confesseur du roi, il lui dit avec la même noblesse qu'il n'ignorait point que Passamonte et d'autres officiers de l'île Espa-

gnole avaient prévenu la cour contre lui; que le ministre des Indes et le commandeur Lope de Conchilos lui seraient contraires, parce qu'ils avaient des départemens d'Indiens qui étaient les plus maltraités, et qu'il n'avait de fond à faire que sur la justice de sa cause. Ensuite lui ayant exposé toutes les cruautés qu'on exerçait sur les malheureux Américains, il l'exhorta au nom du ciel à prendre la défense de la religion, de l'équité et de l'innocence.

Matienco rendit compte au roi de ce qu'il venait d'entendre, et n'eut pas de peine à faire promettre une audience particulière. Le temps et le lieu furent nommés. Las Casas, par le conseil de Matienco, ne laissa pas de se présenter à l'évêque de Burgos et au commandeur de Conchilos, auxquels il fallait s'attendre que toutes ses explications seraient communiquées. Il en fut mal reçu, quoique moins durement par le commandeur; mais il se flattait que la recommandation de l'archevêque de Séville pourrait balancer le crédit de ses adversaires, lorsqu'il apprit la mort de Ferdinand. Un si fâcheux contretemps n'eut pas la force de refroidir Las Casas. Il résolut aussitôt de faire le voyage de Flandres pour instruire le prince Charles avant qu'on eût pensé à le prévenir. Cependant d'autres considérations ne lui permettant pas de faire cette démarche sans l'agrément du cardinal Ximenès, qui venait d'être

déclaré régent du royaume, il prit le parti de l'aller voir à Madrid. Il le trouva fort bien disposé en sa faveur; mais son voyage de Flandres n'en fut pas approuvé. Le cardinal, après l'avoir entendu, s'occupa d'un nouveau plan d'administration dont il confia le soin aux frères Hiéronymites dans l'île Espagnole.

Dans ce nouveau plan, les Américains étaient déclarés libres, et tous les règlemens tendaient à adoucir leur sort. Les esclaves des principaux départemens furent mis en liberté; mais les départemens ne furent pas formellement abolis, quoique fort restreints par beaucoup de lois favorables aux peuples conquis. Les Hiéronymites, quoique revêtus d'une autorité absolue, n'eurent pas le courage de maintenir ces lois dans toute leur vigueur. Elles furent bientôt éludées, et tous les abus continuèrent dès que la nouvelle administration eût déclaré qu'on ne toucherait pas aux départemens.

Le zèle de Las Casas se ralluma. Il repassa en Espagne, et trouvant des obstacles de tous côtés, il proposa de faire exploiter les Antilles par des nègres. Il est assez extraordinaire que Las Casas imaginât qu'on avait plus de droit sur la liberté des nègres que sur celle des Américains. Quoi qu'il en soit, ce sont deux traits également remarquables que ce plan qu'on observa dans la suite d'acheter des noirs pour les faire travailler aux colonies d'A-

mérique ait été fourni originairement par un des hommes que d'ailleurs l'humanité compte au rang de ses bienfaiteurs, et que les dominicains, ministres et promoteurs de l'inquisition en Europe, aient été dans le Nouveau-Monde les plus ardens protecteurs des Américains. Rien ne mérite plus d'être remarqué dans l'histoire des contradictions de l'esprit humain. L'idée de Las Casas, quoique adoptée dès lors, ne pouvait avoir lieu, parce qu'un seigneur flamand, chargé d'un privilége en vertu duquel il devait faire transporter quatre mille nègres aux Antilles, le vendit aux Génois, qui mirent leurs nègres à un prix trop haut pour la cupidité des possesseurs espagnols, qui avaient des travailleurs américains à si bon marché. Ces difficultés firent évanouir le projet de Las Casas.

Il en conçut un autre qui marquait bien quelle confiance il avait au pouvoir de la persuasion et au bon naturel des Américains. Il offrait au roi d'Espagne de lui assurer, dans un terme donné, la domination du continent de l'Amérique, pourvu qu'on n'y laissât passer qui que ce soit sans sa permission. Il voulait arriver avec cent cinquante hommes, habillés de blanc, et sous un autre nom que celui des Espagnols, devenus trop odieux dans le Nouveau-Monde, et avec ce petit nombre et une conduite opposée à celle des premiers conquérans de l'Amérique, il prétendait qu'en peu d'années il tirerait

de ce pays le même tribut que le roi d'Espagne en recevait, et qu'il y ferait fleurir la foi, la paix et le bonheur. Il fallait que ce vertueux prêtre eût le talent de persuader; car ce projet, quoique peu fait pour réussir, fut goûté de beaucoup de personnes considérables, et même du roi. On permit à Las Casas d'essayer sa mission politique sur la côte de Cumana, pays de plus de deux cent cinquante lieues de long, qui s'étend depuis la province de Paria jusqu'à celle de Sainte-Marthe. On lui en donna le commandement, et il partit avec deux cents laboureurs et quelques religieux; mais les Espagnols s'étaient déjà fait connaître dans ce pays par des violences et des perfidies; les habitans d'ailleurs étaient plus féroces que la plupart des autres peuples de l'Amérique; ils étaient même anthropophages. Las Casas, obligé de se transporter souvent de sa nouvelle colonie à l'île Espagnole, fut mal obéi en son absence, et son petit établissement fut ruiné par les Américains. Pénétré de douleur, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et nous le verrons bientôt reparaître sur un plus grand théâtre, toujours avec le même zèle et le même courage. Nous nous contenterons d'observer ici que ses représentations ne furent pas absolument inutiles. Les Américains furent traités avec plus de douceur; mais nous ne croyons pas devoir dérober au lecteur le détail que nous ont laissé les

historiens sur la manière dont cette affaire fut discutée dans le conseil de Charles-Quint, et surtout le discours de Las Casas, dans lequel on distinguera aisément ce qui est de son caractère, et ce qui est de son siècle.

Charles parut dans une grande salle du palais, élevé sur un trône, avec tout l'appareil de la royauté. De Chièvres, l'amiral Colomb, l'évêque du Darien étaient assis à sa droite ;Le chancelier Gatinara, l'évêque de Badajoz et les autres conseillers d'État étaient à sa gauche. Las Casas et un franciscain, de même avis que lui, se tinrent debout vis-à-vis le roi. Lorsque chacun fut placé, de Chièvres et le chancelier, montant chacun de leur côté les degrés du trône, se mirent à genoux aux pieds du roi, et lui parlèrent quelque temps à voix basse; ensuite ils reprirent leur place, et le chancelier se tournant vers l'évêque du Darien, lui dit : « Révérend évêque, Sa Majesté vous ordonne de parler, si vous avez quelque chose à lui dire. »

L'évêque se leva aussitôt, et répondit que les explications qu'il avait à donner ne pouvant être communiquées qu'au roi et à son conseil, il suppliait Sa Majesté de faire éloigner ceux qui ne devaient pas les entendre. Il insista même après un second ordre, et ce ne fut qu'au troisième, lorsque le chancelier eut ajouté que tout ce qu'il y avait de seigneurs dans la salle avaient été appelés pour

assister au conseil, qu'il prit le parti d'obéir; mais évitant les détails, il se contenta de déclarer que depuis cinq ans qu'il s'était rendu au continent de l'Amérique avec la dignité épiscopale, il ne s'y était rien fait pour le service de Dieu ni pour celui du prince; que la colonie se perdait au lieu de s'établir; que le premier gouverneur qu'il y avait vu était un méchant homme, que le second était encore pire, et que tout allait si mal qu'il s'était cru obligé de passer en Espagne pour en informer le roi. Cependant, comme il était question de donner son avis sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, il ajouta que tous ceux qu'il avait vus, soit dans le pays qu'il venait d'habiter, soit dans les autres lieux où il avait passé, lui avaient paru nés pour la servitude; qu'ils étaient naturellement pervers, et que son sentiment était de ne les pas abandonner à eux-mêmes, mais de les diviser par bandes, et de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols, sans quoi l'on n'en ferait jamais des chrétiens, ni même des hommes.

Lorsque l'évêque eut cessé de parler, Las Casas reçut ordre d'expliquer ses idées. Herréra le fait parler en ces termes:

« Très haut, très puissant roi et seigneur, je suis un des premiers Castillans qui aient fait le voyage du Nouveau-Monde. J'y ai vécu long-temps, et j'ai vu de mes propres yeux ce que la plupart ne rap-

portent que sur le témoignage d'autrui. Mon père est mort dans le même pays, après y avoir vécu, comme moi, dès l'origine des découvertes. Sans m'attribuer l'honneur d'être meilleur chrétien qu'un autre, je me suis senti porté, par un mouvement de compassion naturelle, à repasser en Espagne pour informer le roi, votre aïeul, des excès qui se commettaient dans les Indes. Il eut la bonté de m'écouter; et, dans le dessein d'y apporter du remède, il remit l'explication de ses ordres à Séville; mais la mort l'ayant surpris en chemin, sa volonté royale et toutes mes représentations demeurèrent sans effet. Après son trépas, je fis mon rapport aux régens du royaume, les cardinaux Ximenès et Tortosa, qui entreprirent de réparer le mal par de sages mesures, mais la plupart mal exécutées. Ensuite Votre Majesté étant venue prendre possession de ses États, je lui ai représenté la situation de ses malheureuses colonies, à laquelle on aurait alors remédié, si dans le même temps le grand chancelier n'était mort à Saragosse. Aujourd'hui, je recommence mes travaux pour ce grand objet.

« Apprenez donc, sire, que les naturels du Nouveau-Monde sont capables de recevoir la foi, de prendre de bonnes habitudes, et d'exercer les actes de toutes les vertus. Mais c'est par la raison et les bons exemples qu'ils y doivent être excités, et non par la violence; car ils sont naturellement libres.

ils ont leurs rois et leurs seigneurs naturels qui les gouvernent suivant leurs usages. A l'égard de ce qu'a dit le révérend évêque, qu'ils sont nés pour la servitude, suivant l'autorité d'Aristote sur laquelle il paraît qu'il se fonde, il y a autant de distance de la vérité à cette proposition que du ciel à la terre. Quand le philosophe aurait été de cette opinion, comme le révérend évêque l'affirme, *c'était un gentil qui brûle maintenant dans les enfers*, et dont la doctrine ne doit être admise qu'autant qu'elle s'accorde avec celle de l'Évangile. Notre sainte religion, sire, ne fait acception de personne; elle se communique à toutes les nations du monde; elle les reçoit toutes sans distinction; elle n'ôte à aucune sa liberté ni ses rois; elle ne réduit pas un peuple à l'esclavage, sous prétexte qu'il y est condamné par la nature, comme le révérend évêque veut le faire entendre. J'en conclus, sire, qu'il est de la dernière importance pour Votre Majesté d'y mettre ordre au commencement de son règne. »

Après Las Casas, le missionnaire franciscain reçut ordre de parler à son tour, et il le fit avec chaleur. Don Diégo, fils aîné de Christophe Colomb, eut ordré ensuite de donner son avis. Il fut le même. Charles fut ému, et l'on ne peut douter que les lois plus humaines portées pour le traitement des Américains n'aient été la suite de ce fameux conseil. Mais alors la question ne fut point résolue. On avait

fait naître une nouvelle difficulté : ceux qui consentaient à traiter les Américains en hommes libres exceptaient de cette faveur les peuples qui seraient déclarés anthropophages. On sent combien cette question devenait obscure et incertaine dans des régions dont les mœurs étaient encore peu connues. On ne s'avisa pas d'examiner si, en supposant même que ces peuples mangeassent leurs prisonniers, on était en droit d'en faire des esclaves. On ne songea qu'à prouver, comme l'on put, qu'ils avaient tous cette barbare coutume, parce qu'on avait intérêt de les en accuser. Charles-Quint, occupé de ses projets sur l'Italie et de ses querelles de rivalité et d'ambition, ne pouvait donner à cet examen une attention assez suivie pour résister à tout ce qui était intéressé à le tromper.

Bientôt des conquêtes plus brillantes qu'il n'avait pu même l'imaginer, de vastes monarchies ajoutées à ses possessions d'Europe, des richesses immenses envoyées par les vainqueurs du Mexique et du Pérou, éblouirent facilement une âme susceptible plus qu'aucune autre de cette espèce de séduction. C'est de ces conquêtes que nous allons maintenant nous occuper en commençant par le Mexique, ce magnifique trophée de Fernand Cortez.

CORTEZ.

Conquête du Mexique.

Fernand Cortez était né en 1485, à Médellin, ville de l'Estramadure, d'une famille noble. Dans sa première jeunesse, il avait étudié à l'université de Salamanque, et le dessein de son père était de l'appliquer à la jurisprudence; mais sa vivacité naturelle, qui ne s'accommodait pas d'une profession si grave, le ramena chez son père dans la résolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permission d'aller servir en Italie, sous le grand Gonsalve de Cordoue, et le jour de son départ était marqué, lorsqu'il fut attaqué d'une longue et dangereuse maladie qui mit du changement dans ses projets, sans en apporter à ses inclinations. Il résolut de passer en Amérique pour y chercher la fortune et la gloire; il y passa dans le cours de l'année 1504, avec des lettres de recommandation pour don Nicolas d'Ovando, son parent, qui commandait dans l'île Espagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater sa hardiesse et sa fermeté dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la navigation. Ovando le reçut avec amitié, et le garda quelque temps près de lui; ensuite il lui donna de l'emploi. Cortez était bien fait, et d'une physionomie prévenante; ces avantages extérieurs étaient soutenus par des qualités qui le rendaient encore

plus aimable : il était généreux, sage, discret; il ne parlait jamais au désavantage de personne; sa conversation était enjouée; il obligeait de bonne grâce, et sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits : un mérite si distingué, et les occasions qu'il eut de signaler sa valeur et sa prudence, lui avaient acquis beaucoup de réputation dans la colonie, lorsqu'en 1511, Vélasquez, qui passait dans l'île de Cuba, lui proposa de le suivre avec l'emploi de secrétaire. Il accepta cet office; mais le gouverneur ayant fait des mécontens, Cortez, qui était apparemment de ce nombre, se chargea l'année suivante de porter leurs plaintes à l'audience royale de San-Domingo. Ce complot fut découvert : Cortez fut arrêté et condamné au dernier supplice; sa grâce néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération, et le gouverneur se contentant de l'envoyer prisonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un navire qui mettait à la voile; mais n'étant point observé à bord, il eut le courage pendant la nuit de sauter dans la mer avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jeté sur le rivage, où il retomba sous le pouvoir du gouverneur, qui, frappé de l'énergie de son caractère, prit le parti de s'en faire un ami et le combla de faveurs. Vélasquez, qui voulait surtout dans ses lieutenans un dévouement servile à ses volontés et à ses intérêts, crut avoir trouvé ce

qu'il cherchait dans un homme tel que Cortez, qui lui avait tant d'obligations; mais ceux qui avaient observé de plus près l'âme altière et ambitieuse de ce nouveau commandant, jugèrent que la confiance de Vélasquez ne pouvait pas être plus mal placée. Un jour que le gouverneur et le capitaine général de la flotte se promenaient ensemble, un fou, nommé *Francisquillo*, s'approcha d'eux, et se mit à crier que Vélasquez n'y entendait rien, et qu'il lui faudrait bientôt une seconde flotte pour courir après Cortez. « *Compère*, dit le gouverneur (c'était ainsi qu'il nommait ordinairement Cortez, dont il avait tenu la fille sur les fonts de baptême), entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo ? — C'est un fou, dit Cortez, il faut le laisser parler. » Cependant les concurrens au commandement qu'il avait obtenu profitèrent de ces ouvertures pour jeter des soupçons dans l'esprit naturellement défiant de Vélasquez. Cortez, qui s'en aperçut, ne songea qu'à presser son départ : il employa aux préparatifs tout son bien et celui de ses amis. L'étendard qu'il fit arborer portait le signe de la croix, avec ces mots pour devise en latin : *Nous vaincrons par ce signe*. C'est l'inscription du fabuleux Labarum qui, à ce qu'on prétend, apparut à Constantin. En peu de jours il rassembla sous ses ordres environ trois cents hommes, entre lesquels on comptait Bernard Diaz del Castillo, qui publia

l'histoire de cette expédition. Cortez était si alarmé qu'il se disposa à s'embarquer sans prendre son audience de congé. Vélasquez fut averti que la flotte allait mettre à la voile; il se leva aussitôt, et toute la ville fut troublée : il alla au rivage dès la pointe du jour avec une nombreuse suite. Cortez l'ayant aperçu, descendit dans une chaloupe armée de fauconneaux, d'escopettes et d'arbalètes, accompagné de ses plus fidèles amis, et s'approcha du rivage. Vélasquez lui dit : « Compère, compère, vous partez donc ainsi sans dire adieu ? Il est bien étrange que vous me quittiez ainsi. » — Cortez lui répondit : « Seigneur, je vous en demande pardon; mais sachez qu'on ne saurait apporter trop de diligence aux grandes entreprises; ordonnez seulement ce que vous souhaitez que je fasse pour votre service. » Vélasquez surpris, ne sut que répondre; Cortez retourna sur-le-champ aux vaisseaux, et partit le 18 de novembre 1518, et rasant la côte du nord vers l'est, alla mouiller en peu de jours au port de la Trinité, où il avait quelques amis qui le reçurent avec des transports de joie. Quantité d'Espagnols voulurent se joindre à lui. La ville du Saint-Esprit, qui est peu éloignée de la Trinité, fournit aussi ses plus braves citoyens. Une belle noblesse, et plus de cent soldats qui furent tirés de ces deux villes, augmentèrent également la réputation et les forces de l'armée, sans compter les munitions, les

armes, les vivres, et quelques chevaux qui furent embarqués aux frais de Cortez et de ses amis. Outre les dépenses communes, il distribua libéralement tout ce qui lui restait de son propre bien entre ceux qui avaient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité, jointe à l'espérance que ses qualités naturelles faisaient concevoir de sa conduite, lui attacha tous les cœurs par des droits plus forts que ceux du rang et de l'autorité.

La flotte partit du port de la Trinité et se rendit à la Havane. Cortez y ménagea jusqu'au temps de son loisir. Il profita de ce court intervalle pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nettoyer les pièces, et pour exercer les canonniers à leurs fonctions. Le canton de la Havane produisant du coton en abondance, il en fit faire une sorte d'arme défensive, qui n'était qu'un double drap de coton piqué, et taillé en forme de casaque, à laquelle on donna le nom d'*estampille*. Cette armure, qui doit son origine à la disette du fer, devint si commune après l'expérience, qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles passa pour une défense plus sûre que le fer, contre la pointe des flèches et des dards américains, sans compter que les flèches y demeurant attachées perdaient encore leur activité, et n'allaient blesser personne en glissant sur les armes. Cortez faisait faire aussi tous les exercices

militaires à ses soldats : il les instruisait lui-même par le discours et l'exemple.

Après des assurances formelles de l'affection de son armée, Cortez ne vit plus d'obstacle à redouter pour le succès de son entreprise. Sa flotte se trouva composée de dix navires et d'un brigantin. Il divisa toutes ses troupes en onze compagnies, et les mit sous les ordres d'autant de capitaines qui devaient commander ces onze vaisseaux, avec une égale autorité sur mer et sur terre. Il prit le commandement de la première compagnie, et donna pour mot *Saint-Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettait toutes ses entreprises.

On mit à la voile, du port de la Havane, le 10 de février 1519. Après avoir eu pendant quelques jours des vents impétueux à combattre, toute la flotte se réunit dans l'île de Cozumel, et l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes montait à cinq cent huit soldats, sans y comprendre les officiers, et cent neuf hommes pour le service de la navigation. Quoique la plupart eussent déjà fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les officiers à part, s'assit au milieu d'eux, et leur adressa une harangue que Solis nous a conservée. Les insulaires s'étaient retirés dans les montagnes à la vue de la flotte; mais ils furent excités à descendre par le bon ordre qu'ils virent régner dans le camp des Espagnols, et bien-

tôt ils se mêlèrent parmi eux avec autant de familiarité que de confiance. Cortez apprit du cacique que dans un canton de la terre ferme il y avait quelques hommes barbus, d'un pays auquel ils donnaient le nom *de Castille.* Il ne douta point que ce ne fût quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue et Grijalva s'étaient plaints d'avoir perdus sur cette côte; et comprenant de quelle importance il était pour lui de s'attacher quelques hommes de sa nation, qui devaient savoir la langue du pays, il fit passer Ordaz à la côte de l'Yucatan, dont l'île de Cozumel n'est éloignée que d'environ quatre lieues. Deux insulaires, choisis par le cacique même, furent chargés d'une lettre pour les prisonniers, et de quelques présens, par lesquels on se flattait d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui était le temps nécessaire pour la réponse. Ordaz n'ayant pas reparu dans le terme de huit jours, le départ ne fut pas retardé plus long-temps; mais une voie d'eau, qui se fit au vaisseau d'Escalante, ayant bientôt obligé la flotte de retourner dans l'île d'où elle était partie, il fallut employer quatre jours au radoub; et comme on remettait à la voile, on découvrit de fort loin un canot qui traversait le golfe pour venir droit à l'île. Il portait quelques Américains armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, et témoigner peu de crainte à

la vue de la flotte. Le général fit mettre quelques soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le canot devait aborder. Ils laissèrent descendre les Américains, et leur ayant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux. Mais un de ces étrangers s'avançant les bras ouverts, s'écria en castillan qu'il était chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, et le conduisirent au général, qui reconnut ses compagnons pour les mêmes insulaires qu'il avait envoyés avec Ordas à la côte d'Yucatan.

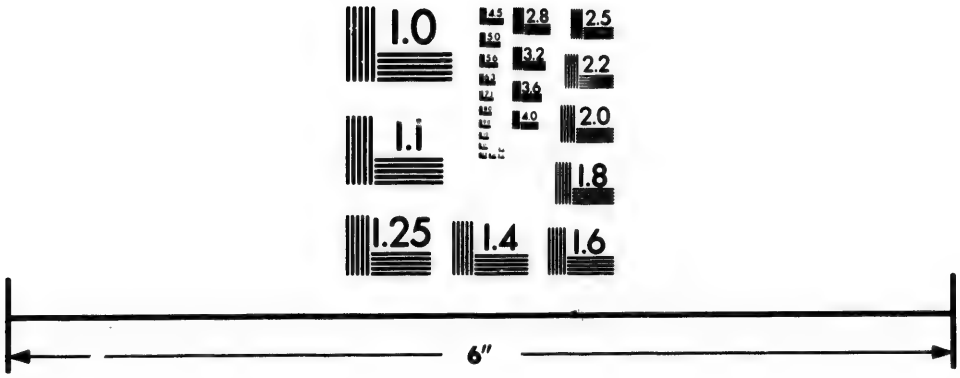
Les Castillans partirent de Cozumel le 4 de mars; et doublant la pointe de Cotoche, ils suivirent la côte et allèrent mouiller à la rivière de Grijalva. On n'y fut pas long-temps sans entendre des cris tumultueux, qui semblaient annoncer de la résistance dans un canton où Grijalva n'avait reçu que des caresses et des présens. Aguilar, que Cortez envoya dans un esquif pour demander la paix, revint lui dire que les ennemis étaient en grand nombre, et si résolus de défendre l'entrée de la rivière, qu'ils avaient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fût point par cette province qu'il voulait commencer ses conquêtes, il lui parut important de ne pas reculer dans le premier péril qui s'offrait. La nuit approchait, il l'employa presque entière à disposer l'artillerie de ses plus gros vaisseaux, avec ordre aux soldats de prendre leurs casaques piquées. A l'approche du jour, les vaisseaux furent rangés en

demi-lune, dont la forme allait en diminuant jusqu'aux chaloupes qui terminaient les deux pointes. La largeur de la rivière laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur qui invitait les Américains à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir; mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancèrent à la faveur du courant jusqu'à la portée de l'arc, et tout d'un coup ils firent pleuvoir sur la flotte une si grande quantité de flèches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir; mais, après avoir soutenu cette première attaque, ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que la plupart des Américains, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu, et de la mort d'une infinité de leurs compagnons, abandonnèrent leurs canots pour sauter dans l'eau. Alors les vaisseaux s'avancèrent sans obstacle jusqu'au bord de la rivière où Cortez entreprit de descendre, sur un terrain marécageux et couvert de buissons. Il y fallut livrer un second combat. Les Américains qui étaient embusqués dans les bois et ceux qui avaient quitté leurs canots s'étaient rassemblés pour revenir à la charge. Les flèches, les dards et les pierres incommodèrent beaucoup les Castillans; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon sans cesser de combattre, c'est-à-dire que les premiers rangs faisant tête à l'ennemi couvraient ceux

qui descendaient des vaisseaux et leur donnaient le temps de se ranger pour les soutenir. Aussitôt que le bataillon fut formé, il détacha cent hommes sous la conduite d'Avila pour aller au travers du bois attaquer la ville de Tabasco, capitale de la province, dont on connaissait la situation par les mémoires des voyages précédens. Ensuite il marcha contre une multitude incroyable, qu'il ne cessa [illegible] nt de pousser avec autant de hardiesse que [illegible]. Les Castillans combattaient dans l'eau [illegible] x genoux. Le général même s'exposa comme le moindre soldat, et l'on rapporte qu'ayant laissé dans l'ardeur du combat un de ses souliers dans la fange, il combattit long-temps dans cet état sans s'en apercevoir.

Cependant les Américains disparurent entre les buissons, apparemment pour la défense de leur ville, vers laquelle ils avaient vu marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étaient rassemblés. Elle était fortifiée d'une espèce de muraille composée de gros troncs d'arbres en forme de palissades, entre lesquelles il y avait des ouvertures pour le passage des flèches. Cortez arriva plus tôt à la ville que d'Avila, dont la marche avait été retardée par des marais et par des lacs. Cependant les deux troupes se rejoignirent, et sans donner aux ennemis le temps de se reconnaître, elles avancèrent tête baissée jusqu'au pied de la palissade. Les

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

distances servirent d'embrasures pour les arquebuses. Bientôt il ne resta plus aux Américains d'autre ressource que de prendre la fuite vers les bois. Cortez défendit de les suivre, pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix, et pour donner à ses gens le temps de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa première conquête. Cette ville était grande et bien peuplée. Les Américains en ayant fait sortir leurs familles et leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du soldat; mais il s'y trouvait des vivres en abondance.

Cortez, après avoir fait reconnaître le pays par ses détachemens, fut informé que près d'un lieu nommé *Cinthla,* on découvrait une armée innombrable de Mexicains, qui ne pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

Les Castillans, qui ne connaissaient point encore le caractère et les usages de ces peuples, ne purent voir sans quelque effroi la campagne inondée d'une armée si nombreuse. Ils apprirent qu'elle était de quarante mille hommes. Cortez sentait le péril dans lequel il s'était engagé; cependant loin d'en être abattu il anima ses gens par un air de joie et de fierté. Il leur fit prendre un poste au pied d'une petite éminence, qui ne leur laissait point à craindre d'être enveloppés par derrière, et d'où l'artillerie pouvait jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avait de cavaliers, il se jeta dans

un taillis voisin, d'où il se proposait de prendre l'ennemi en flanc lorsque cette diversion deviendrait nécessaire. Les Américains ne furent pas plutôt à la portée des flèches qu'ils firent leur première décharge; après quoi, suivant leur usage, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon espagnol, que les arquebuses et les arbalètes ne purent les arrêter; mais l'artillerie faisait une horrible exécution dans leur corps d'armée; et comme ils étaient fort serrés, chaque coup en abattait un grand nombre. Ils ne laissaient pas de se rejoindre pour remplir les vides qui se faisaient dans leurs bataillons; et, poussant d'épouvantables cris, ils jetaient en l'air des poignées de sable par lesquelles ils espéraient cacher leur perte. Cependant ils avancèrent jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups de main; et déjà les Espagnols commençaient à croire que la partie n'était pas égale, lorsque les cavaliers sortant du bois avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abattue dans la mêlée la plus épaisse. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vue des chevaux, que les Mexicains prirent pour des monstres dévorans, à têtes d'homme et de bête, fit désespérer de la victoire aux plus braves. A peine osaient-ils jeter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne pensèrent plus qu'à se retirer, en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils eussent appréhendé d'être

dévorés par derrière, et pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencèrent un feu si vif qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs ennemis.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance par ses cavaliers, dans la vue de redoubler leur effroi; mais avec ordre d'épargner leur sang, et d'enlever seulement quelques prisonniers qu'il voulait faire servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cents ennemis morts, et l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux hommes, mais ils eurent soixante-dix blessés. Cet essai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un monument, et ils élevèrent un temple en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire. La première ville qu'ils fondèrent dans cette province reçut aussi le même nom. Les Mexicains épouvantés demandèrent la paix. Elle se fit de si bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des présens mutuels, entre lesquels le cacique de Tabasco fit accepter à Cortez vingt femmes américaines pour faire du pain de maïs à ses troupes, on se visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance.

Cortez, appréhendant de s'affaiblir s'il poussait plus loin ses prétentions, et rapportant toutes ses vues à de plus hautes entreprises, remit à la voile le lundi de la semaine sainte, pour continuer de suivre la côte à l'ouest. Il reconnut dans cette route la province de Guazacoalco, les rivières d'Alvarado et de Banderas, l'île des Sacrifices et tous les autres lieux qui avaient été découverts par Grijalva. Enfin il aborda le jeudi saint à Saint-Jean d'Ulloa. A peine eut-il fait jeter l'ancre entre l'île et le continent, qu'on vit partir de la côte deux de ces gros canots que les gens du pays nomment *pirogues*. Ils s'avancèrent jusqu'à la flotte sans aucune marque de crainte ou de défiance, ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses; mais Aguilar, qui avait servi d'interprète, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir, lorsque le hasard fit remarquer qu'une des femmes qu'on avait amenées de Tabasco, qui avait déjà reçu le baptême sous le nom de *Marina,* s'entretenait avec quelques-uns de ces Mexicains. C'est de ce jour que commença la faveur de cette femme auprès du général, et que, par ses services autant que par son esprit et sa beauté, elle acquit sur lui un ascendant qu'elle sut toujours conserver.

Les Mexicains déclarèrent à Cortez, par la bouche

de Marina, que Pilpatoé et Teutilé, le premier, gouverneur de cette province, et l'autre capitaine général du grand empereur Montézuma, les avaient envoyés au commandant de la flotte pour savoir de lui-même quel dessein l'amenait sur leur rivage. Cortez traita fort civilement ces députés, et leur répondit qu'il venait en qualité d'ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur prince et pour son empire; qu'il s'expliquerait davantage avec le gouverneur et le général, et qu'il espérait d'eux un accueil aussi favorable qu'ils l'avaient fait l'année précédente à quelques vaisseaux de sa nation. Ensuite, ayant tiré d'eux une connaissance générale des richesses, des forces et du gouvernement de Montézuma, il les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant, sans attendre la réponse de leurs maîtres, il fit débarquer toutes ses troupes, ses chevaux et son artillerie. Les habitans du canton lui prêtèrent volontairement leurs secours pour élever des cabanes, entre lesquelles il en fit dresser une plus grande, qu'il destinait au service de la religion, et devant laquelle il fit planter une croix. Il apprit des Américains que Teutilé commandait une puissante armée dans la province, pour soumettre quelques places indépendantes que l'empereur voulait joindre à ses États. Tout le jour et la nuit suivante se passèrent dans une profonde tranquillité.

Elle fut troublée le lendemain par une nombreuse troupe de Mexicains armés, qui s'avancèrent sans précaution vers le camp; mais on fut bientôt informé que c'étaient les avant-coureurs de Teutilé et de Pilpatoé, qui s'étaient mis en chemin pour venir saluer le général. Ils arrivèrent le jour de Pâques, avec un cortége digne de leur rang. Cortez ayant conçu qu'il avait à traiter avec les ministres d'un prince fort supérieur aux caciques, résolut d'affecter aussi un air de grandeur qu'il crut propre à leur en imposer. Il les reçut au milieu de tous ses officiers, qu'il avait engagés à prendre une posture respectueuse autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers complimens, auxquels il fit une réponse fort courte, il leur fit déclarer par Marina qu'avant de traiter du sujet de son voyage, il voulait rendre ses devoirs à son Dieu, qui était le seigneur de tous les dieux de leur pays; et les ayant conduits à la cabane qui leur servait d'église, il y fit chanter une messe solennelle avec toute la pompe que les circonstances permettaient. On revint de l'église à la tente, où il fit dîner les deux officiers mexicains avec la même ostentation. Ensuite prenant un air grave et fier, il leur dit, par la bouche de son interprète, qu'il était venu de la part de Charles d'Autriche, monarque de l'orient, pour communiquer à l'empereur Montézuma des secrets d'une haute importance, mais qui ne pouvaient être dé-

clarés qu'à lui-même; qu'il demandait par conséquent l'honneur de le voir, et qu'il se promettait d'en être reçu avec toute la considération qui était due à la grandeur de son maître.

Cette proposition parut causer aux deux officiers un chagrin dont ils ne purent déguiser les marques; mais avant de s'expliquer, ils demandèrent la liberté de faire apporter leurs présens. C'étaient des vivres, des robes de coton très fin, des plumes de différentes couleurs, et une grande caisse remplie de divers bijoux d'or travaillés avec délicatesse. Trente Mexicains entrèrent dans la tente, chargés de ce fardeau, et Teutilé en présenta chaque partie au général. Ensuite, se tournant vers lui, ils lui firent dire par l'interprète qu'ils le priaient d'agréer ce témoignage de l'estime et de l'affection de deux esclaves de Montézuma, qui avaient ordre de traiter ainsi les étrangers qui abordaient sur les terres de son empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteraient peu, et qu'ils se hâteraient de continuer leur voyage; que le dessein de voir l'empereur souffrait trop de difficultés, et qu'ils croyaient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les rois ne refusaient jamais audience aux ambassadeurs des autres souverains, et que, sans un ordre bien précis, leurs ministres ne devaient pas se charger d'un refus si dangereux; que dans cette occasion

leur devoir était d'avertir Montézuma de son arrivée, et qu'il leur accordait du temps pour cette information; mais qu'ils pouvaient assurer en même temps leur empereur que le général étranger était fortement résolu de le voir, et que pour l'honneur du grand roi qu'il représentait, il ne rentrerait point dans ses vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexicains, frappés de l'air dont Cortez avait accompagné cette déclaration, ne répondirent que pour le prier avec soumission de ne rien entreprendre du moins avant la réponse de la cour, et pour lui offrir toute l'assistance dont il aurait besoin dans l'intervalle.

Ils avaient dans leur cortége des peintres de leur nation, qui s'étaient attachés depuis le premier moment de leur arrivée à représenter avec une diligence admirable les vaisseaux, les soldats, les chevaux et l'artillerie, et tout ce qui s'était offert à leurs yeux dans le camp. Leur toile était une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçaient assez naturellement, avec un pinceau et des couleurs, toutes sortes d'objets et de figures. Cortez ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutaient leurs dessins. Ils exprimaient sur ces toiles non-seulement les figures, mais les discours même et les actions, et Montézuma devait être informé par cette méthode de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avait eu avec Teutilé. Cortez fit

faire l'exercice à ses soldats, pour montrer leur adresse et leur valeur aux yeux des deux principaux officiers de l'empire.

L'infanterie castillane forma un bataillon, et tout le canon de la flotte fut mis en batterie. On déclara aux Mexicains que le général étranger voulait leur rendre les honneurs qui n'étaient accordés dans son pays qu'aux personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à cheval avec ses principaux officiers, commença par des courses de bague. Ensuite, ayant partagé sa troupe en deux escadrons, il leur fit faire entre eux une espèce de combat avec tous les mouvemens de la cavalerie. Les Américains, dans leur première surprise, regardèrent d'abord avec frayeur ces animaux dont la figure et la fierté leur paraissaient terribles; et n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles avaient quelque chose de supérieur à la nature. Mais lorsqu'au signal de Cortez l'infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression, que les uns se jetèrent à terre, les autres prirent la fuite, et les deux seigneurs cachèrent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant d'un air enjoué que c'était par ces fêtes militaires que les Espagnols honoraient leurs amis. C'était leur faire comprendre combien

ces armes étaient terribles dans une action sérieuse, puisqu'un simple amusement, qui n'en était que l'image, avait pu leur causer tant de frayeur.

Teutilé reprit le chemin de son camp, d'où il se hâta d'envoyer à Montézuma ses observations avec les tableaux de ses peintres et les présens de Cortez. Les rois du Mexique entretenaient pour cet usage un grand nombre de courriers, dispersés sur tous les grands chemins de l'empire. On choisissait pour cet office des jeunes gens fort dispos, qu'on exerçait à la course dès le premier âge. Acosta, dont on vante l'exactitude dans ses descriptions, rapporte que la principale école où l'on dressait ces courriers était le grand temple de Mexico, qui contenait une idole monstrueuse au sommet d'un escalier de cent vingt degrés, et qu'il y avait des prix tirés du trésor public, pour celui qui arrivait le premier aux pieds de l'idole. Dans les courses qu'ils faisaient quelquefois d'une extrémité de l'empire à l'autre, ils se relevaient de distance en distance avec des proportions si justes, qu'ils se succédaient toujours avant qu'ils eussent commencé à se lasser.

La réponse de Montézuma vint en sept jours, quoique par le plus court chemin on compte soixante lieues de la capitale à Saint-Jean d'Ulloa, et, ce qui augmente l'admiration, c'est qu'elle était précédée par un présent porté sur les épaules de cent Américains. Avant l'audience, Teutilé, qui était chargé

de négocier avec le général étranger, fit étendre les présens sur des nattes, à la vue des Espagnols; ensuite, s'étant fait introduire dans la tente de Cortez, il lui dit que l'empereur Montézuma lui envoyait ces richesses pour lui témoigner l'estime qu'il faisait de lui, et la haute opinion qu'il avait de son roi, mais que l'état de ses affaires ne lui permettait pas d'accorder à des inconnus la permission de se rendre à sa cour. Cortez reçut les présens avec toutes les marques d'un profond respect; mais il répondit que, malgré le chagrin qu'il aurait de déplaire à l'empereur en négligeant ses ordres, il ne pouvait retourner en arrière sans blesser l'honneur de son roi. Il s'étendit sur son devoir avec une fermeté qui déconcerta le Mexicain, et l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'empereur, il promit d'attendre encore sa réponse; cependant il ajouta qu'il serait fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il se verrait alors forcé de la solliciter de plus près.

Cependant Cortez n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il comparait la faiblesse de ses moyens avec la grandeur de ses projets; mais n'en étant pas moins décidé à tenter la fortune, il résolut d'occuper ses soldats jusqu'au retour de l'ambassadeur mexicain, pour leur ôter le temps de se refroidir par leurs réflexions; et sous prétexte de chercher un mouillage plus sûr, parce que la rade de Saint-

Jean d'Ulloa était battue des vents du nord, il chargea Montéjo d'aller reconnaître la côte avec deux vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendait le plus d'opposition. Montéjo revint vers le temps où l'on attendait Teutilé. Il avait suivi la côte jusqu'à la grande rivière de Panuco, que les courans ne lui avaient pas permis de passer; mais il avait découvert une bourgade où la mer formait une espèce de port, défendu par quelques rochers qui pouvaient mettre les vaisseaux à couvert du vent. Elle n'était qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du ciel comme un témoignage de sa protection.

Teutilé arriva bientôt avec de nouveaux présens. Sa harangue fut courte : elle portait un ordre aux étrangers de partir sans réplique. Cortez entendant sonner la cloche de l'église, et prenant occasion de cet incident pour former un dessein extraordinaire, se mit à genoux, après avoir fait signe à tous ses gens de s'y mettre à son exemple. Cette action, qui fut suivie d'un profond silence, parut causer de l'étonnement à l'ambassadeur. Cortez, d'un air plus imposant que jamais, déclara : « Que le principal motif du roi son maître, pour offrir son amitié à l'empereur du Mexique, était l'obligation où sont les princes chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'idolâtrie; qu'un de ses plus ardens désirs était de lui donner les instructions qui con-

duisent à la connaissance de la vérité, et de l'aider à sortir de l'esclavage du démon, horrible tyran, qui tenait l'empereur même dans les fers, quoiqu'en apparence il fût un puissant monarque; que pour lui, venant d'un pays fort éloigné pour une affaire de cette importance, et de la part d'un roi plus puissant encore que celui des Mexicains, il ne pouvait se dispenser de faire de nouvelles instances pour obtenir une audience favorable, d'autant plus qu'il n'apportait que la paix, comme on en devait juger par ceux qui l'accompagnaient, dont le petit nombre ne pouvait faire soupçonner d'autres vues. »

Ce discours, par lequel il avait espéré de se faire du moins respecter, n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. Teutilé se leva brusquement pour répondre, « que jusqu'alors Montézuma n'avait employé que la douceur en traitant les étrangers comme ses hôtes; mais que s'ils continuaient à résister à ses ordres, ils devaient s'attendre d'être traités en ennemis. » Alors il sortit à grands pas avec tout son cortége. Cortez s'applaudit d'un refus qui lui donnait la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit.

Après avoir apaisé une sédition parmi ses troupes, Cortez peu de jours après reçut le cacique de Zampoala qui, très impatient du joug de l'empereur mexicain, ne demandait que l'occasion de le secouer. Ce fut donc un nouveau sujet de satisfaction pour

Cortez, surtout lorsque les Américains eurent ajouté que Montézuma était un prince violent, qui s'était rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, et qui tenait les peuples soumis par la crainte.

L'empire du Mexique était alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les provinces qui avaient été découvertes dans l'Amérique septentrionale étaient gouvernées par ses ministres ou par des caciques qui lui payaient un tribut. Sa longueur du levant au couchant était de plus de cinq cents lieues, et la largeur, du midi au nord, d'environ deux cents. Il avait pour bornes au nord la mer Atlantique; dans ce vaste espace de côtes qui s'étend depuis Panuco jusqu'à l'Yucatan, le golfe d'Anian le bornait au couchant. Le côté méridional occupait cette vaste contrée qui borde la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatemala, et qui vient près de Nicaragua, vers l'isthme du Darien; celui du nord, s'étendant jusqu'à Panuco, comprenait cette province entière; mais ses limites étaient resserrées en quelques endroits par des montagnes qui servaient de retraite aux Chichimèques et aux Atomies, peuples farouches et barbares, auxquels on n'attribuait aucune forme de gouvernement, et qui, n'ayant pour habitation que les cavernes des rochers ou quelques trous sous terre, vivaient de leur chasse et des fruits que leurs arbres produisaient sans culture.

Il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'empire du Mexique était parvenu à cette grandeur, après avoir commencé à s'élever comme la plupart des autres États sur des fondemens assez faibles. Les Mexicains, portés par inclination à l'exercice des armes, avaient assujetti par degrés plusieurs autres peuples qui habitaient cette partie du Nouveau-Monde. Leur premier chef avait été un simple capitaine, dont l'adresse et le courage en avaient fait d'excellens soldats. Ensuite ils s'étaient donné un roi, qu'ils avaient choisi entre les plus braves de leur nation, parce qu'ils ne connaissaient pas d'autre vertu que la valeur; et cet usage de donner la couronne au plus brave, sans aucun égard au droit de la naissance, n'avait été interrompu que dans quelques occasions où l'égalité du mérite avait fait donner la préférence au sang royal. Montézuma, suivant les peintures qui composaient leurs annales, était le onzième de ces rois.

Affermi dans ses charges et ses honneurs par une nouvelle élection dont ses compagnons d'armes le rendirent l'objet, Cortez détacha cent hommes, sous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnaître le pays et pour chercher des vivres, qui commençaient à manquer depuis que les Américains avaient cessé d'en apporter au camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques villages, dont les habitans avaient laissé l'entrée libre, en se retirant

dans les bois. Il y trouva du maïs, de la volaille et d'autres provisions, qu'il se contenta d'enlever sans causer d'autre désordre; et ce secours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ses ordres pour la marche de l'armée. Les vaisseaux mirent à la voile vers la côte de Quiabizlan, où l'on avait découvert un nouveau port, et les troupes suivirent par terre le chemin de Zampoala, qu'on atteignit au bout de quelques jours.

La ville était grande et bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux ruisseaux qui arrosaient une campagne fertile. Ils venaient d'une montagne peu éloignée, revêtue d'arbres et d'une pente aisée. Les édifices de Zampoala étaient de pierre, couverts et crépis d'une sorte de chaux blanche, polie et luisante, dont l'éclat formait un spectacle fort brillant. Un des soldats qui furent détachés était revenu avec transport, en criant de toute sa force que les murailles étaient d'argent : tant l'espèce d'ivresse où les jetaient tant d'objets nouveaux leur montrait partout les métaux que cherchait leur avarice !

Toutes les rues et les places publiques se trouvèrent remplies de peuple, mais sans aucune espèce d'armes qui pussent donner du soupçon, et sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le cacique s'offrit à la porte de son palais. Son discours fut simple et précis. Il félicita Cortez

de son arrivée, il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avait de le recevoir; et sans un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs. En effet, le lendemain Cortez et le cacique s'entendirent sur les moyens de secouer le joug impérial.

Cortez donna aussitôt des ordres pour continuer sa marche. A son départ, quatre cents Américains se présentèrent pour porter le bagage de l'armée, et pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le pays qui restait à traverser jusqu'à la province de Quiabizlan offrit un mélange de bois et de plaines fertiles, dont la vue parut fort agréable aux Espagnols. Ils se logèrent le soir dans un village abandonné, pour ne se pas présenter la nuit aux portes de la capitale. Le lendemain ils découvrirent dans l'éloignement les édifices d'une assez grande ville, sur une hauteur environnée de rochers qui semblaient lui servir de murailles : ils y montèrent avec beaucoup de peine, mais sans opposition de la part des habitans.

C'est alors que Cortez, ne voyant plus d'obstacle à redouter, prit la résolution de donner une forme régulière et constante à la colonie de Vera-Cruz, qui était comme errante avec l'armée dont elle était composée. La situation de la ville fut choisie dans une plaine, entr la mer et Quiabizlan, à une demi-

lieue de cette place. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux et la beauté des arbres, semblèrent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondemens de l'enceinte : les officiers se partagèrent pour régler le travail et pour y contribuer par leur exemple; le général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés, et parurent une défense suffisante contre les armes des Mexicains : on bâtit des maisons avec moins d'égards aux ornemens qu'à la commodité.

Dans cet intervalle, les deux officiers de Montézuma étaient retournés à la cour, et n'avaient pas manqué, dans le récit de leur disgrâce, de faire valoir l'obligation qu'ils avaient de leur liberté au général des étrangers. Cette nouvelle parut apaiser la fureur de Montézuma, qui n'avait pensé d'abord qu'à lever une armée formidable pour exterminer les rebelles et leurs partisans. Cependant la colère ne pouvant lui faire oublier ses alarmes et les menaces de ses dieux, il prit le parti d'en revenir à la négociation, et de tenter par une nouvelle ambassade et de nouveaux présens d'engager Cortez à s'éloigner de l'empire. Ses ambassadeurs arrivèrent au camp des Espagnols, lorsqu'on achevait de fortifier Vera-Cruz : ils amenaient avec eux deux jeunes princes, neveux de l'empereur, accompagnés de quatre anciens caciques, qui leur

servaient de gouverneurs : leur présent était d'une richesse éclatante.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs, et déclara qu'aussitôt que l'honneur de voir le grand Montémuza lui serait accordé, il lui ferait connaître les motifs et l'importance de son ambassade; mais qu'aucun obstacle n'aurait le pouvoir de l'arrêter, parce que les guerriers de sa nation, loin de connaître la crainte, sentaient croître leur courage à la vue du danger, et s'accoutumaient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprises.

Après ce discours, prononcé d'un air majestueux et tranquille, il fit donner avec profusion aux ambassadeurs Mexicains, toutes les bagatelles qui venaient de Castille, et sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage, il leur déclara qu'ils étaient libres de retourner à la cour. Cette indifférence altière, les démarches de l'orgueilleux Montézuma qui sollicitait son amitié par des présens, redoublèrent la vénération des peuples pour les Espagnols, aux dépens de celle qu'ils avaient eue jusqu'alors pour leur souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable que le général rendit aux caciques de Zampoala et de Quiabizlan, les fit passer de l'admiration à l'attachement.

Cortez, voulant rendre compte à Charles-Quint de l'état des choses, fit partir un vaisseau qui mit à la voile le 16 de juillet, avec l'ordre précis de prendre sa route par le canal de Bahama, sans toucher à l'île de Cuba, où Vélasquez était trop redoutable. Il prit ensuite la résolution de se défaire de sa flotte, en mettant ses vaisseaux en pièces pour forcer tous ses gens à la fidélité, et les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui, sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent hommes, qui faisaient les fonctions de pilotes et de matelots. Ses confidens, auxquels il communiqua ce dessein, le secondèrent avec beaucoup d'habileté. On mit à terre les voiles, les cordages, les planches et tous les ferremens dont on pouvait tirer quelque utilité; ensuite on fit échouer tous les bâtimens, à l'exception des chaloupes qui furent réservées pour la pêche. On compte, avec raison, la conduite et l'exécution d'un dessein si hardi entre les plus grandes actions de Cortez.

Quoique la ruine de la flotte parût affliger quelques soldats, les mécontentemens furent étouffés par la joie et les applaudissemens du plus grand nombre. On ne parla plus que du voyage de Mexico, et Cortez assembla toutes ses troupes pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses et ses exhortations. L'armée se trouva composée de cinq cents hommes de pied, de quinze

cavaliers et de six pièces d'artillerie. Il était resté dans la ville une partie du canon, cinquante hommes, et deux chevaux, sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimait beaucoup la prudence et la valeur. Les caciques alliés reçurent ordre de respecter ce gouverneur, de lui fournir des vivres, et d'employer un grand nombre de leurs sujets aux fortifications de la ville, moins par défiance du côté des habitans, que sur les soupçons de quelque insulte de la part du gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta de leurs offres que deux cents *tamènes*, nom d'une sorte d'artisans qui servent au transport du bagage, et quatre cents hommes de guerre, entre lesquels on en comptait cinquante de la principale noblesse du pays : c'étaient autant d'otages pour la garnison de Vera-Cruz, et pour un jeune Espagnol qu'il avait laissé au cacique de Zampoala, dans la vue de lui faire apprendre exactement la langue du Mexique.

Il donna aussitôt ses ordres pour la marche : les Espagnols composèrent l'avant-garde, et les Américains suivirent à peu de distance.

On partit le 16 août. La beauté du chemin et la disposition des peuples qui étaient du nombre des alliés firent trouver peu de difficultés dans cette route. Mais pendant trois jours qu'on mit à traverser les montagnes, on ne trouva que des sentiers étroits et bordés de précipices, où l'artillerie ne put passer qu'à force de bras. Le froid y était cuisant

et les pluies continuelles. Les soldats, obligés de passer les nuits sans autre couverture que leurs armes, et souvent pressés par la faim, y firent le premier essai des fatigues qui les attendaient. En arrivant au sommet de la montagne, ils y trouvèrent un temple et quantité de bois, qui ne leur cachèrent pas long-temps la vue de la plaine : c'était l'entrée d'une province, nommée *Zocothla,* fort grande et fort peuplée, dont les premières habitations leur offrirent bientôt assez de commodités pour leur faire oublier leurs travaux. Cortez, apprenant que le cacique faisait sa demeure dans une ville du même nom, peu éloignée de la montagne, l'informa de son arrivée et de ses desseins par deux Américains qui lui furent envoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue d'une ville magnifique, qui s'étendait dans une grande vallée, et dont les édifices tiraient beaucoup d'éclat de leur blancheur. Elle en reçut le nom de *Castel-Blanco.*

Cortez, pendant cinq jours qu'il passa dans cette ville, ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du cacique. Il se dirigea ensuite vers la province de Tlascala, où les peuples étaient, à la vérité, plus guerriers et plus féroces, mais unis par d'anciens traités avec les Zampoalans et les Totonagues.

Tlascala était alors une province extrêmement

peuplée, à laquelle on donnait environ cinquante lieues de circuit. Son terrain est inégal, et s'élève de toutes parts en collines, qui semblent naître de cette grande chaîne de montagnes qu'on a nommée depuis la *Grande-Cordilière*. Les bourgades occupaient le haut de ces collines, par une ancienne politique des habitans, qui trouvaient dans cette situation le double avantage de se mettre à couvert de leurs ennemis, et de laisser leurs plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avaient été gouvernés par des rois; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission, ils avaient secoué le joug de la royauté pour former une espèce de république, dans laquelle ils se maintenaient depuis plusieurs siècles. Leurs bourgades étaient partagées en cantons, dont chacun nommait quelques députés qui allaient résider dans la capitale, nommée *Tlascala*, comme la province, et ces députés formaient le corps d'un sénat dont toute la nation reconnaissait l'autorité. Cet exemple du gouvernement aristocratique est assez remarquable dans un monde encore à demi sauvage. Les Tlascalans s'étant toujours défendus contre la puissance des empereurs du Mexique, se trouvaient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Montézuma avaient augmenté le nombre de leurs alliés, et que depuis peu ils s'étaient ligués pour leur sûreté commune avec les

Otomies, peuples fort barbares, mais d'une grande réputation à la guerre, où la férocité leur tenait lieu de valeur.

Cortez, informé de toutes ces circonstances, crut devoir garder quelques ménagemens avec une république si puissante, et ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du sénat. Il chargea de cette commission quatre de ses Zampoalans, les plus distingués par leur noblesse et leur habileté. Ils partirent avec toutes les marques de leur dignité, et se rendirent à Tlascala, où ils furent conduits civilement dans un lieu destiné au logement des ambassadeurs. Dès le jour suivant, ils furent introduits dans la salle du conseil, et expliquèrent le sujet de leur ambassade; ensuite ils se retirèrent pour laisser les sénateurs délibérer.

Dans un fort long conseil, Magiscatzin, vieillard respecté de toute la nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix par cette seule raison que les étrangers paraissaient envoyés du ciel, et que, ne demandant que la liberté du passage, ils avaient pour eux la raison et la volonté des dieux. Mais le général des armées, nommé *Xicotencal*, jeune homme plein de courage et de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avait pour la religion et pour l'État à recevoir des inconnus dont on ignorait les intentions, qu'il excita tout le monde à la guerre. Cependant un troisième sénateur, nommé

Témilotécal, ouvrit une opinion plus modérée, qui semblait concilier les deux autres, ou du moins qui favorisait le parti de la guerre sans ôter le pouvoir de revenir à la paix. C'était de faire partir sur-le-champ Xicotencal, avec les troupes qui étaient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve ces inconnus qu'on faisait passer pour des dieux. S'ils étaient battus dans leur première rencontre, leur ruine faisait évanouir toutes les craintes, et la nation demeurait glorieuse et tranquille. Si la victoire se déclarait pour eux, on aurait une voie toujours ouverte pour traiter, en rejetant cette insulte sur la férocité des Otomies, dont on se plaindrait de n'avoir pu réprimer l'emportement. Cette proposition ayant réuni tous les suffrages, on trouva le moyen d'amuser les ambassadeurs par des sacrifices et des fêtes, sous prétexte de consulter les idoles, et Xicotencal se mit secrètement en campagne avec toutes les troupes qu'il put rassembler.

Cortez, qui vit passer huit jours sans recevoir aucune information de ses députés, commençait à se livrer aux soupçons. Les Zampoalans lui conseillèrent de continuer sa marche, et de s'approcher de Tlascala, pour observer du moins la conduite d'une nation dont ils commençaient eux-mêmes à se défier. S'il ne pouvait éviter la guerre, il était résolu d'ôter à ses ennemis le temps de s'y pré-

parer, et de les attaquer dans leur ville même avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces. Il leva aussitôt son camp avec toutes les précautions que la prudence exigeait dans un pays suspect. Sa marche fut libre pendant quelques lieues, entre deux montagnes, séparées par une vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voir tout d'un coup arrêté par une muraille fort haute, qui, prenant d'une montagne à l'autre, fermait entièrement le chemin. Cet ouvrage, dont il admira la force, était de pierres de taille liées avec une espèce de ciment. Son épaisseur était d'environ trente pieds, sa hauteur de neuf. Il se terminait en parapet, comme dans les fortifications de l'Europe. L'entrée en était oblique et fort étroite, entre deux autres murs qui avançaient l'un sur l'autre. On apprit des Zocothlans que cette espèce de rempart faisait la séparation de leur province et de celle de Tlascala, qui l'avait fait élever pour sa défense, depuis qu'elle s'était formée en république. Cortez regarda comme un bonheur que ses ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage, soit que le temps leur eût manqué pour s'y rendre, soit que se fiant à leur nombre ils eussent résolu de tenir la campagne pour employer librement toutes leurs troupes. Les Espagnols passèrent sans obstacles; et s'étant arrêtés pour rétablir leurs bataillons, ils s'avancèrent en bon ordre dans un terrain plus étendu, où ils dé-

couvrirent bientôt les panaches de vingt ou trente Américains.

Cortez détacha quelques cavaliers pour les inviter à s'approcher par des cris et des signes de paix. Dans le même instant on aperçut une seconde troupe qui, s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec une apparence assez guerrière. Les cavaliers, n'en ayant pas moins continué de s'avancer, se virent aussitôt couverts d'une nuée de flèches, qui leur blessèrent deux hommes et cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes, qui s'étaient embusqués à peu de distance, se découvrit alors, et vint au secours des premiers. L'infanterie espagnole arrivait de l'autre côté. Elle se mit en bataille pour soutenir l'effort des ennemis, qui venaient à la charge avec une extrême ardeur. Mais au premier bruit de l'artillerie, qui en fit tomber un grand nombre, ils tournèrent le dos; et les Espagnols profitant de leur désordre, les pressèrent avec tant de vigueur, qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante morts sur le champ de bataille, et quelques blessés qui demeurèrent prisonniers.

Cortez continua sa marche. Il rencontra deux de ses ambassadeurs, qui lui apprirent la perfidie des Tlascalans qui les avaient chargés de fers, et menaçaient de sacrifier tous les Espagnols. Il paraît que le mauvais succès de leur première attaque ne les avait pas abattus, et c'est une preuve que ces

peuples étaient naturellement braves. Ce récit ne laissa plus de doute à Cortez que la république de Tlascala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin, dans un détroit fort difficile, que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'ennemis. Ce n'était plus la fortune qu'il proposait pour motif à ses soldats; il les exhortait à combattre pour leur vie, et les Zampoalans même, effrayés de la grandeur du péril, dirent secrètement à Marina que la perte de l'armée leur paraissait inévitable. Elle leur répondit, d'un air inspiré, que le Dieu des chrétiens avait une particulière affection pour les Castillans, et qu'il les sauverait de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les soldats de Cortez et sur leurs alliés. Ils se crurent tous sous la protection déclarée du ciel; et s'étant dégagés du détroit dont on leur avait disputé le passage, ils arrivèrent dans la plaine, où s'engagea bientôt une action générale, qui doit être regardée comme la plus importante des victoires de Cortez, puisqu'elle servit à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

On découvrit, d'une hauteur qui dominait sur la plaine, une multitude que plusieurs écrivains ont fait monter à quarante mille hommes. Ces troupes étaient composées de diverses nations, distinguées par les couleurs de leurs enseignes et de leurs plumes. La noblesse de Tlascala tenait le premier

rang autour de Xicotencal, qui avait le commandement général, et tous les caciques auxiliaires étaient à la tête de leurs propres troupes. Comme le terrain était inégal et rude, surtout pour les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à se mettre en bataille. Il fallut faire du haut en bas une décharge de toute l'artillerie pour écarter quelques bataillons qui semblaient avoir entrepris de disputer la descente. Mais aussitôt que les cavaliers espagnols eurent trouvé le terrain plus commode, et qu'une partie de l'infanterie eut mis le pied dans la plaine, on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des ennemis avait eu le temps de s'avancer à la portée du mousquet. Ils ne combattirent encore que par des cris et des menaces.

Cortez fit faire un mouvement à son armée pour les charger. Mais ils se retirèrent alors par une espèce de fuite, qui n'était en effet qu'une ruse pour faire avancer les Espagnols, et pour trouver le moyen de les envelopper. On ne fut pas longtemps à le reconnaître. A peine eut-on quitté la hauteur qu'on laissait à dos, par laquelle on avait espéré demeurer couvert, qu'une partie de l'armée ennemie s'ouvrit en deux ailes, et, s'étendant des deux côtés, enferma Cortez et tous ses gens dans un grand cercle. L'autre partie, s'étant avancée avec la même diligence, doubla les rangs de cette

enceinte, qui commença aussitôt à se resserrer. Le péril parut si pressant, que Cortez, songeant à se défendre avant que d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à sa troupe. L'air, déjà troublé par d'effroyables cris, fut alors obscurci par une nuée de flèches, de dards et de pierres. Mais les Américains, remarquant que ces armes faisaient peu d'effet, se disposèrent à faire usage de leurs épées et de leurs massues. Cortez attendait ce moment pour faire jouer l'artillerie, qui en fit un grand carnage. Les arquebuses ne causèrent pas moins de désordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur était de dérober la connaissance du nombre de leurs morts et de leurs blessés, ce soin, qui ne cessait pas de les occuper, contribua beaucoup à les jeter dans la confusion.

Cortez n'avait pensé jusqu'alors qu'à courir, avec ses cavaliers, aux endroits où le péril était pressant pour rompre à coups de lances et dissiper ceux qui s'approchaient le plus. Mais reconnaissant leur trouble, il résolut de saisir ce moment pour les charger, dans l'espérance de s'ouvrir un passage et de prendre quelque poste où toutes les troupes pussent combattre de front. Il communiqua son dessein à ses officiers. Les cavaliers furent placés sur les ailes; et, tout d'un coup, invoquant saint Pierre à haute voix, le bataillon espagnol s'avança contre les Tlascalans. Ils soutinrent assez vigou-

reusement le premier effort; mais la furie des chevaux, qu'ils prenaient toujours pour des êtres surnaturels, leur causa tant de frayeur, qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuse consternation.

Dans le temps qu'ils se heurtaient entre eux, et que se renversant les uns sur les autres ils se faisaient plus de mal qu'ils n'en voulaient éviter, il arriva un incident qui ranima leur courage, et qui faillit d'entraîner la ruine des Espagnols. Un cavalier, nommé *Pierre de Moron,* qui montait un cheval très léger, mais peu docile, s'engagea si loin dans la mêlée, que plusieurs officiers tlascalans qui s'étaient ralliés, et qui le virent séparé de ses compagnons, l'attaquèrent de concert. Les uns saisirent sa lance et les rênes de la bride, tandis que les autres percèrent le cheval de tant de coups, qu'il tomba mort au milieu d'eux. Aussitôt ils lui coupèrent la tête, et l'élevant au bout d'une lance, ils exhortèrent les plus timides à redouter moins des monstres qui ne résistaient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut plusieurs blessures, et demeura quelques momens prisonnier; mais il fut secouru par d'autres cavaliers qui l'enlevèrent à ses vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans, encouragée par la mort du monstre, reprit ses rangs et parut se disposer au combat. Mais lorsque les Espagnols se croyaient menacés d'une nouvelle at-

taque, ils furent surpris de voir succéder tout d'un coup un profond silence aux cris des ennemis, et de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales et de leurs cors. C'était la retraite qu'ils sonnaient à leur manière. Un mouvement qu'ils firent aussitôt vers Tlascala ne permit pas de douter qu'ils ne fussent prêts d'abandonner le champ de bataille. En effet, ils s'éloignèrent insensiblement, jusqu'à ce qu'une colline les dérobât tout-à-fait aux yeux des Espagnols. L'armée avait perdu ses principaux chefs, et Xicotencal, voyant la plupart de ses bataillons sans commandans, avait craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand corps.

Cette victoire ouvrit à Cortez les portes de Tlascala, et lui valut bientôt l'alliance de cette république si belliqueuse, qui allait le seconder dans sa marche sur Mexico. Il passa vingt jours à Tlascala, qui furent autant de fêtes, pendant lesquelles les Espagnols ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des habitans. Enfin Cortez ayant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devait tenir. Son inclination le portait à prendre celui de Cholula, grande ville fort peuplée qui n'était qu'à cinq lieues de Tlascala, et capitale d'une autre république, avec laquelle Montézuma vivait en si bonne intelligence qu'il y avait ordinairement ses vieilles troupes en quartier. Mais cette raison qui avait fait

naître le penchant du général espagnol était celle, au contraire, que les Tlascalans faisaient valoir pour lui conseiller de prendre une autre route. Ils lui représentaient les Cholulans comme une nation perfide et rusée, servilement soumise à l'empereur, qui n'avait pas de sujets plus dévoués à ses ordres. Ils ajoutaient que toutes les provinces voisines de cette ville la regardaient comme une terre sacrée, parce qu'elle renfermait dans l'enceinte de ses murs plus de quatre cents temples, et des divinités si bizarres qu'il était dangereux de s'approcher sans leur approbation des lieux qu'elles protégeaient. Pendant cette irrésolution, des ambassadeurs arrivèrent avec des présens, de la part de Montézuma. Leurs instructions ne portaient plus de détourner Cortez du voyage du Mexique; mais paraissant supposer qu'il y était déterminé, ils lui témoignèrent que l'empereur ayant jugé qu'il prendrait le chemin de Cholula, lui avait fait préparer un logement dans cette ville. Les sénateurs tlascalans ne doutèrent plus alors qu'on n'y eût dressé quelques embûches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévu, ne put se défendre de quelques soupçons : cependant, comme il croyait important de les déguiser aux Mexicains, il conclut avec son conseil, qu'il ne pouvait refuser le logement qu'ils lui offraient sans marquer une défiance à laquelle ils n'avaient encore donné aucun fondement; et

qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derrière lui des traîtres qui pouvaient l'incommoder beaucoup, il devait, au contraire, aller droit à Cholula pour y découvrir leurs desseins et pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtiment de leur perfidie. Les Tlascalans qu'il fit entrer dans ses vues lui offrirent le secours de leurs troupes, et plusieurs écrivains les font monter à cent mille hommes; mais il leur déclara qu'il n'avait pas besoin d'une escorte si nombreuse; et pour marquer néanmoins la confiance qu'il avait à leur amitié, il accepta un corps de six mille hommes.

La marche des Espagnols continua jusqu'à la ville de Cholula. Cortez fit faire halte à son armée, et reçut bientôt les ambassadeurs cholulans, pour ensuite entrer dans la ville même. Les Espagnols la comparèrent à Valladolid : elle était située dans une plaine ouverte; on y comptait environ vingt mille habitans, sans y comprendre ceux des faubourgs, qui étaient en plus grand nombre. Elle était fréquentée sans cesse par quantité d'étrangers qui s'y rendaient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur religion. Les rues étaient bien percées, les maisons plus grandes, et d'une architecture plus régulière que celle de Tlascala. On distinguait les temples par la multitude de leurs

tours. Les Espagnols furent logés dans les plus belles maisons de la ville et les troupes tlascalanes campèrent à l'entrée. Peu de jours après un nouveau corps de vingt mille hommes de la république de Tlascala vint encore se joindre à la troupe de Cortez.

Cette armée poursuivit sa marche vers Mexico. Elle arriva au bout de quelques jours à Tezeuco, ville qui le disputait en grandeur à la capitale même. Ses maisons s'étendaient sur les bords du grand lac, dans une belle situation, à l'entrée de la chaussée principale qui conduisait à Mexico. Cette chaussée avait environ vingt pieds de largeur, et l'on avait des deux côtés la vue d'une grande partie du lac, sur lequel on remarquait d'autres chaussées qui se croisaient en divers sens. Cortez fit partir toutes ses troupes en ordre de bataille en suivant la chaussée, qui ne pouvait contenir que huit cavaliers de front.

L'armée était alors composée de quatre cent cinquante Espagnols, sans y comprendre les officiers, et de six mille Américains, Zampoalans et Tlascalans. Elle se présenta devant Istacpalapa, ville qui se faisait distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses tours et de ses édifices, dont une partie était bâtie dans l'eau et l'autre sur les bords de la chaussée. On y comptait six mille maisons : le cacique offrit à Cortez un présent qui se

montait à deux mille marcs d'or. Il ne restait plus que deux lieues de chaussée jusqu'à la capitale, et l'on y arriva le lendemain.

Cortez vit bientôt s'avancer vers lui l'empereur Montézuma avec un magnifique cortége, et il descendit de cheval pour le recevoir. Le prince fit loger Cortez dans un palais et se retira dans le sien. Cette entrée des Espagnols dans la capitale du Mexique eut lieu le 8 novembre 1519. Elle fut suivie de grandes fêtes. Les Espagnols parurent admirer en détail la magnificence du palais de Montézuma. On y entrait par trente portes qui répondaient à un même nombre de rues, et la principale face, qui donnait sur une place fort spacieuse dont elle occupait tout un côté, était bâtie de jaspe noir, rouge et blanc. Les appartemens de l'empereur n'excitèrent pas moins l'admiration.

Après de longues négociations l'empereur Montézuma finit par aller habiter le quartier des Espagnols, et par offrir un hommage et un tribut à Cortez, qui n'était cependant arrivé qu'avec cinq cents hommes dans une capitale peuplée de plus de cent mille âmes, et lorsque Montézuma lui-même avait plus de cinquante mille hommes armés.

Nous passerons sous silence une foule d'incidens du séjour de Cortez à Mexico et les tribulations qu'il éprouva de la part de ses compatriotes : nous renvoyons aux histoires spéciales ceux de nos lec-

teurs qui voudront connaître tous les détails de cette prodigieuse expédition. Il nous suffit de dire que Cortez triompha de tous les obstacles, et qu'avant de se décider à retourner momentanément vers la côte à Vera-Cruz, il laissa quatre-vingts Espagnols en garnison dans le quartier fortifié qu'il occupait à Mexico, où il devait prochainement revenir.

Une armée espagnole nouvellement débarquée sous le commandement de Narvaëz, ennemi de Cortez, se disposait à combattre ce dernier, qui osa marcher à sa rencontre avec seulement deux cent soixante-six Espagnols. Cette poignée de braves suffit à Cortez pour surprendre pendant la nuit les troupes de Narvaëz, les mettre en déroute, et en ranger la presque totalité sous sa bannière. A peine victorieux il est informé que les Mexicains arment contre lui, et il se hâte de reparaître à Mexico; mais cette fois il n'y revint que pour leur livrer des combats acharnés. Montézuma se vit même obligé de lui signifier de quitter la ville. Cortez jugea qu'il ne pouvait long-temps s'y maintenir, et il pria l'empereur de négocier avec ses sujets révoltés le départ des Espagnols.

Le monarque adhérant à cette proposition, se montra au peuple et le harangua. Tout le monde l'écouta avec respect, mais personne ne voulut déposer les armes. Enfin la sédition reprit toute sa

force; on traita Montézuma de lâche et de traître; les cris furent accompagnés d'une nuée de flèches, et une grosse pierre l'atteignit à la tête. Il tomba sans connaissance, et expira au bout de deux jours, en laissant, dit-on, aux Espagnols le soin de sa vengeance. Cortez fit porter le corps de Montézuma dans la ville, pour que les nobles qui n'avaient point pris part aux fureurs populaires le fissent ensevelir avec tous les honneurs convenables à son haut rang. De pompeuses funérailles eurent lieu en effet, et Cortez profita d'une trève pour combiner sa retraite, qui fut extrêmement difficile et non moins meurtrière. L'armée se mit en marche vers Tlascala.

Avant son retour en cette ville, elle eut à soutenir une grande bataille contre plus de cent mille Mexicains qui essayèrent de lui couper la retraite. Un trait de génie au fort de la mêlée sauva Cortez et sa petite troupe. Il se souvint d'avoir entendu dire que tout le sort des batailles consistait parmi ces barbares dans l'étendard impérial, dont la perte ou le gain décidait la victoire entre deux partis. Il poussa donc au grand galop vers le général mexicain, auquel il porta un coup de lance qui le fit tomber de sa litière, pendant que d'autres braves dispersaient la noblesse, et qu'un simple cavalier enlevait l'étendard et le présentait respectueusement à Cortez. La vue de ce trophée, et surtout d'une bles-

sure que Cortez avait reçue à la tête, anima ses soldats; ils firent main-basse sur un si grand nombre de Mexicains, qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette victoire passe pour une des plus célèbres que jamais Européens aient remportées dans l'Amérique, et elle fut entièrement l'œuvre du général.

Cortez ayant rassemblé ses troupes, et profitant de la consternation répandue parmi les ennemis, se dirigea vers Tlascala, où il fit son entrée avec une grande pompe. Là, il se rétablit de sa blessure, et prit la résolution de retourner à Mexico, avec six cents hommes d'infanterie et quarante cavaliers Espagnols, auxquels se joignirent les troupes de la république tlascalane, appuyées de neuf pièces de canon que Cortez avait tirées de ses vaisseaux.

Les Mexicains informés de ce projet, se préparèrent à soutenir la lutte. Ils s'étaient donné un nouvel empereur, qui envoya une armée hors des murs de Mexico. Cette armée fut battue par celle de Cortez, qui se retrouva en peu de jours devant la capitale, dont il fallut entreprendre le siége.

A cet effet, Cortez fit construire des brigantins pour traverser le lac. Ces petits bâtimens luttèrent contre des milliers de canots mexicains, et Cortez finit par se rendre maître d'une des principales entrées de Mexico. Cependant il éprouva sur un autre

point un échec sérieux pour un de ses lieutenans, et cet échec eût amené sa perte, sans les recrues que lui fournirent les peuples qui s'étaient déclarés en sa faveur. Il finit par se retrouver à la tête de près de deux cent mille hommes.

C'est alors que le général espagnol reprit l'offensive. Il s'avança jusqu'à l'entrée des rues et jeta la consternation dans les rangs mexicains. Dans l'espace de quatre jours, les trois divisions de l'armée arrivèrent presque en même temps à la grande place de Mexico. L'empereur Guatimozin, qui voulut s'échapper secrètement dans une barque, fut pris par un des officiers de Cortez, et amené avec ses femmes et ses grands au général. Cortez fit conduire ce prince au quartier des Espagnols, où il y trouva tous les égards dus à son rang.

Comme sur d'autres points la lutte continuait, et que l'infection des cadavres répandait dans la ville une odeur malfaisante, Cortez prit le parti de se retirer dans une ville voisine avec ses prisonniers, après avoir toutefois obtenu de Guatimozin la soumission de ses sujets.

Assuré maintenant de la victoire, le général espagnol ne songea plus qu'à la consolider et à en transmettre les détails à Madrid. Cortez y reparut pour confondre ses ennemis et recevoir des lettres-patentes qui lui conféraient le titre de grand capitaine et de vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Mais

avant de repartir, il avait voulu emporter les trésors de Guatimozin. Comme on les cherchait vainement, il eut la faiblesse de consentir que l'infortuné prince fût mis à la torture pour le forcer à découvrir le lieu où il les avait cachés. Guatimozin fut étendu sur des charbons ardens, et un des principaux seigneurs de la cour fut livré près de lui au même supplice. C'est dans ce moment que le monarque mexicain, qui souffrait les tourmens avec une constance inaltérable, adressa ce reproche sublime à son sujet dont il entendait les plaintes: « Et moi, suis-je sur un lit de roses ? » Cortez fit cesser cette odieuse exécution, et il fallut en croire Guatimozin, assurant qu'il avait jeté tous ses trésors dans le lac. On les chercha long-temps, mais envain, au fond des eaux, et le dépit que les Espagnols conçurent de voir leur avarice trompée, contribua sans doute à l'arrêt de mort qu'ils portèrent deux ans après contre Guatimozin. On l'accusa d'une conspiration, et il expira sur un gibet.

La fortune n'épargna guère plus Cortez que les autres conquérans de l'Amérique. Après avoir confondu ses ennemis, il reçut l'ordre d'aller faire de nouvelles découvertes, et celle de la Californie lui coûta une partie de son bien ; mais il n'en fut pas mieux traité à son retour. A peine put-il obtenir une audience de l'empereur.

Un jour, perçant la foule, il s'approcha du carrosse

de Charles-Quint et monta sur l'étrier de la portière. L'empereur demanda qui il était. « C'est celui, dit Cortez, qui vous a donné plus de royaumes que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

Ce fameux conquérant du Mexique mourut dans une complète disgrâce, et dans la gêne et le chagrin.

PIZARRE.

Conquête du Pérou.

Le conquérant du Pérou, né à Truxillo dans l'Estramadure, en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme espagnol dont il prit le nom. Son éducation fut négligée, au point qu'il n'apprit pas même à lire, et sa première occupation fut de garder des pourceaux dans une campagne de son père. Un jour en ayant perdu un, et n'osant rentrer dans la maison paternelle, il prit la fuite et s'embarqua pour l'Amérique. Il ne tarda pas à se distinguer sous Vasco Nugnez de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Ce fut en 1514 que lui-même conçut l'idée de faire la conquête du Pérou. Il se rendit à cet effet à Panama, et s'y concerta avec Almagro, son compagnon de voyage, et un prêtre, nommé *Fernand de Lucques*. Ils firent entre eux une association, dont les principaux articles portaient que Pizarre, connu pour homme de main, et long-temps

exercé dans les guerres contre les Américains, serait chargé de l'expédition ; qu'Almagro, possesseur d'une grande fortune, prendrait soin des préparatifs, et que Fernand de Lucques ferait les autres dépenses. Pour cimenter leur association, Fernand de Lucques dit la messe, sépara l'hostie en trois, en prit une partie, et donna les deux autres à ses associés.

La flotte consistait en un seul vaisseau qu'ils avaient acheté, et deux canons. Almagro fut laissé à Panama pour former un renfort de matelots, de soldats et de vivres, avec lesquels il avait promis de suivre Pizarre. Celui-ci fit voile vers l'île de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de Panama, et passa douze lieues plus loin, aux îles des Perles, ainsi nommées par Vasco Nugnez qui les avait découvertes. Il y fit de l'eau et du bois ; il y prit du fourrage pour les chevaux, et douze autres lieues au-delà il trouva un port, qu'il nomma port de *Laspinas*, parce qu'il trouva quantité de pommes de pin dans le voisinage. Continuant sa navigation vers le sud dix lieues plus loin, il entra dans un autre port où il fit du bois et de l'eau ; ensuite, n'ayant pas cessé d'avancer pendant dix jours, les vivres lui manquèrent, et tout l'équipage se vit forcé de brouter des bourgeons de palmier. Pizarre s'efforça de soulager les hommes les plus faibles, et prit sur lui les plus grands travaux. Il

perdit vingt-cinq hommes, et tout le reste aurait péri sans un secours inespéré de vivres qui lui arriva. Son désastre fit donner au port où il se trouvait le nom de *Puerto de la Hambre.*

Il poursuivit sa navigation vers le sud, et le jour de la Chandeleur il aborda une terre, qu'il nomma pour cette raison *la Candelaria.* Comme cette contrée était humide et très coupée de montagnes, il ne s'y arrêta que peu de jours. Il reprit la mer pour débarquer plus loin, près d'un petit village, où il découvrit du maïs, de la chair de porc, des pieds et des mains d'hommes, ce qui lui fit croire qu'il était chez des anthropophages. Il se remit en mer, et bientôt il arriva dans un lieu qu'il nomma *Pueblo Quemado*, c'est-à-dire peuple brûlé. Les habitans du pays lui firent une guerre opiniâtre, et il fut obligé de se retirer dans la contrée voisine.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la fortune, Almagro était parti de Panama sur un vaisseau qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Il trouva Pizarre à Chicana, près de l'île des Perles. Les deux aventuriers ayant alors une petite flotte, composée de deux vaisseaux, trois canots et deux cents Espagnols, continuèrent leur navigation. Ils découvrirent quantité de rivières peuplées de caïmans. Après avoir consommé leurs provisions, ils n'eurent pour toute ressource que le fruit des mangles

dont le pays était couvert. Ils avaient presque partout repoussé les attaques des indigènes, et dans ces attaques, ayant perdu plusieurs Espagnols, il fut décidé qu'Almagro retournerait à Panama pour en tirer des vivres et des recrues. Il revint en effet avec quatre-vingts hommes, et ce renfort permit à Pizarre de pénétrer dans le pays de Catamez, fertile en provisions, et où il vit, pour la première fois, de l'or en grande abondance.

Après la découverte du Catamez, Pizarre jugea qu'il aurait besoin de beaucoup plus de monde, et il fit repartir Almagro pour Panama. Mais à son retour à Panama, Almagro trouva un nouveau gouverneur, qui n'avait pas pour l'expédition les mêmes dispositions que le précédent. Pizarre, qui attendait son compagnon dans une petite île nommée *Gallo*, comptait vainement sur son secours. Quelques-uns de ses gens, rebutés de ce qu'ils avaient souffert et tremblans pour l'avenir, demandèrent à retourner sur leurs pas. De son côté, le gouverneur de Panama envoya un lieutenant chargé de ramener ceux qui ne seraient pas contens de leur sort. Ce lieutenant, malgré l'intention qu'il avait de ramener tout le monde, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui le priait de lui laisser au moins quelques hommes. Alors il se mit à l'un des bouts de son navire, puis ayant tracé une ligne, il mit à l'autre bout le capitaine Pizarre avec ses soldats, et

ordonna que ceux qui voulaient aller à Panama passassent de son côté. Il ne resta près de Pizarre que treize Espagnols et un mulâtre. Toutes les prières de celui-ci ne purent fléchir cet officier qui craignait de déplaire au gouverneur. Il promit seulement qu'il engagerait Almagro à lui envoyer des vivres. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une île qu'il avait nommée la *Gorgone* où il était sûr de trouver de l'eau, et de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Il confia à l'officier deux lettres : l'une pour le gouverneur auquel il reprochait de lui enlever ses gens, et de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettait à son entreprise; l'autre pour Almagro et Fernand de Lucques qu'il pressait instamment de le secourir.

L'île de Gorgone, que ceux qui l'ont vu comparent à l'enfer, est effrayante par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, les pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le soleil ne pénètre jamais l'épaisseur, et surtout par la prodigieuse quantité de moucherons et de reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à 3 degrés du nord, et son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asile que Pizarre choisit dans son chagrin, autant pour se dérober aux attaques des Américains dans un séjour si désert, que pour se

procurer de l'eau qui lui avait manqué dans l'île del Gallo.

L'officier, de retour à Panama (il se nommait Tafur), fit au gouverneur Los Rios une peinture du courage et de la misère de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait en lui offrant l'occasion de revenir; et, pour réponse, il dit que c'était sa faute s'il périssait. Ceux que Tafur avait ramenés faisaient un récit si touchant de tout ce qu'ils avaient souffert, qu'on ne pouvait les entendre sans une extrême compassion. Almagro et de Luques en furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sollicitèrent le gouverneur, ils lui représentèrent le tort qu'il faisait à la couronne, ils le menacèrent même d'en porter leurs plaintes à l'empereur; enfin, soit pitié, soit crainte de la cour, soit passion pour l'or dont les déserteurs étaient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un navire; mais soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'était pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre à Castaneda de visiter ce vaisseau avec un charpentier, et de dire qu'il n'était pas propre à la navigation. Mais ces deux hommes eurent la fermeté de répondre que le bâtiment était bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter; et sa dernière ressource

fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de venir rendre compte de son expédition dans six mois. On reconnaît dans cette conduite du gouverneur, l'embarras d'un chef qui souhaite une entreprise, et qui ne veut point se charger de l'événement.

Cependant Pizarre et ses compagnons, voyant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils pensèrent à faire un radeau des débris de leur navire, qui n'avait pu résister aussi long-temps qu'eux au climat de la Gorgone, pour s'approcher de la côte et descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée, lorsqu'ils découvrirent le vaisseau qu'on leur envoyait. Ils ne le prirent d'abord que pour quelque monstre marin, ou pour une poutre chassée par les flots. A la vue même des voiles, ils n'osaient se persuader ce qu'ils désiraient avec tant de passion. Enfin l'ayant reconnu, ils se livrèrent à des transports de joie. Pizarre forma aussitôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs prisonniers dans l'île, sous la garde de Paëz et de Truxilo, dont la santé s'était affaiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la mer, et d'aller droit à Tumbez, sous la direction de deux hommes de cette contrée, qu'il s'était attachés par ses caresses, et qui commençaient à savoir un peu d'espagnol.

Il prit sa route au sud-est, en remontant la côte, et vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une île située devant Tumbez, proche de Puna. Il la nomma *Sainte-Claire*. Elle n'était pas peuplée, mais regardée par les habitans du pays voisin comme un sanctuaire, parce qu'en certains temps ils y faisaient de grands sacrifices à quelques idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avait une tête d'homme de monstrueuse forme. Mais ils remarquèrent avec joie que leurs guides ne les avaient pas trompés dans l'opinion qu'ils leur avaient donnée de cette côte. En plusieurs endroits de l'île ils trouvèrent quantité de petits ouvrages d'argent et d'or, tels que des mains, des têtes, et surtout un vase d'argent d'une grandeur assez considérable. Ils trouvèrent aussi des couvertures de laine jaune fort propres et bien travaillées. Leur admiration fut extrême, et Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelque entreprise importante. Les habitans l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain ayant remis à la voile, il découvrit un radeau si grand qu'il le prit d'abord pour un navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Chacun était monté par des Américains. Pizarre leur fit dire que son

dessein était de rechercher leur amitié, et qu'il les priait d'en avertir leur cacique.

On ne fut pas long-temps à voir paraître une foule d'autres Américains qui venaient admirer les barbes et les habits des étrangers. Le cacique arriva bientôt avec des provisions, et prit les Espagnols pour des envoyés du ciel. On vécut en bonne intelligence; l'or et l'argent furent étalés avec profusion, et Pizarre, qui ne pouvait s'emparer du pays avec si peu de monde, se promit bien d'y revenir.

Il s'avança jusqu'au 5e degré de latitude méridionale, où il découvrit le port de Payta, si célèbre depuis dans toutes les relations de cette côte. Plus loin il trouva celui de Jangerata, vers lequel il mouilla sous une petite île où il trouva quantité de loups marins. Il doubla le cap qu'il nomma *del Agura,* et continuant de ranger la côte, il entra dans un port, auquel il donna le nom de *Sainte-Croix.* Déjà la renommée d'un petit nombre d'étrangers qui paraissaient pour la première fois dans cette mer, s'était répandue par tous les pays voisins. On y publiait qu'ils étaient blancs et barbus, qu'ils ne faisaient de mal à personne, et qu'ils étaient pieux et humains. Cette réputation, qu'ils ne devaient pas conserver long-temps, fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient sur aucune côte que les peuples n'accourus-

sent en foule, et ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Plus loin au sud un vent contraire jeta pendant quinze jours les Castillans dans le dernier embarras. Ils ne firent que tournoyer, sans pouvoir aborder à la côte qu'ils ne perdaient pas de vue. Le bois et les vivres commençaient à leur manquer. Enfin, s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jeté l'ancre qu'ils furent entourés de radeaux chargés de toutes sortes de rafraîchissemens. Pizarre fit descendre un de ses compagnons pour demander du bois; mais dans l'intervalle les vagues devinrent si fortes qu'il ne put se dispenser de lever l'ancre. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara et Chimo, lieu où les villes de Truxillo et San-Miguel ont été fondées depuis, et où Pizarre trouva du bois et des vivres en abondance.

Ce capitaine entreprenant n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la rivière de la Chica, il y prit quelques Américains pour les instruire et s'en faire des interprètes; et, bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens qui demandaient leur retour, en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une région qu'ils reconnaissaient comme la meilleure et la plus riche du Nouveau-Monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer

Birou, du nom d'une rivière, et de là vient, avec quelques changemens, celui de *Pérou,* sous lequel on a compris plusieurs États qui portaient alors des noms différens, car les Américains n'en avaient pas de généraux pour cette vaste étendue de pays, telle qu'elle nous est aujourd'hui connue.

Quoique Pizarre n'ait pas fait une route si longue et si pénible sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama, vers la fin de 1526, qu'il ne l'était en partant d'Espagne pour aller chercher la fortune dans le Nouveau-Monde. Ses associés, qui avaient été les plus riches habitans de la Castille d'or, avaient employé comme lui tous leurs biens à leur entreprise commune, et s'étaient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le gouverneur paraissait moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle expédition; il ne vit point d'autre ressource pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un voyage à la cour. Étant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris et ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès, et les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le gouvernement du pays qu'il avait découvert, et qu'il espérait conquérir. Cette faveur lui fut accordée aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines et les dan-

gers de la conquête : sur quoi plusieurs historiens observent avec admiration que ni Colomb, ni Cortez, ni Vasco Nugnez, ni Pizarre, ni tant d'autres aventuriers qui procurèrent à l'État plus de millions que les rois d'Espagne n'avaient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sou du gouvernement pour les encourager; trop heureux quand, après un succès dont on était charmé de profiter, on leur laissait une partie des avantages qui leur avaient été promis, et qu'ils avaient achetés si cher. Tels étaient alors les principes de la cour d'Espagne. Pizarre, muni des lettres qui l'établissaient gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la compagnie de ses trois frères, qu'il avait engagés dans ses grandes vues.

En partant pour Panama, il eut le crédit d'engager au même voyage quantité de volontaires espagnols. La petite flotte mit à la voile de Panama en 1531. Le dessein de François Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de ses premiers compagnons lui faisaient espérer de grandes richesses; mais ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, et de débarquer ses gens et ses chevaux pour suivre la côte par terre. De larges rivières qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes et chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources

dans son adresse et son courage pour inspirer de la résolution à ses soldats. Il aidait lui-même à nager ceux qui se défiaient de leur habileté; il les conduisait jusqu'à l'autre bord : enfin ils arrivèrent sans perte dans un lieu nommé *Coaque,* situé au bord de la mer, et presque sous l'équateur. Outre les vivres qu'ils y trouvèrent en abondance, ils y firent un tel butin, que pour donner une haute opinion de leur entreprise et faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyèrent deux de leurs vaisseaux, l'un à Panama, l'autre à Nicaragua, dont la charge montait à plus de 30,000 castillans d'or. Il s'y trouva aussi quelques émeraudes; mais les aventuriers en perdirent plusieurs en voulant les essayer. Ils étaient si mal instruits, que pour faire cas de ces pierres, ils croyaient qu'elles devaient avoir la dureté du diamant et résister au marteau : ainsi, craignant que les Américains ne pensassent à les tromper, ils en brisèrent un grand nombre, qu'ils jugeaient fausses, et leur ignorance leur causa une perte inestimable. Cependant ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le butin dont ils avaient envoyé les prémices leur vaudrait des secours.

Pizarre, sans quitter la côte, s'avança dans une province qu'il nomma *Puerto-Viejo,* port vieux. De là il se proposait d'aller au port de Tumbez; mais se souvenant de la petite île de Puna, qui est vis-à-vis de ce port, il crut que la prudence l'obli-

geait à commencer par s'y faire un établissement. Cette île a cinquante lieues de tour. Pizarre eut à y combattre les habitans, et il délivra cinq à six cents prisonniers de l'un et de l'autre sexe, que ces insulaires avaient pris dans des combats partiels contre les habitans de Tumbez. De là il partit avec la plus grande partie de ses troupes, et se rendit à la rivière de Chica, à trente lieues de Tumbez. Il paraît que son dessein avait été de pénétrer jusqu'à Payta, et qu'il alla effectivement jusqu'à ce port; mais quelques envoyés qu'il reçut de la ville de Cusco, de la part d'un prince nommé *Huascar*, qui lui faisait demander du secours contre Atahualpa son frère, changèrent tout d'un coup ses résolutions. La mésintelligence de ces deux princes servit mieux encore les Espagnols au Pérou que les divisions des Tlascalans et de Montézuma n'avaient fait au Mexique. Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Espagnols. Dans l'idée que la maison royale de Cusco était descendue d'un fils du soleil, ils donnèrent la même qualité aux Castillans.

La députation d'Huascar étant arrivée au port de Payta, Pizarre, qui reconnut aussitôt de quelle importance elle était dans ses desseins, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait laissées à Tumbez, et s'occupa jusqu'à leur arrivée à jeter sur la rivière de Payta les fondemens d'une ville qu'il nomma

San-Miguel. Il voulait que les vaisseaux qui lui viendraient de Panama, comme il lui en était déjà venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre à leur arrivée. Ensuite ayant distribué entre ses gens l'or et l'argent qui étaient le fruit de ses expéditions, il ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinait à l'habiter.

Les députés d'Huascar lui avaient appris qu'Atahualpa était alors dans la province de Caxamarca. Ses troupes ne furent pas plutôt arrivées de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce prince. Un désert de vingt lieues qu'il eut à traverser dans des sables brûlans, sans eau et sans secours contre l'extrême ardeur du soleil, fit beaucoup souffrir l'armée; mais à l'entrée d'une province nommée *Moteppe,* il commença heureusement à trouver des vallons peuplés, où les rafraîchissemens étaient en abondance. De là les Espagnols s'avancèrent vers une montagne, sur laquelle ils rencontrèrent un envoyé d'Atahualpa, qui présenta au gouverneur des brodequins très riches et des bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenterait devant l'inca, auquel cette marque le ferait connaître. L'envoyé était lui-même inca, c'est-à-dire prince de la race royale, et se nommait *Titu Autachi.* Son compliment roula sur la parenté des Espagnols et de son maître, en qualité d'enfans de Viracecha et du soleil. Les présens consis-

taient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'oiseaux et d'autres animaux du pays, des vases, des coupes, des plats et des bassins d'or et d'argent, quantité de turquoises et d'émeraudes. L'abondance et l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols que le prince qui les envoyait devait posséder d'immenses trésors. Ils en conclurent qu'il était alarmé du traitement qu'on avait fait aux habitans de Puna et de Tumbez, et cette conjecture était juste; mais ils ignoraient encore que ces peuples les regardaient comme fils du soleil et comme exécuteurs de ses vengeances, y mêlaient un motif de religion, et que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes, qu'ils pouvaient envelopper aisément, mais d'apaiser la colère du soleil, qu'ils croyaient irrité contre eux.

Pizarre n'avait pour interprète qu'un jeune Américain de Puna, qui ne savait guère ni la langue de Cusco qui était celle de la cour, ni celle des Espagnols, et il fut difficile de s'entendre. Néanmoins Pizarre continua sa marche vers Caxamarca, et fut bien accueilli partout. En arrivant dans cette capitale, il fut ébloui des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'inca était assis sur un siége d'or. Il se leva pour embrasser les Espagnols, et leur fit présent également de siéges d'or. Deux princesses d'une grande beauté présentèrent des liqueurs, et ces rafraîchissemens furent suivis d'un festin. Un

frère de Pizarre se rendit à Cusco, et ne fut pas moins ébloui de la magnificence de cette ville. Enfin les deux princes péruviens ayant été tour à tour égorgés par les menées directes ou indirectes des Pizarre, ceux-ci demeurèrent maîtres du pays et amassèrent des richesses immenses.

Le conquérant Pizarre ayant laissé ses deux frères, Jean et Gonzale, dans les provinces conquises, et son autre frère don Diègue à Cusco, à titre de gouverneur, rêva d'autres conquêtes. Il alla fonder au bord de la mer, sur la rivière de Limac ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes,* parce qu'il en fit jeter les fondemens le 6 janvier, jour consacré à la fête des Rois.

Cependant Fernand Pizarre, frère de François Pizarre, apportait d'heureuses nouvelles d'Espagne, où celui-ci l'avait envoyé. Charles-Quint venait de conférer au découvreur du Pérou la dignité de marquis, et Almagro recevait la qualité d'adelantade du Pérou. Ce dernier voulut réunir Cusco à son gouvernement, et une mésintelligence entre lui et les deux frères du marquis, Jean et Gonzale Pizarre, qui se trouvaient à Cusco même, aurait causé beaucoup de désordres, si le nouveau marquis ne s'était hâté de les prévenir par son retour. Il était alors à Truxillo, autre ville qu'il venait de fonder. Les Péruviens, charmés des espérances qu'il avait données à leur inca, le portèrent avec zèle sur leurs

épaules, et lui firent faire en fort peu de temps cents lieues de chemin.

Assuré de sa domination à Cusco, le marquis revint dans son nouvel établissement de Los Reyes, après la défaite d'Almagro, qui fut étranglé dans sa prison, et décapité sur la place publique. Le fils de cet Almagro voulut se venger à son tour, et conçut le projet d'assassiner le vice-roi en plein jour, au milieu de son palais de Cusco. Herrada était à la tête de la conspiration, qui n'eût jamais pu réussir, si le marquis, aussi aveuglé par la confiance que ses ennemis l'étaient par la fureur, n'eût méprisé tous les avis qu'on lui donnait et négligé toutes les précautions. Le jour de Saint-Jean, au mois de juin 1541, Herrada, suivi de dix ou douze de ses complices, marche l'épée à la main vers le palais du vice-roi, en criant : « Meure le tyran ! meure le traître ! » Il entre : quelques domestiques sont égorgés, d'autres prennent la fuite. Le secrétaire du marquis saute par la fenêtre, tenant entre les dents son bâton de commandement. Quelques amis du vice-roi sont tués à ses côtés. Il reste seul, n'ayant pas, dans un trouble si imprévu, donné la moindre marque de crainte. Entouré d'assassins, il se défend avec une bravoure incroyable, en tue plusieurs, en blesse un plus grand nombre, et tombe enfin percé à la gorge d'un coup mortel.

Telle fut la fin d'un des plus célèbres conqué-

rans du Nouveau-Monde. Nul de ceux que la fortune y distingua n'eut plus de grandeur d'âme, un courage plus extraordinaire, et ne fut plus élevé par la force de son caractère au-dessus de toutes les craintes, de tous les dangers, de toutes les épreuves. C'est à cette confiance inébranlable, qui sous le poids des maux présens ose encore envisager ceux de l'avenir, que l'Espagne fut redevable de l'empire du Pérou. C'est le séjour de Pizarre dans l'île de Gorgone qui livra à l'heureux Charles-Quint tous les trésors du Potose. Pizarre était d'autant plus digne de les conquérir, qu'il savait les prodiguer. La libéralité était en lui aussi extrême que la valeur; et, pour le faire connaître d'un mot, le maître du Pérou ne laissa rien en mourant. Méprisant l'or et cherchant les périls, il était né pour la gloire et pour commander. Son ascendant naturel subjuguait jusqu'à ses rivaux, ce qui rend plus excusable la confiance qui le livra à ses ennemis. Doux, affable, humain, adoré de ses soldats, exposant volontiers sa vie pour le moindre d'entre eux et même pour ses domestiques, on ne peut lui reprocher que la mort d'Atahualpa qu'il permit, et qu'il crut devoir permettre, tant il est difficile à l'ambition de se séparer de l'injustice et de la cruauté!

Cependant Vacca de Castro, envoyé par la cour pour rétablir l'ordre, arrivait à Panama. Sa com-

mission lui déférait le commandement en cas que le vice-roi mourût. Devenu gouverneur du Pérou par la mort de Pizarre, il se fit reconnaître des principaux commandans, et Holquin Garcias et Alphonse d'Alvarado se joignirent à lui avec l'élite des troupes espagnoles. Le jeune d'Almagro, sommé de reconnaître l'autorité royale, pour toute réponse fit pendre député de Castro. On se battit avec toute la fureur qu'annonçait ce premier acte de violence. La victoire fut long-temps disputée. Elle fut due principalement à la bravoure de François Carjaval, l'un des officiers de Castro, et alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet aventurier, dont le nom est si fameux et si exécrable dans l'histoire du Nouveau-Monde, est peut-être de tous les brigands qui le dévastèrent celui qui commit le plus de forfaits et versa le plus de sang.

Il n'avait d'autre bonne qualité que la valeur, mais dans le plus haut degré. A cette journée de Chapas, si funeste au jeune d'Almagro, on le vit à la tête de l'infanterie royale, que foudroyait le canon ennemi, animer les soldats par son exemple et par ses discours. Il était épais de taille. « Ne craignez pas l'artillerie, leur disait-il, ce n'est que du bruit. Je suis aussi gros que deux de vous ensemble, et cependant combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher ! » Il jeta sa cotte de mailles et son casque, et, l'épée à la main, il

marcha sur l'artillerie des rebelles, s'en rendit maître, la tourna contre eux et décida la victoire.

D'Almagro fut tué dans la déroute, et laissa le champ de bataille couvert de morts, après s'être battu lui-même en désespéré. Mais les troubles de l'Amérique n'étaient pas à leur terme, et les Pizarre, qui avaient donné le Pérou à l'Espagne, devaient tous y trouver leur tombeau.

Las Casas, sorti de sa retraite pour signaler en faveur des Péruviens le même zèle qui avait adouci le sort des peuples du Mexique, s'était fait entendre encore à la cour, et sur ses représentations, elle avait accordé à ses nouveaux sujets des lois de douceur. Le nouveau gouverneur de Cusco et de Los-Reyes s'étant livré à des actes barbares, Gonzale Pizarre, qui gouvernait la province de Charcas, profita des mécontentemens existans pour chasser ce gouverneur de Cusco et lui livrer bataille sous les murs de Quito. Vela (tel était le nom de ce gouverneur) tombe frappé d'un coup de hache, et on lui coupe la tête. Dans le même temps, le féroce Carjaval qui s'était attaché à la fortune des Pizarre se baignait dans le sang de ses prisonniers que le bourreau massacrait devant lui.

Pizarre victorieux revint à Los-Reyes, où il fut reçu avec tout l'appareil du plus magnifique triomphe. Bientôt lui-même, ébloui de sa prospérité, se rendit odieux par son orgueil et alla jusqu'à défier

tout haut Charles-Quint de lui disputer le Pérou. La cour lui envoya un successeur, et Pizarre se vit tout à coup abandonné par son armée qui passa tout entière sous les enseignes de La Gasca nouveau gouverneur. Carjaval et Pizarre faits prisonniers, furent condamnés à mort; le second eut la tête tranchée, et le premier fut écartelé. Gonzale Pizarre n'avait aucune des qualités de son frère François Pizarre, si ce n'est le courage guerrier.

La Gasca retourna en Espagne, rapportant à son souverain la nouvelle de la pacification du Pérou et des trésors immenses. Mendoze, alors vice-roi du Mexique, fut nommé pour remplir la même dignité à Lima, en comprenant dans sa vice-royauté le Pérou proprement dit avec Cusco et le Chili.

Nous aurons occasion de revenir par la suite avec d'autres voyageurs dans ces contrées si souvent décrites depuis leur découverte. Laissons-y dominer les Espagnols jusqu'au commencement du XIXe siècle, où ils en seront totalement expulsés, et essayons d'indiquer les premiers établissemens européens sur les terres du versant opposé au Pérou, c'est-à-dire au Brésil.

BRÉSIL.

Il eût été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisième voyage, l'île de la Trinité et les bouches de l'Orénoque, de suivre une côte qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone ; mais rappelé par ses premiers établissemens, et par l'espérance qu'il avait encore de trouver une route vers la côte orientale des Indes en suivant cette mer qui s'enfonce entre la terre ferme au midi et la Floride au nord, il abandonna des ouvertures qu'il aurait pu suivre heureusement.

Ce fut l'année suivante, c'est-à-dire en 1500, que le Brésil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne pensait guère à le chercher. En effet, Cabral, expédié de Lisbonne avec treize vaisseaux et douze cents hommes pour faire des établissemens dans les grandes Indes, où Gama et autres navigateurs portugais venaient de s'illustrer, fut jeté dans sa route, par une violente tempête, sur des rivages entièrement inconnus, et il se vit contraint d'y relâcher : c'étaient les côtes du Brésil. Il se remit en mer et se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance, après avoir donné au pays qu'il venait de découvrir, et qu'il ne devait pas revoir, le nom de *Santa-Cruz*, en l'honneur de la croix qu'il y avait élevée.

Le zèle ne fut pas d'abord très ardent pour établir des colonies sur cette terre du Brésil que Cabral fit connaître dans sa patrie à son retour des Indes. On se contenta d'en apporter du bois de teinture, des singes et des perroquets, marchandises qui ne coûtaient que la peine de les prendre et qui se vendaient fort bien en Europe. Cependant la cour de Lisbonne y fit transporter quelques misérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, et des femmes de mauvaise vie dont on voulait purger le royaume.

On assigna même à quelques seigneurs des provinces entières, dans l'espérance qu'ils y rassembleraient des habitans. La terre coûtait d'autant moins à donner que l'État n'y faisait aucune dépense. Enfin le Brésil fut engagé à ferme pour un revenu assez modique ; et le roi, content d'une nouvelle souveraineté, se réduisit presque au titre. Les Indes orientales attiraient alors toute l'attention des Portugais : non-seulement les vertus militaires y trouvaient de l'exercice, mais on y parvenait, par la valeur, à toutes les distinctions militaires et civiles ; au lieu qu'au Brésil, il fallait se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre et celle de défricher, par un travail assidu, des terres à la vérité très fertiles, mais qui demandaient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des habitans. Dans ces premières en-

treprises, ils eurent à souffrir des Brésiliens, sauvages implacables dans leurs haines, qu'on n'offensait jamais impunément, et qui mangeaient leurs prisonniers. S'ils rencontraient un Portugais à l'écart, ils ne manquaient point de le massacrer, et d'en faire un de ces horribles festins qui font frémir la nature.

Malgré tant de difficultés, le pays ne laissa point de se peupler d'Européens; et les fruits de leurs travaux en excitèrent d'autres à les suivre. La guerre, qu'ils avaient sans cesse à soutenir contre des légions d'Américains, les obligea de se partager en capitainies: et dans l'espace de cinquante ans, on vit naître le long de la côte diverses bourgades, dont les cinq principales étaient Tamaraca, Fernambuc, Ilhéos, Porto-Seguro et Saint-Vincent. Les avantages que ces colonies tirèrent de leur situation firent ouvrir enfin les yeux à la cour de Portugal : elle sentit le tort qu'elle s'était fait en accordant des concessions sans bornes, et Jean III entreprit d'y remédier.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux chefs des capitainies; et, dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de Sousa au Brésil, avec le titre de gouverneur général. Six vaisseaux, bien équipés et chargés d'un grand nombre d'officiers, composaient sa flotte. Il avait ordre non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il

emportait le plan dressé, mais encore de bâtir une ville dans la baie de Tous-les-Saints. Le roi, pensant aussi à la conversion des Brésiliens, qu'il regardait comme ses sujets, s'était adressé au pape Paul III, et à saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, pour leur demander quelques missionnaires. Il en obtint six, qui à leur arrivée bâtirent une ville qu'ils nommèrent San-Salvador.

Les Français, qui ont commencé partout des établissemens dont la plupart ont été partout négligés ou perdus, portèrent aussi leurs vues vers le Brésil dès l'an 1555. Villegagnon, chevalier de Malte et vice-amiral, obtint de Henri II la permission d'aller fonder une colonie dans le Nouveau-Monde. Secrètement attaché aux opinions nouvelles du protestantisme, il mena avec lui une foule de sectaires sous la protection du fameux amiral de Coligny, dont il donna le nom au premier fort qu'il bâtit dans une petite île sur la côte du Brésil. Mais Villegagnon, que les protestans ont depuis traité d'apostat, gagné, dit-on, par le cardinal de Lorraine, revint au catholicisme; et comme s'il eût voulu signaler son repentir par la persécution, il maltraita si fort les protestans qu'il les força de partir, et fit perdre ainsi à la France une possession qui promettait de devenir florissante. Il les embarqua sur un vaisseau nommé *le Jacques*, qui se trouva prêt à partir le 4 janvier 1558.

Jamais équipage ne fut exposé à de plus affreuses tempêtes, et presque tous les passagers périrent dans la traversée.

Le Portugal continuait à jouir du Brésil depuis le règne d'Emmanuel, qui avait commencé à donner de la solidité aux premiers établissemens. Mais cette couronne étant passée en 1581 sur la tête de Philippe II, roi d'Espagne, les guerres que ce prince eut à soutenir contre la France et l'Angleterre, et surtout contre les mécontens des Pays-Bas qui formèrent sous son règne la république Batave ou des Provinces-Unies, lui laissèrent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions étrangères. Les Hollandais finirent par s'emparer du Brésil, notamment de San-Salvador. Les Portugais firent les plus grands efforts pour ressaisir leurs possessions. Elles furent long-temps disputées; enfin la nécessité de se réunir contre les Espagnols, leurs ennemis communs, engagea les deux nations à s'accorder, et le Brésil fut cédé aux Portugais en 1661 pour huit millions de florins.

Les Hollandais, chassés du Brésil, songèrent à se dédommager de leurs pertes par un autre établissement dans l'Amérique méridionale. Dès l'année 1640 les Français en avaient formé un sur la rivière de Surinam; mais les terres y étant marécageuses et malsaines, ils les abandonnèrent bientôt. L'Angleterre qui s'en saisit n'en fit guère plus de cas. Les

Hollandais, dont la patrie n'est qu'un marais, s'en accomodèrent mieux, et Charles n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur en 1668. Il s'établit ensuite d'autres colons sur la Berbice, sur la rivière Demerara et sur le fleuve Essequibo. Ces colonies sont devenues anglaises, à l'exception de Surinam, qui est restée à la Hollande, comme Cayenne et ses dépendances sont demeurées françaises.

Les détails que le lecteur trouvera au quarante-deuxième volume de notre collection, dans le voyage de Walsh au Brésil, nous dispensent de nous étendre ici davantage sur ce sujet. Transportons-nous sur une terre voisine, plus au sud, et faisons aussi connaître les premiers établissemens qui eurent lieu dans cette partie de l'Amérique méridionale désignée sous le nom de Rio de la Plata.

RIO DE LA PLATA.

On sait que le Rio de la Plata, ou la Rivière d'Argent, est un grand fleuve de l'Amérique du sud qui débouche dans l'Atlantique par 35 degrés de latitude sud et 58 degrés de longitude ouest. Nous avons décrit son cours à la page 66 du présent volume. Les Espagnols furent redevables de la première découverte de ce fleuve, en 1515, à Jean Dioz de Solis, grand pilote de Castille, qui lui

donna son nom, mais qui eut le malheur d'y périr par les flèches des sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais, qui entrèrent quelques années après dans le fleuve du Paraguay, par le Brésil, ne fut guère plus heureux.

Sébastien Cabot, qui avait fait en 1546, avec son père et ses frères, la découverte de Terre-Neuve et d'une partie du continent voisin, pour Henri VII, roi d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglais alors trop occupés dans leur île pour songer à faire des établissemens dans le Nouveau-Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand pilote de Castille.

Cabot mit à la voile le 1er d'avril 1526; il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommait alors Rio de Solis; et quoique cette embouchure soit une des plus difficiles comme une des plus grandes que l'on connaisse, ce qui lui a fait donner par les gens de mer le nom d'Enfer des navigateurs, il franchit heureusement tous les écueils jusqu'aux îles de Saint-Gabriel, auxquelles il donna ce nom et qui commencent un peu au-dessous de Buenos-Ayres. La première, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses vaisseaux pour entrer avec des chaloupes dans le canal que ces îles forment avec le continent qu'il avait à sa droite, et de là dans l'Uraguay, qu'il prit pour le véritable fleuve. Cette mé-

prise eut deux causes : l'une que les îles de Saint-Gabriel, qu'il laissait à sa gauche, lui cachaient la vue du fleuve ; l'autre que l'Uruguay, fleuve, est très large lorsqu'il se joint au Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur ; et, trouvant à droite une petite rivière qu'il nomma *San-Salvador*, il y construisit un fort où il laissa Alvarez Ramon et quelques soldats, avec ordre de pousser les observations sur le fleuve. Mais trois jours après, cet officier, ayant échoué sur un banc de sable, y fut tué par quelques Américains avec une partie de ses gens. Les autres se sauvèrent à la nage, et rejoignirent Cabot, qu'une si triste aventure fit retourner aux îles de Saint-Gabriel.

Il reconnut l'erreur qui lui avait fait prendre un canal pour l'autre ; et remontant l'espace d'environ trente lieues dans le véritable fleuve, il bâtit une forteresse à l'entrée d'une rivière qui sort des montagnes du Tucuman, et dont les Espagnols ont changé le nom de Zacariona en celui de Rio Tercio. Il donna au fort celui de Saint-Esprit ; mais il est plus connu dans les relations sous celui de *Tour de Cabot*. Il y laissa une garnison, et continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay et du Parana. Alors, se trouvant entre deux grandes rivières, il entra dans celle qui lui parut la plus large, c'est-à-dire le Parana ; mais voyant qu'il tournait trop à l'est, il retourna au confluent, et remonta le Pa-

raguay dans la crainte de s'embarquer trop loin vers le Brésil. Il y fut attaqué par des Américains, qui lui tuèrent vingt-cinq hommes, et firent trois prisonniers. Il s'en vengea par un grand carnage qu'il fit de ces peuples sauvages. Il fit alliance avec d'autres, qui non-seulement lui fournirent abondamment des vivres, mais lui donnèrent des lingots pour de viles marchandises d'Espagne. Alors, ne doutant plus que le pays n'eût des mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*. Quelque temps après il retourna en Espagne.

Cependant les Espagnols, qui étaient restés sous la conduite d'un officier nommé *Moschera,* avaient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils désespérèrent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Américains, toujours irréconciliables avec leur nation. Moschera prit le parti de s'embarquer avec sa troupe sur un petit bâtiment qui était demeuré à l'ancre. Il descendit le fleuve jusqu'à la mer, et, rangeant la côte, il s'avança vers les 32 degrés de latitude, où il trouva un port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit fort. Les naturels du pays étaient fort humains. Il ensemença un terrain qu'il jugea fertile, et sa petite colonie s'établissait fort heureusement; mais il en fut chassé par les Portugais, qui avaient déjà des établissemens dans le Brésil. Il alla chercher avec tout son

monde une retraite plus paisible dans l'île de Sainte-Catherine.

Les récits et les sollicitations de Cabot avaient disposé la cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restait pas un Espagnol, et qu'il fallait recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes que la cour de Lisbonne eut le temps d'armer une nombreuse flotte, qui paraissait destinée à la même expédition. On sut néanmoins qu'elle avait pris une autre route, et les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avait pu réveiller, retombèrent dans leur première léthargie. Sébastien Cabot était mort dans l'intervalle, et l'on semblait avoir oublié ses propositions, lorsque de nouveaux motifs que l'on ignore firent penser plus sérieusement que jamais à former un établissement sur le Rio de la Plata.

Jamais entreprise pour le Nouveau-Monde ne s'était faite avec tant d'éclat. Don Pédro de Mendoze, grand échanson de l'empereur Charles-Quint, en fut déclaré le chef, sous le titre d'*adelantade* et gouverneur général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. On arma aussitôt à Cadix une flotte de quatorze voiles, et le premier armement, qui ne devait être que de cinq cents hommes, fut de douze cents, parmi lesquels figuraient des noms illustres. La flotte mit à la voile en août 1585. Après avoir passé la ligne, elle fut

assaillie par une violente tempête qui dispersa les vaisseaux. Celui de Mendoze dut relâcher au port de Rio-Janeiro. La flotte se réunit ensuite et atteignit l'embouchure du Rio de la Plata.

Mendoze choisit ce lieu pour son établissement, et y traça le plan d'une ville qui fut nommée *Buenos-Ayres,* parce que l'air y est très sain. Bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de camp.

Mais les indigènes virent d'un mauvais œil cet établissement. Ils refusèrent des vivres. La nécessité d'employer les armes pour en obtenir donna occasion à plusieurs combats, où les Espagnols perdirent beaucoup de monde. Un frère de Mendoze périt lui-même dans une escarmouche, avec plusieurs autres officiers de distinction. La disette devint extrême à Buenos-Ayres, et l'adelantade Mendoze n'y pouvait remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restait d'Espagnols. Comme il était dangereux d'accoutumer les Américains à verser le sang des chrétiens, il défendit sous peine de mort de passer l'enceinte de la nouvelle ville, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheraient à sortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme nommée *Maldonata,* qui trompa la vigilance des gardes. L'historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols,

raconte, sans aucune marque de doute, l'aventure de cette fugitive, et la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée.

Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers, mais elle y trouva une lionne, dont la vue la saisit de frayeur Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étaient intéressées : la lionne était pleine, et ne pouvait mettre bas; elle semblait demander un service, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages passagers; elle sortit pour chercher sa nourriture, et, depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice une provision qu'elle partageait avec elle. Ce soin dura aussi long-temps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, et fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer des Américains, qui la firent esclave. Le ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols qui la ramenèrent à Buenos-Ayres. L'adelantade en était sorti. Don François Ruiz de Galan, qui commandait en son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, savait

que cette femme avait violé une loi capitale, et ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il ordonna qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avait voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques soldats, qu'il chargea de cet ordre furent surpris de la trouver pleine de vie, quoique environnée de tigres et de lions, qui n'osaient s'approcher d'elle, parce qu'une lionne, qui était à ses pieds avec plusieurs lionceaux, semblait la défendre. A la vue des soldats, la lionne se retira un peu, comme pour laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle avait reconnu au premier moment, et lorsque, après lui avoir ôté ses liens, ils se disposèrent à la reconduire à Buenos-Ayres, il la caressa beaucoup, en paraissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraître plus féroce que les lions mêmes, se dispenser de faire grâce à une femme que le ciel avait prise si sensiblement sous sa protection.

L'adelantade, étant parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine qui lui avait déjà fait perdre deux cents hommes, avait remonté le Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot.

Il parvint à s'entendre avec les naturels. Mais Buenos-Ayres eut encore long-temps à souffrir, pendant que Mendoze remontait le Paraguay et fondait à l'occident du fleuve une ville à distance presque égale du Pérou et du Brésil, et à trois cents lieues du cap Sainte-Marie en suivant le fleuve. Cette ville reçut le nom de l'*Assomption,* et le porte encore.

Mendoze revint à Buenos-Ayres, et parvint à y ramener un peu d'abondance. Néanmoins cette ville qui devait, dans les premières années du XIXe siècle, devenir la capitale d'une république florissante, sous le titre de *république Argentine,* demeura plus de quarante ans déserte, et l'ardeur des conquêtes ou plutôt l'avidité de l'or qui entraînait les Espagnols au fond des terres, semblait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin d'une retraite à l'entrée du fleuve pour les vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes et leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages les obligèrent à ouvrir les yeux, et en 1580 le nouveau gouverneur du Paraguay fit rebâtir la ville de Buenos-Ayres où Mendoze l'avait placée, et elle reçut par la suite de nouveaux agrandissemens.

Buenos-Ayres est une grande ville qu'un ruisseau sépare de la forteresse. Elle a par sa situation et par la bonté de l'air qu'on y respire tout ce qui peut rendre une colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes campagnes

toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, et paraît au nord comme une vaste mer qui n'a de bornes qu'à l'horizon. L'hiver commence dans ce pays au mois de juin, le printemps au mois de septembre, l'été en décembre et l'automne en mars; ces quatre saisons y sont fort réglées. En hiver on a beaucoup de pluie. Du reste la fertilité du terroir autour de la ville répond à l'excellence de l'air, et la nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux.

Buenos-Ayres compte aujourd'hui (1836) environ quatre-vingt mille âmes, dont près de six mille Français et quatre mille Anglais; le reste est de sang espagnol ou mêlé. Cette grande ville est une des principales places de commerce du nouveau continent, et un des principaux foyers d'instruction et de civilisation. Quoique située sur la rive droite et près de l'embouchure d'un des plus grands fleuves du monde, elle n'a pas de port pour les gros navires, à cause de plusieurs bancs de sable qui entravent la navigation; les bâtimens de long cours sont forcés de s'arrêter à la baie de Barragan. De belles rues régulières et pavées avec des trottoirs, de belles maisons, quoique presque toutes à un seul étage, quelques vastes bâtimens, de nombreuses églises avec leurs dômes et leurs clochers, font de Buenos-Ayres une des villes les plus agréa-

bles de l'Amérique du sud, à cause surtout de son climat et de l'air embaumé qu'on y respire, à cause aussi de ses ressources industrielles et littéraires.

Telle est la revue que nous avions à présenter des premiers voyages ou des premiers établissemens européens en Amérique; elle est sommaire et bien incomplète sans doute; mais elle suffira, nous le pensons du moins, pour indiquer la filiation des temps et des événemens. Nous allons maintenant passer aux voyages modernes.

VOYAGES MODERNES.

HUMBOLDT.

Voyage aux régions équinoxiales d'Amérique.

(1799-1804.)

M. le baron Alexandre de Humboldt, après avoir parcouru l'Allemagne et l'Italie, partit de Marseille pour Barcelone, et arriva à Madrid au mois de mars 1799. Par l'entremise du ministre de Saxe, il eut des conférences avec le chevalier de Urquijo, alors premier ministre du roi d'Espagne, et il en obtint des passe-ports pour les possessions espagnoles en Amérique. M. Bonpland devint son compagnon de voyage.

Les deux amis quittèrent Madrid vers le milieu du mois de mai, et se rendirent à la Corogne, où ils devaient s'embarquer pour l'île de Cuba. Ce port de la Corogne étant bloqué par des vaisseaux anglais, on eut besoin d'user de précaution pour en sortir. On y réussit le 5 juin 1799, à bord de la corvette *le Pizarre,* qui fit voile pour les îles Canaries, qu'elle atteignit au bout de treize jours. Durant la traversée, M. de Humboldt eut occasion de faire

des observations curieuses sur les courans maritimes, notamment sur le *golfe Stream*.

Nos voyageurs firent un séjour à l'île de Ténériffe, et en visitèrent le pic, si souvent décrit par les navigateurs. Ils continuèrent ensuite leur navigation, et parcoururent en vingt jours l'espace de neuf cents lieues qui sépare les côtes d'Afrique de celles du Nouveau-Monde. Leur route fut celle que suivent tous les bâtimens destinés aux Antilles, depuis le premier voyage de Christophe Colomb, et ils prirent terre à Cumana, non loin des bouches de l'Orénoque, le 15 juillet 1799.

Dans cette traversée de Ténériffe aux côtes de l'Amérique méridionale, M. de Humboldt reconnut que, comme dans la traversée de l'océan Pacifique, d'Acapulco aux îles Philippines, les matelots n'ont presque pas besoin de toucher aux voiles. On navigue dans ces parages comme si l'on descendait une rivière : ce qui permet de croire que ce ne serait pas une entreprise hasardeuse de faire le voyage dans une chaloupe non pontée.

La ville de Cumana est éloignée d'un mille de l'embarcadère ou de la batterie de la bouche du Dragon, une des bouches de l'Orénoque. Elle est adossée à un groupe de montagnes, sur les eaux limpides du rio Manzanarès, au fond du golfe de Cariaco, avec un château fort construit à l'extrémité d'une colline. Cumana occupe proprement le

terrain contenu entre ce château et les petites rivières du Manzanarès et de Santa-Catalina. Le delta formé par la bifurcation de la première de ces rivières, offre un terrain fertile couvert de bananiers et d'autres plantes cultivées dans des jardins ou charas des Indiens. La ville n'a aucun édifice remarquable, et la fréquence des tremblemens de terre ne permet point d'en élever.

Les faubourgs de Cumana sont presque aussi populeux que l'ancienne ville. On en compte trois, celui des Ferritos, sur le chemin de la plaga Chica, où l'on trouve quelques beaux tamariniers; celui de Saint-François vers le sud-est, et le grand faubourg des Guayqueries, tribu d'Indiens qui appartenaient à la nation des Guaraunos, que l'on ne trouve plus que dans les terrains marécageux compris entre les bras de l'Orénoque.

La population de Cumana n'était guère en 1799 que de seize à dix-sept mille âmes, mais aujourd'hui (1836) elle dépasse trente mille âmes.

Comme les habitans de Cumana préfèrent la fraîcheur du vent de mer à l'aspect de la végétation, ils ne connaissent presque d'autres promenades que celle de la grande plage, près de l'embouchure du petit rio Santa-Catalina, bordé de palétuviers ou manglares. Le reste de la plaine est en partie dénué de végétation. En sortant du faubourg indien, et en remontant la rivière vers le sud, on

trouve quelques charmans endroits ombragés de tamariniers.

La plaine aride de Cumana présente après de fortes ondées un phénomène extraordinaire. La terre, humectée et réchauffée par les rayons du soleil, répand cette odeur de musc qui, sous la zone torride, est commune à des animaux de classes très différentes, au jaguar, aux petites espèces de chat tigre, au cabiai ou chiguire, au vautour gallinazo, au crocodile, aux vipères et aux serpens à sonnettes. Les émanations gazeuses qui sont les véhicules de cet arome ne semblent se dégager qu'à mesure que le terreau renfermant les dépouilles d'une innombrable quantité de reptiles, de vers et d'insectes, commence à s'imprégner d'eau. Partout où l'on remue le sol, on est frappé de la masse de substances organiques qui tour à tour, dit M. de Humboldt, se développent, se transforment ou se décomposent. La nature dans ces climats paraît plus active, plus féconde, et pour ainsi dire plus prodigue de la vie.

Les bords du Manzanarès sont très agréables et ombragés de mimosas, d'erythrina, de seiba et autres arbres d'une taille gigantesque. Une rivière dont la température dans le temps des crues descend, comme l'a remarqué M. de Humboldt, jusqu'à 22 degrés quand l'air est à 30 ou 33 degrés, est un bienfait inappréciable dans un pays où les

chaleurs sont excessives pendant toute l'année, et où l'on a besoin de se baigner plusieurs fois par jour. Les enfans passent leur vie dans l'eau; tous les habitans, même les femmes des familles les plus riches, savent nager, et la première question qu'on s'adresse en se rencontrant le matin est de savoir si l'eau de la rivière est plus fraîche que la veille. Le soir on place des chaises dans l'eau : les hommes et les femmes presque sans vêtement passent quelques heures dans la rivière à fumer des cigarres, à parler de l'extrême sécheresse de la saison, de l'abondance des pluies dans les cantons voisins, et de la toilette des dames. Aujourd'hui on joint à ces sujets frivoles les questions de politique et d'administration. C'est un spectacle assez curieux de voir dans l'eau durant le jour, à certains momens, la population de Cumana, et un peu avant la nuit, de contempler les plus jolies personnes de cette grande ville nageant gracieusement comme des sirènes à côté des jeunes tritons cumaniens qui les recherchent en mariage, ou qui aspirent à leur plaire : ceci nous rappelle la grande promenade de Mendoza au pied de la Cordilière des Andes, où les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe se livrent dans un limpide canal aux délices du bain, sans autre vêtement, dit-on, que celui de la nature.

Le port de Cumana est une rade qui pourrait recevoir les escadres de l'Europe entière. Tout le

golfe de Cariaco, qui a trente-cinq milles de long sur six à huit milles de large, offre un excellent mouillage. L'océan Pacifique n'est pas plus calme et plus tranquille sur les côtes du Pérou que la mer des Antilles depuis Porto-Cabello, et surtout depuis le cap Codera jusqu'à la pointe de Paria. Les ouragans des îles Antilles ne se font jamais sentir dans ces parages, où l'on navigue dans des chaloupes non pontées. Le seul danger du port de Cumana est un bas-fonds de neuf cents toises de largeur, et qui est très connu des marins.

Les plaines qui environnent Cumana, surtout celles du côté de la mer, offrent un aspect triste, poudreux et aride; mais une végétation fraîche et vigoureuse distingue les sinuosités de la rivière qui sépare la ville des faubourgs, la population européenne et la population mixte à teint cuivré. La colline du fort Saint-Antoine, isolée, nue et blanche, renvoie à la fois une grande masse de lumière et de chaleur rayonnante. Dans le lointain, vers le sud, se prolonge un vaste et sombre rideau de montagnes où se trouvent des forêts majestueuses; c'est un chaînon des Cordilières.

Dans la province de Cumana on distingue un grand nombre de tribus indiennes, notamment les Chaymas, les Guayqueries, les Caribes et les Guaraunos. On ignore le nombre exact des Guaraunos, qui font leurs cabanes à l'embouchure de l'Oré-

noque. Les Guayqueries habitent en partie un des faubourgs de Cumana et la péninsule d'Araya, tandis que les Chaymas vivent dans les montagnes de Caripe, et les Caribes dans les savanes méridionales de la Nouvelle-Barcelone. Tous ces Indiens, en général, mènent une vie pastorale et sont agriculteurs. M. de Humboldt donne sur les Chaymas quelques détails assez curieux.

Les Chaymas sont petits de taille, ont le corps trapu et ramassé, les épaules larges, la poitrine aplatie, tous les membres ronds et charnus, le teint d'un brun obscur tirant sur le tanné. L'expression de leur physionomie, sans être farouche, a quelque chose de grave et de sombre. Le front est petit et peu saillant : aussi dit-on parmi eux pour exprimer la beauté d'une femme, qu'elle est grasse et qu'elle a un front étroit, comme aussi elle doit avoir les yeux très petits, tels que ceux de la race mongole.

Les Chaymas, comme tous les peuples à demi sauvages qui habitent les régions excessivement chaudes, ont, suivant M. de Humboldt, une aversion très prononcée pour les vêtemens. Hommes et femmes restent nus dans l'intérieur de leurs maisons. Lorsqu'ils traversent le village ils portent une espèce de tunique de toile de coton qui descend à peine jusqu'au genou; les épaules et le haut de la poitrine sont nus. S'il pleut, les Chaymas se dépouillent de

ce vêtement, et le tiennent sous le bras, aimant mieux recevoir la pluie sur le corps tout nu, que de mouiller leur tunique. Les sentimens de décence et de pudeur ne sont pas plus connus des jeunes filles que des hommes. Déjà Christophe Colomb trouva en 1498, à l'île de la Trinité, les femmes entièrement nues, tandis que les hommes portaient le guayuco, qui est une bandelette étroite plutôt qu'un tablier. A cette même époque, sur la côte de Paria, les filles se distinguaient des femmes mariées par une nudité absolue, ou seulement par la couleur du guayuco.

Les filles des Chaymas se marient vers l'âge de douze ans : jusqu'à celui de neuf ans les missionnaires leur permettent d'aller nues, c'est-à-dire sans tunique, à l'église. Toutes ces filles portent les cheveux réunis en deux longues tresses. Hommes et femmes ont le corps très musculeux et à formes arrondies. Il n'existe parmi eux aucune difformité physique.

Les Chaymas sont presque sans barbe au menton comme les Tongouses et d'autres peuples de race mongole; ils arrachent le peu de poils qui leur viennent. Leur vie est de la plus grande uniformité. Ils se couchent très régulièrement à sept heures du soir, et se lèvent long-temps avant le jour, à quatre heures et demie du matin. Chaque individu a un feu près de son hamac. Les femmes sont très

frileuses. Hommes et femmes se baignent tous les jours, et comme ils sont presque constamment nus, ils n'ont jamais de malpropreté sur le corps.

Il paraît que l'état des femmes est chez les Chaymas, comme chez tous les peuples barbares, un état de privations et de souffrances : les travaux les plus durs sont leur partage ; l'homme ne porte rien que le couteau avec lequel il se fraie un chemin à travers les broussailles, et la femme porte les bananes et tous les lourds fardeaux, outre qu'elle tient encore son enfant par la main, s'il est trop jeune pour aller seul.

Le 18 novembre 1799, M. de Humboldt et M. Bonpland partirent de Cumana pour la Guayra, trajet de soixante lieues que les petits bâtimens côtiers font en quarante heures. La situation de la Guayra ressemble à celle de Sainte-Croix de Ténériffe. La chaîne de montagnes qui sépare le port de la haute vallée de Caracas plonge presque immédiatement dans la mer, et les maisons de la ville se trouvent adossées à un mur de rochers escarpés ; il reste à peine entre ce mur et la mer un terrain uni de cent à cent quarante toises de largeur. La ville ne renferme que deux rues dirigées parallèlement de l'est à l'ouest. Elle a des fortifications le long de la mer, mais elle offre un aspect triste et solitaire. C'est un des endroits les plus chauds de la terre, à cause de sa situation géographique près de la ligne

équinoxiale et de son exposition particulière. Sa température moyenne est de 28 degrés; elle est de 27 degrés à Cumana, de 25 à la Havane et à Vera-Crux, de 23 degrés à Rio-Janeiro, de 22 degrés au Caire, et de 15 degrés à Rome. Le port de la Guayra est situé par 10 degrés 36 minutes 19 secondes de latitude nord, et 69 degrés 26 minutes 13 secondes de longitude ouest. Le chemin de la Guayra à la vallée de Caracas est assez beau, et c'est celui que prit M. de Humboldt pour se rendre dans cette capitale du Vénézuéla.

Caracas, aujourd'hui capitale de la république de Vénézuéla, détachée de la grande république de Colombie fondée par Bolivar, a une population de quarante à cinquante mille habitans, dont les trois quarts sont des hommes de couleur. Elle est située à l'entrée de la plaine de Chaca, qui s'étend à trois lieues à l'est de Corimar et la Questa de Auyamas, et qui a jusqu'à deux lieues et demie de large. Traversée par le Rio-Guayre, cette plaine a quatre cent quatorze toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Le terrain qu'occupe la ville de Caracas est inégal et en pente. Le peu d'étendue de la vallée et la proximité des montagnes donnent au site de Caracas un caractère morne et sévère; cependant le paysage environnant est assez beau.

Le climat de Caracas offre une sorte de printemps perpétuel; la température se soutient le jour entre

20 et 26 degrés, et la nuit entre 16 et 18 degrés, ce qui favorise à la fois la végétation du bananier, de l'oranger, du caféier, du pommier, de l'abricotier et du froment. Un écrivain espagnol compare le site de Caracas au paradis terrestre, et reconnaît dans l'Anauco et les torrens qui l'avoisinent les quatre fleuves du paradis; mais il oublie de dire qu'un climat si tempéré est généralement inconstant et variable. Les habitans de Caracas se plaignent de ce que dans le même jour ils ont différentes saisons, et que les passages d'une saison à l'autre sont extrêmement brusques. Pendant le séjour de M. de Humboldt à Caracas, le maximum de la température fut de 25 degrés et le minimum de 12 degrés.

Les pluies sont extrêmement abondantes à Caracas dans les mois d'avril, mai et juin. Le climat de cette contrée convient parfaitement à la canne à sucre et au bananier, ainsi qu'au ananas.

Après un séjour de deux mois à Caracas, M. de Humboldt se dirigea vers l'Orénoque. Le chemin le plus court eût été de franchir la chaîne méridionale des montagnes entre Baruta, Salamanca et les savanes d'Ocumare, pour traverser ensuite les steppes ou llanos d'Orituco, et s'embarquer à Cabruta, près de l'embouchure du rio Guarico; mais le voyageur préféra visiter les vallées d'Aragua, et aller chercher le rio Apure, qu'il descendit jusqu'à son con-

fluent avec l'Orénoque. Il put voir aussi les montagnes de los Teques, les bords fertiles du lac de Valence et les savanes immenses de Calabozo.

De Caracas, M. de Humboldt suivit la rive droite du rio Guayre, petite rivière qu'une chaîne de montagnes peu élevées sépare de la vallée de la Pascua, célèbre par les anciennes mines d'or de Baruta et d'Oripoto. Il visita la Victoria, ville de sept mille habitans, traversée par le petit rio Calanchas qui débouche dans le rio Aragua. Deux routes de commerce passent par la Victoria, celle de Valencia ou de Porto-Cabello, et celle de villa de Cura ou des plaines, appelée *camino de los Llanos*. On y découvre à l'ouest les vallées d'Aragua, couvertes de jardins, de champs cultivés, de bouquets d'arbres sauvages, de fermes et de hameaux. En se tournant vers le sud et le sud-est, on voit se développer à perte de vue une chaîne de montagnes qui dérobent aux regards les plaines ou steppes de Calabozo.

Des fécondes vallées d'Aragua on se rendit au lac Valencia, que les Indiens appellent *Tacarigua*, un peu plus grand que le lac de Neufchâtel en Suisse, et ayant la forme du lac de Genève, avec une hauteur au-dessus du niveau de la mer à peu près la même. Les bords de ce lac sont déserts, nus et presque inhabités au sud, mais très rians et très bien cultivés au nord. Le ceiba à grandes fleurs

jaunes donne un caractère particulier au paysage, en unissant ses branches à celles de l'erythrina pourpré. Le mélange et l'éclat des couleurs végétales contrastent avec la teinte unie d'un ciel sans nuages. La longueur du lac est de dix lieues ou de vingt-huit mille huit cents toises; sa largeur est très inégale, mais elle ne dépasse nulle part deux ou trois lieues; le plus souvent elle n'a que quatre à cinq milles. Sa profondeur est de douze à quinze brasses; quelques endroits ont jusqu'à trente-cinq brasses. La température à sa surface est de 23 degrés, c'est-à-dire un peu au-dessous de la température moyenne de l'air. Ce lac très poissonneux est rempli d'îles qui embellissent le paysage par la forme pittoresques de leur rochers et par l'aspect de la végétation qui les couvre. La plus grande de ces îles est habitée par quelques familles de métis qui nourrissent des chèvres.

M. de Humboldt partit le 21 février 1800 pour Nueva-Valencia, en voyageant la nuit à cause de l'excessive chaleur du jour.

La ville de Nueva-Valencia occupe une étendue de terrain considérable, mais sa population n'est que de sept mille âmes. Les rues sont très larges; le marché est très vaste, et comme les maisons sont fort basses, la disproportion entre la population de la ville et l'espace qu'elle occupe est encore plus grande qu'à Caracas. Nueva-Valencia, fondée en

1555, est de douze années plus ancienne que Caracas. Sa situation dans une plaine au bord d'un lac rappelle l'emplacement de Mexico, et M. de Humboldt pense que Valencia eût mieux convenu que Caracas pour la capitale du Vénézuéla, à cause de la communication facile qu'offrent les vallées d'Aragua avec les llanos et les rivières qui débouchent dans l'Orénoque, outre la possibilité d'ouvrir la navigation intérieure par le rio Pao et la Portuguesa jusqu'aux bouches de l'Orénoque, au Cassiquiare et à l'Amazone.

Les fourmis abondent à tel point dans l'emplacement de la ville de Valencia, que leurs excavations ressemblent à des canaux souterrains qui se remplissent d'eau pendant le temps des pluies et deviennent très dangereuses pour les édifices.

Arrivé à Porto-Cabello, M. de Humboldt reconnut que le climat de cette ville est moins ardent que celui de Guayra. La brise y est plus forte, plus fréquente, plus régulière. Les maisons ne sont point appuyées contre des rochers qui absorbent pendant le jour les rayons du soleil et émettent le calorique pendant la nuit. L'air peut circuler librement entre les côtes et les montagnes d'Ilaria. Les causes de l'insalubrité de l'atmosphère viennent des plages de l'ouest, qui s'étendent vers la Punta de Tucacos, près du beau port de Chichiribiche. Là se trouvent des salines, et là règnent à l'entrée de la saison des

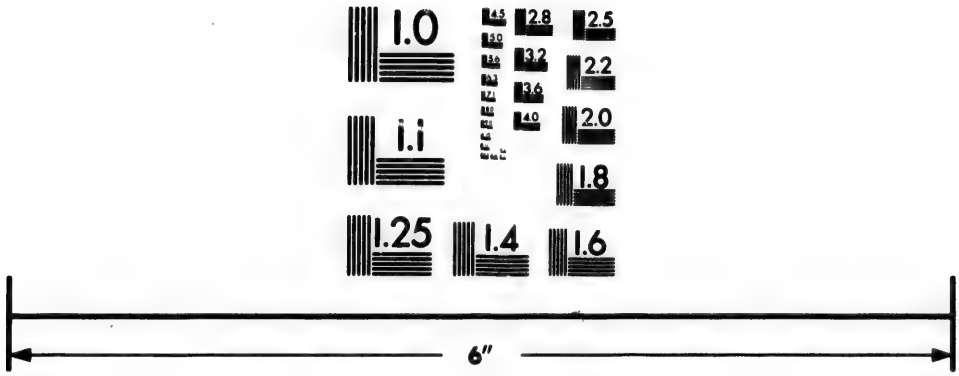
pluies, des fièvres tierces qui dégénèrent facilement en fièvres ataxiques, qu'on appelle autrement *maladies de la côte.*

A Porto-Cabello on observe un courant de côte généralement dirigé vers l'ouest, depuis les côtes de Paria jusqu'à l'isthme de Panama, et à l'extrémité occidentale de l'île de Cuba. Ce courant vers le haut est très fréquent pendant deux ou trois mois de l'année, de septembre à novembre. On le croit l'effet de quelques vents nord-ouest qui ont se[illegible] entre la Jamaïque et le cap Saint-Antoine de [illegible] de Cuba.

La défense militaire des côtes de la terre ferme repose sur six points : le château Saint-Antoine de Cumana, le morro de Nueva-Barcelona, les fortifications de la Guayra, Porto-Cabello, le fort Saint-Charles à l'embouchure du lac de Maracaybo et Carthagène des Indes. Après Carthagène, Porto-Cabello est la place fortifiée la plus importante.

M. de Humboldt quitta Porto-Cabello le 1er mars 1800, et retourna aux vallées d'Aragua, où il remarqua un arbre dont le suc est un lait nourrissant, d'où lui est venu le nom d'*arbre de la vache.* Les nègres et les gens libres boivent abondamment de ce lait végétal et le regardent comme un aliment salutaire ; ils y trempent du pain de maïs et de manioc. Cet arbre a le port du caimitier et a des feuilles oblongues. Lorsque l'on fait des incisions dans le

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

tronc, il donne en abondance un lait gluant, assez épais, dépourvu de toute âcreté, et qui exhale une odeur de baume très agréable. Le peuple appelle fromage le caillot qui se sépare au contact de l'air, et qui s'aigrit dans l'espace de cinq à six jours. Cet arbre extraordinaire paraît propre à la Cordilière du littoral depuis Barbula jusqu'au lac de Maracaybo. Cet arbre rappelle les sucs laiteux du papayer et de l'hevea, le fruit de l'arbre à pain des îles de la mer du Sud, l'arbre à beurre du Bambara en Afrique, et le caoutchouc américain.

Après avoir parlé de la récolte du cacao dans le Vénézuéla, surtout dans la province de Caracas, où se voient les plus belles plantations de cet arbuste, M. de Humboldt visita les montagnes qui bordent le lac de Valencia vers le sud, et qui ferment pour ainsi dire le rivage septentrional du grand bassin du Llanos ou savanes de Caracas. Pour descendre des vallées d'Aragua dans ces savanes, il faut franchir les montagnes de Guigue et de Tucutunemo, c'est-à-dire d'un pays cultivé passer dans une vaste solitude.

Le 6 mars, M. de Humboldt quitta les vallées d'Aragua en longeant le lac de Valencia. Il aperçut des bandes nombreuses de singes, notamment de l'espèce nommée *araguates,* espèce qui a un aspect triste et un hurlement uniforme, qu'on distingue à huit cents toises de distance. Les Indiens prétendent

que lorsque les araguates remplissent la forêt de leurs hurlemens, il y en a toujours un qui chante comme chef de chœur. M. de Humboldt reconnut l'exactitude de cette observation. Il vit en outre que quand une femelle est sur le point de mettre bas, le chœur suspend ses hurlemens jusqu'au moment de la naissance du petit. Les Indiens croient que pour guérir de l'asthme, il suffit de boire dans le tambour osseux de l'os hyoïde de l'araguate, parce que cet animal a un volume de voix extraordinaire qui doit, disent-ils, donner à l'eau qu'on y verse la vertu de guérir les affections du poumon.

Le 10 mars, M. de Humboldt était à la villa de Cura, par 14 degrés 2 minutes 47 secondes de latitude nord, lieu qu'ont rendu célèbre les miracles d'une image de la Vierge. Notre voyageur passa ensuite dans les plaines de l'Orénoque, et voici quelques-unes des observations qu'il y a faites :

« Il y a quelque chose d'imposant, mais de triste et de lugubre dans le spectacle uniforme de ces steppes. Tout y paraissait immobile : à peine quelquefois l'ombre d'un petit nuage qui parcourt le zénith et approche de la saison des pluies, se projette sur la savane. Je ne sais si l'on n'est pas autant surpris au premier aspect des llanos qu'à celui de la chaîne des Andes. Les pays montagneux, quelle que soit l'élévation absolue des plus hautes cimes, ont une physionomie analogue; mais on s'accoutume

avec peine à la vue des llanos de Vénézuéla et de Casanare, à celle des pampas de Buénos-Ayres et du Chaco, qui rappellent sans cesse, et pendant des voyages de vingt à trente jours, la surface unie de l'Océan. J'avais vu les plaines ou llanos de la Mancha en Espagne, et les bruyères qui s'étendent depuis l'extrémité du Jutland, par le Lunebourg et la Westphalie jusqu'en Belgique. Ces dernières sont de véritables steppes dont l'homme, depuis des siècles, n'a pu soumettre que de petites portions à la culture; mais les plaines de l'ouest et du nord de l'Europe n'offrent qu'une faible image des immenses llanos de l'Amérique méridionale. C'est dans le sud-est de notre continent, en Hongrie, entre le Danube et la Theisse; en Russie, entre le Borysthène, le Don et le Volga, que l'on rencontre ces vastes pâturages qui semblent nivelés par un long séjour des eaux, et qui terminent l'horizon de toutes parts. Les plaines de la Hongrie frappent l'imagination du voyageur par le jeu constant du mirage là où je les ai traversées, sur les frontières de l'Allemagne, entre Presbourg et Adenbourg; n leur plus grande étendue se trouve plus à l'est entre Czegdel, Debreezin et Tittel. C'est une mer de verdure qui a deux issues, l'une près de Gran et de Waitzen, l'autre entre Belgrade et Widdin.

« On a cru caractériser les différentes parties du monde en disant que l'Europe a des bruyères,

l'Asie des steppes, l'Afrique des déserts, l'Amérique des savanes; mais, par cette distinction, on établit des contrastes qui ne sont fondés ni dans la nature des choses, ni dans le génie des langues. L'existence d'une bruyère suppose toujours une association de plantes de la famille des érycinées; les steppes de l'Asie ne sont pas partout couvertes de plantes salines; les savanes de Vénézuéla offrent avec les graminées de petites mimoses herbacées, des légumineuses et d'autres dicotylédonées. Les plaines de la Songarie, celles qui s'étendent entre le Don et le Volga, les puszta de la Hongrie sont de véritables savanes, des pâturages abondans en graminées; tandis que les savanes à l'est et à l'ouest des montagnes Rocheuses et du Nouveau-Mexique, produisent des chenopodiées qui renferment du carbonate et du muriate de soude. L'Asie a de véritables déserts dépourvus de végétation, en Arabie, dans le Gobi et en Perse. Depuis qu'on a mieux appris à connaître les déserts de l'intérieur de l'Afrique, si long-temps et si vaguement réunis sous la dénomination de *désert de Sahara,* on a observé que dans ce continent, comme en Arabie, il y a des savanes et des pâturages enclavés au milieu de terrains nus et arides. Ce sont ces derniers, ces déserts couverts de graviers, dépouillés de végétaux, qui manquent presque entièrement au Nouveau-Monde. Je n'en ai vu que dans les parties basses du

Pérou, entre Amotapa et Coquimbo, sur les bords de la mer du Sud. Les Espagnols les appellent non des *llanos*, mais les *desiertos* de Sechura et d'Atacamez. Cette solitude a peu de largeur, mais quatre cent quarante lieues de long. La roche y perce partout à travers les sables mouvans. Il n'y tombe jamais une goutte d'eau; et comme dans le désert de Sahara, au nord de Tombouctou, le désert péruvien présente, près de Huaura, une riche mine de sel gemme. Partout ailleurs dans le Nouveau-Monde, il y a des plaines désertes, parce qu'elles sont inhabitées, mais non de véritables déserts.

« Les mêmes phénomènes se répètent dans les régions les plus éloignées; et au lieu de désigner ces vastes plaines dépourvues d'arbres par la nature des herbes qu'elles renferment, il paraît simple de les distinguer en *déserts* et en *steppes* ou *savanes*; en terrains nus, sans traces de végétaux, et en terrains couverts de graminées ou de petits végétaux de la classe des dicotylédonées. On a désigné dans beaucoup d'ouvrages les savanes de l'Amérique, surtout celles de la zone tempérée, par le nom de *prairies*; mais ce mot me paraît peu applicable à des pâturages souvent secs, quoique couverts d'herbes de quatre à cinq pieds de haut. Les llanos et les pampas de l'Amérique méridionale sont de véritables steppes. Ils offrent une belle verdure pendant la saison des pluies; mais dans le temps

des grandes sécheresses, ils prennent l'aspect d'un désert. L'herbe se réduit alors en poudre; la terre se crevasse; le crocodile et les grands serpens restent ensevelis dans la fange desséchée, jusqu'à ce que les premières ondées du printemps les réveillent d'un long assoupissement. Ces phénomènes se présentent sur des espaces arides de cinquante à soixante lieues carrées, partout où la savane n'est pas traversée par des rivières; car sur le bord des ruisseaux et autres petites mares qui renferment une eau croupissante, le voyageur rencontre de distance en distance, même pendant l'époque des grandes sécheresses, des bouquets de mauritia, palmiers dont les feuilles en éventail conservent une brillante verdure. »

Les steppes de l'Asie, ajoute encore M. de Humboldt, sont toutes hors des tropiques et forment des plateaux très élevés, tandis qu'en Amérique, sauf sur le dos des montagnes du Mexique, du Pérou et de Quito, les llanos ont très peu de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, et appartiennent toutes à la zone; elles n'ont pas, comme les steppes de l'Asie australe et les déserts de la Perse, ces lacs sans écoulement, ces petits systèmes de rivières qui se perdent ou dans des sables ou par des filtrations souterraines; elles sont inclinées vers l'est et le sud, et leurs eaux courantes sont des affluens de l'Orénoque. Enfin, ce qui caractérise le

plus les savanes ou steppes de l'Amérique méridionale, c'est le manque absolu de collines et d'inégalités, le niveau parfait de toutes les parties du sol : voilà pourquoi les premiers conquérans espagnols ne les ont nommées ni déserts, ni savanes, ni prairies, mais plaines, *los llanos*. Les seules ondulations qu'elles présentent sont quelques hauts-fonds et quelques petites éminences convexes qui s'élèvent insensiblement à quelques toises de hauteur.

Lorsqu'on entend parler de cette innombrable quantité de chevaux, de bœufs et de mulets répandus dans les plaines de l'Amérique, on oublie assez généralement qu'en Europe, chez les peuples agriculteurs, il en existe des quantités également prodigieuses. La France nourrit plus de six millions de gros bétail, et l'empire autrichien treize millions quatre cent mille têtes.

A Calabozo, M. de Humboldt eut occasion de voir beaucoup de poissons électriques, notamment des gymnotes et des torpilles. Il avait déjà vu la torpille de Cumana; mais les véritables gymnotes ou anguilles électriques des bassins d'eau stagnante et des affluens de l'Orénoque occasionaient des commotions beaucoup plus fortes. En effet, le gymnote est le plus grand des poissons électriques; il y en a de cinq à six pieds de long. Cet animal se plaît, comme nos anguilles, à avaler et à respirer de l'air à la surface de l'eau. On ne s'expose pas té-

mérairement aux premières commotions d'un gymnote grand et fortement irrité, car la douleur et l'engourdissement sont très violens.

La ville de Calabozo ou Calabaco est située par 8 degrés 56 minutes 8 secondes de latitude nord, 60 degrés 10 minutes 40 secondes de longitude ouest. M. de Humboldt en partit le 24 mars et passa à gué le rio Uritucu, qui est rempli de crocodiles très féroces. Il rencontra de grandes mares d'eau près desquelles il aperçut d'énormes serpens boa. A mesure que les mares se dessèchent, ces animaux s'enfoncent dans la boue pour y chercher le degré d'humidité qui donne de la flexibilité à leur peau et à leurs tégumens; c'est dans cet état qu'ils s'engourdissent, en conservant peut-être une communication avec l'air extérieur.

Notre voyageur atteignit bientôt San-Fernando de Apure, ville située sur une grande rivière navigable, près de l'embouchure d'une autre rivière qui traverse la province entière de Varinas; cette situation est extrêmement avantageuse pour le commerce; les cuirs, le cacao, le coton et l'indigo refluent par cette ville vers les bouches de l'Orénoque. Pendant la saison des pluies de grands bâtimens remontent depuis l'Angostura jusqu'à San-Fernando, et par le rio Santo-Domingo jusqu'à Torunos, le port de la ville de Varinas. A cette même époque les inondations des rivières, qui forment un dédale d'embran-

chemens entre l'Apure, l'Arauca, le Capanaparo et le Sinaruco, couvrent un pays de près de quatre cents lieues carrées. Dans ce bassin les savanes ont de douze à quatorze pieds d'eau, et offrent l'aspect d'un lac immense. Les villages et les fermes placés sur des espèces de hauts-fonds s'élèvent à peine de deux ou trois pieds au-dessus de la surface des eaux. Tout rappelle ici les inondations de la Basse-Égypte et la lagune de Xarayes au Brésil. Les crues des rivières de l'Apure, du Méta et de l'Orénoque sont périodiques.

Parti de San-Fernando, le 30 mars, par 34 degrés de chaleur du thermomètre à l'ombre, M. de Humboldt s'embarqua sur l'Apure pour joindre l'Orénoque et le Rio-Negro. En entrant de l'Apure dans l'Orénoque, il reconnut à ce grand fleuve une largeur aux eaux basses de dix-neuf cent six toises, largeur qui, dans le temps des pluies, atteint jusqu'à cinq mille cinq cent dix-sept toises. Il descendit ce même fleuve, franchit les grandes cataractes ou rapides formées par le passage de l'Orénoque à travers les montagnes de la Parime, entre les 5 et 6 degrés de latitude nord, cent lieues à l'ouest des Cordilières de la Nouvelle-Grenade.

Entre les 4° et 8° degrés de latitude, l'Orénoque sépare la grande forêt de la Parime des savanes nues de l'Apure, du Meta et du Guaviare; il forme aussi la limite entre des hordes de mœurs diffé-

rentes. A l'ouest, errent dans des plaines dépourvues d'arbres, les Guahibos, les Chirocoas et les Guamos, peuples sales, dégoûtans, fiers de leur sauvage indépendance, et difficiles à fixer au sol et à habituer à des travaux réguliers. C'est pour cela qu'on les appelle *Indios andantes* ou Indiens vagabonds. A l'est, vivent les Macos, les Salivas, les Curacicanas, les Parecas et les Maquiritares, peuples doux, tranquilles et adonnés à l'agriculture.

Chez ces sauvages, comme dans les solitudes de la Guyane et chez les habitans à demi civilisés, et comme chez les insulaires de la mer du Sud, M. de Humboldt a remarqué que beaucoup de jeunes femmes ne veulent pas être mères. « Si elles ont des enfans, dit-il, ceux-ci sont exposés non-seulement aux dangers de la vie sauvage, mais encore à d'autres dangers qui naissent des préjugés populaires les plus bizarres. Les enfans sont-ils frères jumeaux, on ne peut les conserver en vie tous deux; ce serait s'exposer à la risée publique, et ressembler aux rats, aux sarigues, aux plus vils animaux, qui mettent bas un grand nombre de petits à la fois. » Il y a plus encore : « Deux enfans nés d'un même accouchement ne peuvent appartenir à un même père. » C'est là un axiome de la physiologie des Indiens Salivas; et, sous toutes les zones, dans les différens états de la société, lorsque le peuple s'empare d'un axiome, il y tient plus que les hommes

instruits qu'ils l'ont hasardé les premiers. Pour ne pas troubler la tranquillité du ménage, les vieilles parentes de la mère ou les sages-femmes se chargent de faire disparaître un jumeau. A-t-il quelque difformité physique, le père le tue sur-le-champ ; on ne veut que des enfans bien faits et robustes, car les difformités indiquent quelque influence du mauvais esprit. Quelquefois les enfans d'une constitution très faible subissent le même sort. Demandez au père ce qu'est devenu un de ses fils, il feindra une mort naturelle. Il désavouera une action qui lui paraît blâmable, mais non criminelle. « Le pauvre *mûre* (fils), vous dira-t-il, ne pouvait nous suivre : il aurait fallu l'attendre à chaque instant; on ne l'a pas revu; il n'est pas venu coucher où nous passâmes la nuit. » Telles sont la candeur et la simplicité des mœurs, tel est le bonheur si vanté de l'homme dans son état *de nature !* On tue son fils, pour échapper au ridicule d'avoir des jumeaux, pour ne pas voyager plus lentement, pour ne pas s'imposer une légère privation.

Toutefois, ces actes de cruauté sont moins fréquens qu'on ne le pense. On aurait tort de les attribuer à l'état de polygamie dans lequel vivent les indigènes non catéchisés. La polygamie diminue sans doute le bonheur domestique et l'union intérieure des familles ; mais cet usage, sanctionné par l'islamisme, n'empêche pas les Orientaux d'aimer

tendrement leurs enfans. Chez les Indiens de l'Orénoque, le père ne rentre chez lui que pour manger et pour se coucher dans son hamac; il ne prodigue de caresses ni à ses enfans en bas âge, ni à ses femmes destinées à le servir. L'affection paternelle ne commence à se montrer que lorsque le fils est devenu assez fort pour prendre part à la chasse, à la pêche et aux travaux agricoles dans les plantations.

Si la funeste habitude de prendre des breuvages qui font avorter diminue le nombre des naissances, ces breuvages n'altèrent pas assez la santé pour empêcher les jeunes femmes d'être mères à un âge plus avancé. Ce phénomène, bien remarquable sous le rapport physiologique, a frappé depuis longtemps les moines missionnaires. En Europe, disent-ils, les femmes mariées craignent d'avoir des enfans, parce qu'elles ne savent comment les nourrir, les vêtir, les doter. Toutes ces craintes sont inconnues aux femmes de l'Orénoque. Elles choisissent le temps où elles veulent être mères, d'après deux systèmes diamétralement opposés, selon les idées qu'elles se forment des moyens de conserver la fraîcheur et la beauté. Les unes prétendent, et cette opinion est la plus générale, qu'il vaut mieux commencer tard à avoir des enfans pour pouvoir se livrer sans distraction, dans les premières années du mariage, aux travaux domestiques et agricoles. D'autres pensent, au contraire, qu'elles fortifient

leur santé et parviennent à une vieillesse plus heureuse, lorsqu'elles sont devenues mères très jeunes. Selon que les Indiens adoptent l'un ou l'autre de ces systèmes, les médicamens abortifs sont administrés à des époques différentes.

En réfléchissant sur ces calculs de l'égoïsme parmi les sauvages, « on croit devoir, dit M. de Humboldt, féliciter les peuples civilisés de l'Europe de ne pas avoir eu connaissance jusqu'ici d'*ecboliques*, en apparence si peu nuisibles à la santé. L'introduction de ces breuvages augmenterait peut-être la dépravation des mœurs dans des villes où un quart des enfans ne voient le jour que pour être abandonnés de leurs parens. Cependant il serait possible aussi que, dans nos climats, les nouveaux abortifs offrissent le même danger que l'usage de la sabine, de l'aloès, et des huiles essentielles de cannelle et de girofle. »

La constitution robuste du sauvage, dans lequel les différens systèmes sont plus indépendans les uns des autres, résiste mieux et plus long-temps à l'excès des stimulans et à l'emploi des agens délétères que la constitution faible de l'homme civilisé.

Dans ses explorations sur l'Orénoque, M. de Humboldt eut à souffrir beaucoup des moustiques et des maringouins. Vers le haut Orénoque l'atmosphère en fourmille bien plus que vers le bas Orénoque, parce que dans le premier le fleuve est

environné d'épaisses forêts. Avec la diminution de l'eau et la destruction des bois, les *mosquitos* diminuent dans le nouveau continent; mais les effets de ces changemens sont aussi lents que les progrès de la culture. Les villes d'Angostura, de Nueva-Barcelona et de Monipox, cette dernière sur la Magdalena, où par un défaut de police les rues, les grandes places et l'intérieur des cours se trouvent couverts de broussailles, sont tristement célèbres par l'abondance des zancudos.

Les blancs nés sous la zone torride se promènent impunément pieds nus dans le même appartement où l'Européen, récemment débarqué, est exposé à l'attaque des *ningos* ou *chiques*. Ces animaux, presque invisibles à l'œil, s'introduisent sous les ongles des pieds, et y acquièrent la grosseur d'un petit pois par le prompt accroissement des œufs placés dans un sac particulier sous le ventre de l'insecte. Le *nigua* distingue donc ce que l'analyse chimique la plus délicate ne saurait distinguer, le tissu cellulaire et le sang de l'Européen de ceux d'un blanc créole. Il n'en est point ainsi des moustiques. Ces insectes, quoi qu'on en dise, sur les côtes de l'Amérique méridionale attaquent également les indigènes et les Européens; il n'y a que les effets de la piqûre qui soient différens dans les deux races d'hommes. La même liqueur venimeuse, déposée dans la peau de l'homme cuivré de

race indienne et dans celle d'un homme blanc nouvellement débarqué, ne cause pas d'enflure au premier, tandis qu'elle produit chez le second des ampoules dures, fortement enflammées, et douloureuses pendant plusieurs jours.

M. de Humboldt et son compagnon de voyage, M. Bonpland, eurent occasion de remarquer que l'usage immodéré des bains, tout en calmant la douleur des anciennes piqûres des *zancudos*, rendait le corps beaucoup plus sensible aux piqûres nouvelles. En se baignant plus de deux fois par jour on met le corps dans un état d'irritation nerveuse dont on ne peut, à ce qu'il paraît, se former une idée en Europe.

La voracité des *mosquitos* dans certains endroits sur l'Orénoque et sur le Rio-Magdalena, l'acharnement avec lequel ils attaquent les hommes pour leur sucer le sang, l'activité du venin, variable dans la même espèce, sont des faits bien remarquables; ils trouvent cependant leur analogie dans les classes des grands animaux. Le crocodile de l'Angostura poursuit les hommes, tandis qu'on se baigne tranquillement à Nueva-Barcelona dans le Rio-Neveri, au milieu de ces reptiles carnassiers. Les jaguars de Maturin, de Cumanacou et de l'isthme de Panama sont lâches en comparaison de ceux de l'Orénoque. Les Indiens savent très bien que les singes de telle et telle vallée sont faciles à rendre domes-

tiques, tandis que d'autres individus de la même espèce, pris ailleurs, se laissent plutôt mourir de faim que de se soumettre à l'esclavage.

Tout ce qui flotte autour de la tête et des mains contribue à chasser les insectes; plus on s'agite, moins on s'expose à être piqué.

En longeant le Cassiquiare, M. de Humboldt vit que les Indiens des bords de cette rivière et du Rio-Negro sont très intelligens, mais que malheureusement ils étaient plus occupés de la fabrication du poison *curare* que des travaux de l'agriculture, bien que le sol soit excellent. Il visita ensuite les Otomaques, peuples qui, lors des inondations de l'Orénoque, ne mangent que de la terre, car ils regardent comme nutritif tout ce qui apaise leur faim. Cette terre est onctueuse, et ils la préparent en grosses boulettes dont ils avalent une quantité prodigieuse. Les mêmes peuples s'enivrent avec de la poudre fermentée de niopo qu'ils aspirent par le nez à travers un os fourchu dont les deux extrémités aboutissent aux narines.

M. de Humboldt reparut le 23 juillet à la ville de Nueva-Barcelona, peuplée d'environ seize mille âmes, et située par 10 degrés 6 minutes 52 secondes de latitude nord. Son climat est moins chaud que celui de Cumana, mais humide et un peu plus malsain jusqu'à la saison des pluies. Au sud-est de Nueva-Barcelona, à deux lieues de distance s'élève

une haute chaîne de montagnes, adossée au Cerro del Bergantin, qui est visible à Cumana. Cet endroit est connu sous le nom des *eaux chaudes.*

Notre voyageur quitta les parages de Cumana pour se rendre à l'île de Cuba. Mais avant d'y arriver il donne dans son ouvrage quelques développemens généraux sur les pays qu'il vient de parcourir, notamment sur le Vénézuéla, gouverné jusqu'en 1810 par l'Espagne, et réuni vers cette époque à la Nouvelle-Grenade sous le titre de *république de Colombie.* Seize mois passés dans le Vénézuéla et dix-huit mois dans la Nouvelle-Grenade lui ont permis d'acquérir des notions positives sur ces vastes et lointaines contrées, dans lesquelles il venait d'accomplir un voyage de treize cents lieues marines au sein des terres, dont plus de six cent cinquante en bateau sur les fleuves ou rivières. Il avait également visité le Pérou et quelques parties du Mexique, et les documens qu'il s'est procurés lui ont permis d'asseoir sur l'ensemble de l'Amérique espagnole des considérations statistiques d'un haut intérêt.

Suivant quelques auteurs, en 1913 le Mexique, dont ils croient que la population est doublée tous les vingt-deux ans, aura cent douze millions d'habitans, et les États-Unis cent quarante millions. Il se peut, comme l'observe M. de Humboldt, que deux ou trois cents millions d'hommes trouvent un jour leur subsistance dans l'étendue du Nouveau-

Monde entre le lac de Nicaragua et le lac Ontario; il est possible que les États-Unis comptent dans un siècle quatre-vingts millions d'habitans, en admettant un changement progressif dans la période du doublement de vingt-cinq à trente-cinq et à quarante-un; mais le même M. de Humboldt doute que l'accroissement de la population dans le Vénézuéla, dans la Nouvelle-Grenade et au Mexique, puisse être en général aussi rapide qu'aux Etats-Unis. Ces derniers, dépourvus de hautes chaînes de montagnes et situés sous la zone tempérée, offrent une immense étendue de pays à cultiver. Il est vrai que dans l'Amérique espagnole la terre peut produire davantage, puisque le froment y donne de vingt à vingt-quatre grains pour un; mais des montagnes siltonnées par des crevasses presque inaccessibles, des steppes nues et arides, des forêts qui résistent à la hache et au feu, une atmosphère remplie d'insectes venimeux, sont de puissans obstacles aux progrès de l'agriculture et de l'industrie. Au Mexique les grandes surfaces sont dépourvues de sources, les pluies y sont très rares et le manque de rivière navigable ralentit la navigation. Dans le Vénézuéla les llanos de l'Orénoque paraissent inabordables aux colons les plus intrépides. Il en est tout autrement dans les États-Unis. On sait que par la multiplication d'une seule famille un continent jadis désert pourrait dans l'espace de huit siècles

compter plus de huit milliards d'habitans; mais ce ne sont point là les déstinées qui, d'après l'opinion de M. de Humboldt, soient inévitablement réservées à l'Amérique.

Sur trente-quatre millions d'habitans, dont M. de Humboldt présume que se compose la population d'Amérique, chiffre que l'on croit aujourd'hui (1836) devoir porter à quarante millions, il distingue, selon les trois races prépondérantes, seize millions dans les possessions des Espagnols-Américains; dix millions dans celle des Anglo-Américains, et près de quatre millions dans celle des Portugais-Américains. Ces populations sont aujourd'hui dans les rapports de quatre, deux et demi, un. L'aréa des États-Unis de l'Amérique septentrionale est presque d'un quart plus grande que celle de la Russie d'Europe, et l'Amérique espagnole est de la même quantité plus étendue que l'Europe entière. Le Brésil, dont la population dépasse quatre millions d'habitans, renferme vers l'ouest des pays extrêmement déserts, et dont la plupart sont encore aujourd'hui totalement inconnus, comme le prouvent les voyages de M. Walsh, de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, et autres relations postérieures.

Nous avons dit que l'Amérique espagnole renfermait plus de seize millions d'habitans. M. de Humboldt distribue ce chiffre de la manière suivante, savoir:

		Surface en lieues carrées de 20 au degré équinoxial.	Population en 1823.	
	Mexique.....	75,830	6,800,000	hab.
	Guatémala.....	16,740	1,600,000	
	Cuba et Porto-Rico.	4,430	800,000	
Colombie.	Vénézuéla.....	33,700	785,000	
	Nouvelle-Grenade et Quito.....	58,250	2,000,000	
	Pérou.....	41,420	1,400,000	
	Chili.....	14,240	1,100,000	
	Buénos-Ayres.....	126,770	2,300,000	

On voit par ce tableau que la superficie entière de ces possessions ou pays excède trois cent soixante-onze mille trois cents lieues carrées, pour seize millions sept cent quatre-vingt-cinq mille individus. Les possessions des Portugais-Américains comprenaient deux cent cinquante-six mille neuf cent quatre-vingt-dix lieues carrées et quatre millions d'habitans, et les possessions des Anglo-Américains (États-Unis) cent soixante-quatorze mille trois cents lieues carrées, avec dix millions deux cent vingt mille habitans en 1823. Aujourd'hui ce dernier chiffre est accru de plus de deux millions, comme aussi, d'après le relevé officiel de 1822, la république de Colombie compte trois millions et demi d'habitans, au lieu des deux millions sept cent quatre-vingt-cinq mille que lui assigne M. de Humboldt.

Le Brésil, en 1818, comptait trois millions six cent dix-sept mille neuf cents individus, dont un

million sept cent vingt-huit mille nègres esclaves; huit cent quarante-trois mille blancs; quatre cent vingt-six mille libres, de sang mêlé; deux cent cinquante-neuf mille quatre cents Indiens de différentes tribus; deux cent deux mille esclaves de sang mêlé; cent cinquante-neuf mille cinq cents noirs libres.

La population totale de l'archipel des Antilles est d'environ deux millions huit cent cinquante mille habitans, dont huit cent quatre-vingt mille pour l'île de Cuba.

M. de Humboldt résume pour toute l'Amérique ces différentes évaluations en un seul tableau, comme il suit, savoir:

		hab.
AMÉRIQUE CONTINENTALE, AU NORD DE L'ISTHME DE PANAMA.		19,955,000
Canada anglais	550,000	
États-Unis	10,525,000	
Mexique et Guatémala	8,400,000	
Véragua et Panama	80,000	
Indiens indépendans peut-être	400,000	
AMÉRIQUE INSULAIRE.		2,826,000
Haïti (Saint-Domingue)	820,000	
Antilles anglaises	777,000	
Antilles espagnoles (sans la Marguerite)	925,000	
Antilles françaises	219,000	
Antilles hollandaises, danoises, etc.	85,000	
		22,781,000

		hab.
Report d'autre part.....		22,781,000
AMÉRIQUE CONTINENTALE, AU SUD DE L'ISTHME DE PANAMA.		12,161,000
Colombia (sans Véragua et Panama).	2,705,000	
Pérou.....	1,400,000	
Chili.....	1,100,000	
Buénos-Ayres.....	2,300,000	
Les Guyanes anglaise, hollandaise et française.....	236,000	
Brésil.....	4,000,000	
Indiens indépendans peut-être...	420,000	
Total en 1823.....		34,942,000

Des considérations sur la population, M. de Humboldt passe aux moyens naturels ou artificiels de communication entre les peuples des États américains des régions équinoxiales.

Si l'on parvenait, dit-il, à substituer au partage de Villa-Bella, par 15 degrés et demi de latitude, entre le rio de la Madeira et le rio Paraguay, un canal de cinq mille trois cents toises de longueur, une *navigation intérieure* se trouverait ouverte entre l'embouchure de l'Orénoque et celle du Rio de la Plata, entre l'Angostura et Montevideo. La direction des grandes rivières dans le sens des méridiens offrirait peut-être une *limite naturelle*, entre les possessions portugaises et espagnoles, limite qui suivrait l'Orénoque, le Cassiquiare, le Rio-Negro, les rives de l'Amazone, sur une longueur

de vingt lieues, le rio de la Madeira, le Guaporé, l'Aguapehi, le Jauru, le Paraguay et le Parana ou rio de la Plata, et formerait une ligne de démarcation de plus de huit cent soixante lieues. Les Espagnols-Américains possèdent, à l'est de cette limite, le Paraguay et une partie de la Guyane espagnole; les Portugais-Américains ont occupé à l'ouest un pays entre le Javary et le rio de la Madeira, entre le Hutumayo et les sources du Rio-Negro. Ce n'est pas seulement, ajoute M. de Humboldt, des côtés du Brésil et du Pérou que la civilisation s'est avancée vers les régions centrales, elle y a pénétré aussi par trois autres voies, par l'Amazone, l'Orénoque et le rio de la Plata; elle a remonté les affluens de ces trois fleuves et leurs embranchemens secondaires.

Dans l'état actuel des choses, observe encore le savant voyageur, il n'y a continuité de terrains cultivés, ou, pour mieux dire, contiguïté d'établissemens chrétiens, que sur un très petit nombre de points. Le Brésil ne touche au Vénézuéla que par la bande des missions du Rio-Negro, du Cassiquiare et de l'Orénoque; il ne touche au Pérou que par les missions du Haut-Maragnon et celles de la province de Maynas, entre Loreto et Tabatinga. C'est par de petites langues de terre défrichées que se tiennent les divers États du Nouveau-Monde. Entre le Rio-Branco et le Rio-Carony, entre le Javary et le

Guallaga, le Mamoré et les montagnes de Couzco, des terrains qui sont habités par des sauvages, et qui n'ont jamais été parcourus par des blancs, séparent, comme des mers intérieures, les parties civilisées de Vénézuéla, du Brésil au Pérou. La civilisation européenne s'est répandue comme par rayons divergens, des côtes ou des hautes montagnes voisines des côtes, vers le centre de l'Amérique du sud, et l'influence des gouvernemens diminue à mesure que l'on s'éloigne du littoral. Des missions entièrement dépendantes du pouvoir monacal, habitées par la seule race des indigènes cuivrés, forment une vaste ceinture autour des régions anciennement défrichées, et des établissemens chrétiens se trouvent placés sur la lisière des savanes et des forêts, entre la vie agricole et pastorale des colons et la vie errante des chasseurs.

En comparant l'étendue du sol et la population absolue, on obtient le rapport de ces deux élémens de la prospérité publique, rapport qui constitue la population relative de chaque État. M. de Humboldt a trouvé par lieue marine carrée, au Mexique, quatre-vingt-dix; aux États-Unis, cinquante-huit; dans la république de Colombie, trente; au Brésil, quinze habitans, quand la Russie asiatique en offre onze; tout l'empire russe, quatre-vingt-sept; la Suède avec la Norwége, quatre-vingt-dix; la Russie européenne, trois cent vingt; l'Espagne,

sept cent soixante-trois, et la France, dix-sept cent soixante-dix-huit. Mais ces évaluations offrent plus d'intérêt dans les pays uniformément cultivés, comme la France ou l'Allemagne. En Amérique, il n'y a guère que les seuls États de la Caroline du sud à New-Hampshire où la population commence à se répandre avec quelque uniformité. Dans cette partie, la plus civilisée du Nouveau-Monde, on compte par lieue carrée de cent trente à neuf cents habitans, tandis que la population relative de tous les États-Atlantiques, considérés en masse, est de deux cent quarante. Les extrêmes (la Caroline du nord et le Massachusets) ne sont que dans le rapport de un à sept, presque comme en France où les extrêmes (dans les départemens des Hautes-Alpes et du Nord) sont aussi dans le rapport de un à six, sept. Les oscillations autour de la moyenne, que dans les pays civilisés de l'Europe on trouve généralement restreintes à des limites assez étroites, dépassent pour ainsi dire toute espèce de mesure au Brésil, dans les colonies espagnoles, et même dans la confédération des Etats-Unis, si on considère cette dernière dans son étendue totale. Au Mexique, on trouve quelques provinces qui ont de neuf à quinze habitans par lieue carrée, tandis que d'autres, sur le plateau central, en ont plus de cinq cents. La population relative des pays situés entre la rive orientale du Missis-

sipi et les États-Atlantiques est à peine de quarante-sept, quand celle du Connecticut, de Rhode-Island et du Massachusets est de plus de huit cents. A l'ouest du Mississipi, comme dans l'intérieur de la Guyane espagnole, il n'y a pas deux habitans par lieue carrée sur des espaces plus grands que la Suisse ou la Belgique. Il en est de ces contrées, dit M. de Humboldt, comme de l'empire russe dans lequel la population relative de quelques gouvernemens asiatiques (Irkoutsk et Tobolsk) est à celle des parties européennes les mieux cultivées, dans le rapport de un à trois cents.

Dans la république de Colombie, six fois plus grande que l'Espagne, et à peu près d'une étendue égale aux États-Unis à l'ouest du Mississipi, le rapport est de trente habitans par lieue marine carrée; à la Nouvelle-Grenade proprement dite, avec la province de Quito, superficie de près de quatre fois celle de l'Espagne, ce rapport est de trente-quatre; au Vénézuéla, deux fois étendu comme l'Espagne, il est de vingt-trois; à Cumana, il est de trente-sept; à Caracas, de quatre-vingt-un; à Maracaybo, avec Mérida et Truxillo, de quarante; à Varinas, de vingt-huit; à Guyana (Guyane espagnole), de deux: d'où il résulte que les provinces du nord de Vénézuéla sont relativement les mieux peuplées de l'État de ce nom; mais elles le sont moins que certaines provinces du Mexique, telles que Mexico et

la Puébla. En somme, la plus peuplée des provinces du Vénézuéla est celle de Caracas; mais, considérée dans son ensemble, cette province, sans en exclure les llanos, n'a encore que la population relative du Tenessée aux États-Unis, et cette même province, en en excluant les llanos, offre dans sa partie septentrionale, sur plus de dix-huit cents lieues carrées, la population relative de la Caroline du sud. Ces dix-huit cents lieues carrées, centre de l'industrie agricole, sont deux fois plus habitées que la Finlande; mais elles le sont encore d'un tiers de moins que la province de Cuença, la plus peuplée de toute l'Espagne.

La partie la plus cultivée de la province de Caracas, le bassin du lac de Valencia, appelé vulgairement *los valles de Aragua,* comptaient, en 1800, près de deux mille habitans par lieue carrée; ou, en ne supposant qu'une population relative quatre fois plus petite, et en décomptant de la surface de la *Capitania générale* près de vingt-quatre mille lieues carrées, comme occupées par les llanos et par les forêts de la Guyane, et comme opposant de grands obstacles aux travaux agricoles, on obtiendrait encore, pour les neuf mille sept cents lieues carrées restantes, une population de six millions. M. de Humboldt pense que si un jour les territoires de Cumana, de Barcelone, de Caracas, de Maracaybo, de Varinas et de la Guyane, ont le bonheur

de jouir, comme États confédérés, de bonnes institutions provinciales et municipales, il ne faudra pas un siècle et demi pour qu'ils atteignent une population de six millions d'habitans. Même avec neuf millions, le Vénézuéla, ou la partie orientale de la république de Colombia, n'aurait pas encore une population plus considérable que la Vieille-Espagne; et comment douter que la partie de ce pays, la plus fertile et la plus facile à cultiver, c'est-à-dire de dix mille lieues carrées qui restent lorsqu'on décompte les savanes (llanos), et les forêts presque impénétrables entre l'Orénoque et le Cassiquiare, ne puissent, sous le beau ciel des tropiques, nourrir autant d'habitans que dix mille lieues carrées de l'Estramadure, des Castillans et d'autres provinces du plateau de l'Espagne?

Sous le rapport des productions, lorsqu'on embrasse d'un coup d'œil le sol du Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade, on reconnaît, dit M. de Humboldt, qu'aucun autre pays de l'Amérique espagnole ne fournit au commerce une aussi grande variété et une aussi grande richesse.

La république de Colombie offre à elle seule presque tout le cacao dont l'Europe a besoin annuellement. Cette même république fournit la majeure partie du quinquina qu'exporte le nouveau continent. Les montagnes de Mérida, de Santa-Fé, de Popayan, de Quito et de Loxa produisent les plus

belles qualités de l'écorce fébrifuge que l'on connaisse jusqu'à ce jour. La province de Caracas produit aussi beaucoup de café et d'indigo, en même temps que l'on connaît dans le commerce le sucre, le coton et les farines de Bogota, l'ipécacuanha des rives de la Magdaléna, le tabac de Varinas, le *cortex angosturæ* de Carony, le baume des plaines de Tolu, les cuirs et les viandes sèches des llanos, les perles de Panama, du Rio-Hacha et de la Marguerite, enfin l'or de Popayan et la platine de Choco et de Barbacoas.

C'est le cacao qui a donné jadis le plus de célébrité au Vénézuéla; la culture en diminue à mesure que celles du café, du coton et du sucre augmentent; elle marche progressivement de l'ouest à l'est. Le cacao n'intéresse pas seulement comme objet de commerce extérieur, il a de l'importance comme nourriture du peuple. Le cacao des provinces de Caracas, de Barcelone et de Cumana, dont les plus célèbres qualités sont celles d'Uritucu, de Capiriqual et de San-Bonifacio, est de beaucoup supérieure au cacao de Guayaquil, et ne le cède qu'à celui de Soconusco et de Gualan près d'Omoa, qui n'entre presque pas dans le commerce d'Europe.

Les petits plateaux de deux cent cinquante-quatre à quatre cents toises de hauteur, qu'offrent fréquemment les provinces de Caracas et de Cumana (dans les Cordilières du littoral et de Caripe).

offrent des sites tempérés et extrêmement favorables à cette culture. Le coton des vallées d'Aragua, de Maracaybo et du golfe de Caracio est d'une très belle qualité. L'indigo se cultive avec avantage dans les provinces du Caracas et de Varinas. Le tabac du Vénézuéla est non-seulement de beaucoup supérieur à celui de Virginie, il ne lui cède en qualité qu'au tabac de l'île de Cuba et du Rio-Negro. Le froment est cultivé à des hauteurs qui n'excèdent pas trois cents toises au-dessus du niveau de la mer, cette culture descend même jusque vers les plaines brûlantes des côtes.

La partie occidentale de la république colombienne, c'est-à-dire la Nouvelle-Grenade, aura toujours, par la masse de ses montagnes et l'étendue de ses plateaux, de grands avantages, sous le rapport de la production des céréales, sur la partie orientale de Colombia (le Vénézuéla); de sorte que la concurrence des farines du Socorro et de Bogota, qui descendent par le Méta, sera à redouter pour les régions situées au nord de l'Orénoque. Là où les régions tempérées avoisinent les régions chaudes, entre trois cents et cinq cents toises de hauteur (comme dans les sites tempérés des provinces de Cumana et de Caracas), les cultures du sucre, du café et des céréales sont à la fois possibles, et l'expérience prouve assez généralement qu'on préfère les deux premières comme plus lucratives.

Le quinquina croît en belles espèces à la Nouvelle-Grenade et dans la partie occidentale du Vénézuéla. On recueille l'écorce fébrifuge de ce précieux végétal sur l'une et l'autre pente de la *Sierra-Nevada* de Mérida. Ce sont jusqu'ici de tous les véritables quinquinas (*cinchonæ*) ceux que l'on a trouvés le plus à l'est dans l'Amérique méridionale. On ne connaît encore aucune espèce de cinchona, pas même du genre voisin exostema, ni dans les montagnes de la Silla de Caracas où végétèrent des befaria, des aralia, des thibaudia et d'autres arbustes alpins des Cordilières de la Nouvelle-Grenade, ni dans les montagnes du Tumiriquiri, de Caripe et de la Guyane française. Cette absence totale des genres cinchona et exostema sur le plateau du Mexique et dans les régions orientales de l'Amérique du sud, au nord de l'équateur (si toutefois, observe M. de Humboldt, elle est aussi absolue qu'elle le paraît jusqu'à ce jour), surprend d'autant plus, que les îles Antilles ne manquent pas de quinquina à corolles lisses et à étamines saillantes.

Dans l'hémisphère austral, les parties tempérées du Brésil n'ont aussi offert jusqu'ici aux botanistes voyageurs que très peu d'espèces de véritable cinchona, genre que son fruit sépare d'une manière tranchée des macrocnemum.

Trois zones particulières se distinguent dans le Vénézuéla, pour la vie agricole, la vie pastorale et

la vie des peuples chasseurs; elles se succèdent du nord au sud des côtes vers l'équateur. En avançant dans cette direction, on traverse, pour ainsi dire, dans l'espace les différentes stations que le genre humain a parcourues dans la suite des siècles, en avançant vers la culture et en jetant les fondemens de la société civile. La région littorale est le centre de l'industrie agricole; la région des llanos ne sert qu'aux pâturages des animaux que l'Europe a donnés à l'Amérique, et qui y vivent dans un état demi-sauvage. Chacune de ces régions a sept à huit mille lieues carrées; plus au sud, entre le Delta de l'Orénoque, le Cassiquiare et le Rio-Negro, s'étend une vaste étendue de terrains grande comme la France, habitée par des peuples chasseurs.

La consommation de la viande est immense dans le Venezuela, et la diminution des animaux y influe plus que partout ailleurs sur le bien-être des habitans. La ville de Caracas, dont la population est d'environ un quinzième de celle de Paris, consomme plus que la moitié de la viande de bœuf que l'on consomme annuellement dans la capitale de la France. A Mexico, dont la population est quatre fois plus petite que celle de Paris où l'on tue par année près de soixante et onze mille bœufs, la consommation n'excède pas seize mille trois cents bœufs : elle ne paraît conséquemment pas beaucoup plus grande qu'à Paris. Mais il ne faut pas ou-

blier, 1° que Mexico est situé sur un plateau cultivé en céréales et éloigné des pâturages ; 2° que cette ville compte parmi ses habitans presque un quart d'Indiens cuivrés qui mangent très peu de viande; et 3° que la consommation de Mexico, en moutons et porcs, est très considérable, tandis qu'à Paris elle est beaucoup moindre.

Les côtes de Venezuela ont, par la beauté de leurs ports, par la tranquillité de la mer qui les baigne, et par les superbes bois de construction dont elles sont couvertes, de grands avantages sur les côtes des États-Unis. Nulle part dans le monde on ne trouve des mouillages plus rapprochés, des positions plus convenables pour l'établissement de ports militaires. La mer de ce littoral est constamment calme comme celle qui s'étend de Lima à Guayaquil. Les tempêtes et les ouragans des Antilles ne se font jamais sentir sur la *costa firme ;* et quand, après le passage du soleil par le méridien, de gros nuages chargés d'électricité s'accumulent sur la chaîne côtière, cet aspect souvent menaçant du ciel, observe M. de Humboldt, n'annonce au pilote habitué à fréquenter ces parages qu'un grain de vent qui oblige à peine de serrer ou d'amener les voiles. De belles forêts présentent des ressources précieuses pour établir des chantiers de construction. Les bois de la montagne peuvent, dit le même voyageur, rivaliser avec ceux de l'île

de Cuba, de Huasacualco, de Guayaquil et de San-Blas.

Quant aux moyens de commerce de Venezuela, ce pays étant dépourvu de grandes routes et de roulages, ils sont restreints à la navigation intérieure et extérieure. L'uniformité de température qui règne dans la majeure partie de ces provinces cause, dit M. de Humboldt, une telle égalité dans les productions agricoles indispensables à la vie, que le besoin des échanges s'y fait moins sentir qu'au Pérou, à Quito et dans la Nouvelle-Grenade, où les climats les plus opposés se trouvent réunis sur un petit espace de terrain. La farine des céréales est presque un objet de luxe pour la grande masse de la population : chaque province participant à la possession des llanos, c'est-à-dire à celle des pâturages, tire sa nourriture de son propre sol. L'inégalité des récoltes de maïs, effet de la fréquence plus ou moins grande des pluies, le transport du sel, et la prodigieuse consommation des viandes dans les districts les plus peuplés, donnent lieu sans doute à des échanges entre les llanos et les côtes ; mais, dit encore M. de Humboldt, le grand et véritable objet du mouvement commercial dans l'intérieur du Venezuela est le transport des produits destinés à être exportés aux Antilles et en Europe, tels que le cacao, le coton, le café, l'indigo, la viande sèche et les cuirs. Malgré la multitude pro-

digieuse de chevaux et de mulets répandus dans les llanos, on ne s'y sert pas de chariots pour les transports, comme dans les pampas de Buenos-Ayres : tous les transports ont lieu à dos de mulets ou par eau.

En ce qui touche ce dernier point, celui de la navigation intérieure, il y a deux grandes lignes navigables qui existent, de l'ouest à l'est (par l'Apure, le Meta et le Bas-Orénoque), et du sud au nord (par le Rio-Negró, le Cassiquiare, le haut et le bas Orénoque). La première de ces lignes fait refluer vers l'Angostura, par la Portuguesa, le Masparro, le rio de Santo-Domingo et l'Orivante, les productions de la province de Varinas; par le Rio-Casanare, le Crabo et le Pachaquiaro, les productions de la province de *los Llanos* et du plateau de Bogota. La seconde ligne de navigation, fondée sur la bifurcation de l'Orénoque, conduit à l'extrémité la plus méridionale de Colombie, à San-Carlos del Rio-Negro et à l'Amazone.

Dans l'état actuel de la Guiane, dit M. de Humboldt, la navigation au sud des grandes cataractes de l'Orénoque est presque nulle, et l'utilité des communications intérieures, tant avec le Para ou les bouches de l'Amazone qu'avec les provinces de Jaen et de Maynas, n'est fondée que sur de vagues espérances.

Outre l'intérêt local du Venezuela, par la navigation intérieure, il en existe un autre plus général.

celui de la communication des deux Océans, vers l'isthme de Panama. M. de Humboldt indique cinq points qui paraissent offrir la possibilité d'ouvrir une navigation directe entre l'Atlantique et la mer du Sud. Ils se trouvent réunis entre les 5e et 18e degrés de latitude boréale; tous dès lors appartiennent aux États baignés par la mer des Antilles, du moins aux territoires des deux républiques de Colombie et de Guatémala. Ce sont : l'isthme de Tehuantepec, par 16 et 18 degrés de latitude nord, entre les sources du Rio-Chimalapa et du Rio de Passo qui se jette dans le Rio-Huasacualco ou Goasacoalcos; l'isthme de Nicaragua (latitude 10 à 12 degrés), entre le port San-Juan de Nicaragua à l'embouchure du rio San-Juan, le lac Nicaragua et la côte du golfe de Popayan, près des volcans de Granada et de Bombacho; l'isthme de Panama (latitude 8 degrés 15 minutes à 9 degrés 36 minutes); l'isthme de Darien ou de Cupica (latitude 6 degrés 40 minutes à 7 degrés 12 minutes); et le canal de la Raspadura, entre le Rio-Atrato et le rio San-Juan de Choco (latitude 4 degrés 58 minutes à 5 degrés 29 minutes).

Comme on le voit, ces cinq points sont placés au centre du nouveau continent à égale distance du cap Horn et de la côte nord-ouest, célèbre par le commerce des fourrures. Tous se trouvent opposés entre les mêmes parallèles aux mers de la Chine et de l'Inde, tous sont facilement abordables. Déjà

Fernand Cortez avait entretenu l'empereur Charles-Quint de l'isthme de Tehuantepec, qu'il appelle *le secret du détroit.* La navigation de Philadelphie à Noutka et à l'embouchure du fleuve Colombien, qui est à peu près de cinq mille lieues marines, en prenant la route autour du cap Horn, serait diminuée de trois mille lieues. L'isthme de Nicaragua et celui de Cubica paraissent les plus favorables pour établir des canaux de grande dimension, comme le canal Calédonien qui a cent trois pieds de large et dix-huit pieds et demi de profondeur. On pourrait aussi canaliser le Chagre et établir un chemin en fer. L'isthme de Panama serait le plus court trajet, mais il présente peut-être plus de difficultés. Le petit canal de la Laspadura faciliterait la navigation intérieure sur soixante-quinze lieues de longueur, mais il n'offre passage qu'à de petits bateaux. Il paraît assez probable que c'est à la province de Nicaragua qu'on s'arrêtera pour le grand ouvrage de la jonction des deux Océans, et une compagnie est déjà établie à cet effet.

M. de Humboldt, en quittant ce sujet, passe à celui de la configuration du pays. Il examine et décrit les chaînes et groupes de montagnes, les arêtes de partage, les plaines ou llanos. Il distingue dans la partie montagneuse de l'Amérique méridionale une chaîne et trois groupes de montagnes, savoir : Cordilière des Andes, que le géognoste peut suivre

sans interruption, depuis le cap Pilares dans la partie occidentale du détroit de Magellan jusqu'au promontoire de Paria, vis-à-vis de l'île de la Trinité; le groupe isolé de la Sierra-Nevada de Santa-Marta, le groupe des montagnes de l'Orénoque ou de la Parime, et celui des montagnes du Brésil.

Des trois groupes isolés de montagnes, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas des rameaux de la Cordilière des Andes et de sa continuation vers le littoral de Venezuela, il y en a un au nord et deux à l'est des Andes : le premier est la Sierra-Nevada de Santa-Marta; les deux autres sont la Sierra de la Parime, entre les 4e et 8e degrés de latitude boréale, et les montagnes du Brésil entre les 15e et 28e degrés de latitude méridionale. De cette distribution singulière des grandes inégalités du sol naissent trois plaines ou bassins, qui contiennent ensemble une surface de quatre cent vingt mille six cents lieues carrées, ou quatre cinquièmes de toute l'Amérique méridionale, à l'est des Andes. Entre la chaîne côtière du Venezuela et le groupe de la Parime s'étendent les plaines de l'Apure et du Bas-Orénoque; entre le groupe de la Parime et celui des montagnes du Brésil, les plaines de l'Amazone, du Rio-Negro et de la Madeira; entre les groupes du Brésil et l'extrémité australe du continent, les plaines du Rio de la Plata et de la Patagonie. Comme le groupe de la Parime dans la

Guiane espagnole, et celui du Brésil ne se rattachent pas vers l'ouest à la Cordilière des Andes de la Nouvelle-Grenade et du Haut-Pérou, les trois plaines du Bas-Orénoque, de l'Amazone et du Rio de la Plata communiquent ensemble par des détroits terrestres qui sont aussi dirigés du nord au sud, et traversées par des arêtes insensibles à la vue, mais formant séparation des eaux. Il n'entre point dans notre plan de reproduire ici, même en analyse, les savantes dissertations de M. de Humboldt sur ce sujet; nous craindrions d'ailleurs de faire double emploi avec quelques-unes des généralités que nous avons présentées au commencement de ce volume. Ajoutons seulement cette simple reflexion sur les llanos.

Si les plaines de l'Amazone se distinguent en général des llanos de Venezuela et des pampas de Buenos-Ayres par l'étendue et l'épaisseur des forêts qui les couvrent, on est d'autant plus frappé de la continuité des savanes que l'on trouve dans la partie dirigée du sud au nord. On dirait que la mer de verdure ou bassin de Buenos-Ayres envoie un bras par les llanos de Tucuman, de Manso, du Chaco, des Chiquitos et des Mexos aux pampas del Sacramento, aux savanes du Napo, du Guaviare, du Néta et de l'Apure. Ce bras traverse, entre les 7e et 3e degrés de latitude méridionale, le bassin des forêts de l'Amazone, et l'absence d'arbres sur une si grande

étendue de terrain est un phénomène assez remarquable, qui tient peut-être à d'anciennes révolutions du globe. Revenons maintenant à l'itinéraire de notre voyageur. M. de Humboldt fit voile de la rade de Nueva-Barcelona, le 24 novembre, pour l'île de Cuba, et traversa ainsi l'archipel des Antilles. Il atteignit le port de la Havane au commencement de décembre, et profita de son séjour dans ce port pour donner sur les Antilles et sur Cuba en particulier de nombreux détails, dont nous allons offrir la substance.

La surface entière des Antilles renferme près de huit mille trois cents lieues carrées de vingt au degré, dont les quatre grandes îles, Cuba, Haïti, la Jamaïque et Porto-Rico occupent sept mille deux cents lieues, ou près de neuf dixièmes. La population s'élevait en 1823 à deux millions huit cent quarante-trois mille habitans, distribués de la manière suivante :

DIVISIONS.	POPULATION TOTALE.	ESCLAVES noirs et quelques mulâtres.	LIBRES de couleur, mulâtres et noirs.	BLANCS.
Antilles espagnoles..	943,000	281,400	319,500	342,100
Haïti.	820,000	. . . . .	790,000	30,000
Antilles anglaises. . .	776,500	626,800	78,350	71,350
Antilles françaises. .	219,000	178,000	18,000	23,000
Antilles holland., danoises et suédoises.	84,500	61,300	7,050	16,150
Total des Antilles. . .	2,843,000	1,147,500	1,212,900	482,600

Les Antilles espagnoles contiennent Cuba, Porto-Rico et la Marguerite. La population de Cuba est de sept cent mille âmes; celle de Porto-Rico de deux cent vingt-cinq mille, et celle de la Marguerite de dix-huit mille. Les Antilles anglaises comprennent la Jamaïque, peuplée de quatre cent deux mille âmes; la Barbade avec cent mille âmes; Antigoa avec quarante mille âmes; Saint-Christophe avec vingt-trois mille âmes; Néris avec onze mille âmes; la Grenade avec vingt-neuf mille âmes; Saint-Vincent avec vingt-huit mille âmes; la Dominique avec vingt mille; Mont-Serrat avec huit mille; les îles vierges d'Anagada, Gorda et Tolstota, avec huit mille cinq cents; Tabago avec seize mille; Anguilla et Barbudu avec deux mille cinq cents; Trinidad avec quarante-un mille cinq cents; Sainte-Lucie avec dix-sept mille; les îles Bhames avec quinze mille cinq cents, et les îles Bermudes avec quatorze mille cinq cents. Les Antilles françaises comprennent la Guadeloupe, peuplée de cent vingt mille habitans, et la Martinique, peuplée de quatre-vingt-dix-neuf mille. Enfin les Antilles hollandaises, danoises et suédoises comprennent Saint-Eustache et Saba avec dix-huit mille âmes; Saint-Martin, moitié sous la domination française, moitié sous la domination hollandaise, avec une population de six mille; Curaçao avec onze mille, Sainte-Croix avec trente-deux mille; Saint-Thomas avec sept mille;

Saint-Jean avec deux mille cinq cents, et Saint-Barthélemy avec huit mille.

L'île de Cuba, objet principal du travail de M. de Humboldt, a une grande importance par son étendue, sa fertilité, sa marine, sa population et sa position géographique. On sait que la partie septentrionale de la mer des Antilles, connue sous le nom de *golfe du Mexique,* forme un bassin circulaire de plus deux cent cinquante lieues de diamètre, une Méditerranée à deux issues, dont les côtes, depuis la pointe de la Floride jusqu'au cap Catosche du Yucatan, appartiennent aujourd'hui exclusivement aux confédérations des États mexicains et des États-Unis. L'île de Cuba, ou plutôt son littoral, entre le cap Saint-Antoine et la ville de Matanzas, placée au débouquement du vieux canal, forme le golfe du Mexique au sud-est, en ne laissant au courant océanique désigné sous le nom de *golfe Stream* d'autres ouvertures que vers le sud, et un détroit entre le cap Saint-Antoine et le cap Catosche; vers le nord, le canal de Bahama, entre Bahaiahondo et les bas-fonds de la Floride. C'est près de l'issue septentrionale, là où se croisent pour ainsi dire plusieurs grandes routes commerciales, qu'est situé le beau port de la Havane, fortifié à la fois par la nature et par de nombreux ouvrages de l'art. Des flottes nombreuses construites dans ce port y entretiennent la vie, et peuvent combattre

à l'entrée de la Méditerranée mexicaine, en menaçant les côtes opposées, comme les flottes qui sortent de Cadix peuvent dominer l'Océan à l'entrée du détroit de Gibraltar. La direction opposée des courans et l'agitation de l'atmosphère, très violente à l'entrée de l'hiver, donnent à ces parages, sur la limite extrême de la zone équinoxiale, un caractère particulier.

L'île de Cuba, presque aussi étendue que l'Angleterre sans le pays de Galles, est la plus grande des Antilles, et présente par sa forme étroite et allongée un tel développement de côtes, qu'elle est voisine à la fois d'Haïti et de la Jamaïque, de la Floride, dépendance des États-Unis et de l'Yucatan, la province la plus orientale de la république mexicaine. Cette situation donne une haute importance à l'île de Cuba, d'autant plus qu'elle est entourée de bas-fonds et de récifs, sur plus des deux tiers de sa longueur, ce qui lui donne une fortification naturelle. Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'est à l'ouest, mais les terres voisines de l'Océan sont généralement basses, et inondées pendant la saison pluvieuse. Cuba passe pour avoir le meilleur sol et le meilleur climat des Antilles. Elle nourrit une quantité considérable de bestiaux; elle produit beaucoup de manioc, de maïs, de pastel, de coton, de cacao, de café, de sucre et surtout de tabac. Elle a de beaux arbres, notamment le pal-

mier royal, et fournit aux chantiers d'Espagne de magnifiques bois de construction. Nous avons vu dans les précédens voyages que Christophe Colomb débarqua dans cette île, et que les navigateurs espagnols qui le suivirent y fixèrent depuis leur point maritime de ralliement.

La situation de Cuba la met à l'abri des ouragans qui désolent le reste de l'archipel des Antilles; les tremblemens de terre y sont rares, mais les chaleurs y sont extrêmes. Sa population présente un assemblage bizarre de presque toutes les nations du vieux monde. Une grande partie de cette population se compose de blancs Européens ou Américains et de créoles. Le reste est formé de créoles de couleur et de nègres d'Afrique. Un des traits caractéristiques de toute cette population est le *far niente* auquel on se livre en fumant le cigarre. Le luxe est excessif, et la galanterie fort à la mode. La religion ne semble être ici qu'un moyen de plus pour nouer des intrigues amoureuses.

La capitale de Cuba est la Havane, située dans la partie occidentale de l'île, à l'embouchure du Lagida; elle renferme soixante-dix mille âmes. Son port, le meilleur de l'Amérique, peut contenir mille vaisseaux : il est protégé par un fort, sous le canon duquel ils doivent passer. Les rues de la Havane sont remplies de boues dans les temps de pluie, et de poussière dans les temps secs. Il n'y a

pas un arbre sous lequel on puisse se mettre à l'abri du soleil. Les gens riches vont rarement à pied; ils se promènent dans des voitures volantes. Voici en quels termes M. de Humboldt parle de la Havane:

« L'aspect de la Havane, à l'entrée du port, est un des plus rians et des plus pittoresques dont on puisse jouir sur le littoral de l'Amérique équinoxiale, au nord de l'équateur. Ce site, célébré par les voyageurs de toutes les nations, n'a pas le luxe de végétation qui orne les bords de la rivière de Guayaquil, ni la sauvage majesté des côtes rocheuses de Rio-Janeiro, deux ports de l'hémisphère austral; mais la grâce, qui dans nos climats embellit les scènes de la nature cultivée, se mêle ici à la majesté des formes végétales, à la vigueur organique qui caractérise la zone torride. Dans un mélange d'impressions si douces, l'Européen oublie le danger qui le menace au sein des cités populeuses des Antilles; il cherche à saisir les élémens divers d'un vaste paysage, à contempler ces châteaux-forts qui couronnent les rochers à l'est du port; ce bassin intérieur, entouré de villages et de fermes, ces palmiers qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, cette ville à demi cachée par une forêt de mâts et la voilure des vaisseaux. »

La ville de la Havane est entourée de murailles, et forme un promontoire limité au sud par l'arsenal. Les grands édifices sont: la cathédrale, l'hôtel du

gouvernement, l'hôtel du commandant de la marine, l'arsenal, l'hôtel des Postes, la Factorerie de tabac. Comme les pierres des bâtisses viennent de la Vera-Cruz, leur transport est extrêmement coûteux.

A l'époque où M. de Humboldt visita la Havane, on marchait dans la boue jusqu'aux genoux; la multitude de calèches ou volantes, qui sont l'attelage caractéristique de la Havane, les charrettes chargées de caisses de sucre, les porteurs qui coudoient les passans, rendaient fâcheuse la position d'un piéton. L'odeur du *tajaso* ou de la viande mal séchée empestait souvent les maisons et les rues tortueuses. Maintenant la salubrité et la circulation sont mieux ordonnées. Les maisons sont plus aérées et la *calle de los mercadores* offre un bel aspect. Il y a deux belles promenades ou alamadas, dont une est d'une fraîcheur délicieuse. Le jardin botanique mérite aussi de fixer l'attention. Une statue en marbre de Charles III a été récemment placée dans la promenade *extra muros*. Ce lieu avait d'abord été destiné à un monument de Christophe Colomb, dont on a porté les cendres à l'île de Cuba, après la cession de la partie espagnole de Saint-Domingue, où elles étaient depuis plus de trois siècles. Les cendres de Cortez ont été de même apportées de Mexico à Cuba, vers la même époque du transfert de celles de Colomb, et c'est ainsi qu'au commencement du XIXe siècle on a donné

de nouveau la sépulture aux deux plus grands hommes qui ont illustré la conquête de l'Amérique. Le palmier royal imprime aux paysages des environs de la Havane un caractère particulier; son tronc, élancé mais un peu renflé vers le milieu, s'élève de soixante ou quatre-vingts pieds de hauteur; ses feuilles panachées montent droit vers le ciel et ne sont recourbées que vers la pointe. Le port de ce majestueux végétal rappelle le palmier qui couvre les rochers dans les cataractes de l'Orénoque et balance ses longues feuilles au milieu d'un brouillard d'écume.

A la Havane règne fréquemment la fièvre jaune; mais alors on se retire dans les maisons de campagne et sur les collines, où l'on jouit d'un air plus pur.

La garnison de la Havane s'élève assez généralement à six mille hommes, et le nombre des étrangers à vingt mille; de sorte que la population totale de cette ville et de ses faubourgs dépasse cent trente mille âmes. Les blancs forment les deux cinquièmes de cette population, et le nombre des femmes y excède celui des hommes.

L'influence du climat est grande sur les étrangers qui abordent dans le port; ils sont même quelquefois atteints du *vomito* dès qu'ils y arrivent.

Le climat de la Havane est celui qui correspond

à la limite extérieure de la zone torride : c'est un climat tropical, dans lequel une distribution plus inégale de la chaleur entre les différentes parties de l'année annonce déjà le passage au climat de la zone tempérée. Calcutta (latitude 22 degrés 24 minutes nord), Canton (latitude 23 degrés 8 minutes nord), Macao (latitude 22 degrés 12 minutes nord), La Havane (latitude 23 degrés 9 minutes nord), et Rio-Janeiro, (latitude 22 degrés 54 minutes sud), sont des endroits auxquels leur position, au niveau de l'Océan et près des tropiques du Cancer et du Capricorne, par conséquent à égale distance de l'équateur, donne une grande importance pour l'étude de la météorologie. Par la comparaison avec d'autres points également éloignés de l'équateur, par exemple, avec Rio-Janeiro et Macao, on voit que les grands abaissemens de température observés à l'île de Cuba sont dus à l'irruption et au déversement des couches d'air froid qui se portent des zones tempérées vers les tropiques du Cancer et du Capricorne. La température moyenne de la Havane est de 25 degrés 7 minutes (20 degrés 6 minutes Réaumur), seulement de 20 degrés du thermomètre centigrade supérieure à celles des régions de l'Amérique les plus rapprochées de l'équateur. La proximité de la mer élève sur les côtes la température moyenne de l'année ; mais dans l'intérieur de l'île, là où les vents

du nord pénètrent avec la même force, et où le sol s'élève à la petite hauteur de quarante toises, la température moyenne n'atteint que 23 degrés centigr. (18 degrés 4 minutes Réaumur), et ne surpasse pas celle du Caire et de toute la Basse-Égypte.

Les mois les plus chauds à Cuba sont juillet et août, qui atteignent de 28 à 29 degrés de température moyenne comme sous l'équateur. Les mois les plus froids sont décembre et janvier, dont la température moyenne dans l'intérieur de l'île est de 17 degrés; à la Havane, de 21, c'est-à-dire 5 à 8 degrés au-dessous des mêmes mois, sous l'équateur, mais encore trois degrés au-dessus du mois le plus chaud à Paris.

Quant aux températures extrêmes qu'atteint le thermomètre centigrade, à l'ombre, on observe, dit M. de Humboldt, vers la limite de la zone torride, ce qui caractérise les régions les plus rapprochées de l'équateur (entre 0 et 10 degrés de latitude nord et sud); le thermomètre qui a été vu à Paris à 38 degrés 4 minutes (30 degrés 7 minutes Réaumur), ne monte à Cumana qu'à 33 degrés, et à la Vera-Cruz qu'à 32 degrés (25 degrés 6 minutes Réaumur). Le grand rapprochement des deux époques où le soleil passe par le zénith des lieux situés vers l'extrémité de la zone torride, rend souvent très intenses, dit M. de Humboldt, les chaleurs du littoral de Cuba et de tous les endroits compris en-

tre les parallèles de 20 degrés et 23 degrés et demi, moins pour des mois entiers, ajoute-t-il, que pour un groupe de quelques jours. Année commune, le thermomètre ne monte pas, en août, au-delà de 28 à 30 degrés.

L'abaissement de la température hivernale à 10 ou 12 degrés est déjà assez rare; mais lorsque le vent du nord souffle pendant plusieurs semaines, et qu'il amène l'air froid du Canada, on voit quelquefois dans l'intérieur de l'île, dans la plaine et à très peu de distance de la Havane, se former de la glace pendant la nuit. Le rayonnement du calorique produit cet effet, lorsque le thermomètre se soutient encore à 5 degrés et même à 9 degrés au-dessus du point de la congélation; mais il paraît qu'on a vu le thermomètre à zéro même. Cette formation d'une glace épaisse, presque au niveau de la mer, dans un lieu qui appartient à la zone torride, frappe d'autant plus qu'à Caracas (latitude 10 degrés 31 minutes), et à quatre cent soixante-dix-sept toises de hauteur, l'atmosphère ne se refroidit pas au-dessous de 11 degrés, et que plus près de l'équateur, il faut monter à mille quatre cents toises de hauteur pour voir se former de la glace. Il y a plus encore : entre la Havane et Saint-Domingue, entre le Batabano et la Jamaïque, il n'y a qu'une différence de 4 ou 5 degrés de latitude ; et à Saint-Domingue, à la Jamaïque, à la Martinique

et à la Guadeloupe, les *minima* de température dans les plaines sont de 18 degrés 5 minutes à 20 degrés 5 minutes.

Le climat de la Havane, malgré la fréquence des vents du nord et du nord-est, est plus chaud que celui de Macao et de Rio-Janeiro. Le premier de ces deux endroits participe au froid, que la fréquence des vents fait sentir en hiver sur toutes les côtes orientales d'un grand continent. La proximité des terres d'une extrême largeur, couvertes de montagnes et de plateaux, rend, comme le dit M. de Humboldt, la distribution de la chaleur entre les différens mois de l'année plus inégale à Macao et à Canton que dans une île cotoyée vers l'ouest et vers le nord des eaux chaudes du Gulf-Stream. Aussi à Canton et à Macao les hivers sont beaucoup plus froids qu'à la Havane. Cependant, la latitude de Macao est de 1 degré plus austral que celle de la Havane, et cette dernière ville et Canton sont, à une minute près, sur le même parallèle. A Canton le thermomètre atteint quelquefois le point zéro; et par l'effet du rayonnement, on y trouve de la glace sur les terrasses des maisons. Quoique ce grand froid ne dure jamais plus d'un seul jour, les négocians anglais qui résident à Canton aiment à faire du feu de cheminée, de novembre à janvier, tandis qu'à la Havane on ne sent pas même la nécessité de se chauffer au brazero.

La grêle est fréquente et extrêmement grosse sous les climats asiatiques de Canton et de Macao, tandis qu'on l'observe à peine tous les quinze ans à la Havane.

Les grands abaissemens de température dans l'île de Cuba sont de si peu de durée que les bananiers, ni la canne à sucre, ni d'autres productions de la zone torride n'en souffrent habituellement. On sait, dit M. de Humboldt, combien les plantes qui jouissent d'une grande vigueur d'organisation résistent facilement à un froid passager, et que les orangers et bigaradiers de la rivière de Gênes survivent à la chute des neiges et à un froid qui ne dépasse pas 6 ou 7 degrés au-dessous du point de la congélation. Comme la végétation de l'île de Cuba offre tous les caractères de la végétation des régions les plus rapprochées de l'équateur, on est surpris d'y trouver, dans les plaines mêmes, une forme végétale des climats tempérés et des montagnes de la partie équatoriale du Mexique.

Les pins ne se trouvent pas dans les petites Antilles, ni à la Jamaïque, malgré l'élévation du sol de cette île dans les montagnes Bleues. On ne commence à les voir que plus au nord, dans les montagnes de Saint-Domingue et dans toute l'île de Cuba : ils y acquièrent soixante à soixante-dix pieds de haut. L'acajou s'élève dans la même île et y prend une croissance remarquable.

Les ouragans sont beaucoup plus rares dans l'île de Cuba qu'à Saint-Domingue, à la Jamaïque et dans les petites Antilles, car les coups de vents du nord ne sont pas les ouragans du sud-est et du sud-ouest.

A l'île de Cuba, il faut distinguer, suivant le système espagnol, les divisions ecclésiastiques *politico-militaires et financières*. On compte à Cuba un évêché dont le siége est à la Havane, et un archevêché dont le siége est à Santiago de Cuba, une des plus anciennes villes de l'Amérique, ayant été fondée en 1514, et qui fut considérée comme la capitale de l'île jusqu'en 1589. Son port, qui est très beau, est défendu par un fort. Un gouverneur-général, qui demeure à la Havane, commande à toutes les possessions américaines qui sont restées à l'Espagne dans les Antilles. Le système financier est à peu près le même qu'en Espagne.

La culture intellectuelle, presque entièrement restreinte à la classe des blancs, se trouve aussi inégalement répartie que la population. La grande société de la Havane ressemble, par l'aisance et la politesse des manières, à la société de Cadix et des villes commerçantes les plus riches de l'Europe. Mais si l'on quitte la capitale ou les plantations voisines, habitées par de riches propriétaires, on est frappé du contraste qu'offre cet état d'une civilisation partielle et locale, d'avec la simplicité de mœurs qui règnent dans les fermes isolées et dans les pe-

tites villes. Les Havaneros ont été les premiers, parmi les riches habitans des colonies espagnoles, qui ont visité l'Espagne, la France, l'Italie. C'est à la Havane qu'on a toujours été le mieux instruit de la politique de l'Europe et des ressorts qu'on fait jouer dans les cours pour soutenir ou pour renverser un ministère. Cette connaissance des événemens, cette prévision des chances futures, ont puissamment servi aux habitans de l'île de Cuba à se délivrer d'une partie des entraves qui arrêtent le développement de la propriété coloniale.

L'île de Cuba n'a pas de ces grands et somptueux établissemens dont la fondation date de très loin au Mexique : mais la Havane possède des institutions que le patriotisme des habitans, vivifié par une heureuse rivalité entre les différens centres de la civilisation américaine saura agrandir et perfectionner. La Havane a une société patriotique, une université, un musée, une bibliothèque, un jardin botanique, et un grand nombre d'écoles.

Lorsque les Espagnols s'établirent sur le continent américain, les principaux objets qu'ils cultivèrent furent les plantes alimentaires. Cet état de la vie agricole des peuples s'est conservé au Mexique, au Pérou, dans les régions froides et tempérées de Cundinamarqua, partout où la domination des blancs a embrassé une vaste étendue de terrain. Des plantes alimentaires, les bananes, le manioc, le maïs, les céréales d'Europe, la pomme de terre et le

quinoa sont restés, à différentes hauteurs au-dessus du niveau de la mer, les bases de l'agriculture continentale entre les tropiques. L'indigo, le coton, le caféier et la canne à sucre ne paraissent dans ces régions que par groupes intercalés. Pendant deux siècles et demi, Cuba et les autres îles de l'archipel des Antilles ont présenté le même aspect. On cultivait les mêmes plantes qui avaient nourri les indigènes à demi sauvages; on peuplait de nombreux troupeaux de bêtes à cornes les vastes savanes des grandes îles, et jusqu'au commencement du XIXe siècle la Havane n'exporta guère que des peaux, des cuirs et du tabac; c'était à peu près là, du moins, le seul avantage un peu considérable que la métropole tirât de cette grande île, en ne parlant pas de l'immense utilité dont elle était au gouvernement espagnol, comme point de station ou comme lieu de relâche pour ses vaisseaux qui se rendaient au Mexique, à la Nouvelle-Grenade ou au Vénézuéla, ou bien qui revenaient de ses colonies continentales.

Voici aujourd'hui les productions de l'île de Cuba, dont un écrivain espagnol, don Ramon de la Sacra, directeur du jardin botanique de la Havane, portait en 1829 à un million quinze mille cinq cent trente-sept le nombre de ses habitans, savoir: trois cent onze mille cinquante blancs et sept cent quatre mille quatre cent quatre-vingt-sept noirs ou mulâtres. Le même auteur donne les chiffres suivans pour les productions végétales et animales de l'île de Cuba.

PRODUCTIONS VÉGÉTALES.

Sucre terré, ou cassonade grise.....	8,091,827	piastres.
Idem, moscouade.....	40,772	
Rum brut.....	526,545	
Mélasse.....	502,932	
Café.....	4,325,292	
Cacao.....	74,390	
Coton.....	125,000	
Tabac.....	681,240	
Cassave ou manioc.....	146,144	
Riz.....	434,230	
Pois, haricots, ognons.....	236,257	
Maïs.....	4,853,418	
Denrées alimentaires et plantes potagères.....	11,476,812	
Herbes et foins.....	5,586,616	
Charbon de bois.....	2,107,300	
Bois de construction, de teinture et autres.....	1,711,193	
Total.....	40,919,968	

PRODUCTIONS ANIMALES.

Bœufs, peaux, porcs, chevaux, moutons, volailles, lait, cire et miel.	9,023,110	
Total général.....	49,943,078	piastres.

Il est à remarquer qu'il ne s'agit ici que des objets portés aux tableaux d'exportation ou sujets aux droits sur les ventes publiques, et l'on doit en conclure qu'un produit égal, soit végétal, soit animal, reste dans l'île pour la consommation intérieure. En portant le taux moyen de cette consommation

à 50 piastres par tête d'habitant, nous trouverons pour un million quinze mille cinq cent cinquante-huit habitans, un chiffre qui

s'élève à.	50,776,590 piastres.
qui, réuni au montant des exportations.	49,943,078
forme un total de. . . .	100,719,668 piastres.

L'exportation du tabac, du café, du sucre et de la cire s'élevait en 1825, suivant M. de Humboldt, à 14 ou 15 millions de piastres. En 1823 on avait exporté de Cuba plus de trois cent mille caisses de sucre, et plus de quatorze millions de kilogrammes de café. Il s'exporte annuellement de la Havane plus de deux cent mille boîtes de cigarres pour une valeur de 2 millions de piastres.

Après le sucre, le café, le tabac, trois productions d'une haute importance, viennent le coton, l'indigo, le froment et la cire.

Les habitans de Cuba entretiennent un commerce actif avec l'Espagne, les États-Unis, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, le Danemark, l'Allemagne, l'Italie et le Portugal. Nous nous contenterons de donner ici un état comparatif du commerce avec la métropole et avec les États-Unis, pendant les cinq dernières années.

Importations des États-Unis.	2,709,830 piastres.
Exportations.	1,424,045

Importations de l'Espagne.....	275,604 piastres.
Exportations.	226,804

Nous ne croyons pas nécessaire d'y joindre le tableau du montant des relations commerciales entre Cuba et les autres nations; il nous suffit de dire qu'après les États-Unis, les exportations les plus considérables sont dirigées en France. Mais nous remarquerons, pour établir d'une manière plus nette l'importance de notre commerce avec cette île, que dans les neuf années qui se sont écoulées depuis 1821, la France a reçu une valeur de 60 millions de dollars pour exportations, qui consistent en poisson salé, huile de sperma-céti, bœuf salé, porc salé, jambons, beurre, lard, farine et riz.

La valeur des bois exportés de la Havane en 1832 a été de.	155,563 piastres.
Celle de la consommation intérieure s'élève à.	1,155,563
et celle du charbon de bois dont nous avons déjà fait mention, à	2,107,300
Total. . .	3,418,426 piastres.

On n'ignore pas que les parties montagneuses de l'île de Cuba sont couvertes d'une grande variété d'arbres forestiers propres à différens usages. Les arbres qui naissent dans les régions situées entre les tropiques et l'équateur sont en général renommés pour la dureté de leur bois, l'abondance de la ré-

sine qu'ils contiennent, et leur durée lorsqu'on les emploie à des constructions. Ces qualités reconnues par les botanistes espagnols déterminèrent la cour de Madrid à faire construire à Cuba, il y a environ cinquante ans, la *Santissima Trinidad de Dios,* vaisseau de ligne à trois ponts et de cent vingt canons.

Complétons ces notions sur l'île de Cuba par quelques généralités tirées d'un Mémoire publié en 1836 dans le bulletin de la Société de géographie [1], par M. Lavallée, agent consulaire de France.

L'île de Cuba, que Christophe Colomb découvrit en 1492, est, comme nous l'avons déjà dit, la plus occidentale des Antilles, et aussi la plus considérable de toutes; elle a environ deux cent seize lieues de long et trente-neuf lieues moyennes de large. La partie la plus étroite a une largeur d'environ sept lieues. Sa superficie totale est de trente-un mille quatre cent soixante-huit milles carrés, non compris quelques îlots adjacens.

Les montagnes ont généralement peu d'élévation. Les plus hautes ont deux mille six cents à deux mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et elles courent de l'est à l'ouest. Le centre de l'île est bien moins montagneux; il se compose presque entièrement de terrain uni; sur beaucoup de points elle possède de bons ports, mais les principaux sont ceux de la Havane et de Santiago de Cuba.

[1] Cahier de février et mai 1836.

L'île est arrosée par un grand nombre de petites rivières, généralement aussi poissonneuses que ses côtes. La principale est le *Cauto,* dans la province de Cuba, qui est navigable près de vingt lieues; elle se jette dans la mer au sud de l'île, près de la baie de Mirama. Après le Cauto, les plus notables sont *Saza, Jatibonico y Saguo la grande,* dans le district des *Quatre villes* au centre de l'île; les deux premières ont leur embouchure à la côte du sud, et la troisième à celle du nord.

Les principales villes sont dans la partie orientale de Santiago sur la mer du Sud, principal et presque unique port de commerce de cette partie de l'île, qui est divisée en trois provinces ou départemens. Au centre est la ville de Puerto-Principe, résidence d'un gouverneur; vient ensuite la Trinité, ville très florissante sur la côte sud, avec un port à Casilda, à une petite lieue. Les chemins qui conduisent à ces différens points sont très mal entretenus et presque impraticables.

Les habitans de Cuba se composent de créoles, Européens, mulâtres et nègres, libres ou esclaves. Les premiers, d'origine européenne et qui forment la presque totalité de la population blanche, sont en général doux, affables, généreux, honnêtes et sobres. Les femmes sont aimables, gracieuses, ont de l'esprit et de la vivacité, et se distinguent par leurs petits pieds; elles perdent leurs charmes de

bonne heure, comme dans toutes les régions entre les tropiques. Les habitans des campagnes ont l'esprit fin, les manières franches; l'ivrognerie leur est presque inconnue.

Ajoutons sur les habitans de Cuba quelques détails puisés dans un ouvrage publié en 1826 par M. Huber, qui lui-même s'est aidé des opinions émises par un écrivain anglais sur les Cubanais ou Cubaniens.

La haute classe jouit dans l'île de Cuba, en général, d'une grande aisance sociale; elle ne connaît pas les privations, et tout son temps est dépensé en luxe, manie qu'on voit souvent alliée à l'amour des places; elle est parfois agitée par le jeu, qu'elle aime beaucoup, et qu'elle rend piquant par la galanterie; elle se plaît aussi à cultiver la littérature. Presque tout le monde ici fait des vers; avec le secours des dieux de la mythologie, des roses et des lis de l'Europe, des diamans et des joyaux des Indes, on fabrique force odes et sonnets.

Il y a dans l'île beaucoup de propriétaires qui ont de vastes possessions, mais le revenu colonial est précaire, et la manière de vivre de la Havane est très dispendieuse; on ne pourrait citer beaucoup de forts capitalistes parmi eux, nonobstant la haute valeur des terres. Quant aux commerçans, beaucoup sont riches, mais presque tous ont acquis leur fortune par la traite des nègres. Cepen-

dant le corps du commerce, bien que le premier en importance dans l'île, n'y figure qu'en troisième ligne. La noblesse et les autorités occupent le premier rang, et les employés ou fonctionnaires divers (au nombre de plus de huit cents individus) tiennent le second. Après eux viennent les commerçans, qui n'occupent dans l'estime publique que le troisième rang, et qu'on peut ainsi classer: les Cadiciens, les Français, les Anglais, les Américains du nord et les commis-voyageurs allemands; et dans un rang inférieur, les Canariens, les Biscayens, les Galiciens (Gallegos), les Catalans et les Américains. Ceux-ci sont assidus à leurs comptoirs et ne sortent jamais de chez eux, pour ne pas perdre des yeux les nègres à demi nus, qu'ils occupent à divers travaux.

Il est encore une autre classe de blancs : les *monteros* ou gens de la campagne; ils sont comme de petits tenanciers, propriétaires de quelques *caballerias* ou portions de terre sur lesquelles ils bâtissent une cabane en cailloux ou en pierres à fusil qu'ils couvrent avec le palmier royal ; ces colons sont fixés là, avec leurs familles, dans une solitude patriarcale; placés ordinairement à dix et jusqu'à vingt milles du marché, ils cultivent le maïs, élèvent de la volaille et des porcs, font du charbon, et préparent du chaume fait avec la feuille et l'écorce du col à palmier, qu'on appelle dans le

pays, l'un *guano* et l'autre *yagua;* ils récoltent des légumes et des herbes potagères, et recueillent dans leur saison respective la variété des fruits que la nature fournit abondamment autour d'eux. Ces diverses sources de profit sont le résultat de très petits travaux comparativement à ceux de nos climats : car ce que l'on considère comme le plus pénible, c'est de transporter au marché les différens produits. Ils prennent quelquefois un esclave pour aide, mais c'est généralement pour eux une assistance trop coûteuse; aussi conduisent-ils eux-mêmes leurs bœufs à la charrue, et eux-mêmes aussi ils moissonnent leurs champs. Quelque temps après, lorsqu'ils ont acquis de l'aisance, ils se croient alors arrivés au point où l'on peut ambitionner le privilége d'indolence de leurs supérieurs, et, sans songer à l'avenir, ils se laissent aller au penchant de la paresse, jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que ce qu'ils possédaient disparaît, et de nouveau ils se mettent au travail.

A bien examiner les gens de la classe ouvrière, on dirait que c'est du sang noir qui coule dans leurs veines; la peau de ces *monteros* a quelque chose de plus foncé que la teinte rembrunie par les rayons du soleil. On prendrait plusieurs d'entre eux pour une race croisée indienne, à en juger à leurs longs cheveux noirs et à leurs yeux bruns environnés de rides. Des cheveux frisés et le nez plat donnent

à quelques autres la figure la plus étrange. Les plus pauvres enfin, et ceux qui sont placés au degré inférieur de l'échelle sociale, avec la face largement arquée, une petite moustache qui donne une certaine contenance, des yeux pleins d'audace et qui vous fixent sous un énorme chapeau rabattu, semblent appartenir à la caste des conquérans de l'île.

Quoique la population de couleur de Cuba, jetée hors des rangs de la société civile, soit la plus nombreuse, elle n'en reçoit pas moins une impression particulière qui se modifie selon la portée de l'intelligence de l'individu de couleur. Nulle part dans l'île le nègre ne paraît prendre le type d'indigénat; le sol africain d'où on l'a arraché éveille toujours sa pensée; ni le baptême qu'il a reçu, ni la civilisation qui l'environne, ne semblent le lui faire oublier. A peine d'ailleurs connaît-il cette civilisation qui ne fait que l'effleurer, tant on est intéressé à l'entretenir dans un état d'abrutissement! c'est ainsi que l'esclave a plus de valeur, en raison qu'il a moins acquis de qualités morales; plus le nègre raisonne, moins, dit-on, il vaut.

A la vérité, on instruit le nègre des dogmes de la religion, ou plutôt on ne lui apprend guère que le rituel qui lui enseigne à mépriser les biens de ce monde pour espérer une meilleure vie dans l'autre; mais le fétiche de son culte, il ne le brise jamais;

il le met de côté comme une relique, et ne persiste pas moins dans sa barbare superstition. Le nuage qui voile son intelligence n'est pas dissipé, il n'est qu'agité par l'intrusion de nouvelles idées qui l'épaissiront davantage. Aussi ne faut-il pas s'étonner si même, après des générations, le nègre conserve souvent encore le type de sa conduite primitive. A la vérité encore si on ne les prépare guère à la transplantation qu'on leur fait subir, c'est que les nègres diffèrent peu de ce qu'ils étaient avant qu'un léger vêtement couvrît leur nudité; on prend acte dans les colonies de la distinction des nations auxquelles ils appartiennent en Afrique, connaissance qui participe à la fois du maître et de l'esclave; le premier pour savoir dans quel rang ou condition il doit classer le second, et l'autre pour se rappeler, par une sorte d'esprit national, la caste à laquelle son prince ou seigneur l'avait rangé. Les nègres de Cuba, dans les fêtes qui leur sont particulières, se réunissent en tribu ou nation, ayant un chef qu'ils ont élu en dignité; ils font le simulacre de l'élever à la gloire d'ashanti, et il devient ensuite l'objet de leur hommage et de leur vénération; mais cela se fait avec une gaîté à la fois si grave et si grotesque, qu'ils livrent au ridicule leur condition passée. Le goug-goug, qu'on a baptisé du nom de *diablito*, des cornemuses, et divers autres instrumens les plus discordans, accompagnent ces grossières bacchanales

au milieu de fortes vociférations, de bruyantes clameurs et de danses maniaques, ce qui dure jusqu'à ce que chacun, fatigué de son rôle, tombe de lassitude; la seule marque de civilisation que l'on aperçoive dans ce genre de divertissement, c'est qu'ils boivent du rum.

Dans les trente dernières années, avant 1826, deux cent mille nègres avaient passé d'Afrique à Cuba, où l'on compte environ trois cent soixante mille individus de couleur, parmi lesquels figurent au premier rang, dans leur propre opinion surtout, les mulâtres et les nègres. Les premiers regardent au-dessous d'eux les derniers dont ils tirent leur origine : ils les considèrent avec plus de mépris que ne le font les blancs à l'égard des noirs. Les hommes de couleur qu'on appelle *libres*, malgré la teinte de l'esclavage, possèdent quelques priviléges; mais cette liberté dont on dit qu'ils jouissent a peu d'analogie avec l'acception du mot tel qu'il est compris en Europe. Ils sont bien affranchis de leurs chaînes, mais beaucoup de dépendance les asservit encore, et on les assujettit à beaucoup de restrictions imposées à l'esclave, telles que la défense du port d'armes, celle de sortir la nuit sans une lanterne, etc. Privés d'instruction, leur liberté ne s'étend pas au-delà de ce qu'ils conçoivent.

Nonobstant leur extrême indolence, ils ont d'assez bonnes qualités. Le prix élevé du travail leur donne

les moyens de réaliser de belles épargnes, malgré l'humiliation dont ils sont l'objet; la paresse qui les distingue fait qu'ils passent le tiers de leur temps à dormir et à jouer. Un homme libre de couleur, s'il est un artisan habile, gagnera dans sa journée de 22 réaux à 3 piastres (10 à 15 francs), et cela par un travail interrompu par beaucoup de nonchalance. L'ouvrier fera aujourd'hui la moitié de son ouvrage, le lendemain il n'en fera que le tiers, le jour d'après il l'abandonne pour ne le reprendre que quand il y sera poussé par le besoin; quelquefois avant de terminer son ouvrage, ou au milieu de sa tâche, il quittera celui qui lui donne de l'emploi pour entreprendre un autre travail, si en changeant de maître il peut se rapprocher des maisons de jeu qu'il a l'habitude de fréquenter; on ne peut enfin faire aucun fonds sur lui.

Dans la classe domestique ces hommes reçoivent ordinairement 6 réaux (3 francs 60 centimes) par jour, et lorsqu'ils n'ont pas l'amour du jeu, ils font d'assez bons serviteurs; toutefois une sorte d'inquiétude et de peine d'esprit qu'ils s'efforcent en vain de cacher les caractérise, et ils ne veulent se croire communément propres qu'à certains services, tels que ceux de cuisinier, de cocher, de portier, etc.; il est difficile d'obtenir d'eux quelque chose au-delà des limites précises de leur devoir, et ils ne manquent jamais de faire porter sur leurs

contrats les obligations auxquelles ils s'engagent. Deux ou trois jours après être entrés à votre service, ils vous diront qu'on sert trop de plats à votre table, que vous demandez trop souvent votre *volanta* (voiture du pays), ou bien que vous donnez trop de commissions. Ils vous quitteront à la veille d'une partie, à l'instant même que vous montez en voiture, ou au moment que vous cachetez une lettre. Nonobstant ces inconvéniens le service de cette classe est encore préférable à celui que l'on obtient d'un sombre esclave à qui on adresse des paroles dures, et que l'on frappe quelquefois pour ce qu'il fait ou ne fait pas, et qui, sans aucune perspective pour ses vieux jours, ne voit aucun intérêt à mettre du zèle à ce qu'il fait.

Beaucoup de gens de couleur parviennent à acheter leur liberté avec les gains qu'ils font; cette classe est, sans contredit, la plus estimable: ils sont ordinairement colporteurs de denrées, petits marchands de tabac, etc.; les nègres de la campagne diffèrent peu de la basse classe des blancs avec lesquels ils vivent en bonne intelligence; ces deux espèces de gens exercent ensemble la même industrie, et plus souvent, il est fâcheux de le dire, se livrent ensemble au jeu. Ce vice et un goût immodéré pour la toilette sont la ruine de la classe laborieuse. Vous mourriez de rire en voyant un groupe de négresses en bas de soie, souliers de satin, robe

de mousseline et châle français, parées de boucles d'oreilles et de fleurs sur leur tête crépue, courtisées par des élégans nègres à chapeau blanc de castor sur la tête, en habit ou redingote, et une canne à pomme d'or à la main, fumant de concert avec leurs supérieurs. Tel est le luxe des blanchisseuses et des savetiers dans les jours de fête, ou les *dias de los cruces*. Les jours suivans vous les trouverez quelquefois sur le seuil de votre maison à vous offrir quelque article de cette toilette qu'ils ont besoin de vendre pour subsister.

La manie de se distinguer par la parure, les dimanches et les fêtes, fait tout le bonheur de cette classe du peuple, que le mépris général dont elle est l'objet isole et prive d'une honorable émulation dans une carrière quelconque : car les blancs les excluent, en s'emparant de tout ce qui leur convient. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la plante qu'on empêche de monter croisse toute tortueuse.

On peut considérer les classes ouvrières de Cuba sous deux points de vue généraux : comme laboureurs et comme domestiques; car, dans cette île plus que dans toute autre, leur condition respective varie beaucoup. Ceux qui sont employés à des services domestiques jouissent de certains avantages, parce qu'ils y acquièrent d'excellentes qualités qui les mettent au-dessus de leurs camarades; souvent c'est le bon naturel ou la nonchalance des maîtres

qui les placent dans une situation favorable. Le luxe et la vanité sont cause que beaucoup de propriétaires ont autour d'eux un nombre considérable d'esclaves. Il en est qui, à la Havane, n'en ont pas moins de soixante, étalage de l'orgueil qui occasionne plus de désordre qu'il ne donne d'éclat; toutefois je me plais à faire une exception en faveur de quelques propriétaires riches qui ont beaucoup d'esclaves domestiques, moins par luxe que par cette affection qui les porte à garder auprès d'eux ceux qui sont nés sous le même toit et portent le nom de l'habitation.

Ces domestiques, élevés dans la servitude héréditaire, sont ordinairement, pendant leur enfance, les associés de leurs jeunes maîtres et souvent les souffre-douleurs de leurs maîtresses. Se vautrant et jouant avec les jeunes blancs de la famille, ils s'habituent à cette familiarité qu'ils contractent naturellement avec les enfans de la maison, et qu'ils ont de la peine à quitter lorsque, plus avancés en âge, la nature de leur service vient à changer; ce qui arrive quand ils deviennent les serviteurs de leurs camarades d'enfance blancs devenus leurs maîtres.

Ils ne servent plus qu'avec une sorte de familiarité que le premier observateur prendrait pour de l'insolence, ou bien ils sont rudoyés et commandés impérieusement. Quel que soit d'ailleurs le

traitement dont ils peuvent être l'objet, l'amour de la liberté les a bientôt rendus turbulens. Ils voient beaucoup d'individus de leur couleur libres, et comme ils savent que la loi sanctionne les tentatives qu'on fait pour s'affranchir, il en résulte qu'ils secouent le joug de l'esclavage aussitôt qu'ils le peuvent.

Les nègres de la campagne sont *bozales,* c'est-à-dire d'une intelligence très grossière; ils sont à demeure dans les plantations. On y destine aussi ceux qu'on ne croit pas propres au service domestique; et lorsqu'on a à sévir contre ceux des serviteurs dont on a à se plaindre, on les menace ou on les punit de cette sorte d'exil. Être envoyé *al monte* est le châtiment le plus sévère dont on puisse menacer un domestique nègre.

Les contrées de l'île où se trouvent les plantations de sucre et les caféières sont plus ou moins éloignées de la Havane et des villes où les propriétaires ont leur résidence; il en résulte qu'elles sont abandonnées à la gestion des intendans, hommes d'un caractère insouciant ou apathique, et à sensations peu susceptibles de s'élever jusqu'à la sensibilité. Les esclaves soumis à leur surveillance dépendent tout-à-fait de leurs caprices, et ils sont comme parqués au milieu des montagnes; le seul remède à leurs souffrances, c'est la patience ou la révolte.

La loterie, qui se tire tous les mois à la Havane, est une ressource de fortune pour les esclaves, en ce que pour quatre réaux (2 francs 50 centimes) ils peuvent y gagner un lot. Ce moyen procure la liberté à quelques-uns d'entre eux; mais il est encore plus profitable aux maîtres, en ce que la misère des premiers procure souvent aux derniers des hommes pour les plantations. L'esclave, trompé dans ses spéculations, s'abandonne bientôt aux larcins, puis au jeu, et l'ivrognerie suit de près ces vices; on le châtie et on l'envoie aux plantations.

Telle est la condition des esclaves dans l'île de Cuba. Les deux couleurs sont dans un état de crainte continuelle l'une de l'autre, et quoique l'indolence des blancs marche de front avec l'apathie des noirs, le bonheur n'est qu'un état continuel de malaise, et les sentimens doux et délicats disparaissent d'un lieu où ils sont à chaque instant exposés à être troublés.

Quant à la manière d'être ou de vivre des Cubanais en général, elle a pour caractères dominans le luxe et le repos. Ici le luxe ne se laisse pas affamer. Les tables des riches sont couvertes d'une grande quantité de mets, bien que toutefois les grands dîners ne soient pas à Cuba fort à la mode. Quand il y a quelque fête dans une famille, le festin commence par un déjeuner qui équivaut à un dîner splendide.

Le caballero cubanais se lève de bon matin, et aussitôt échappé du lit, il prend une tasse de chocolat ou de café; ensuite il allume son cigare, et se promène sur son patio ou balcon, ou bien il monte à cheval. A dix heures il déjeune et se fait servir de la soupe, du poisson, de la viande, des œufs et du jambon, du vin et du café. Un peu avant que les convives se lèvent de table, on présente à chacun une cassolette à charbons ardens pour allumer le cigare. Les femmes aussi fument; cependant celles de la haute volée s'en abstiennent assez généralement. L'habitude de fumer est si universelle à Cuba que l'attitude de beaucoup de fumeurs leur donne un air d'automate. Il n'est pas jusqu'aux enfans qui ne fument. On rencontre de petites créatures avec un cigare entre les doigts; et comme les parens habillent les enfans de cet âge avec des habits longs, en leur donnant une petite canne à la main, ils ont l'air d'hommes faits; il ne leur manque que des favoris pour paraître la caricature de leurs pères.

Après le repas on fait ou la sieste ou une promenade. La promenade des riches a lieu dans une *volanta,* voiture ayant une caisse de la forme des anciens cabriolets français, posée sur deux énormes roues sans ressorts, mais bien suspendue sur des courroies; le cheval s'attelle à l'extrémité des brancards, de telle sorte que les roues se trouvant à un bout et le cheval à l'autre, la charge pèse égale-

ment entre cet intervalle, et la caisse reçoit le mouvement d'un palanquin. Pour les volantas destinées à aller dans la ville, il n'est permis d'atteler qu'un cheval, sur lequel est un nègre accoutré d'une bien simple livrée, de longues guêtres de cuir faites en forme de bottes de postillon, et d'une paire de gros éperons plus propres à piquer un éléphant qu'un cheval. A la campagne, le conducteur monte un autre cheval qu'on attelle de volée. Sur le devant de la voiture est étendu un morceau d'étoffe d'un bleu foncé pour garantir de la poussière et des rayons solaires pendant le jour, et de la rosée pendant la nuit. Ces cabriolets se croisent en tous sens dans la ville, et il n'est presque pas de famille blanche un peu distinguée qui n'ait sa volanta. Ceux qui n'ont pas le moyen de tenir équipage trouvent des voitures à louer sur presque toutes les places et sur les carrefours.

C'est dans les chaleurs du jour que se font les visites de cérémonie. Les dimanches et les fêtes on va présenter ses civilités chez ses connaissances; les autres jours sont réservés pour les intimes. Lorsqu'on ne sait que faire on se balance dans un fauteuil contre un mur, ou bien on prend un bain; après, on s'habille pour aller dîner. Ce repas a lieu à trois heures, et dure tout au plus cinq quarts d'heure. Avant de se lever de table la cassolette à charbon circule, et puis on prend le café. Alors la conversa-

tion se ralentit peu à peu, et chacun se retire pour faire sa sieste. Dans moins d'une heure tout le monde est de nouveau en mouvement. Aussitôt on commande la volanta. S'il y a un combat de taureaux la foule s'y précipite : mais ces divertissemens n'ont lieu que de temps à autre, et ils sont très productifs.

Quand il n'y a pas corrida ou combat de taureaux, on se rend à l'Alaméda, promenade publique; c'est à la Havane une grande et belle avenue dont le milieu est réservé aux voitures, et les allées de droite et de gauche aux piétons ; elle est hors des remparts, à l'extrémité la plus éloignée de la ville, où se trouvent à la fois un hôpital militaire et des *baraconnes*, établissemens destinés à garder les nègres nouvellement importés, jusqu'à ce qu'ils soient vendus. C'est un spectacle agréable que de voir dans un jour de fête ce concours de monde. On relève la capacété, c'est-à-dire la pièce de laine placée sur le devant de la volanta, et les beautés cubanaises déploient leurs grâces aux regards du public. On voit dans les volantas plus d'un œil vif et éclatant; car on sait que dans ce pays les dames ne couvrent pas leurs têtes de bonnets ou de chapeaux : elles sont coiffées en cheveux, et presque toutes à la grecque, ce qui leur sied à merveille. C'est seulement à l'église que le beau sexe porte une mantille ou un voile, et se couvre ainsi la tête et les épaules plus ou moins, selon son degré de dé-

votion, et alors son habillement est noir suivant l'ancien usage espagnol. En toute autre circonstance les femmes ont quelque chose de piquant et d'aérien dans leur mise; elles affectionnent particulièrement les modes françaises, et elles aiment aussi à imiter les allures de la Parisienne. Les Havanaises sont généralement bien prises de corps, et l'on voit dans la haute classe beaucoup de jolies figures qui se distinguent par de l'aménité et des manières aimables. Il règne une grande liberté d'expression dans la causerie, mais les Cubanaises n'en sont pas moins des épouses fidèles et des filles soumises à leurs devoirs. La langue française, la musique, la danse, la géographie et l'histoire, sont des parties essentielles de leur éducation.

A la Havane les hommes se distinguent généralement par un esprit naturel, et les femmes par un penchant à la galanterie, comme aussi à la pratique des vertus. Le beau sexe havanais jouit d'une liberté si grande qu'assis à la croisée il regarde les passans sans crainte d'en être arrogamment lorgné. Il n'y a plus guère de duègnes dans la société espagnole de Cuba, et il est même très rare d'entendre des sérénades.

Pour ce qui est de la classe inférieure, son éducation est fort négligée, et l'on ne remarque aucune propreté dans les vêtemens : les manières sont lentes, l'esprit indolent; hommes et femmes s'abor-

dent pêle-mêle le soir, sans se douter qu'il puisse y avoir en cela rien de répréhensible; la licence ou le laisser-aller dans les mœurs est tel que les trois cents enfans trouvés que l'on admet, terme moyen, annuellement à l'hospice, appartiennent tous à la classe inférieure.

Indépendamment de l'Alaméda, il y a aussi parfois les plaisirs du théâtre; mais ils n'ont guère d'analogie avec les plaisirs délicats des grands théâtres de Paris. Lorsque cet amusement vous manque, vous pouvez vous rendre à deux ou trois belles maisons élégantes, à une petite distance de la Havane, et où de vastes salons décorés avec goût reçoivent de nombreux danseurs et de légères danseuses; car on sait que la danse est un amusement de prédilection aux Indes occidentales. Le menuet, passé de mode en Europe, est encore très goûté à l'île de Cuba; mais les contredanses françaises y sont le plus suivies. Enfin il y a des assemblées en très grand nombre où les hommes et les femmes rivalisent d'efforts pour se rendre aimables.

On pourrait cependant reprocher à la classe distinguée un air cérémonieux et grave. Le caballero de bon ton fait beaucoup de révérences, mais en même temps il a le défaut de cracher autour de sa chaise, ce qui n'amuserait guère une maîtresse de maison de Paris ou de Londres.

Nous avons parlé de sieste : on peut désirer con-

naître le théâtre sur lequel ce doux repos se goûte. C'est un lit formé simplement d'un cadre de bois posé sur des pieds en croix avec une toile en travers ; on étend soi-même sur ce lit une paire de draps, et de son ciel on laisse tomber un filet, dont il faut s'entourer pour se préserver des mosquitos. Ce meuble est un peu dur, mais comme cette manière de se coucher contribue à entretenir la fraîcheur, si recherchée dans les climats chauds, on lui sacrifie volontiers les plus tendres matelas.

En résumé, les habitans de l'île de Cuba paraissent avoir un esprit plus national qu'aucun des habitans des autres îles des Indes occidentales, à l'exception peut-être d'Haïti; plus indépendans, ils montrent aussi moins d'attachement à la métropole. Ils pensent que bien que la racine soit en Europe, la fleur s'épanouit chez eux, et contient des semences faites pour reproduire la plante entière sur le même sol. Le nombre des blancs établis à la Havane, et le luxe d'une grande cité, sont un avantage que possède Cuba, à l'exclusion des autres îles des Antilles; et comme tous les ports de cette île sont ouverts aux navires étrangers, il en résulte un grand mouvement commercial, et en même temps un développement louable dans les idées de la classe élevée et dans celles qui se livrent au négoce. Un écrivain anglais, dont M. Huber a reproduit les idées, que nous-même venons d'ana-

lyser, présage que la félicité qui attend les générations futures de Cuba sera complète, lorsque le grand bienfait de l'abolition de la traite des noirs aura pu être consommé.

Il n'est pas inutile de faire observer que les premiers habitans de l'île de Cuba ont presque entièrement disparu ; le petit nombre de familles indigènes qui en reste est spécialement protégé par le gouvernement espagnol. Ces indigènes, qui ont un défenseur chargé de leurs intérêts et de leurs réclamations, jouissent de beaucoup de priviléges. Les colons, bien qu'indolens, sont néanmoins les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles : quant aux esclaves, ce qui précède les aura fait assez connaître.

La législation de Cuba est toute espagnole, et, comme les Antilles Françaises, cette île est gouvernée par un régime spécial. La concession qui lui a été faite de commercer avec toutes les nations du monde, peut bien, comme le remarque M. Huber, avoir apporté quelques modifications dans ses lois commerciales, mais les lois administratives, criminelles et civiles, sont demeurées les mêmes. Rien non plus n'est changé dans le code des noirs, qui paraît être plus humain que tous ceux des Antilles.

La justice, dans l'île de Cuba, s'administre à peu près comme en Espagne. Les magistrats sont à la

nomination du roi, et quelques juges à celle des conseils municipaux. Les alcades des villes connaissent des affaires civiles et criminelles; ils sont nommés par le corps municipal (l'*aguntamiento*), et l'exercice de leurs fonctions ne dure qu'un an. Les causes sont portées en appel devant la haute cour de justice ou *audiencia,* qui siége à Puerto ou Ciudad del Principe. L'autorité de l'alcade est un tribunal de première instance. Il y a en outre un juge pour les biens et successions laissées aux héritiers sans dispositions testamentaires, ainsi que pour tous les intéressés absens; un pour toutes les affaires litigieuses en matière de finances; un pour l'objet des dîmes; un pour les revenus; et un tribunal de commerce pour toutes les contestations des commerçans.

La métropole, qui autrefois retirait les revenus de Cuba, pourvoyait aussi aux dépenses de cette colonie. Aujourd'hui ces revenus ont été abandonnés à l'île, qui suffit à tous ses besoins par ses propres ressources. Les revenus annuels de Cuba sont évalués à 5 millions de dollars, ou 25 millions de francs. Ils pèsent sur le café, le sucre, le tabac, le cacao, les maisons, le sel, la dîme, le timbre, les cartes à jouer, les combats de coq, etc.

Nous avons un peu perdu de vue M. de Humboldt, parce que nous voulions compléter par

d'autres ouvrages les détails trop succincts de mœurs contenus dans le sien, relativement à l'île si intéressante de Cuba. Notre voyageur quitta cette île, au commencement de 1804, pour se rendre au Mexique, d'où il revint en Europe, après une absence de cinq ans, et y rapportant une riche collection d'objets d'histoire naturelle qu'il a décrits dans son volumineux et consciencieux voyage.

FIN DU TRENTE-HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
VOYAGES EN AMÉRIQUE. — *Voyages antérieurs au dix-neuvième siècle.*	1
Généralités préliminaires.	*Ib.*
Amérique septentrionale.	29
Amérique méridionale.	51
Premiers voyages. — Christophe Colome.	72
Vasco Nugnez.	248
Las Casas.	253
Fernand Cortez. — Conquête du Mexique.	266
Pizarre. — Conquête du Pérou.	317
Brésil. (Cabral.)	339
Rio de la Plata. (Mendez.)	344
Voyages modernes. — Humboldt. (1790-1804.) Voyage aux régions équinoxiales d'Amérique.	355

FIN DE LA TABLE.